

THÉÂTRE

DE

L. B. PICARD.

THÉATRE

DE

L. B. PICARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME SIXIÈME.



PARIS,
MAME, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.
1812.

LES

CAPITULATIONS

DE CONSCIENCE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée le 7 juin 1809.

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense,
Quelque diable aussi me poussant.

LA FONTAINE, *les Animaux malades de la peste.*

PRÉFACE.

Voici celle de mes comédies qui m'a coûté le plus de temps et de travail. Elle fut sifflée impitoyablement. Je crus voir dans la manière dont la pièce fut accueillie dès les premiers vers un dessein formé de ne pas l'entendre. Mes amis pensèrent comme moi. De six journaux qui parlèrent de cette unique représentation, trois déclarèrent que la pièce avait été proscrite et non jugée. Je me trouve dans la même situation que celle où j'étais avant cette représentation. Il ne m'est pas démontré que ma pièce méritât le sort fatal qu'elle a éprouvé. Je n'ose affirmer qu'elle en mérite un meilleur. Mais comme je crois que, dût-elle tomber encore une fois, elle offre au moins quelques bonnes parties, je l'imprime dans mon Recueil.

Le succès des Marionnettes et des Ricochets m'avait fait penser qu'il y avait peut-être une nouvelle source de comédie dans les faiblesses du cœur humain communes à presque tous les hommes. Bien d'autres avant moi avaient reconnu que la plupart des hommes se trouvent des excuses pour des actions contraires à leur devoir. Pascal dans ses Provinciales, La Fontaine dans plusieurs de ses fables (*), ont dénoncé d'une manière admirable ce système si commode et si commun d'excuses et de capitulations de conscience. Je conçus le projet de le mettre en comédie. A ce titre de Capitulations de Conscience, tous mes amis me félicitèrent. Des personnes qui m'avaient reproché souvent de prendre des sujets trop petits crurent voir dans ce titre seul le sujet d'une grande et belle comédie.

Je fis une première pièce où j'avais cherché à rassembler

(*) Le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître, le Loup et les Bergers, les Animaux malades de la peste.

plusieurs des motifs qui poussent les hommes à capituler avec leur conscience. Un négociant jaloux de son crédit, pour faire honneur à sa signature, se permettait d'acheter à bas prix, de vendre cher, et quand une échéance approchait, il n'était pas très-délicat sur la qualité et la quantité de ce qu'il vendait. Une gouvernante qui ne se serait pas permis de détourner un sou d'un coffre-fort, croyait pouvoir accepter des cadeaux et prendre des remises sur les emplettes qu'elle était chargée de faire. Elle avait élevé une jeune personne dans les principes de la plus austère morale; éblouie par de beaux raisonnements appuyés de l'offre d'une récompense, elle se chargeait de remettre une lettre d'amour et de solliciter un rendez-vous. Un homme bon, généreux et juste sous tous les autres rapports, était parvenu à ne plus se faire aucun scrupule de séduire et de tromper les femmes. Un jeune homme animé de la meilleure volonté d'être honnête se croyait autorisé à enlever et à épouser sa maîtresse, malgré ses parents, parce qu'après la lui avoir promise, ils voulaient la marier à un autre. Un vieux coquin, jusque-là braconnier et contrebandier, prenait la résolution de mener une vie régulière, et bientôt considérant que tous les prétendus honnêtes gens qui l'entouraient étaient presque aussi fripons que lui, il retournait à ses habitudes. Tenté par une bourse d'or, il se disait : Encore cette mauvaise action, et je me convertirai. Au milieu de tous ces personnages, un nouveau moliniste pesait les cas de conscience, fournissait à tous des excuses et des absolutions; enfin un homme d'un caractère à la fois noble et prudent, au lieu de raisonner avec sa conscience, s'appliquait à éviter les tentations, cherchait à ramener chacun à son devoir, parvenait à fortifier les faibles et à démasquer les méchants.

La plupart de ces personnages étaient bien trouvés pour faire ressortir le but de ma comédie; mais l'intérêt était divisé. Les développements qu'il m'avait fallu donner à tous

ces caractères rendaient la pièce confuse, et embarrassaient la marche.

En relisant Don Quichotte, je fus frappé des réflexions de Sancho, lorsqu'il a trouvé la valise de Cardenio, et que son maître l'engage à en chercher le propriétaire. « Monsieur, « dit Sancho, ne serait-il pas meilleur de ne pas le chercher, « parce que, si nous le trouvons, je prétends assurément « lui en faire restitution ? Ainsi, comme vous voyez, cette « diligence ne peut être utile, et il vaudrait mieux posséder « cela de bonne foi, en attendant que nous venions à ren- « contrer cet homme par quelque autre voie, et peut-être « dans le temps que nous aurons dépensé les écus d'or et « usé les chemises, et alors nous en serons quittes par la loi « du prince. »

Je crus avoir trouvé le germe d'une bonne action pour la comédie que je voulais faire. J'abandonnai ma première pièce, et j'en fis une seconde.

Dans celle-ci je représentais un jeune homme bien né, bien élevé, mais emporté par la fougue des passions. Trop tôt maître de ses actions, livré à de mauvais conseils, entouré de fripons, il avait dissipé un immense héritage, ou plutôt il avait été pillé, volé de tous côtés, et ses efforts pour tâcher de rentrer dans le bien qu'on lui avait pris avaient achevé de le ruiner. Il trouvait un porte-feuille, son premier mouvement était de le rendre. Sa passion pour une jeune personne qu'on ne voulait lui accorder que s'il était riche, le hasard qui faisait que la somme s'augmentait entre ses mains par les chances d'une loterie, la découverte que cette somme appartenait aux fripons qui l'avaient ruiné, toutes ces circonstances excitaient dans son âme des tentations auxquelles il résistait, cédait, et résistait encore. Il était poussé à garder par un valet fripon et par un procureur casuiste; il était poussé à rendre par un oncle honnête et ferme dans sa probité.

J'avais gagné unité et simplicité d'action ; mais dans ma première pièce j'avais cru ne devoir placer que chez des personnages subalternes des capitulations de conscience pour de l'argent ; dans cette seconde, c'était pour retenir un bien qui n'était pas à lui que mon jeune homme s'amassait des excuses, s'entourait de prétextes. Je crus qu'il me serait impossible d'inspirer de l'intérêt pour un jeune homme qui, même avec les plus fortes apparences d'excuse, balancerait sur une affaire d'argent ; mais je crus aussi que, le tableau dût-il effrayer, c'était aller, pour me servir de cette expression, droit au cœur de mon sujet, que de présenter mon principal personnage capitulant pour de l'argent. Outre qu'on peut regarder cette capitulation comme une espèce d'apologue pour des capitulations d'un autre genre, si c'est la plus révoltante, n'est-ce pas aussi la plus commune ? Je crus qu'il ne fallait pas que ce principal personnage fût un jeune homme, qu'il fallait placer l'intérêt non sur lui, mais sur son fils, qu'il le fallait comique dans ses hésitations, et inspirant non pas de l'intérêt, mais de la compassion au moment où il cédait. Je fis une troisième pièce. C'est celle que j'offre au lecteur, après avoir essayé de l'offrir au spectateur.

Il se passa près d'un an entre la réception de l'ouvrage et sa représentation. Je ne le lus d'abord qu'à des amis intimes. Bientôt je le lus devant des personnes que je connaissais, mais à qui le sort de ma pièce était fort indifférent. Enfin je fus entraîné à le lire devant des personnes que je voyais pour la première fois. J'avais oublié la leçon que j'avais reçue aux Provinciaux à Paris. Ayant lu l'ouvrage chez monsieur un tel, j'aurais eu un mauvais procédé pour un autre monsieur un tel, si j'avais refusé de le lire dans sa société ; je ne crois pas exagérer en disant que ma pièce était connue de trois cents personnes avant la représentation, et je ne crois pas calomnier l'espèce humaine en affirmant que dans ce nombre il y avait quelques personnes qui,

précisément dans les mêmes circonstances, ne se seraient pas mieux conduites que Probincour. Ajoutez à cela quelques inimitiés, quelques envies suscitées par un bonheur constant, ajoutez surtout les nombreux défauts de l'ouvrage, et vous saurez toutes les causes de la chute complète de ma comédie.

A travers toutes les injures et les consolations qui me furent prodiguées après mon malheureux essai, il me sembla reconnaître que les reproches capitaux faits à l'ouvrage se réduisaient à ceci : un homme qui hésite à rendre un porte-feuille n'est pas un homme qui capitule avec sa conscience, c'est un fripon. Un pareil personnage ne peut être comique tout au plus que dans une scène.

Au lieu de répondre moi-même à ces reproches, je copie textuellement quelques phrases d'un des articles qui parurent sur la pièce.

« Celui qui ne rend pas un trésor évidemment perdu par « un autre, qui ne cherche pas celui qui a fait la perte, qui ne « provoque pas la restitution par tous les moyens employés « pour la faciliter, est un fripon; il n'y a à cet égard aucun « doute, et ce personnage ne peut être présenté sur la scène, « à moins qu'il ne sorte de la race des Crispins et des La « Branche auxquels on pardonne ces sortes de libertés, en « faveur de l'habitude. Mais supposons avec l'auteur qu'un « homme trouve un porte-feuille; que le même jour il perde « un procès qui le ruine absolument; que les effets du porte-« feuille, par un jeu du sort, ou un mouvement de bourse, « sextuplent dans ses mains, tandis qu'il en est momenta-« nément dépositaire; que le véritable propriétaire soit pré-« cisément le plaideur injuste qui le dépouille, et que l'argent « perdu soit justement le capital dont est dépossédé celui qui « le trouve; bien plus, supposons que l'homme au porte-« feuille soit le rival du fils du dépositaire, et que la resti-« tution ruine à la fois le père dans sa fortune et le fils « dans son amour, on conviendra peut-être que dans un tel

« enchaînement de circonstances, dans une telle combinaison « de situations, un homme, honnête d'ailleurs, aura pu « éprouver un moment d'hésitation. La restitution, sans ce « mouvement, ne serait-elle pas en effet un acte d'une haute « vertu dont on ne peut pas croire tous les hommes suscep- « tibles ? Or, si tous les hommes ne possèdent pas cette vertu « si sévère et si pure ; si quelques-uns de ceux qui remplissent « leur devoir ont parfois eu une secrète pensée qui les in- « quiète, les agite, et leur fait entrevoir ce qui pourrait leur « arriver d'heureux, s'ils ne remplissaient pas ce devoir aussi « scrupuleusement ; si, dis-je, le mouvement d'hésitation « dont il s'agit est un mouvement dans la nature ; il n'est « pas sans utilité d'exposer sur la scène comment il peut « naître, comment il peut être combattu, comment on en « peut triompher...... Ceux qui ont eu la complaisance d'é- « couter croient que l'auteur a voulu leur dire : veillez, « veillez sans cesse sur vous-mêmes ; j'ai combiné, j'ai « réuni tous les moyens de rendre excusable une hésitation « à remplir un devoir de probité ; cette hésitation cependant « est encore criminelle ; veillez donc constamment ; . . . . . « jamais on ne capitule innocemment avec sa conscience..... « Mais, dira-t-on, si un seul moment d'hésitation est à peine « pardonnable, comment supporter un homme qui déclare « ne pas hésiter, et qui hésite pendant cinq actes ? Ce tableau « nous peint la faiblesse humaine, si voisine du vice qu'on « ne saurait en soutenir la vue ; l'auteur l'a senti, et voyez « dans quelle progression de contrariétés et de malheurs il a « placé son personnage ; d'acte en acte, la situation le saisit, « le presse, l'accable ; l'auteur le présente luttant sans cesse « contre de nouveaux motifs d'excuse ; et ce sont des vers « très-comiques que ceux où Probincour demande si ses « ennemis ont fait un pacte avec la fortune pour l'empêcher « d'être honnête homme. *Extrait du Moniteur du 9 juin « 1809.* »

J'ajoute, en me servant d'une expression d'un autre journaliste, que le tort de Probincour consiste à se croire un moment autorisé à se faire justice par ses mains. J'ajoute enfin que l'homme qui hésite n'est pas un fripon. L'honnête homme n'hésite pas, il rend. Le fripon n'hésite pas, il garde.

Maintenant j'avoue que la pièce devrait avoir ou un plus grand intérêt, ou un comique plus prononcé. J'avoue que, dans le premier acte, j'ai eu tort de faire paraître trop de personnages accessoires, que Probincour, qui n'est pas encore tenté, tarde trop long-temps à faire placarder son affiche. J'avoue que le troisième acte dégénère en discussions, en controverse, que le jeune homme y joue trop le rôle d'un raisonneur, qu'il y a des entrées brusques et multipliées dans le quatrième acte; j'avoue que Descobard est peut-être sans modèle dans le monde : il ne reste plus guère de casuistes parmi les théologiens; comment y en aurait-il parmi les procureurs ?

Mais je crois que le personnage d'un casuiste complaisant était une invention nécessaire à la pièce. Il a pu exister, il peut exister. Céla doit me suffire. En supposant que parfois il manque de vérité, il sert à faire ressortir la vérité des autres personnages; je crois que l'action est simple et bien graduée; je crois que le caractère de Probincour est vrai et malheureusement trop commun dans la société. C'est un homme dont la probité n'a jamais été mise à aucune grande épreuve; mais qui se sent au fond du cœur la volonté d'être honnête, qui se croit certain d'être honnête. Fort de cette volonté, de cette certitude, il est sévère pour les autres, il a le ridicule d'être un peu fanfaron de probité. Les plus grands malheurs lui arrivent, il est exposé aux plus grandes tentations. Il est environné des plus fortes excuses. Il résiste, il cède, il se relève. Voilà ma pièce.

Mais, me dit-on, un cocher de fiacre rend fidèlement le sac d'argent oublié dans sa voiture, et vous nous présentez

un soi-disant honnête homme qui hésite à rendre un porte-feuille trouvé. J'aime à croire, pour l'honneur des cochers de fiacre, qu'il en est plus d'un qui se conduirait mieux que Probincour ; mais la situation n'est pas la même. C'est dans sa voiture, c'est chez lui, c'est par une personne qu'il connaît ou qu'il peut connaître qu'a été oubliée la chose rendue par le cocher de fiacre. Probincour trouve un porte-feuille hors de chez lui, dans un lieu public, sans aucune indication de propriétaire. Mais, ajoute-t-on, pourquoi un porte-feuille trouvé? N'aurait-il pas mieux valu un dépôt dont on se sert, un testament qu'on soustrait? c'eût été déguiser, mais non diminuer l'énormité de l'action. Que dis-je? c'était l'augmenter. L'abus d'un dépôt, la soustraction d'un testament sont des actions encore plus mauvaises que le silence sur une chose trouvée.

On m'a reproché d'avoir humilié le père devant le fils. Il me fallait un motif aussi puissant que celui de ne pas subir le mépris de son fils, pour décider Probincour à revenir sur ses pas. Je crois que dans le cinquième acte il règne sur l'aveu de Probincour une obscurité suffisante pour que le père n'ait point à rougir devant son fils. Dans le troisième et le quatrième acte le fils a une si haute idée de la probité de son père qu'il ne peut pas seulement soupçonner qu'il soit question de lui. Le père est humilié non par son fils, mais par lui-même.

On a reproché au rôle de madame Probincour d'être sur le même plan que celui de son mari, et de multiplier avec des situations égales des mouvements semblables. Il fallait à Probincour un confident qui ne fît qu'un avec lui. Il me fallait pour ainsi dire personnifier sa conscience. C'est sa femme, sa femme seule qui pouvait être ce confident. Il y a des mouvements de l'âme qu'on ne confierait pas à un ami, à un frère. On les révèle à sa femme. On lui dit tout, hors les infidélités qu'on lui fait. Cette femme qui a de la probité quand

son mari est tenté, qui est tentée à son tour quand son mari revient à la probité, fait partie pour ainsi dire du rôle de Probincour. Je peux me tromper; mais je crois que les scènes du mari et de la femme sont des scènes d'un bon et juste observateur, et marchent avec une gradation qui n'est pas tout-à-fait indigne d'éloges.

Je crois que le style ne mérite pas le mépris dont certaines personnes ont cherché à l'accabler. Hors quelques scènes que je n'ai pu mieux écrire parce qu'elles sont insignifiantes, je crois que les Capitulations de Conscience sont aussi bien écrites que telle ou telle comédie moderne dont les mêmes personnes ont loué le style.

Dans le journal qui s'est montré le plus rigoureux on me plaint d'avoir été entouré de flatteurs qui se sont extasiés sur ma comédie. Mes amis ne se sont point extasiés. Ils ont cru voir quelque mérite dans ma pièce, et ils m'en ont fait apercevoir les défauts. J'ai cherché à en corriger quelques-uns. Il y en a quelques-uns sur lesquels je n'ai point été d'accord avec eux; il y en a d'autres qu'il m'a été impossible de faire disparaître. Enfin (je parle ici de la véritable amitié, et j'ai le bonheur de la connaître), j'avoue que l'amitié aveugle quelquefois, mais l'inimitié n'aveugle-t-elle pas davantage? L'amitié est accessible à une prévention favorable; mais elle est en garde contre elle. L'inimitié se livre avec délices à la prévention contraire. Les amis jouissent des beautés et signalent les fautes; les ennemis jouissent des fautes, les grossissent et nient les beautés. Mes amis ont pu se tromper quelquefois; jamais ils n'ont voulu me tromper.

Mais hélas! j'ai beau me débattre, ma pièce se trouve au moins compromise par sa chute. Je crains que le lecteur prévenu ne soit choqué des défauts, et ne reste insensible à ce qu'il peut y avoir de bien. S'il en doit être ainsi, je crois ne pouvoir mieux finir cette longue Préface qu'en priant mes

lecteurs de considérer l'importance et la difficulté du sujet, en réclamant leur indulgence pour mes efforts, et en leur rappelant un mot de ce même journaliste qui a si bien déchiré mon ouvrage : « Il faudrait une main extrêmement habile, « un génie égal à celui de Molière pour exposer dans une « pièce vraiment comique les sophismes de l'intérêt, et les « illusions d'une conscience erronée. »

PERSONNAGES.

PROBINCOUR, } anciens négociants.
DUBREUIL, }
CHARLES, jeune militaire, fils de Probincour.
DESCOBARD, } avoués.
ROLLINVILLE, }
SAINT-GÉRANT, jeune homme riche.
MATTHIEU, ébéniste.
UN CLERC du procureur Rollinville.
LA JEUNESSE, cocher de Probincour.
AMBROISE, valet de Saint-Gérant.
UN VALET.
MADAME PROBINCOUR, femme de Probincour.
MADAME SAINT-GÉRANT, mère de Saint-Gérant.
SOPHIE, fille de Dubreuil.

La scène est à Paris, dans une maison commune à Dubreuil et à Probincour.

LES CAPITULATIONS DE CONSCIENCE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE.

Pour six bottes de foin, monsieur, m'ôter ma place !

PROBINCOUR, *en robe de chambre, un porte-feuille à la main, qu'il pose sur une table en entrant en scène.*

Je ne veux point chez moi de fripon ; je te chasse.

MADAME PROBINCOUR, *arrivant.*

Eh ! monsieur Probincour, d'où viennent ces transports ?

PROBINCOUR.

D'un coquin qui me vole, et que je mets dehors.

MADAME PROBINCOUR.

C'est un si bon cocher.

PROBINCOUR.

Qui mange mon fourrage (*).

LA JEUNESSE.

C'est du métier ; long-temps j'ai pris ce droit d'usage,
En me le reprochant tout bas en bon chrétien.
Un jour je consultai sur ce point un ancien :
Il me dit que c'était un acte légitime ;
Que gagner sur le foin n'était pas plus un crime
Qu'exiger un présent, esquiver un impôt,
Toucher un pot-de-vin ou risquer un dépôt ;
Choses, m'assurait-il, fréquentes dans la vie.

PROBINCOUR.

Est-ce naïveté, sottise, effronterie ?
D'autres sont plus discrets, mais non pas plus fripons.
Je sais que bien des gens se forgent des raisons
Pour se débarrasser par degrés du scrupule,
Qu'avec leur intérêt leur âme capitule,
Que tel homme estimé se conduit en vaurien,
Que tel demi-fripon se croit homme de bien ;
Mais moi qui porte une âme aux vertus toujours prête,
Qui par raisonnement et par goût suis honnête,
Qui n'ai jamais rien fait, jamais rien ne ferai,
Sans avoir calculé, pesé, délibéré,
J'entends que ma maison soit comme un sanctuaire
Où l'on ne fasse rien que l'on ne doive faire ;

(*) Je laisse cette expression, quoiqu'elle ait été critiquée. Je crois que, dans la comédie, il faut employer les locutions familières, quand elles ne présentent rien de choquant. Il ne tiendrait qu'à moi de substituer : qui vole mon fourrage. Qui mange, adressé à un cocher, me paraît plus plaisant.

Que femme, fils, valets ne me démentant pas,
Jamais du droit chemin ne s'écartent d'un pas.

MADAME PROBINCOUR.

Il fait sur le fourrage un fort mauvais commerce ;
Mais il mène à ravir, et jamais il ne verse :
Faut-il donc pour un rien faire tant de fracas ?
Ce qu'il a pris, monsieur, ne vous ruine pas.

PROBINCOUR.

Bien ! prenez sa défense. Est-ce donc avarice ?
C'est amour des vertus, aversion du vice.
Prisez dans un cocher adresse, habileté ;
Je veux moins de talent, et plus de probité.

LA JEUNESSE.

Il sied bien à monsieur, qui vit dans l'opulence,
D'exercer sur lui-même ainsi sa vigilance.
Mais puis-je résister, moi, dans mon pauvre état?
Tel homme, en fait d'argent, d'ailleurs très-délicat....
Les maîtres mieux que nous, ma foi, ne valent guère.

PROBINCOUR.

Que dis-tu, malheureux ? Crains ma juste colère.
Crois-tu par ces propos tes torts justifiés ?
Me comparer à toi ! Tes gages sont payés ;
Hors de chez moi, va-t'en moraliser et prendre.

MADAME PROBINCOUR, *à La Jeunesse.*

Sors ; la place est à toi, je te la ferai rendre ;
Mais qu'on n'ait désormais rien à te reprocher.

LA JEUNESSE.

Je n'en répondrais pas. Cherchez quelque cocher

Qui gâte le métier pour une sotte gloire ;
Je fais fi d'un état s'il ne rend de quoi boire,
Et je pars.

(Il sort.)

SCÈNE II.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR.

PROBINCOUR.

De sa honte il tire vanité,
Tandis que, moi, jamais de mon intégrité
Je ne parle qu'avec un ton de modestie....

MADAME PROBINCOUR.

Par un air fastueux trop souvent démentie.
Mais laissons vos vertus, causons de votre fils.

PROBINCOUR.

De l'aimable Sophie est-il toujours épris ?

MADAME PROBINCOUR.

Capitaine à vingt ans, déjà bon militaire,
Aimable, franc, loyal, mon fils est fait pour plaire.
Sophie est aussi riche en vertus qu'en attraits.
On se voit tous les jours. Peut-on loger plus près ?
Aux deux appartements cette salle est commune.
Monsieur Dubreuil possède une grande fortune ;
Par un procès la nôtre est encore en péril,
Et peut-être avant peu mon fils partira-t-il.
A Dubreuil, hier soir, j'ai cru, sans plus attendre,
Devoir avec franchise offrir Charles pour gendre.

PROBINCOUR.

Dubreuil à ce projet consent, j'en suis certain.

MADAME PROBINCOUR.

Il veut avec vous-même en causer ce matin.

PROBINCOUR.

Qu'il vienne : tout succède au gré de mon envie ;
Le fils le plus aimable, une femme chérie,
De la santé, des mœurs, de l'aisance, un cœur pur !...

MADAME PROBINCOUR.

Oui ; mais notre procès ?

PROBINCOUR.

Le succès en est sûr ;
Je te le dis encore, et je suis si tranquille
Que je laisse à Rouen aller seul Rollinville.
De très-bonne heure hier tu t'es retirée ?

MADAME PROBINCOUR.

Oui.
Je souffrais ; mais je suis beaucoup mieux aujourd'hui.

PROBINCOUR.

Je n'ai pu te conter mon étrange aventure.
Hier, venant d'Auteuil, je quitte ma voiture
Pour traverser le bois : rêvant à Charle, à toi,
Je trouve sous mes pieds ce porte-feuille.

(Il lui montre le porte-feuille qu'il a posé sur la table.)

MADAME PROBINCOUR.

Quoi !

PROBINCOUR.

Je l'ouvre, et vois en bons de cette loterie
Par les négociants de Hambourg établie,
Pour trente mille écus de billets au porteur,
Dont le sort a peut-être augmenté la valeur ;

Car si cette série arrive en ordre utile,
Le trente mille écus en valent deux cent mille,
Que l'on peut à son gré changer, négocier :
C'est aujourd'hui que doit árriver le courrier.

MADAME PROBINCOUR.

Et savez-vous à qui ?

PROBINCOUR.

Non ; rien ne me l'indique.
Il était presque nuit ; j'étais seul.

MADAME PROBINCOUR.

C'est unique.

PROBINCOUR.

En hâte je reviens sur mes pas ; plusieurs fois
Je regarde, j'appelle, et crie à haute voix :
A qui le porte-feuille ? Eh bien, profond silence ;
Personne. A parcourir ces papiers je balance ;
Je m'y décide et trouve, outre ces bons effets,
Sans adresse et sans nom, quelques galants billets,
De tendres madrigaux, en assez faibles rimes,
Puis des réflexions, de sévères maximes.
Ah ! me dis-je en riant, c'est à quelque sournois
Venu secrètement, mais non pas seul au bois.
Au bas d'un bordereau, le correspondant marque
Que pour un long voyage à l'instant il s'embarque,
Qu'ainsi tout est perdu si l'on perd ces billets.

MADAME PROBINCOUR.

Mon Dieu ! que ces gens-là doivent être inquiets !

PROBINCOUR.

Quel serait leur recours cependant si la somme

Etait tombée aux mains de tel fort galant homme
Qui se trouvât tenté de se l'approprier ?
Le cocher qu'à l'instant je viens de renvoyer
La rendrait-il ? Combien, se trouvant à ma place,
Pour la rendre feraient une laide grimace !
Quant à moi, j'ai saisi mon devoir d'un coup-d'œil.
A ne point hésiter je ne mets nul orgueil :
Je n'hésiterais pas, même n'étant pas riche.
Je trace en quatre mots une annonce, une affiche,
Que je porte aux journaux, que je fais imprimer.

(Il s'assied, écrit, et continue tout en écrivant.)

On battait le tambour jadis pour réclamer
Tous les effets perdus dans maint et maint village :
Pour cet effet trouvé j'en regrette l'usage ;
Je le ferais crier dans chaque carrefour.

MADAME PROBINCOUR.

Les journaux aujourd'hui valent bien le tambour.

PROBINCOUR.

Non que de probité j'aime à faire trophée ;
Mais je vois la morale à tel point étouffée
Que d'exemples pareils je crois qu'on a besoin.

MADAME PROBINCOUR.

Oh! grand besoin sans doute ; et, sans aller bien loin,
Ne risquons-nous donc pas tous deux d'être victimes
De fripons dont les droits paraissent légitimes.
Madame Saint-Gérant et son dévot de fils,
Par des moyens honteux, ont acquis à vil prix
Le domaine si beau de feu ton pauvre frère.

Voilà deux ans passés que se plaide l'affaire :
Perdons notre procès, il ne nous reste rien.

PROBINCOUR, *toujours écrivant.*

Rien! A la Martinique encor j'ai quelque bien.
Et mon autre château si bien construit, si vaste,
Réparé par mes soins.

MADAME PROBINCOUR.

Propriété de faste.

PROBINCOUR.

Mais qui vaut déjà plus qu'elle ne m'a coûté.

MADAME PROBINCOUR.

Avec votre architecte avez-vous donc compté ?

PROBINCOUR.

De chaque entrepreneur il règle le mémoire,
Et doit me l'envoyer.

MADAME PROBINCOUR.

Dieu veuille, pour sa gloire,
Qu'il mette un juste prix à ses constructions.

PROBINCOUR.

J'ai fait à son devis quelques additions.
Ma ruine peut-elle en résulter, ma chère ?
Que m'en coûtera-t-il de plus ? une misère.

MADAME PROBINCOUR.

Sait-on ce que l'on fait, monsieur, quand on bâtit,
Et surtout quand on prend un artiste en crédit ?

PROBINCOUR, *se levant après avoir écrit.*

Quant à notre procès, la fraude est évidente ;
Les juges de Rouen vont annuler la vente.

Outre mon intérêt, j'y mets un point d'honneur.
De ma partie adverse on connaîtra le cœur.
Dame de charité, cette prude hypocrite,
Pour ruiner les gens de leur gêne profite.
Son cher fils la soutient depuis qu'il est majeur;
Petit fat de vertus, qui, faisant le docteur,
Dans ce qui l'enrichit ne voit point d'injustices,
Qui se pique de mœurs, et se permet des vices.

MADAME PROBINCOUR.

Avec de telles gens, moi, j'aurais transigé.

PROBINCOUR.

Transiger! je prétends que le fait soit jugé.
Va, j'ai là, si je perds, une philosophie...

MADAME PROBINCOUR.

Mais que par vous au moins l'affaire soit suivie.

PROBINCOUR.

Depuis deux jours déjà Rollinville est parti.

MADAME PROBINCOUR.

Votre jeune avoué, qui sait tirer parti,
Non pas pour ses clients, mais pour lui d'une cause,
Qui, vous lisant ses vers, fait payer cher sa prose,
Est de bonne heure au bal, mais au palais fort tard.
Que j'aurais mieux aimé ce monsieur Descobard,
Qui défend contre nous notre partie adverse,
Toujours à son état qu'avec zèle il exerce,
Procureur en crédit, et pieux marguillier,
Directeur et conseil des pauvres du quartier.

PROBINCOUR, *qui, pendant que sa femme a parlé, a relu son affiche.*

Un avoué dévot! je le crois fort habile;
Mais quoi, j'avais déjà fait choix de Rollinville.
(Appelant.)
Eh! quelqu'un! Mon habit.
(Un valet entre, habille Probincour et sort. Probincour continue tout en passant son habit.)
Calme-toi; du procès
Nous apprendrons demain, j'espère, le succès.
Glorieux de pouvoir s'unir à ma famille,
Monsieur Dubreuil à Charle accordera sa fille.
Je verrai sur ma trace enfants, petits-enfants,
Disputer de vertus et de bons sentiments....
Je cours faire afficher bien vite cette somme.
Chaque instant de retard fait souffrir un pauvre homme.

MADAME PROBINCOUR.

Grâce à vous, de sa perte il n'aura que la peur.

PROBINCOUR.

Je me fais un plaisir de le rendre au bonheur.

SCÈNE III.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, CHARLES.

CHARLES.

Ah! ma mère, je suis au comble de la joie.
Que ma reconnaissance à vos yeux se déploie!
Je viens de voir Sophie; elle m'a raconté
Que notre mariage est par vous projeté.
Monsieur Dubreuil n'attend que l'aveu de mon père;
Et cet heureux aveu m'est acquis, je l'espère,

Car mon père a placé son bonheur dans le mien;
N'est-il pas vrai?

PROBINCOUR.

Fripon, que tu me connais bien!
Oui, j'approuve ton choix. Sophie est riche, belle.

CHARLES.

De toutes les vertus elle offre le modèle.
Dès le premier instant qu'en ces lieux je la vis,
Du plus ardent amour tout mon cœur fut épris,
Et ce premier instant décida de ma vie;
Jamais je ne puis être heureux qu'avec Sophie.

MADAME PROBINCOUR.

Intéressant jeune homme! est-ce là de l'amour?

PROBINCOUR.

Voilà comme j'étais quand je te fis la cour.
Adieu.

CHARLES.

Monsieur Dubreuil va vous rendre visite.
Ne l'attendez-vous pas?

PROBINCOUR.

Qu'il vienne donc bien vite,
Car je n'ai pas à perdre un instant aujourd'hui.

CHARLES.

Mon père, le voici; sa fille est avec lui.

SCÈNE IV.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, CHARLES, DUBREUIL, SOPHIE.

DUBREUIL.

Je viens, mon cher voisin, m'expliquer en bon père,
Et, jaloux de finir en deux mots notre affaire,
J'amène ma Sophie avec moi.

PROBINCOUR.

C'est fort bien.

DUBREUIL.

Convient-il qu'elle soit présente à l'entretien ?
Que devant elle ainsi nous parlions mariage ?
Je ne le sais pas trop ; mais si j'ai peu d'usage,
Je suis franc, j'ai bon cœur, je tiens à mes amis,
Et je ne reviens pas sur ce que j'ai promis.

PROBINCOUR.

Vertus qui valent mieux, pour moi, que l'étiquette ;
J'aime à les voir aux gens quand avec eux je traite.

MADAME PROBINCOUR.

De parler devant elle où serait donc le tort,
Quand tout fait présumer que nous serons d'accord ?

DUBREUIL.

Bref, madame, hier soir, m'a demandé ma fille,
Demande qui sans doute honore ma famille.
Le jeune homme est un brave, il fera son chemin :
Le père a fait le sien ; bon mari, bon voisin,
Honnête homme, il mérite en tout point mon estime.
Mais cela suffit-il ? Non ; telle est ma maxime :

En fait de mariage, à quoi doit-on songer ?
C'est le cœur, mon voisin, qu'il faut interroger.

PROBINCOUR.

Parbleu, mon sentiment au vôtre est bien semblable.

DUBREUIL.

Surtout lorsqu'on n'est pas tout-à-fait misérable,
Et que le bien d'un seul pourrait suffire à deux.

MADAME PROBINCOUR.

Moi, je vous garantis mon fils fort amoureux.

DUBREUIL.

Et toi, ma chère enfant, que dis-tu ?

SOPHIE.

Moi, mon père ?
Que j'ai pour monsieur Charle une estime sincère.

DUBREUIL.

Estime d'une part, de l'autre part amour ;
Ce langage est-il clair, mon voisin Probincour ?

PROBINCOUR.

Mais oui, cela s'entend : alors quel parti prendre ?

DUBREUIL.

Je n'en vois qu'un ; choisir votre fils pour mon gendre.

PROBINCOUR.

C'est mon plus vif désir.

DUBREUIL.

Le plus cher de mes vœux.

PROBINCOUR.

L'inclination seule aura formé ces nœuds.

DUBREUIL.

Si nous parlons d'argent, c'est parce que l'usage
Veut qu'on fasse un contrat quand on entre en ménage.

PROBINCOUR.

Vous donnez donc pour dot à cette aimable enfant...

DUBREUIL.

Eh mais, cent mille francs.

PROBINCOUR.

Cent mille francs?

DUBREUIL.

Comptant.

PROBINCOUR.

Il vous faut pour mon fils une pareille somme?

DUBREUIL.

Oui, comme de la dot répondra le jeune homme...

PROBINCOUR.

Et nous aviserons tous deux, en gens sensés,
A ce que ces fonds-là comme il faut soient placés.

DUBREUIL.

C'est entendu.

PROBINCOUR.

Conclu.

CHARLES.

Trop heureuse journée!

SOPHIE.

A la vôtre il m'est doux d'unir ma destinée.

DUBREUIL.

Vous avez un procès qu'on doit bientôt juger?

MADAME PROBINCOUR.

Il est jugé peut-être.

PROBINCOUR.

Oh ! procès sans danger.

DUBREUIL.

Dont la perte après tout ne vous gênerait guère ;
C'est pour un bien qui vient, je crois, de votre frère.

PROBINCOUR.

Je suis riche d'ailleurs, et sans compter ce bien...

DUBREUIL.

Je le sais. Au surplus, ma foi, vous n'auriez rien,
Que m'importe ? ma fille à ce jeune homme est chère ;
Il suffit : avant tout, il faut être bon père.
De la fortune, moi, je fais un très-grand cas ;
Mais Charle épouserait quand il n'en aurait pas.
Pourtant, vous faites bien de prendre un peu l'avance.
Un certain procureur, mon ami dès l'enfance,
M'écrit, et me propose un parti fort brillant.

SOPHIE.

Vraiment ?

DUBREUIL.

Oui, c'est un jeune et très-riche client.

CHARLES.

Vous l'allez refuser ?

SOPHIE.

Ah oui ! je vous en prie.

DUBREUIL.

Peux-tu t'imaginer que je te sacrifie !

La seule idée, ô ciel, m'en fait frémir d'effroi.
Tu vas me voir répondre ainsi que je le doi.
Viens. Sans adieu, mon gendre. A quand le mariage ?

PROBINCOUR.

Mais on peut abréger, je crois, le temps d'usage.

CHARLES.

Oui, ce soir de la noce il faut fixer le jour.

DUBREUIL.

Pour commencer le bal, madame Probincour,
Ici je vous retiens.

MADAME PROBINCOUR.

J'accepte.

CHARLES.

Adieu, Sophie.

SOPHIE.

Adieu, Charle ; à tantôt.

(Elle sort avec son père.)

PROBINCOUR.

On n'est pas plus jolie !

SCÈNE V.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, CHARLES.

CHARLES.

Moi, je cours à mes chefs annoncer mon bonheur.

PROBINCOUR.

De signer au contrat ils te feront l'honneur.

CHARLES.

Je le crois ; ils ont tous pour moi tant d'indulgence !
De mon amour encore aucun n'a connaissance.

Ah ! mon père, m'unir à l'objet de mes vœux,
C'est de tous vos bienfaits le plus cher à mes yeux.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR.

PROBINCOUR.

Cher fils ! je suis touché de sa reconnaissance.

MADAME PROBINCOUR.

Quel heureux prix des soins donnés à son enfance !

PROBINCOUR.

Qu'il a bien profité des leçons, des avis,
De l'exemple surtout que de nous il a pris !
Je pars ; je crains encor que l'on ne me retienne.
Adieu.

SCÈNE VII.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, UN VALET.

LE VALET, *annonçant.*

Votre ébéniste.

PROBINCOUR, *à sa femme.*

(Au valet.)

Eh bien, tu vois ? Qu'il vienne.

LE VALET.

Le voici.

(Il sort et Matthieu entre.)

SCÈNE VIII.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, MATTHIEU.

PROBINCOUR, *à Matthieu.*

Nos travaux là-bas sont achevés?

MATTHIEU.

Mais oui, mes ouvriers d'hier sont arrivés :
Moi, je quitte à l'instant monsieur votre architecte.
C'est un homme de bien, de goût, que je respecte.
Mais franchement, monsieur, il vous traite en ami,
Et sur son réglement je perds deux et demi.

(Il remet un mémoire à Probincour.)

PROBINCOUR.

Vous comptiez me tenir, fin matois que vous êtes,
Mais nous avons affaire à des hommes honnêtes.

(Parcourant le mémoire.)

Mon architecte! oh, oh!... Mais quoi! c'est une erreur;
Ce mémoire n'est pas le mien.

MATTHIEU.

Si fait, monsieur.

PROBINCOUR.

Allons donc, c'est sans doute une plaisanterie :
Vingt mille huit cents francs, rien qu'en menuiserie!
Mais des trois quarts au moins c'est passer le devis.

MATTHIEU.

Mais il fut corrigé, monsieur, sur votre avis,
Donc il ne fait plus loi. Peut-on trouver étrange,
Quand on change le plan, que le premier prix change.

PROBINCOUR.

Les autres montent-ils dans la proportion ?

MATTHIEU.

Chacun a préparé son augmentation.
J'ai vu pour vous tantôt un aperçu de compte ;
A deux cent mille francs, je crois, le tout se monte.

PROBINCOUR.

A deux cent mille francs !

MADAME PROBINCOUR.

Nous sommes ruinés !
Comment payer avec des moyens si bornés?

PROBINCOUR.

Architecte maudit ! traître qui dit qu'il m'aime ;
Qui par tendresse pure, au plan qu'il fit lui-même,
Me fait changer ceci, me fait changer cela....
Que sais-je ? et me réduit au point où me voilà.

MATTHIEU.

Oh ! ces gens à talent, le bon goût les domine ;
Mais aussi vous avez une maison divine.

MADAME PROBINCOUR.

Divine ! elle est affreuse à mes yeux désormais.

MATTHIEU.

Eh bien, madame a tort ; tenez, je m'y connais,
Elle est faite, vraiment, pour honorer l'artiste ;
Mais il faut la payer ; voilà le côté triste.

MADAME PROBINCOUR.

Mais c'est tromper les gens, agir en scélérat !

MATTHIEU.

Tromper ! mais point du tout, c'est faire son état.

PROBINCOUR.

Avant de vous payer, vous voudrez bien, j'espère,
Que je fasse du compte un examen sévère.

MATTHIEU.

Faites, je ne crains rien; ce sont des prix courants,
Et même, s'il le faut, monsieur, prenez du temps.
Vous êtes renommé pour votre exactitude,
Et je n'ai pas sur vous la moindre inquiétude.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR,

MADAME PROBINCOUR.

Il n'est pas inquiet, nous n'en devons pas moins.

PROBINCOUR.

Allons, à mon procès je donne tous mes soins.
Que je gagne, et, bien loin de me voir dans la peine,
Je peux marier Charle encor sans nulle gêne.

SCÈNE X.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, UN CLERC.

LECLERC.

Monsieur, je suis le clerc de votre procureur.

MADAME PROBINCOUR.

Son clerc! allons, voilà quelque nouveau malheur.

PROBINCOUR.

Qu'est-ce? auriez-vous déjà reçu quelque nouvelle
De monsieur Rollinville?

LE CLERC.

Oui, monsieur.

PROBINCOUR.

Quelle est-elle?

LE CLERC.

Mais lui-même il l'apporte.

PROBINCOUR.

Il serait à Paris!
Le jugement encore à huitaine et remis?

LE CLERC.

Non pas; d'hier matin la sentence est rendue.

PROBINCOUR.

Et la cause est par moi gagnée?

LE CLERC.

Elle est perdue.

PROBINCOUR.

Perdue!

MADAME PROBINCOUR.

Ah! juste ciel!

PROBINCOUR.

Cela ne se peut pas;
Ou bien il n'est donc plus de justice ici-bas!

LE CLERC.

Pardonnez-moi; souvent la chose se rencontre,
Le fond était pour nous, mais la forme était contre.
Ce monsieur Descobard, l'adverse procureur,
Est le plus inhumain, le plus fin chicaneur.
Pour monsieur Rollinville! ah, madame, il en pleure.
De tous nos avoués, c'est l'âme la meilleure.

MADAME PROBINCOUR.

Un sot, un merveilleux, ignorant son métier.
Eh bien, avais-je tort, monsieur, de m'effrayer?
Et mon malheureux fils! Adieu son mariage.

PROBINCOUR.

Bien! de se désoler les femmes ont la rage.
Imitez-moi : du calme.

LE CLERC.

Oui, le fait est cruel;
Mais réfléchissez donc qu'il nous reste l'appel.

PROBINCOUR.

L'appel! de mes dépens pour augmenter la somme!
Soyez donc délicat, soyez donc honnête homme,
Pour vous voir tout à coup ruiné, dépouillé,
Volé par les fripons, et par les sots raillé.
Maudits soient Saint-Gerant, Descobard, Rollinville
Qui fait le bel esprit et n'est qu'un imbécille,
(Au clerc qui veut sortir.)
S'il n'est pis. Ne sors pas; c'est une trahison,
Ton procureur et toi vous m'en rendrez raison.

LE CLERC.

Mais je n'y suis pour rien; comme monsieur s'emporte!

MADAME PROBINCOUR.

Y pensez-vous?

PROBINCOUR.

Eh bien, qu'il me laisse, qu'il sorte;
Il me fait mal à voir.

LE CLERC.

Ah! quand il a perdu,
Mon Dieu, comme un client est colère et bourru!

(Il sort.)

SCÈNE XI.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR.

MADAME PROBINCOUR.

Blamez mon désespoir quand vous perdez la tête.

PROBINCOUR.

Point du tout; j'ai déjà mainte ressource prête,
Des conseils, des secours, chez vingt de mes amis.

MADAME PROBINCOUR.

Oui vraiment des secours! passe pour des avis.

PROBINCOUR.

Par voir ce Rollinville il faut que je commence;
Je lui vais reprocher tous ses torts.

MADAME PROBINCOUR.

Belle avance!
Il n'en faudra pas moins payer tous les dépens.

PROBINCOUR.

Puis chez mon architecte en hâte je me rends.
Le perfide! envers moi sa conduite est si noire!

MADAME PROBINCOUR.

Il n'en faudra pas moins payer chaque mémoire.

PROBINCOUR.

Ce porte-feuille encor qu'il faut faire annoncer!

MADAME PROBINCOUR.

Eh! monsieur, c'est à soi qu'il faut d'abord penser.

PROBINCOUR.

Ma femme, sans délai, j'en dois chercher le maître.

MADAME PROBINCOUR.

Croyez-vous donc qu'il tarde à se faire connaître.
Allez voir vos amis et votre procureur.
C'est moi, monsieur, c'est moi qui vais chez l'imprimeur.
Donnez-moi cette affiche, oui, c'est moi qui la porte.

PROBINCOUR, *remettant l'affiche à sa femme.*

Eh bien, soit. L'imprimeur demeure à notre porte,
Charge-toi de ce soin.

MADAME PROBINCOUR.

Eh! j'y vais à l'instant;
Parce qu'on nous fait tort, voudrais-je en faire autant?

PROBINCOUR.

Rassuré sur ce point, je cours à mes affaires.
Bon Dieu, qu'en mes malheurs tes vertus me sont chères!
Allons.... et mon cocher que je viens de chasser!

MADAME PROBINCOUR.

Hélas! d'en prendre un autre on peut se dispenser.
Nous n'aurons jamais eu tant de courses à faire,
Et du carrosse même il faudra nous défaire.

PROBINCOUR.

C'est du vice qu'on doit se croire humilié;
L'honnête homme jamais ne rougit d'être à pied.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CHARLES, PROBINCOUR, ENTRANT CHACUN D'UN CÔTÉ.

CHARLES.

J'AI vu mon colonel, il sait où nous en sommes:
Ah ! mon père, je suis le plus heureux des hommes !

PROBINCOUR, *portant des sacs de procès.*

Tout est perdu !

CHARLES.

Comment ?

PROBINCOUR.

Insensé, qu'as-tu fait !
Devais-tu publier un bonheur imparfait ?
Des juges de Rouen la maudite sentence
Renverse ma fortune avec ton espérance ;
Nous sommes ruinés !

CHARLES.

Que s'est-il donc passé ?

PROBINCOUR.

Les juges contre nous, mon fils, ont prononcé
De chez mon procureur je rapporte mes pieces,
Et ce sont maintenant nos uniques richesses.

CHARLES.

Je l'ai craint, connaissant trop bien votre avoué ;
Mais il vous reste. . . . .

PROBINCOUR.

Rien ; partout je suis joué.
Non content de plaider, n'ai-je pas fait construire ?
Eh bien, mon architecte est un autre vampire
Qui dévore le peu qui pouvait me rester.
Avec de telles gens, lorsque l'on veut traiter,
Qu'il faut une conduite adroite et circonspecte !
Bref, je vends le château pour payer l'architecte.

CHARLES.

Eh bien, mon père, il faut supporter ses destins.

PROBINCOUR.

Est-ce à moi que je pense ? est-ce moi que je plains ?
Mais ta mère, à l'aisance, au faste, accoutumée,
Et du moindre revers à l'excès alarmée !
Et toi, qu'à ta Sophie, hélas ! j'allais unir !
Voir détruire soudain ton heureux avenir !

CHARLES.

Vous croyez que Dubreuil changerait de pensée ?
Oh non ! son âme est pure et désintéressée.
Ne vous souvient-il plus de ce qu'il nous a dit ?
Que sa propre fortune à sa fille suffit.

PROBINCOUR.

Fort bien ! juge les gens, mon fils, sur leurs paroles !
Paroles dans ma bouche, à coup sûr, non frivoles.
Si j'étais resté riche et qu'il eût tout perdu,

Je n'en tiendrais pas moins à l'hymen convenu ;
Mais que de gens (j'en ai la triste expérience)
Changent de sentiments suivant la circonstance !
A Dubreuil, au surplus, mon fils, je parlerai :
Oui, solennellement je lui rappellerai
Votre amour mutuel, sa parole donnée.
Mais quoi ! me voilà pris pour toute la journée ;
Le traître Rollinville était hors de chez lui ;
J'ai dit que je voulais lui parler aujourd'hui.
Je n'entends plus pour moi désormais qu'il occupe ;
J'ai repris mes papiers pour n'être plus sa dupe.
Il va venir : de plus, madame Saint-Gérant
M'adresse à l'instant même un billet fort touchant.
Elle affecte envers nous la pitié la plus tendre,
Me dit qu'avant l'appel on peut encor s'entendre ;
Et moi j'ai cru devoir répondre avec douceur :
Je l'attends ici même avec son procureur.
Moi fléchir, moi céder, quand ma cause est si bonne,
Quelle honte !

CHARLES.

Suivez l'avis que je vous donne ;
Cherchez et consultez quelque bon avocat,
Par ses talents, ses mœurs, illustrant son état,
Et non ces chicaneurs qu'un procès met en joie,
Tombant sur un client comme un loup sur sa proie.
J'en connais vingt : Cléon, Dulis ; ils sont cités
Pour leur instruction, leurs grandes qualités,
Parmi les gens de bien dont s'honore la France.
Leur constante vertu force à la confiance.

PROBINCOUR.

Eh bien oui! consultons encor, prends ce dossier,
A ces honnêtes gens va-t'en le confier;
Je m'en rapporte à toi; l'affaire t'est connue.
Quant à moi je ne puis, car ma tête est perdue;
D'une autre affaire encor j'ai l'esprit tourmenté :
Pour la finir ta mère à l'instant m'a quitté.

CHARLES.

Hélas! autant que vous ne suis-je pas à plaindre?
J'accourais plein d'espoir; j'ai tout sujet de craindre.
Que m'importe un peu d'or! je saurai m'en passer;
Mais à Sophie, ô ciel, faudrait-il renoncer?

PROBINCOUR.

Mais, mon ami, Dubreuil nous croit dans l'opulence:
Ne pourrions-nous donc pas cacher notre indigence?
Si du procès perdu nous ne lui disions rien,
Ce serait le tromper, d'accord; mais pour son bien.
C'est un amour si vif, si touchant que le vôtre!
Sa fille serait-elle heureuse avec un autre?

CHARLES.

Mon père, quelque affreux que soit notre malheur,
C'en serait un plus grand d'hésiter sur l'honneur.
Point de demi-vertus; il en faut une entière.
Tels ont toujours été vos principes, mon père;
Et grâce au ciel, malgré l'exemple et nos penchants,
Il fut, il est encor nombre d'honnêtes gens,
Qui, des vices du jour balançant l'influence,
Refusent d'être heureux contre leur conscience.

Rollinville paraît, terminez avec lui.
Je cours chercher pour vous un plus solide appui.
Surtout voyez Dubreuil, qu'il garde sa richesse ;
Mais qu'au moins envers nous il tienne sa promesse.
(Il sort.)

PROBINCOUR.

Je le verrai, mon fils ; mais hélas ! aujourd'hui,
Frèle espoir de succès que la vertu d'autrui !

SCÈNE II.

PROBINCOUR, ROLLINVILLE.

ROLLINVILLE.

Monsieur s'est présenté tantôt à mon étude ?
Le coup qui vous accable est sans doute bien rude,
Et je prends tant de part à votre triste sort
Qu'envers moi volontiers j'excuse votre tort.
Apostropher mes clercs, s'emporter sans mesure !
De force retirer toute une procédure !
Ce trait-là franchement, monsieur, est un peu vif.
Le jugement n'est pas encor définitif.
De gagner sur l'appel je me fais une gloire.

PROBINCOUR.

De tous vos frais, monsieur, avez-vous le mémoire ?

ROLLINVILLE, *présentant un papier à Probincour.*

Le voilà ; mais pourquoi sur ce point vous hâter ?
Vous tenez-vous battu ? Voulez-vous me quitter ?
Je prétends sur l'appel, comme en première instance,
A Paris, à Rouen, et par toute la France,
Sous mon nom, sous celui d'un autre procureur,

Suivre votre procès ; c'est affaire d'honneur.
Nous nous étions tous deux trouvés chez une dame
Qui daignait me montrer certaine bonté d'âme ;
Vous me gagnez le cœur, et me voilà lié
Avec vous d'une étroite et sincère amitié.
Sachant comme au palais chacun me considère,
Vous m'apportez un jour une assez mince affaire,
Surtout pour une étude où l'on travaille en grand ;
Je fais peu de broutille, enfin on l'entreprend,
Et la cause en mes mains devient bientôt majeure ;
Pour l'instruire je prends la route la meilleure ;
Car si je passe aux champs une part de l'été,
Si je suis répandu dans la société,
Si je ne manque pas un bal, si je préfère,
Au commerce un peu lourd de quelque sot confrère,
L'amitié d'un artiste, ou d'un homme d'esprit,
Le reste de mon temps à mon état suffit.
Quand on a l'œil rapide et le travail facile,
On sait mener de front l'agréable et l'utile ;
Et si de Descobard les ténébreux moyens
L'ont emporté d'abord, sur l'appel je le tiens ;
Oui, je vaux mieux pour vous qu'aucun de mes confrères ;
Surtout point d'avocats, leurs phrases sont trop chères.
Je joins à quelque esprit de l'organe et du goût ;
Je peux plaider, écrire, enfin suffire à tout.

PROBINCOUR.

Non, ce serait risquer votre esprit, votre zèle.
Vous m'avez mis à sec ; s'il faut que j'en appelle,
Mon procureur pourrait y perdre ses dépens.

ROLLINVILLE.

Vraiment ! vous m'affligez.

PROBINCOUR, *examinant le mémoire.*

C'est donc dix mille francs,
Sauf à faire régler, dont vous m'offrez quittance?....
Ce qui peut faire avec l'argent reçu d'avance.....

ROLLINVILLE.

Combien cela fait-il ? en honneur, je ne sais ;
Je vous traite en ami, je prends mes déboursés.

PROBINCOUR.

Quel ami ! Mais voilà mon adverse partie
Avec son procureur.

ROLLINVILLE.

C'est une perfidie !
Me mettre en leur présence ! et quel est votre espoir ?

PROBINCOUR.

Victime de vous tous, il me faut tous vous voir.
Pourquoi donc faudrait-il vous épargner leur vue ?

SCÈNE III.

PROBINCOUR, ROLLINVILLE, SAINT-GÉRANT, DESCOBARD.

DESCOBARD.

Très-humble serviteur.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Messieurs, je vous salue.

DESCOBARD.

Vous n'avez pas été très-heureux cette fois,
Mon confrère !

ROLLINVILLE.

Du sort il faut subir les lois.
C'est vraiment un état tout guerrier que le nôtre ;
On perd une bataille et l'on en gagne une autre.

PROBINCOUR.

Fort bien ; les procureurs ont de quoi se venger ;
Mais les clients, qu'ont-ils pour se dédommager ?

DESCOBARD.

Madame Saint-Gérant, monsieur, est bien fâchée...

MADAME SAINT-GÉRANT.

Oui, de votre malheur, monsieur, je suis touchée.....

DESCOBARD.

On se fût entendu, si l'on m'eût écouté.

MADAME SAINT-GÉRANT.

C'est ce que j'ai toujours ardemment souhaité.

DESCOBARD.

Un premier jugement tout-à-fait vous condamne ;
Mais madame est déjà si lasse de chicane,
Qu'elle vous offre encore un accommodement.

PROBINCOUR.

Quel est-il, s'il vous plaît ?

DESCOBARD.

Il s'agit.....

MADAME SAINT-GÉRANT.

Un moment.
Je ne vois pas mon fils, il nous est nécessaire ;
Il est majeur ; sans lui je ne peux plus rien faire.

Il a quelques effets pour nous à recevoir.
Il devait, m'a-t-il dit, les toucher hier soir
Chez Forlis, mon banquier ; mais toute sa soirée
Se trouvait à l'étude, au travail consacrée.

DESCOBARD.

Sage, discret, rangé, quel jeune homme parfait !

ROLLINVILLE, *à part.*

Un petit hypocrite.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Il semblait inquiet
Ce matin.

DESCOBARD.

Eh ! vraiment, près d'entrer en ménage....

PROBINCOUR.

Madame, pour son fils, projette un mariage ?

MADAME SAINT-GÉRANT.

Descobard me propose un parti.....

DESCOBARD.

Petit plan
Qui me vint dans l'idée en plaidant à Rouen.

PROBINCOUR.

Ah ! fort bien ; le bonheur est pour celui qui gagne :
Mon fils avait aussi fait choix d'une compagne....
On vient ; c'est votre fils.

SCÈNE IV.

PROBINCOUR, ROLLINVILLE, MADAME DE SANT-GÉRANT, DESCOBARD, SAINT-GÉRANT, AMBROISE.

SAINT-GÉRANT, *très-préoccupé.*

Pardon ; j'arrive tard.

DESCOBARD.

Bonjour, mon jeune ami.

SAINT-GÉRANT, *saluant.*

Ah ! monsieur Descobard.

Permettez, j'ai deux mots à dire à mon Ambroise.

(Il parle bas à Ambroise.)

ROLLINVILLE, *à Probincour.*

Tel maître, tel valet : quelle mine sournoise !

SAINT-GÉRANT, *à Ambroise.*

Tu m'as compris ; va vite, et reviens promptement.

AMBROISE.

Monsieur connaît mon zèle et mon attachement.

(Il sort.)

SCÈNE V.

PROBINCOUR, ROLLINVILLE, MADAME SAINT-GÉRANT, DESCOBARD, SAINT-GÉRANT.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Qu'est-ce, mon fils?

SAINT-GÉRANT.

Oh ! rien ; j'arrive tout en nage.

J'ai couru sans trouver personne ; c'est l'usage.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Quoi ! tu n'as pas trouvé monsieur Forlis chez lui ?

SAINT-GÉRANT.

Non ; mais j'ai tout le temps d'y passer aujourd'hui.
C'était un autre soin qui m'occupait, ma mère.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Quoi donc ?

SAINT-GÉRANT.

Affaire à nous tout-à-fait étrangère.
Venons à notre objet.

PROBINCOUR.

Eh bien, monsieur, voyons.
Quelles sont, s'il vous plaît, vos propositions ?

SAINT-GÉRANT.

Ce serait à monsieur, je crois, à nous en faire.

DESCOBARD.

C'est vrai ; mais nous portons une âme débonnaire.
Mes clients par estime et par bon procédé,
Quoique indiscrètement contre eux on ait plaidé,
Et quoique de l'appel ils craignent peu la chance,
Vous offrent d'alléger l'effet de la sentence :
Vous nous devez dépens, dommages, intérêts ;
Laissez-nous le château, nous nous chargeons des frais.

SAINT-GÉRANT.

Monsieur paîra les siens, et nous paîrons les nôtres.

PROBINCOUR.

Vraiment ! quels procédés délicats que les vôtres !
Morbleu ! de tels discours redoublent mon courroux.
Eh quoi ! mon pauvre frère est dépouillé par vous !

C'est un fait avéré ; loin qu'on me dédommage,
Moi qui connus la fraude en prenant l'héritage,
(Car je soutiens encor le bien très-mal acquis)
Vous me faites la grâce, après m'avoir tout pris,
De ne rien exiger de plus ; grand sacrifice !

ROLLINVILLE.

Oh ! des juges d'appel, éclairant la justice,
Nous saurons.....

PROBINCOUR.

S'il vous plaît, ne vous en mêlez pas,
Et laissez-moi tout seul terminer ces débats.
Bien plus qu'eux, envers moi, n'êtes-vous pas coupable ?
Avoué négligent autant qu'insatiable,
Loin d'éclaircir le fait, vos soins l'ont embrouillé ;
Pour vous et non pour moi, vos clercs ont travaillé.
Quoi ! tu n'as pas frémi devant tes écritures,
Ni de ta conscience entendu les murmures ?

ROLLINVILLE.

Ma conscience est calme et n'a pas murmuré ;
Ce que j'ai fait, sans honte encor je le ferai.
Vous ai-je garanti votre cause infaillible !
D'être gagnée encor je la crois susceptible ;
Eh ! si l'on ne plaidait que certain du succès,
Il ne resterait pas un seul petit procès.
Il m'a fallu pour vous provoquer des enquêtes,
Accumuler placets, vacations, requêtes ;
Pas une ligne, un mot qui ne soit calculé,
Et suivant l'ordonnance enfin tout est réglé.

J'ai des charges, monsieur, une maison nombreuse,
Un fils en pension, ma femme à rendre heureuse.
Croyez-moi, Probincour, gardez votre courroux
Pour ceux qui sont vraiment coupables envers vous.
(En regardant madame Saint-Gérant.)
Sachant que votre frère éprouve quelque gêne,
On conçoit le projet d'usurper son domaine.
Voilà ses créanciers ameutés, excités,
Les autres acquéreurs sourdement écartés;
Par autrui, par soi-même, on le presse, on le serre,
Si bien qu'à moitié prix il laisse aller sa terre.
Que ceux qui contre vous surent si mal agir,
A votre seul aspect soient forcés de rougir,
Pour si peu qu'il leur reste encor de conscience;
Moi, monsieur, qui, jaloux de votre confiance,
Ai, par mon zèle ardent, su la justifier,
Je ne saurais rougir d'avoir fait mon métier.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Le reproche, je vois, contre moi se dirige;
Heureusement mon âme est tranquille. Que dis-je?
Ma conduite m'honore, et dans ce que j'ai fait,
Tout homme impartial ne verra qu'un beau trait.
Du frère de monsieur la terre était en vente;
Eh bien, pour l'acquérir, c'est moi qui me présente.
Tutrice de mon fils, j'ai dû n'épargner rien
Pour augmenter encore et son bien et le mien.
Etait-ce donc un crime? Une fois convaincue
Que la terre, à bon compte, avait été vendue,
Par esprit d'équité, de mon pur mouvement,

Je méditais d'offrir un dédommagement.
Mon fils eût volontiers fait quelque sacrifice.

SAINT-GÉRANT.

Oui certes ; mais plaider, nous traduire en justice ;
Et ce que de bon cœur nous voulions accorder,
Par d'insolents huissiers le faire demander !
Voilà des procédés....

MADAME SAINT-GÉRANT.

Affreux !

SAINT-GÉRANT.

Impardonnables !

MADAME SAINT-GÉRANT.

Pour des gens comme nous !

SAINT-GÉRANT.

De mœurs irréprochables !

MADAME SAINT-GÉRANT.

Vous me parlez de ruse et de piéges ! Propos
A mon oreille encor, messieurs, assez nouveaux.
Hélas ! comment aurais-je employé l'artifice ?
Je ne suis qu'une veuve, en procès fort novice.
Eh ! sais-je seulement ce que c'est que le mien ?
(En montrant Descobard.)
Livrée aveuglément à cet homme de bien,
Sans scrupule j'ai fait ce qu'il m'a dit de faire ;
Lui seul il commença, suivit, finit l'affaire.
Si quelque fraude ici pouvait se supposer,
Ce n'est pas moi, c'est lui qu'il faudrait accuser.

DESCOBARD.

M'accuser ! En effet, conduite criminelle !
Pour l'intérêt public, animé d'un beau zèle,

Je ne me borne point à l'étude des lois ;
De conscience aussi je me mêle parfois.
Vous savez tous qu'avant d'être homme de pratique,
J'ai, pendant quelque temps, professé la logique
Consulté sur un fait, j'ai l'art de définir
Jusqu'où l'on peut aller, quand on doit s'abstenir.
Voilà ce que j'ai fait, consulté par madame ;
Et j'ai beau, sur ce point, interroger mon âme,
Je ne vois rien, mais rien dont j'aie à m'alarmer.
Vous en avez, monsieur, tant d'autres à blâmer.
Victime d'intrigants, de fripons, de coquettes,
Votre frère vendit pour acquitter ses dettes.
Eh bien, ces faux amis et ces femmes sans mœurs,
Des maux que vous souffrez sont les premiers auteurs ;
C'est contre eux qu'il convient que monsieur récrimine.
Quant à nous, avons-nous provoqué sa ruine ?
Nous avons profité de son délabrement
En personnes d'honneur et légitimement.
Si monsieur de plaider n'avait eu la manie,
Il gardait de son bien la meilleure partie.
Madame, en acquérant à bon marché ce bien,
A donc fait son devoir ; donc, j'ai rempli le mien
En l'aidant de mes soins, de mon expérience,
Et je suis à merveille avec ma conscience.

PROBINCOUR.

L'un a fait son devoir, l'autre a fait son métier ;
Chacun accuse autrui pour se justifier.
Vous êtes tous des saints, vous êtes tous des anges,
Pour m'avoir ruiné, je vous dois des louanges ;

Et si je m'avisais, par malheur, d'accuser
Ces femmes, ces amis qui surent abuser
Des prodigalités de feu mon pauvre frère,
Ils répondraient ainsi que vous venez de faire :
Ils ont fait leur métier comme mon procureur ;
Le sien est de grossir un procès, et le leur
Est de tirer parti des dupes, des prodigues ;
Comme vous, ils seraient tout fiers de leurs intrigues :
Morbleu ! je dois donc être un grand sot à vos yeux,
Moi, dans mes actions toujours si scrupuleux.
Finissons ; il me prend, quand je vous considère,
Contre ma probité des accès de colère.
(A Rollinville.)
Votre papier timbré demain sera payé ;
C'est acheter bien cher votre tendre amitié.
Je vous félicitais du ton de votre épouse,
Et de ses diamants ma femme était jalouse ;
Mais je ne croyais pas, à vous parler sans fard,
Que j'en dusse payer une si grosse part.

ROLLINVILLE.

Vous m'insultez, monsieur ; j'ai du bien de famille.
Est-ce par mon état que dans Paris je brille ? ....
Mais quoi ! Je vous excuse et vous plains dans mon cœur.
Ah ! je n'étais pas né pour être procureur ;
Du chagrin d'un client mon âme est attendrie.
Mais que j'aie une fois ma fortune arrondie,
A mon principal clerc j'aurai bientôt vendu ;
Pour toujours aux beaux-arts je me verrai rendu.
Jusque-là je travaille et je prends patience....
Et je vous fais à tous mon humble révérence.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

PROBINCOUR, MADAME SAINT-GÉRANT, DESCOBARD, SAINT-GÉRANT.

DESCOBARD.

Mon confrère, en effet, vous a mené grand train :
C'est qu'ils sont si pressés de faire leur chemin,
Nos jeunes avoués ! Ils vont d'un pas rapide ;
Rollinville surtout est loin d'être timide.

PROBINCOUR.

Vous n'en êtes plus là vous, monsieur Descobard.

DESCOBARD.

J'ai mis, depuis trente ans, quelque somme à l'écart.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Monsieur accepte-t-il ce que je lui propose ?

SAINT-GÉRANT.

Il faudrait se hâter de décider la chose.

PROBINCOUR.

Eh bien, je vous aurai dès ce soir répondu.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Hélas ! tout le procès vient d'un malentendu.

SAINT-GÉRANT.

Hélas ! je n'ai cessé de le dire à ma mère :
Mon estime pour vous est complète et sincère ;
Mais il faut profiter enfin des coups du sort.

PROBINCOUR.

C'est en quoi vous venez de vous montrer très-fort.

DESCOBARD.

J'ai plaidé contre vous, mais avec répugnance,
Avec zèle pourtant. En toute autre occurrence,
Si vous avez besoin de mes conseils, monsieur,
Vous pouvez disposer de votre serviteur.

(Il sort avec Saint-Gérant et madame Saint-Gérant.)

PROBINCOUR, *les reconduisant.*

Ils ont si bien servi la cause de madame
Que dans l'occasion pour moi je les réclame.

SCÈNE VII.

MADAME PROBINCOUR, PROBINCOUR.

MADAME PROBINCOUR, *qui est entrée au moment où madame Saint-Gérant sortait.*

Madame Saint-Gérant chez vous!

PROBINCOUR.

Et son conseil.

Non, je ne reviens pas d'un délire pareil.
Si tu savais, ma chère, avec quelle arrogance,
Quelle sécurité, quel ton de complaisance
Ces gens qui m'ont trompé parlent de leur honneur.
Il se croit honnête homme aussi mon procureur.
Leur vanité m'indigne et m'en donne à moi-même,
Moi qui, frappé soudain par un malheur extrême,
De remplir mon devoir n'en suis que plus pressé.
Beaucoup vont me traiter sans doute d'insensé.
Mai que m'importe à moi leur louange ou leur blâme?
L'imprimeur a-t-il fait notre affiche, ma femme?

MADAME PROBINCOUR.

Je n'ai pas cru devoir encore la porter.

PROBINCOUR.

Comment donc ! Quel motif a pu vous arrêter ?

MADAME PROBINCOUR.

Eh, vraiment, c'est désir de femme curieuse.

PROBINCOUR.

Dis donc tentation criminelle, odieuse !

MADAME PROBINCOUR.

Ah! monsieur, pouvez-vous juger si mal d'autrui !
Sachant que le courrier à Paris aujourd'hui
Apportait le destin de cette loterie,
De l'attendre il m'a pris une secrète envie ;
Sous un prétexte en l'air, je vais chez un banquier,
Et là, par un commis, je me fais copier
Le bordereau des bons que le sort favorise :
Le voici ; voulez-vous, monsieur, que je le lise ?

PROBINCOUR, *prenant le papier que sa femme lui montre.*

Non, donnez.

MADAME PROBINCOUR.

Il n'est pas encor de temps perdu.
Le porte-feuille enfin ce soir sera rendu.

PROBINCOUR, *parcourant le papier.*

Je ne me trompe pas ; non, première série !

MADAME PROBINCOUR.

Plaît-il ? Que dites-vous?...

PROBINCOUR.

Ciel ! fortune inouïe !
C'est deux cent mille écus, ma femme, que voilà.

MADAME PROBINCOUR.

Ah ! grand Dieu, quel bonheur !

PROBINCOUR.

Bonheur ; que dis-tu là ?

MADAME PROBINCOUR.

Je dis que c'est heureux pour le propriétaire.

PROBINCOUR.

Pour lui seul, car à nous cela ne peut rien faire ;
C'est un heureux de plus qu'il nous faut envier.
Mais qu'avais-tu besoin d'attendre ce courrier ?
De l'affiche il fallait te délivrer bien vite,
Non, qu'instruit de ce fait, sur mon devoir j'hésite ;
Mais le bonheur d'autrui pèse sur mon malheur
Et m'en fait d'autant plus éprouver la rigueur.

MADAME PROBINCOUR.

Moi, je n'en reviens pas ; quelle fortune immense !
Un seul profitera de cette heureuse chance,
Et quelqu'un qui n'en a peut-être aucun besoin ;
Peut-être un étourdi, sans famille, et bien loin
De faire de ces fonds un honorable usage.
Qui sait s'il n'est pas mort, s'il n'est pas en voyage ?
Et mon malheureux fils... C'est trente mille écus,
Et non pas deux cent mille enfin qui sont perdus.

PROBINCOUR.

Tais-toi, ne me fais pas venir de ces pensées,
Que loin de nous plutôt elles soient repoussées ! ....

Pourtant je rendrais tout un jour. J'ai trop d'honneur...
Quel fatal conseiller pour nous que le malheur!

MADAME PROBINCOUR.

Écoutez; nous rendrons, oui, la chose est certaine;
Malgré cet incident et notre état de gêne,
Je crois même qu'il faut sans retard afficher;
Mais enfin pour n'avoir rien à nous reprocher,
Quel mal de consulter, dans cette circonstance,
Un homme instruit, expert en cas de conscience?
Sur nos biens d'Amérique on pourrait emprunter.

PROBINCOUR.

Qui? moi! sur mon devoir, juste ciel, consulter!

MADAME PROBINCOUR.

Eh! pourquoi pas, monsieur? Des gens d'un grand mérite
Ont fait sur les devoirs des traités que l'on cite.

PROBINCOUR.

Eh bien?

MADAME PROBINCOUR.

Donc ces devoirs ne sont pas si précis,
Qu'on ne puisse sur eux parfois être indécis.

PROBINCOUR.

J'admets qu'à consulter enfin je me décide;
Certes, j'en suis bien loin; qui choisir pour mon guide?
Est-ce un des avocats tant vantés par mon fils,
Ou bien ce Descobard qui m'offre ses avis?

MADAME PROBINCOUR.

Descobard s'est offert?... On le dit fort habile
A diriger les gens dans un pas difficile;

Quoiqu'il ait contre nous servi nos ennemis,
J'ai toujours désiré qu'il fût de nos amis.
On vante son esprit, et surtout son adresse.

PROBINCOUR.

Mais est-il renommé pour sa délicatesse ?
Non, ma femme, jamais je ne m'y résoudrai.

MADAME PROBINCOUR.

Ne vous en mêlez pas, monsieur, je le verrai.

PROBINCOUR.

Vous!

MADAME PROBINCOUR.

Moi; c'est pour mon fils.

PROBINCOUR.

Mais...

MADAME PROBINCOUR.

De ne pas paraître,
De n'être point nommé, n'êtes-vous pas le maître ?
Je dirai qu'il s'agit non de vous, d'un ami.

PROBINCOUR.

Non, je ne veux pas être honnête homme à demi.
Occasion, malheur, exemple, tout me presse ;
C'est en vain.

MADAME PROBINCOUR.

Moi, j'ai honte aussi de ma faiblesse ;
Mais mon fils, son bonheur...

PROBINCOUR.

Il me reste un espoir.
Je vais trouver Dubreuil, lui parler, l'émouvoir,
Dans ce qu'il nous a dit ne fût-il pas sincère,
Il est vain, il voudra garder son caractère ;

Si, malgré les malheurs dont je suis accablé,
De nos deux jeunes gens l'hymen n'est pas troublé;
Si mon fils est heureux, je me crois encor riche.

MADAME PROBINCOUR.

Vois Dubreuil; mais avant de porter notre affiche,
Je vais chez Descobard.

(Elle sort.)

PROBINCOUR, *à sa femme.*

Non! .... Elle n'entend pas.
Allons trouver Dubreuil. O ciel, quel embarras!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DUBREUIL, PROBINCOUR.

PROBINCOUR.

Ah ! j'en étais bien sûr ; c'est aux hommes vulgaires
D'avoir des sentiments à leurs discours contraires ;
Mais vous et moi, mon cher, gens de bien, gens d'honneur,
Pouvons-nous dire un mot qui ne parte du cœur ?

DUBREUIL.

C'est impossible.

PROBINCOUR.

Ainsi mutuelle tendresse,
En ménage, vaut mieux cent fois que la richesse.

DUBREUIL.

Certe !

PROBINCOUR.

Il serait plus beau d'avoir tout à la fois.

DUBREUIL.

Oh ! oui.

PROBINCOUR.

Mais s'il fallait que vous fissiez un choix,
L'amour sur la fortune obtiendrait l'avantage.

DUBREUIL.

Parbleu ! mais s'il vous plaît, à quoi tend ce langage ?

PROBINCOUR.

Quelqu'un qui n'aurait pas autant de probité
Vous dissimulerait la triste vérité.
Moi, je ne descendrai jamais à l'artifice.

DUBREUIL.

Que voulez-vous donc dire ?

PROBINCOUR.

Est-ce erreur, injustice ?
Je ne sais ; mais enfin, mon procès est perdu.

DUBREUIL.

Perdu !

PROBINCOUR.

Perdu. Revers affreux, inattendu !
J'ai craint qu'il ne changeât mes projets d'alliance.
Vous m'avez rassuré.

DUBREUIL.

C'était me faire offense.
Je donne à ma Sophie en dot cent mille francs,
C'est donc cent mille francs que du futur j'attends.

PROBINCOUR.

Cent mille francs?

DUBREUIL.

Mon Dieu ! pas davantage.
Et comme vous avez d'autres biens en partage...

PROBINCOUR.

Il est vrai, ce matin encore j'en avais.

DUBREUIL.

Eh bien?

PROBINCOUR.

D'autres malheurs, sans compter mon procès...

DUBREUIL.

Quoi?...

PROBINCOUR.

Vous les raconter est fort peu nécessaire

DUBREUIL.

Mais si vous n'avez rien, ceci change l'affaire;
Soyez juste.

PROBINCOUR.

Mon fils a des mœurs, de l'esprit,
Dans le monde chacun l'estime, le chérit.

DUBREUIL.

D'accord; mais s'il n'a rien!

PROBINCOUR.

Vous l'avez dit vous-même:
Une femme est heureuse avec celui qu'elle aime;
Eh! qu'importe qu'il ait ou plus ou moins de bien,
Pourvu qu'il soit honnête!

DUBREUIL.

Oui, je l'ai dit; mais rien!

PROBINCOUR.

Mon fils est capitaine; il peut monter en grade,
Devenir colonel, général de brigade.

DUBREUIL.

C'est de l'argent comptant que je donne pour dot;
C'est donc de l'argent sûr qu'il me faut; en un mot,
Puis-je, et dois-je exposer ma fille à la misère?
Ce serait me conduire en dupe, en mauvais père.
Vous me condamneriez vous-même au fond du cœur,
Et ce serait aussi pour vous trop de bonheur,

Après avoir perdu votre fortune entière,
De trouver tout à point une riche héritière.

PROBINCOUR.

Allons, je me trompais encore en vous croyant
Pur, désintéressé, de préjugés exempt.

DUBREUIL.

Qui des deux, s'il vous plaît, envers l'autre est coupable?
Vous m'offrez votre fils comme un parti sortable;
Un jeune homme charmant qui m'était proposé,
Pour lui, sans nul égard, vient d'être refusé;
Vous dire quel il est, et comment il se nomme,
C'est inutile; enfin il m'assurait ma somme,
Et maintenant il faut que je coure après lui.

PROBINCOUR.

Après lui! vous pourriez, monsieur, dès aujourd'hui,
Impitoyablement sacrifier Sophie?

DUBREUIL.

Sacrifier! laissons ces grands mots, je vous prie;
Ni vous, ni moi, monsieur, ne sommes des enfants.
Je ne m'en dédis pas; de nos deux jeunes gens
Je suis encor tout prêt à former l'alliance;
Je donne à votre fils toujours la préférence;
Mais ma fille au contrat portant un capital,
J'entends que son futur en apporte un égal
Qui des événements au besoin nous réponde;
Car autrement de moi l'on rirait dans le monde.
Vous auriez à bon compte établi votre fils.
Cherchez donc; de vos biens rassemblez les débris;

Mais il faut vous hâter, on demande ma fille;
Je m'explique, je crois, en père de famille,
En ami. J'aperçois madame Probincour,
Elle me parlerait délicatesse, amour;
Elle m'attendrirait; je connais ma faiblesse,
Pour ne pas succomber, mon voisin, je vous laisse.

(Il sort.)

SCÈNE II.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR,

MADAME PROBINCOUR.

Il va venir.

PROBINCOUR.

Qui donc?

MADAME PROBINCOUR.

Descobard.

PROBINCOUR.

Descobard!

MADAME PROBINCOUR.

Il n'était pas chez lui; mais sans aucun retard,
De se rendre chez vous, par un mot, je le presse.

PROBINCOUR.

Quoi! lorsque je vous fais une défense expresse
D'aller trouver cet homme!

MADAME PROBINCOUR.

Au ton dont vous parliez,
A le voir j'ai pensé que vous m'encouragiez.

PROBINCOUR.

Vous avez bien voulu de la sorte l'entendre;
Et de lui ; s'il vous plaît, quel conseil ai-je à prendre?

MADAME PROBINCOUR.

Eh! mon Dieu, pour cela faut-il donc tant crier?
Sans lui rien découvrir, on peut le renvoyer.

PROBINCOUR.

Oui ; mais que dirait-il de votre inconséquence ?
Quel grand mal après tout de savoir ce qu'il pense?...
Et puisqu'il doit venir... mais non, je ne veux pas...
Il faut.... mon infortune augmente à chaque pas.
Dubreuil, j'en étais sur, revient sur sa promesse ;
Il fait le philosophe et tient à la richesse.
Lui parler de mes biens d'Amérique ! il rira.
Quelque chose pourtant un jour m'en reviendra.
D'ailleurs je gagnerai sur l'appel, je parie.
Donc, je rembourserais ces bons de loterie....
A Descobard au moins c'est vous qui parlerez.

MADAME PROBINCOUR.

Je parlerai ; mais vous, monsieur, vous m'appuîrez.

PROBINCOUR.

Qui? moi, madame!... Oh ciel! ainsi me compromettre !

MADAME PROBINCOUR.

Il vient.

PROBINCOUR.

J'en ai la fièvre.

SCÈNE III.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, DESCOBARD.

DESCOBARD.

Un petit mot de lettre
M'apprend que vous voulez me parler, et j'accours.

MADAME PROBINCOUR.

Monsieur.... de vos conseils j'implore le secours....
Pour un parent....

PROBINCOUR.

Absent.

DESCOBARD.

Démarche qui m'honore;
Mais quoi! votre procès?...

PROBINCOUR.

Je ne sais pas encore
Quel parti je prendrai.

MADAME PROBINCOUR.

Combien au fond du cœur
Je vous ai souhaité pour notre procureur!
Si l'on avait suivi mon avis salutaire,
Vous n'auriez pas été, certes, notre adversaire.
Oui, c'est vous que monsieur eût consulté d'abord;
Vous nous eussiez fait voir notre erreur, notre tort,
Et la cause eût été par nous abandonnée.

DESCOBARD.

Oh! oui, mauvaise affaire.

MADAME PROBINCOUR.

Ou nous l'aurions gagnée;
Tant vous l'auriez, monsieur, défendue avec art.

DESCOBARD.

Eh mais, peut-être bien.

PROBINCOUR.

Quoi! monsieur Descobard,
Selon que vous prenez ou l'une ou l'autre cause,
Des juges votre adresse à votre gré dispose?

DESCOBARD.

Non pas; mais quelquefois, selon les temps, les gens,
Sur même question, j'attaque, je défends.
J'ai suivi des procès contraires l'un à l'autre.
Je vois d'ici comment j'aurais gagné le vôtre.
L'affaire du parent? de grâce?...

PROBINCOUR, *à sa femme.*

Allons.... parlez.

MADAME PROBINCOUR.

Que je parle? Eh bien, oui, puisque vous le voulez:
La chose est délicate, et de grande importance;
C'est véritablement un cas de conscience.

DESCOBARD.

Bien! c'est de mon ressort.

PROBINCOUR.

A peu de chose près,
Tels qu'ils se sont passés, monsieur, voici les faits:
Quelqu'un trouve un trésor en un lieu solitaire.

DESCOBARD.

Ah!

MADAME PROBINCOUR.

Nul renseignement sur le propriétaire.

DESCOBARD.

Ah!

MADAME PROBINCOUR.

Une forte somme en papier excellent.

DESCOBARD.

Et qui trouve cela? Vous?

PROBINCOUR.

Non, notre parent.

DESCOBARD.

Il est des gens heureux.

PROBINCOUR.

Heureux! en quoi? la somme
Est-elle à lui?

DESCOBARD.

Non, certe! et s'il est honnête homme,
Il ne doit ni manger, ni dormir, ni s'asseoir
Qu'il n'ait couru, cherché partout; c'est un devoir.

PROBINCOUR.

J'en étais sur; monsieur estime qu'il faut rendre.

DESCOBARD.

Eh! quel autre conseil de moi peut-on attendre?

PROBINCOUR.

Mon parent a déjà son avis arrêté.

MADAME PROBINCOUR.

Le vôtre le confirme et fait autorité.

DESCOBARD.

J'ai dit heureux, pourquoi? c'est qu'il est agréable
D'abord de s'acquitter d'un devoir honorable;

Puis, avant de trouver, on peut chercher long-temps.

PROBINCOUR.

Oh! l'on réclamera.

DESCOBARD.

C'est vrai; mais bien des gens
N'ont jamais lu journaux, affiches de leur vie;
Beaucoup, en pareil cas, croiraient, je le parie,
Pouvoir se dispenser d'en lire au moins d'un mois;
Ils auraient tort.

PROBINCOUR.

Grand tort.

DESCOBARD.

Ah! parbleu, je le crois.

MADAME PROBINCOUR.

Cependant, au moyen d'une chance étonnante,
De six fois sa valeur cette somme s'augmente.

DESCOBARD.

Eh mais, comment cela?

PROBINCOUR.

Jeu de bourse imprévu,
Placement...

MADAME PROBINCOUR.

Cours de change; enfin cela s'est vu.

DESCOBARD.

C'est vrai.

Supposez l'homme à qui vient cette aubaine
Riche; mais pour l'instant fort gêné, dans la peine.

MADAME PROBINCOUR.

Créanciers à payer....

PROBINCOUR.

Famille à soutenir...

MADAME PROBINCOUR.

Tendre amante, que, pauvre, il ne peut obtenir.

PROBINCOUR.

Il ne prétend en rien à la somme perdue,
Ni même à la valeur dont elle s'est accrue.

MADAME PROBINCOUR.

Bien qu'il n'en pût jamais faire qu'un bel emploi;
Car il est généreux, charitable, et je croi
Qu'après avoir offert de justes honoraires
A tous ceux qui l'auraient aidé de leurs lumières,
(En commençant par vous, cher monsieur Descobard),
Les pauvres en auraient aussi leur bonne part.
Je le répéte encore, il est loin d'y prétendre;
Mais pour un temps prescrit. . .

PROBINCOUR.

Et bien, certain de rendre. . .

MADAME PROBINCOUR.

Vu sa position, et son besoin urgent,
Ne peut-il emprunter. . . .

PROBINCOUR.

Une part de l'argent?. . .

MADAME PROBINCOUR.

Et choisir pour le reste un sûr dépositaire,
Comme vous, par exemple?

DESCOBARD.

Ah! ah! dans mainte affaire

Je me suis déjà vu chargé fort à propos
D'œuvres de bienfaisance, et de pieux dépôts.
Vous aviez bien raison, question délicate !
Sous ses divers aspects je la vois, je m'en flatte.
Des gens moins scrupuleux ne balanceraient point;
Moi, je distingue; ici je vois un triple point :
D'abord argent trouvé; valeur inespérée;
Enfin projet d'emprunt sur la somme égarée.
Sur les trésors secrets découverts ou perdus
Il existe des lois, des réglements connus,
Le droit romain, le code et la jurisprudence.
Ces réglements entre eux ont quelque divergence;
Or, de certains auteurs telle est l'opinion,
Quand on trouve les lois en opposition,
Pour sortir d'embarras, on remonte... à laquelle ?
A la plus ancienne, à la loi naturelle.

PROBINCOUR.

Comment ?

DESCOBARD.

Ne croyez point que ce soit mon avis;
Mais enfin, dans le cas qui par vous m'est soumis,
Admettons un sauvage, un esprit sans culture,
Suivant pour toute loi l'instinct de la nature :
Il trouve un diamant, il aperçoit un fruit;
Il le cueille, ou le prend, de l'objet qu'il saisit
S'inquiétant fort peu s'il fût un premier maître.
Si ce maître, pour tel se faisant reconnaître,
Vient alléguer son droit, revendiquer son bien,
Mon sauvage défend ce qu'il tient comme sien.

Nous sommes policés et point du tout sauvages,
Nos penchants naturels par nos lois, nos usages,
Se trouvent comprimés au fond de notre cœur.
Nous avons inventé la probité, l'honneur,
Pour l'intérêt de tous : car notre conscience
Est ouvrage de l'homme, ou du moins je le pense,
Ouvrage dont je suis pour mon compte orgueilleux ;
C'est de l'esprit humain le chef-d'œuvre à mes yeux.
Donc pour ce premier point je suis inexorable ;
Songer à garder tout est un crime effroyable.
En garder une part ne serait guère mieux :
Je sais bien qu'un esprit subtil et pointilleux
Chercherait à prouver que la somme existante,
De la somme trouvée est déjà différente ;
Qu'on peut compter ici double propriété.
A quelle récompense, à quelle indemnité,
Celui qui tient la chose a-t-il droit de prétendre ?
Quelle part lui doit-on ? et combien doit-il rendre ?
Matières à procès, funeste extrémité !
Age d'or ! temps de calme et de sécurité,
Quand verrons-nous briller ton retour salutaire !
Quand ne verrons-nous plus de procès sur la terre !
J'y perdrais mon état, je m'en consolerais.
Quoique ce second point avec plus de succès
Pût se défendre, moi je tiens qu'un honnête homme
Ne peut s'attribuer aucun droit sur la somme.
Mais peut-il s'en servir ? mais peut-il l'emprunter ?
Voilà le dernier point qui reste à discuter.
C'est un louable emploi d'abord qu'on en veut faire.
On se trouve pressé par un destin contraire.

Le hasard en nos mains a sextuplé le bien ;
Si nous étions fripons, l'autre n'en aurait rien.
Cet autre nous doit donc de la reconnaissance.
Cet autre gagne donc par cette circonstance,
Outre son capital, de nouveaux intérêts ;
Donc on peut s'en servir, sauf à compter après.

MADAME PROBINCOUR.

Mais il faut publier, répandre des annonces.

DESCOBARD.

Et même en provoquer ardemment les réponses....
Prenons garde pourtant ; il est tant de fripons
Alertes, éveillés sur les occasions,
Qui, toujours à l'affût, devinent une affaire.
Ils prendront les devants, et du propriétaire
Saisiront, s'il le faut, jusqu'au signalement.
Voyez-vous le danger ? Rendre deux fois ! vraiment,
Ce serait du devoir être aussi trop victime.
A ne point se hâter je ne vois aucun crime.
Madame avait ouvert un avis fort prudent :
Se choisir un honnête et discret confident,
Qui tâcherait tout bas d'avoir quelque nouvelle
De l'étourdi qui fit cette perte cruelle,
Et pourrait ménager un accommodement.
Nous rendrons ; donc il faut, sans perdre un seul moment,
(Sauf à compter toujours) qu'avec fruit on emploie
Ces fonds inespérés que le ciel nous envoie.
C'est lorsque sans excuse il part d'un mauvais cœur,
Qu'un tort grave ou léger excite notre horreur ;
Mais par nécessité qu'on ait une faiblesse,
Mérite-t-on le blâme ? Eh non ! on intéresse.

SCÈNE IV.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, DESCOBARD, CHARLES.

CHARLES, *rapidement à son père, sans voir Descobard.*

Vos papiers sont aux mains d'un habile avocat;
Descobard est un fourbe et Rollinville un fat,
Et de l'appel, pour nous, on ne craint pas l'épreuve,
Si du dol, m'a-t-on dit, on obtient quelque preuve..

DESCOBARD.

Me croyez-vous donc fait pour protéger un dol?
Dol en français, monsieur, veut dire à peu près vol.

CHARLES.

C'est vous! parbleu, monsieur, à l'homme que je quitte,
Je vantais à l'intant votre rare mérite.

DESCOBARD.

Quoi! sérieusement?

CHARLES.

Oh! vous le pensez bien.

DESCOBARD.

Voyez pourtant, messieurs, quel métier est le mien;
Ce jeune homme de moi fait la critique amère
Au moment où je suis consulté par son père.

CHARLES.

Vous consultiez monsieur?

MADAME PROBINCOUR.

Oui, sur un autre point.

CHARLES.

Comment?

DESCOBARD.

Vous m'en voulez ; monsieur ne m'en veut point,
Et j'ai même si bien gagné sa confiance,
Qu'il vient de me soumettre un cas de conscience.

CHARLES, *à son père.*

De conscience ! vous ?

DESCOBARD.

Lui.

CHARLES.

J'en suis tout surpris.

MADAME PROBINCOUR.

Eh pourquoi donc ?

CHARLES.

Mon père a-t-il besoin d'avis ?

PROBINCOUR.

Ta mère consultait monsieur ; mais pour un autre....

CHARLES.

Pour qui ?

MADAME PROBINCOUR.

Pour un parent.

CHARLES.

Lequel ?

DESCOBARD.

Il est le vôtre,
Puisqu'il l'est de madame.

MADAME PROBINCOUR.

Oh ! parent.... de fort loin.
De consulter quelqu'un il m'a donné le soin.
J'ai confié son nom seulement à ton père.

PROBINCOUR.

Pour toi-même, mon fils, il doit être un mystère.

CHARLES.

Soit, gardez son secret ; mais quoi ! pour directeur,
Choisir précisément, ma mère, un procureur !
Quel procureur ! celui d'une adverse partie.

DESCOBARD.

Quoiqu'un tendre intérêt aux Saint-Gérant me lie,
Mon zèle, mes conseils et mes soins sont à tous.

CHARLES.

Et comment ses conseils seraient-ils bons pour vous!

MADAME PROBINCOUR.

Mais demande à ton père.

PROBINCOUR.

Ah! mon cœur les repousse.

DESCOBARD.

Plaît-il ?

PROBINCOUR.

Sans que l'honneur un moment s'en courrouce,
On pourrait se servir d'un dépôt, suivant lui.

DESCOBARD.

Non pas : peste! un dépôt confié par autrui,
L'on doit mourir auprès, messieurs ; c'est un proverbe,
Proverbe de tout temps peu suivi, mais superbe.
Un dépôt ! il s'agit, pour votre cher parent,
D'une somme trouvée, et c'est bien différent ;
L'argent doit retourner à son propriétaire ;
Ce n'est précisément qu'un emprunt qu'on veut faire,

Emprunt dont le besoin nous impose la loi.
Votre parent doit rendre, il en donne sa foi :
Bref, d'excuses la chose est si bien entourée,
Qu'il a presque des droits à la somme egarée.

CHARLES.

D'excuses ! en est-il, en peut il exister ?
Ah ! combien je me plais, mon père, à répéter
Vos discours, vos conseils, ces maximes chéries
Que vous-même toujours avez si bien suivies !
Il ne s'agissait point d'un sordide intérêt ;
Pour ce vil sentiment votre cœur n'est pas fait :
« Mon fils, me disiez-vous, la passion abonde
« En faux raisonnements que l'exemple seconde ;
« Mais jamais la vertu, jamais la probité,
« Avec la passion ne signent de traité. »
C'était là, chaque jour, votre leçon, mon père ;
A ma mémoire encore elle est présente et chère.

MADAME PROBINCOUR.

C'est vrai : de ta vertu combien je m'applaudis !

PROBINCOUR.

Avez-vous quelque chose à répondre à mon fils ?

DESCOBARD.

Rien du tout : nous pensons de même, j'imagine ;
Je n'ai point professé la perverse doctrine
Que l'on dût transiger avec la probité.
Pourtant faut-il céder à la nécessité.
Nous avons des devoirs variés et contraires ;
Il arrive des cas fort extraordinaires;

Ce qui fut mal hier, sera bien aujourd'hui.
On ne doit point porter atteinte au bien d'autrui;
Cependant on se doit aux siens, à sa famille,
Il faut nourrir sa mère, ou marier sa fille;
Eh bien! on se permet un péché véniel
Qui nous laisse une porte encore ouverte au ciel.
Trop commodes calculs qui tiennent de la ruse,
Que je n'approuve point, certes! mais que j'excuse.
Entre deux maux, du moindre il faut faire le choix.
Oh! oh! que je sais bien m'arrêter où je dois!

CHARLES.

Par une bouche adroite, ainsi quand elle passe,
L'horreur d'une action s'atténue et s'efface.
Il vaudrait mieux, je crois, sur des points délicats,
Prendre pour conseillers, de bien francs scélérats,
Que ces hommes douteux, commodes et flexibles,
Dont l'âme aux sentiments les plus incompatibles
Et se prête et se plie avec facilité.
Des conseils de ceux-là vous seriez révolté,
Car ils prêchent le mal avec effronterie.
Bien munis d'arguments, couverts d'hypocrisie,
Ceux-ci vous meneront par un chemin plus doux
Au dessein de garder ce qui n'est pas à vous.
C'est peu que pour leur compte ils aient deux consciences,
Aux autres de bien faire ils donnent des dispenses:
D'autant plus dangereux qu'en leur perversité,
Ils se font fanfarons encor de probité.
Malheur à qui se croit dispensé de bien faire!
Une vile action n'est jamais nécessaire.

Les fautes de l'amour, celles du point d'honneur
Ont du moins un motif qui part d'un noble cœur ;
Mais l'action qui sent la fraude ou la bassesse,
Si mince qu'elle soit, nous répugne ou nous blesse.
Sur de graves motifs on a beau s'excuser,
Soi-même au fond du cœur il faut se mépriser.
De vos raisonnements voyez la conséquence !
On pourrait donc tromper, voler en conscience.
Les plus grands scélérats avec vous ont raison,
Et selon vous enfin nnl ne serait fripon,
Ou, ce qni serait pis, nul ne serait honnête ;
Mais c'est là, grâce au ciel, là que je vous arrête.
Cessez, vils détracteurs de nous calomnier !
Il est des gens de bien que rien ne fait plier,
Des cœurs justes et droits mettant un prix extrême
A se bien conserver l'estime de soi-même ;
Que nul attrait au mal ne saurait entraîner,
Que du bien nulle peur ne saurait détourner.
Au prix de leur fortune, au risque de leur tête,
Ils bravent sans effroi le danger d'être honnête.
Ces hommes courageux ne sont pas fort communs,
J'en conviens ; mais encore en est-il quelques-uns,
Et s'il m'était permis de vous citer, mon père,
Combien de fois pensant au noble caractère
Qu'annoncent vos leçons et vos sages avis,
Me suis-je senti fier d'être né votre fils !

PROBINCOUR.

Embrasse-moi, tu fais mon honneur et ma joie.
Quel feu pour la vertu ce cher enfant déploie !

Va, tu vaux déjà mieux que ton père aujourd'hui;
J'en pleure de plaisir, et je m'admire en lui.
(Bas à sa femme.)
Toi, ma femme, rends-moi notre affiche bien vite,
De mon devoir il faut enfin que je m'acquitte,
Et que chez l'imprimeur je la porte à l'instant.

MADAME PROBINCOUR, *à son mari, en lui remettant l'affiche.*

La voilà, mon ami.

CHARLES.

Dites-moi maintenant....

PROBINCOUR.

Pardon; mais je ne puis m'arrêter davantage.
Je te laisse.

CHARLES.

A quel point en est mon mariage?

PROBINCOUR.

A quel point?... ah, mon fils!... Nous en reparlerons,
Ainsi que du procès qu'aujourd'hui nous perdons.

CHARLES.

De grâce!...

PROBINCOUR.

Adieu, mon fils.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME PROBINCOUR, DESCOBARD, CHARLES.

CHARLES.

Eh mais, que veut-il dire?

MADAME PROBINCOUR.

Comme lui, mon cher fils, je t'aime, je t'admire.

Ton père avec raison de toi se fait honneur.

(A Descobard.)

Quant à notre parent, vous le voyez, monsieur,
Nous pensons comme Charle, et c'est vous faire entendre
Qu'il ne nous reste plus aucun conseil à prendre.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

DESCOBARD, CHARLES.

DESCOBARD.

J'AIME dans un jeune homme un ton si véhément.
Je suis tout attendri de votre mouvement.
Il est si généreux ! Singulière aventure,
Pourtant !

CHARLES.

Deux mots, monsieur : dans votre procédure,
Comme dans les moyens que vos clients ont pris
Pour acquérir le bien de mon oncle à vil prix,
Mon nouvel avocat s'obstine à voir du louche.
Les discours que je viens d'ouïr de votre bouche
Me confirment le fait ; nous le découvrirons ;
Et vous, et vos clients...

DESCOBARD.

Eh bien donc, nous verrons !
Je ne crois pourtant pas avoir fait de bévue,
Je voudrais qu'à monsieur mon âme fût connue ;
Depuis trente-cinq ans, procureur, marguillier,
Par devoir et par goût, j'aime à concilier.

Toutefois je possède assez bien les affaires,
Et n'y crains avocats, juges ni militaires.

(Il sort.)

CHARLES.

Fort bien ; tu fais semblant de ne pas avoir peur,
Mais tu n'es pas au bout...

SCÈNE VII.

CHARLES, SOPHIE.

SOPHIE.

Est-il vrai ? quel malheur !
Quoi, vous auriez perdu votre fortune entière ?

CHARLES.

Si j'en suis affligé, ce n'est que pour mon père ;
Je saurai me suffire, et si je vous obtiens,
De quel homme ici-bas puis-je envier les biens ?

SOPHIE.

Ah! que j'aime à nous voir si bien d'accord ensemble!
Dois-je vous l'avouer, Charles ? Mais il me semble
Que de ce grand revers il me serait bien doux
De pouvoir consoler et votre père et vous.
Je n'ai jamais fait cas d'une grande fortune ;
A des amis si chers en la rendant commune,
Que la mienne à mes yeux deviendrait d'un grand prix !

CHARLES.

Quoi ! mon malheur n'excite en vous aucun mépris?

SOPHIE.

Hélas ! je vous en aime encore davantage.
Mais mon père ! il projette un autre mariage.

CHARLES.

Eh quoi ! monsieur Dubreuil oubliant son serment...
Ah ! pouvais-je prévoir ce fatal changement.
Nous n'avons pas encor tout perdu, je l'espère.
Je sors et je reviens implorer votre père.
Juste ciel ! sur le point de me voir votre époux...
S'il faut que je renonce au bonheur d'être à vous,
De Charles conservez le souvenir, Sophie.

SOPHIE.

Charles, que dites-vous ? moi, que je vous oublie !
De mon père et de moi vous faisant estimer,
Vous m'avez trop appris à toujours vous aimer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR.

MADAME PROBINCOUR.

C'est vous ?

PROBINCOUR.

Oui, me voilà.

MADAME PROBINCOUR.

L'affiche est donc partie ?
Bientôt du porte-feuille elle sera suivie.
Allons... Mais à cet air troublé, pâle, on dirait,
Monsieur, que vous venez de faire un mauvais trait.
C'est un devoir : mon fils m'a trop bien détrompée ;
Mon erreur est par lui tout-à-fait dissipée.

PROBINCOUR.

Eh ! ne me louez pas : rien n'est fait.

MADAME PROBINCOUR.

Ah ! mon Dieu !
Vous hésitez encor ?

PROBINCOUR.

Hésiter ! non, parbleu !
Mais tout l'enfer, je crois, contre moi se déchaîne
Pour que ma volonté malgré moi reste vaine.

Tout honteux des conseils sollicités par toi,
Honteux de voir mon fils plus honnête que moi,
J'oubliais mon procès et ma ruine affreuse;
De remplir un devoir mon âme était heureuse;
Je trouve sur mes pas deux soi-disant amis,
De ces gens qu'on rencontre un beau jour dans Paris,
Et qui le lendemain se disent vos intimes.
L'un d'eux est engraissé de gains illégitimes;
Il a fait banqueroute, et son coffre était plein;
On le sait, il le dit : chacun lui prend la main.
L'autre fait quelque bien à de pauvres familles;
Mais c'est un bienfaiteur fatal aux jeunes filles.
Serais-je criminel autant que ces gens-là,
Me dis-je, en demeurant au point où me voilà?
En matière d'argent je suis irréprochable;
Mais dans mes mœurs jadis je fus un peu coupable;
Ferais-je donc plus mal qu'autrefois je ne fis?
Il ne faut que me taire. Homme vil que je suis,
M'écriai-je! moi-même ainsi donc je m'excite
A ne pas m'effrayer du mal que je médite,
Par la comparaison du mal commis par moi!
Je m'élance à l'instant chez l'imprimeur; mais quoi!
Les ouvriers sont tous absents. Il faut attendre.
J'attends. Mille pensers viennent là me surprendre.
Depuis l'humble cocher jusqu'au grand fournisseur,
Depuis le gros banquier jusqu'au petit prêteur,
Qui se frottent les mains des misères publiques *,

(*) Ce vers a été très-critiqué par les uns, très-approuvé par les autres. Je conviens que l'ellipse est un peu forte; mais je crois la pensée rendue d'une manière claire, expressive, et, si j'ose le dire, pittoresque.

Et qui, pour rendre un compte, ont deux arithmétiques;
Quelle succession de faibles probités!
Tours de bâton, cadeaux, prête-noms, faux traités,
Droit douteux appelant la chicane à son aide,
Épingles, pots-de-vin, l'un tente, l'autre cède,
Et l'on dirait qu'il n'est d'honnêtes et de bons
Que les gens qui n'ont pas l'esprit d'être fripons.
Voilà de tous côtés le tableau qui me frappe.
A son perfide attrait pour que mon cœur échappe,
J'ai besoin de marcher, de prendre l'air; je sors,
Mais à peine ai-je fait quinze ou vingt pas dehors,
Il me prend un frisson; ma tête s'embarrasse;
Je rentre.

MADAME PROBINCOUR.

Eh! qu'avez-vous?

PROBINCOUR.

Oh! rien, cela se passe.
Je n'ai point varié dans mes premiers desseins;
Mais la maudite affiche est encor dans mes mains.

MADAME PROBINCOUR.

Suffit-il donc d'avoir un projet honorable,
Monsieur? de l'accomplir il faut être capable.

PROBINCOUR.

C'est ce que je vais faire; oui, j'y cours de ce pas...
Mais l'affiche aujourd'hui ne s'imprimerait pas.
Il est tard; que demain elle puisse paraître.

MADAME PROBINCOUR.

Eh non, monsieur! demain plus qu'aujourd'hui peut-être,

Quelqu'obstacle nouveau viendra vous arrêter :
Et si de jour en jour nous allons hésiter,
A nos autres motifs viendra s'unir la honte
D'avoir tardé.... Le rouge au visage me monte.
Nous finirons bientôt par nous habituer
A conserver la somme, à nous l'attribuer.

PROBINCOUR.

Qui ? moi ! jamais. Ah Dieu ! ce serait un supplice....
J'admire que chacun, incertain dans le vice,
Plus incertain encor, hélas ! dans la vertu,
Par l'autre tour à tour soit prêché, combattu.

MADAME PROBINCOUR.

Comme du bien au mal notre pauvre cœur change !

PROBINCOUR.

Mais le diable est plus fort chez nous que le bon ange.

MADAME PROBINCOUR.

Les discours de mon fils me sont encor présents.
Oui, nous n'avons déjà perdu que trop de temps.

PROBINCOUR.

Eh bien donc ! plus que moi te sens-tu du courage ?
Tiens.

MADAME PROBINCOUR.

Il serait affreux d'attendre davantage ;
Il est dur de baisser, mais il le faut ; eh bien,
N'en parlons plus ! pour moi, je ne regrette rien.

PROBINCOUR.

Eh ! trêve à tes discours et pars, je t'en supplie.

MADAME PROBINCOUR.

Oui, ne me retiens pas ; mais que nous veut Sophie ?

SCÈNE II.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, SOPHIE.

SOPHIE.

Ah ! madame, monsieur, je m'échappe un instant.
Pour Charle et pour moi-même il est bien important
Que vous soyez instruits de tout ce qui se passe.
Vainement à mon père ai-je demandé grâce ?
C'est peu de renoncer à s'allier à vous,
Pour comble de malheur il m'offre un autre époux.
Le temps est précieux, car à l'instant mon père
Vient de me présenter le jeune homme et sa mère.
A votre fils ici tantôt je le disais :
Ce n'était pas son bien, c'est lui seul que j'aimais.
Pour lui je ne crains pas d'avouer ma tendresse ;
Le premier, de mon père, il reçut la promesse.
N'est-il donc nul moyen, cher monsieur Probincour,
D'obtenir un délai, ne fût-il que d'un jour ?
Ce jour nous laisserait encor quelqu'espérance.
Mais je tremble qu'on n'ait remarqué mon absence ;
Je rentre.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR.

MADAME PROBINCOUR.

Eh bien, monsieur ?

PROBINCOUR.

Eh bien, mon pauvre fils !

MADAME PROBINCOUR.

Il en mourra.

PROBINCOUR.

Combien sur son sort je gémis!

MADAME PROBINCOUR.

Ne pouvoir accorder d'une juste manière
Le bonheur de mon fils, et l'honneur de son père!
Est-il rien plus affreux?

PROBINCOUR.

À quoi me décider?
O ciel! j'hésite à rendre... et je ne puis garder...
Ce serait une chose épouvantable, inique;
Cependant il s'agit pour moi d'un fils unique.
C'est un devoir aussi que l'amour paternel!
En immolant mon fils, je deviens criminel.
Oui, toutes ces vertus qu'on n'a pas, qu'on affecte...
O procureur maudit, et maudit architecte!

SCÈNE IV.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, CHARLES.

CHARLES.

Mon père, je reviens en hâte sur mes pas.

PROBINCOUR.

C'est toi, mon fils. Eh bien, je ne me trompais pas
Dubreuil...

CHARLES.

Je le sais trop; il s'agit d'autre chose.
Chez l'avocat chargé par moi de votre cause

Je cours en vous quittant. Il n'était pas chez lui.
Je l'attends. J'aperçois ce journal d'aujourd'hui.
Je le parcours des yeux : mais quelle est ma surprise,
Mon père, en y trouvant cette note précise !
A Bagatelle, hier, vers sept heures du soir,
Est tombé d'une poche un porte-feuille noir
Tout neuf, et renfermant en bons de loterie,
Par des négociants de Hambourg établie,
Des billets au porteur pour trente mille écus,
Qui, par un coup du sort, peuvent valoir bien plus.
S'il est, comme on l'espère, aux mains d'un homme honnête,
On l'invite à le rendre au plus tôt, sans enquête,
Au bureau du journal. Je suis vite accouru.

PROBINCOUR.

Je conçois...

CHARLES.

Ce parent timide, irrésolu,
Pour qui vous consultiez... Si c'était lui, mon père?...
Un parent hésitant dans une telle affaire !...
De l'article au surplus il n'était pas besoin;
De lui sauver l'honneur vous avez pris le soin.

PROBINCOUR.

L'article peut servir pour savoir à qui rendre.

CHARLES.

Voilà ce qui m'a fait accourir sans attendre.

PROBINCOUR.

C'est fort bien fait, mon fils; tu peux compter sur moi.

CHARLES.

J'y compte aussi, mon père, et je suis sans effroi.

Les vices vers lesquels notre intérêt nous pousse
Prennent aux yeux des gens une couleur si douce !
Si cet homme venait à se persuader
Qu'il peut innocemment et se taire et garder !
Mais je m'en fie à vous et je pars bien tranquille.

(Il sort.)

SCÈNE V.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR.

PROBINCOUR.

Tu sens bien qu'à présent l'affiche est inutile,
Il faut rendre, et je cours au bureau du journal.

MADAME PROBINCOUR.

L'article est aussi clair, hélas ! qu'il est fatal.

PROBINCOUR.

Fatal ! il est heureux, il me met à mon aise,
Sur mon cœur désormais je n'aurai rien qui pèse.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME PROBINCOUR seule.

Quelle position ! mais quel est donc celui
Que ce monsieur Dubreuil nous préfère aujourd'hui ?

SCÈNE VII.

MADAME PROBINCOUR, AMBROISE.

AMBROISE.

J'ai cru mon maître ici.

MADAME PROBINCOUR.

Le valet hypocrite

Du petit Saint-Gérant ! Pourquoi cette visite ?
Vient-il nous apporter quelques nouveaux chagrins ?

AMBROISE.

Dieu m'en garde ! Je viens chez un de vos voisins.

MADAME PROBINCOUR.

Qui donc ?

AMBROISE.

Monsieur Dubreuil, homme digne d'estime,
De monsieur Descobard depuis long-temps l'intime.
Madame est avec lui dans son appartement ;
Moi, j'ai deux mots à dire à mon maître.

MADAME PROBINCOUR.

Comment ?
Chez Dubreuil, Descobard, Saint-Gérant et sa mère !
Quel soupçon ! Ah ! je cours éclaircir ce mystère.

(Elle sort.)

AMBROISE *seul.*

Madame, écoutez donc ! bon, la voilà bien loin ;
Mais d'elle, grâce au ciel, je n'ai pas grand besoin.
Mon maître est averti ; fort bien, je crois l'entendre.

SCÈNE VIII.

SAINT-GÉRANT, AMBROISE.

SAINT-GÉRANT.

Imbécille, pourquoi dans ce salon attendre ?

AMBROISE.

Mais dans cette antichambre où sont tous ces valets,
On tenait des propos si lestes, si mauvais !....

SAINT-GÉRANT.

Plus bas. Nous voilà seuls; as-tu quelque nouvelle?

AMBROISE.

Aucune.

SAINT-GÉRANT.

Je l'ai craint: aventure cruelle!
Que je fus imprudent, en quittant ce banquier,
De n'avoir pas chez moi porté tout son papier.
Prends bien garde surtout, et qu'aucun ne soupçonne,
Ambroise, que c'est moi qui réclame.....

AMBROISE.

Personne,
Hors l'homme du journal; car il a bien fallu.....

SAINT-GÉRANT.

Par bonheur, de ma mère, aucun journal n'est lu.
Et pas un bordereau seulement qui m'éclaire!
Écrire, réclamer..... c'est ce que je vais faire.
A ma mère comment révéler ce malheur?

AMBROISE.

Votre mère! allons donc, vous ferait-elle peur?
Vous lui parlez d'un ton quelquefois assez rude,
Monsieur.

SAINT-GÉRANT.

Eh! je la crains; le respect, l'habitude.....
Des effets qu'un fripon peut passer à son gré!

AMBROISE.

A l'avis qu'au journal vous avez inséré
Il n'est pas impossible enfin que l'on réponde.
N'est-il donc que nous deux d'honnêtes gens au monde?

SAINT-GÉRANT.

Eh ! si le porte-feuille était trouvé par toi,
Réponds, le rendrais-tu ?

AMBROISE.

Moi, monsieur, je le croi.
J'ai porté bien souvent de l'argent, des sacoches,
Et jamais, grâce au ciel, n'ai rien mis dans mes poches.

SAINT-GÉRANT.

Joignez à mon malheur que ce monsieur Dubreuil....
Ce n'est que pour nos biens qu'il nous fait bon accueil.
Pour épouser sa fille il faut une fortune.
A l'abri des procès j'allais en avoir une.
Que dis-je ? Si le sort grossit nos actions,
Avec les Probincour alors nous transigions ;
Car ma mère eut vraiment à bas prix l'héritage ;
Il est de l'équité qu'on les en dédommage,
Si l'on veut consulter le for intérieur.
Moi, je n'y suis pour rien ; n'étais-je pas mineur ?

AMBROISE.

Mais vous en profitez.

SAINT-GÉRANT.

Et je le puis sans crime.
Le bien m'arrive à moi par un droit légitime.
Je te rejoins bientôt ; sans me trahir, je vais
Chercher de mon côté des indices secrets.....
Sors. Monsieur Probincour de ce côté s'avance ;
Sa femme l'accompagne, évitons leur présence.

(Ils sortent chacun d'un côté.)

SCÈNE IX.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, ENTRANT ENSEMBLE PAR LE FOND.

MADAME PROBINCOUR.

Ah ! combien j'attendais, monsieur, votre retour !

PROBINCOUR.

Au bureau du journal, madame Probincour,
Devinez, s'il se peut, ce que je viens d'apprendre !

MADAME PROBINCOUR.

Ce que j'ai découvert va bien plus vous surprendre.

PROBINCOUR.

Qui perdit cette somme ? est-ce un infortuné
Qui, par cet accident, se trouve ruiné ;
Un père de famille, ou quelqu'homme estimable,
Avouant de ses biens l'origine honorable ?
Non ; malgré les efforts pris pour cacher son nom,
Je sais trop quel il est. C'est un fourbe, un fripon,
Qui, sous un air bénin, cache une âme perverse ;
C'est Saint-Gérant, le fils de ma partie adverse,
Qui m'a trompé, pillé, qui de mon bien jouit,
A l'infortune enfin par qui je suis réduit.

MADAME PROBINCOUR.

Se peut-il ?

PROBINCOUR.

C'est lui-même et la chose est prouvée.

Ainsi donc cette somme hier par moi trouvée,
C'est le fruit des complots contre moi-même ourdis :
Du domaine par eux usurpé c'est le prix.
Quand la justice humaine ordonne ma ruine,
Le hasard, disons mieux, la justice divine,
Contre tous ces fripons daignant me protéger,
Semble me renvoyer mon bien pour me venger.

MADAME PROBINCOUR.

Vous n'êtes pas au bout, tous vos biens leur conviennent.
A celui qu'ils ont pris il s'en faut qu'ils se tiennent.

PROBINCOUR.

Quoi ?

MADAME PROBINCOUR.

Cet autre parti qui s'était proposé,
Et que pour nous Dubreuil a d'abord refusé,
Qu'il accepte à présent, grâce à notre indigence,
C'est encor Saint-Gérant ; il doit la préférence
Au gain de son procès contre nous, qui lui vaut
L'argent qui peut répondre à Dubreuil de la dot.
Il est là, chez Dubreuil ; Descobard l'accompagne ;
A suivre ses conseils vous voyez ce qu'on gagne ;
C'est donc peu que par eux nos biens nous soient ravis ;
Jusque dans son amour ils ruinent mon fils.

PROBINCOUR.

Se peut-il?... Saint-Gérant!... Ce dernier coup m'assomme.
Eh mais, pour m'empêcher de rester honnête homme,
Saint-Gérant a donc fait un pacte avec l'enfer !
L'honneur en tous les temps, certes, me fut bien cher :

Mais quel homme, à ce point, me sachant leur victime,
De reprendre mon bien pourrait me faire un crime?

MADAME PROBINCOUR.

Quel homme ! pas un seul. Tous, sans exception,
Oui, tous approuveraient, monsieur, votre action.
Ne devient-elle pas légitime, équitable?
Un seul, peut-être, un seul la trouverait blâmable;
Oui, mon fils; il serait assez dupe aujourd'hui....
Mais ne devons-nous pas le sauver malgré lui?
Retenir une part d'un si grand bénéfice,
C'est réciprocité, représailles, justice.

PROBINCOUR.

En effet, cette somme est à moi, bien à moi.
Je ne pouvais penser, sans un mortel effroi,
Tantôt à l'emprunter, même en voulant la rendre.
Mais le bien qu'on m'a pris j'ai droit de le reprendre.
Et du procès, d'ailleurs, en attendant la fin,
De Sophie à mon fils, moi, j'assure la main;
Innocente démarche, action d'un bon père;
J'en pourrais à Dubreuil faire l'aveu sincère.

MADAME PROBINCOUR.

Vous avez des motifs assez puissants, je crois.

PROBINCOUR.

Oui, si l'on connaissait, dans nos mœurs, dans nos lois,
Tous ces arrangements de justice privée.
Par quels affreux combats mon âme est éprouvée!
Ainsi j'ai découvert le maître de l'argent,
Et me voilà tenté bien plus qu'auparavant.

MADAME PROBINCOUR.

Effet trop naturel de leur lâche conduite!

PROBINCOUR.

Je voudrais bien savoir ce que cet hypocrite,
Dans le bois de Boulogne, allait chercher hier.

MADAME PROBINCOUR.

Oui, vraiment; de ses mœurs il se vante, il est fier.

PROBINCOUR, *montrant le porte-feuille.*

Ah! ses mœurs! Le voilà ce fatal porte-feuille;
Que ce soit un méchant, non moi qui le recueille;
Qu'il le rende public.... Tiens, lis, tu vas juger....

MADAME PROBINCOUR.

Pourquoi perdre le temps?....

PROBINCOUR.

Eh! pour m'encourager.
Un libertin honteux, de mille excès coupable!

MADAME PROBINCOUR.

Et mon fils éconduit par un fourbe semblable!
Il faudrait à Dubreuil révéler ces horreurs.

PROBINCOUR.

Ah! oui, monsieur Dubreuil songe beaucoup aux mœurs;
Il m'a trop bien montré tantôt son caractère.
Les mœurs! c'est de l'argent qu'il faut à ce bon père.

MADAME PROBINCOUR.

Eh bien, vous en avez, monsieur, qu'attendez-vous?
Saint-Gérant, sur la somme, a moins de droit que vous.

PROBINCOUR.

Ah! vous avez tendu des pièges à mon frère!
Vous affichez bien haut une vertu sévère,

À votre tribunal vous vous glorifiez,
Et les gens, en secret, par vous sont spoliés!
Vous invoquez des lois les formes protectrices,
Et vous vous permettez de sourdes injustices!
Oh bien! à votre exemple aussi nous agirons:
Vous retenez ma terre et je retiens vos fonds.
Je vais trouver Dubreuil.

MADAME PROBINCOUR.

Allez. Il vient.

PROBINCOUR.

Je tremble.

SCÈNE X.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Ravi, mes chers voisins, de vous trouver ensemble.
Je suis franc: pour ma fille il s'offre un autre époux,
Il me quitte; j'ai cru, par procédé pour vous,
Ne pas devoir donner tout-à-fait ma promesse;
Mais on doit revenir bientôt, le temps nous presse.

PROBINCOUR.

Bien sensible, monsieur, à votre procédé.

DUBREUIL.

Votre revers est-il si grand, si décidé?

MADAME PROBINCOUR.

Mais non.

PROBINCOUR.

(A part.)

Depuis tantôt.... Ciel ! ma tête est perdue....

(Haut.)

Sur mes biens d'Amérique.... Une lettre imprévue....

DUBREUIL.

Eh bien ?

PROBINCOUR.

Eh bien !... de grâce, entrons chez vous, monsieur.

DUBREUIL.

Volontiers ; ce serait un grand coup de bonheur.
Je le répète encor ; c'est vous que je préfère,
Vous le voyez ; faut-il que l'on se désespère ?
Mais je n'en reviens pas ; expliquez-moi comment....

MADAME PROBINCOUR.

C'est un miracle.

PROBINCOUR.

Entrons dans votre appartement.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

SAINT-GÉRANT, MADAME SAINT-GÉRANT.

MADAME SAINT-GERANT, *très-joyeuse.*

Oui, dans monsieur Forlis pleine de confiance,
Je n'avais pris de lui qu'une reconnaissance,
Sans aucun bordereau; mais de chaque action
Si j'ai bien retenu l'ordre et l'inscription,
Elles ont prospéré.

SAINT-GÉRANT.

Quoi?

MADAME SAINT-GÉRANT.

Première série.
Je viens exprès ici.

SAINT-GÉRANT.

Pourquoi donc, je vous prie?

MADAME SAINT-GÉRANT.

Au sort de Probincour il faut avoir égard;
C'était déjà l'avis de monsieur Descobard.
Probincour est vraiment dupe de l'aventure,
Et son fils qui comptait épouser ta future....
Au-delà de mes vœux je suis riche aujourd'hui;
Peut-être je pourrai m'arranger avec lui.

Me voilà, riche, riche!... à peine je respire;
Non pas que l'intérêt ait sur moi grand empire,
Mais combien il est doux pour mon cœur maternel
De voir tout réussir à mon fils.

SAINT-GÉRANT, *à part.*

Juste ciel!

MADAME SAINT-GÉRANT.

Mais que nos actions enfin me soient montrées.
De chez monsieur Forlis tu les as retirées?

SAINT-GÉRANT, *fort troublé.*

Il n'était pas chez lui.... Je n'ai pas pu le voir.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Ce matin pas visible, et pas rentré ce soir!
Eh mais, mon Dieu, voici qui me paraît étrange;
En un trouble soudain tout mon bonheur se change.
Quoi! Forlis?...

SAINT-GÉRANT.

Calmez-vous, il nous paîra nos fonds.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Je le crois.

SAINT-GÉRANT.

Trop souvent les meilleures maisons
Éprouvent des moments d'embarras et de gêne;
Mais son crédit est sûr, sa probité certaine.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Loin de me rassurer, vous m'alarmez, mon fils.
Dès hier vous étiez inquiet. Sur Forlis,
Sur les fonds dont pour nous il est dépositaire,
Vous savez quelque chose et voulez me le taire;
Vous voulez ménager ma sensibilité.

SAINT-GÉRANT.

Dès qu'il s'agit d'argent, quelle vivacité!
Se peut-il qu'à ce point l'intérêt vous domine!
Mettons la chose au pis : est-ce notre ruine?
Nous ne perdrons jamais que trente mille écus;
Car hier, ce matin, nos fonds valaient-ils plus?
Tout est à moi d'ailleurs; capital, bénéfice.
Je suis majeur, j'en puis faire le sacrifice;
A mon âge l'on sait comme l'on doit agir.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Quel discours! de courroux vous me faites rougir.
Ingrat, que voilà bien de défunt votre père
Le ton impérieux, et l'aigre caractère!
Ah! je cours chez Forlis.

SAINT-GÉRANT.

Non, restez; votre effroi,
Vos soupçons feraient tort à Forlis, comme à moi,
Restez; je vais chez lui me présenter encore;
J'ai tort de m'emporter; pardon, je vous honore,
Vous respecte, et jamais il n'exista de fils
Aussi reconnaissant, plus tendre, plus soumis.
Quel bonheur! le hasard a grossi notre somme.
(A part.) (Haut.)
Ciel! comment avouer? Forlis est galant homme,
Nous n'aurons pas en vain obtenu ce succès;
Un domestique sûr, Ambroise est aux aguets.
(A part.) (Haut.)
Allons je m'embarrasse.... Oui, moi-même j'espère
Vous annoncer.... Adieu, ma bonne et tendre mère.

(Il sort.)

MADAME SAINT-GÉRANT.

Oh! je vais avec vous....

SCÈNE II.

DUBREUIL, MADAME SAINT-GÉRANT.

DUBREUIL.

Je vous trouve à propos;
Je suis fort intrigué, pour vous dire.... En deux mots,
Je suis négociant et père de famille;
Je me dois comme père au bonheur de ma fille;
Négociant, je dois observer mes traités;
Mais je suis engagé, lié de deux côtés,
A Probincour d'abord, et puis à vous ensuite.
Comme il n'avait plus rien, envers lui j'étais quitte,
C'était tout naturel; mais il revient sur l'eau,
Un certain débiteur de son frère, un vaisseau,
Qu'il croyait submergé, qui ne l'est pas; que sais-je....
De son fils ou du vôtre enfin qui choisirai-je?
J'ai promis à tous deux; voyez mon embarras;
Mais son fils est aimé, le vôtre ne l'est pas.
Or, à fortune égale, en cette circonstance,
C'est à l'amant aimé qu'on doit la préférence.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Probincour vous pourrait répondre de la dot?

DUBREUIL.

Mais vraiment il l'assure, et les fonds, s'il le faut,
Vont être déposés par lui chez un notaire.
Il était fort troublé; c'est l'effet ordinaire
Que produit sur notre âme un brusque changement.

MADAME SAINT-GÉRANT.

A votre aise, monsieur. Je doute seulement
Que monsieur Probincour vous tienne sa promesse :
S'il la tient, est-il donc si fort dans la détresse
Qu'il doive m'accuser de l'avoir ruiné ?
Quant à mon fils, l'argent à sa dot destiné
Ne saurait lui manquer, car il est impossible
Que Forlis nous enlève.... Ah ! ce serait horrible.
Mais je cours m'éclaircir avant qu'il soit plus tard ;
Je ramène bientôt mon fils et Descobard,
Et vous pourrez choisir entre les deux familles.

(Elle sort.)

DUBREUIL *seul.*

Deux gendres au lieu d'un ! Ah ! si j'avais deux filles !

SCÈNE III.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Vous voilà, mes voisins. De mon premier refus
J'espère qu'à présent vous ne m'en voulez plus.
Je devais à ma fille épargner la misère,
N'est-il pas vrai ? c'était le devoir d'un bon père.
Du retour de bonheur qui nous survient, ma foi,
Vous ne jouissez pas tous les deux plus que moi.
Ma fille à votre fils donne la préférence ;
Puis, pour les Saint-Gérant, j'ai de la répugnance.
Ils ont pris avec vous de si mauvais moyens ;
Que peut-on estimer chez ces gens-là ? Leurs biens.

Tandis que vous, voisin, partout on vous renomme
Pour le plus délicat, pour le plus honnête homme.

PROBINCOUR.

Oh, le plus !

DUBREUIL.

Oui, le plus ; je dis la vérité,
Chez vous c'est un parfum d'exquise probité....
Mais il faut promptement terminer une affaire ;
Pour rassembler mes fonds je cours chez mon notaire :
Les vôtres sont tout prêts. Un jeune et tendre amant !
Son père plein d'honneur, de vertus ! C'est charmant !
Voilà donc ma morale et ma philosophie
Avec mes intérêts en parfaite harmonie :
C'est ce que je voulais.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR.

PROBINCOUR.

Ma femme, que dis-tu
De l'éloge pompeux qu'il fait de ma vertu ?

MADAME PROBINCOUR.

Malgré moi j'en éprouve un malaise, une gêne,
Et plus il nous louait, plus il me faisait peine.

PROBINCOUR.

Je tiens le porte-feuille, et je puis revenir....
Mais non, ce que j'ai dit, il faut le soutenir.
Et mon fils !.... avec soin il faut que je lui cache
La source de mes biens ; pourtant faut-il qu'il sache

Que Dubreuil ne revient à nous qu'en leur faveur.
Des vertus de son fils, ciel ! un père avoir peur !
Ah ! lorsque ce matin, honnête, calme et riche,
Sans regret, sans combat, j'écrivais mon affiche,
Qui m'eût dit que ce soir de cet or tentateur
Je me serais donné pour juste possesseur !
Mon âme en peu de temps vers le mal s'est tournée,
J'ai fait un long chemin en moins d'une journée ;
Me lever honnête homme et me coucher....

MADAME PROBINCOUR.

Eh non !
Vous auriez tort, monsieur, de vous donner ce nom.
Vous êtes honnête homme.

PROBINCOUR.

Ah ! oui, j'ai des excuses !
Mais tous n'en ont-ils pas ?

MADAME PROBINCOUR.

Mais....

PROBINCOUR.

Pitoyables ruses
Dont mon cœur n'est pas dupe ! allons, cher Probincour,
Tu frondais les coquins, et tu l'es à ton tour ;
Tu l'as voulu : sois gai, ris. A ta conscience,
Si le vil intérêt sut imposer silence,
C'était apparemment pour voir combler tes vœux ;
Tes vœux sont satisfaits, ris ; n'es-tu pas heureux ?

MADAME PROBINCOUR.

Un jour à Saint-Gérant de tout nous tiendrons compte.
Il nous a dépouillés, d'où vient donc notre honte ?

PROBINCOUR.

Oui, le premier fripon, c'est bien lui; c'est prouvé.
Qu'il me tarde de voir cet hymen achevé,
Pour tâcher!.... nos motifs sont pressants, sont extrêmes....
Pourquoi nous sommes-nous fait justice nous-mêmes?

SCÈNE V.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE.

MONSIEUR excusera si je m'offre à ses yeux.

PROBINCOUR.

Te voilà; que viens-tu faire ici, malheureux?

LA JEUNESSE.

Monsieur, je le vois bien, me garde encor rancune;
Ce n'est pas pour rentrer que je vous importune.
Je suis un misérable, un coquin, un voleur;
Mais monsieur voudrait-il la perte du pécheur?
De sa pitié je viens implorer une grâce.

PROBINCOUR.

Quelle est-elle? Voyons.

LA JEUNESSE.

On m'offre une autre place,
Si je puis présenter un bon certificat;
Monsieur ne voudrait pas m'enlever mon état.

PROBINCOUR.

Fort bien! tu viens à moi pour que je garantisse
Que tu t'es bien conduit étant à mon service;
C'est être bien hardi.

MADAME PROBINCOUR, *à son mari.*

Nous convient-il, monsieur,
D'exercer envers lui cette extrême rigueur?

PROBINCOUR, *à part.*

Ciel!

LA JEUNESSE.

Je vous ai fait tort; mais d'une bagatelle.
Dans les objets majeurs je fus toujours fidèle;
Et d'ailleurs je renonce à ces façons d'agir.
Oui, monsieur, vos discours m'en ont trop fait rougir.
J'ai fait depuis tantôt un retour sur moi-même;
Imitant de monsieur la probité suprême....
Je veux....

PROBINCOUR.

C'est bon, tais-toi.

LA JEUNESSE.

C'est que la probité
Vaut mieux que la fortune, et mieux que la santé.
C'est de vous que je tiens cette maxime sage.

PROBINCOUR, *à part.*

Traître, qu'il me fait mal avec son bavardage!
(Haut.)
Hors ce moment d'oubli rien à te reprocher,
Et tu n'en es pas moins un excellent cocher.
Allons, j'écris.

(Il s'assied et écrit.)

LA JEUNESSE.

Ah! Dieu, quelle faveur insigne!
Je réponds à monsieur que je m'en rendrai digne;

Qu'ils viennent me tenter encor par leurs propos !
Je ne veux plus gagner un sou sur mes chevaux.
Je marche bride en main avec ma conscience.
En fait de probité la plus faible licence
Est un crime que rien ne peut autoriser.
N'est-ce pas ?

PROBINCOUR.

Certe ! en vain prétend-on s'excuser ! ...
Tiens, voici ton papier.

(Il donne à La Jeunesse ce qu'il vient d'écrire.)

LA JEUNESSE.

Quelle reconnaissance
Pour vos sages avis, et pour votre indulgence !

PROBINCOUR.

Fort bien ; mais laisse-nous.

LA JEUNESSE.

Je vivais en vaurien,
Grâce à vous, me voilà presqu'un homme de bien.

PROBINCOUR.

Tant mieux.

LA JEUNESSE.

Comme un sauveur aussi je vous contemple.
Du mieux que je pourrai je suivrai votre exemple.

PROBINCOUR.

Mon exemple !

LA JEUNESSE.

Oui, monsieur.

PROBINCOUR.

Eh ! va-t'en, pauvre sot.

(La Jeunesse sort.)

SCÈNE VI.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR.

PROBINCOUR.

Pour tourmenter mon cœur ils se donnent le mot.

MADAME PROBINCOUR.

Vous grossissez aussi votre faute à l'extrême.

PROBINCOUR.

Tais-toi, tu m'as perdu.

MADAME PROBINCOUR.

Moi, monsieur! c'est vous-même....

SCÈNE VII.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, CHARLES.

CHARLES.

Descobard, effrayé de vos nouveaux moyens,
Portera ses clients à nous rendre nos biens;
Mon père, j'en réponds.

PROBINCOUR.

J'en accepte l'augure.
Bon Dieu! que je voudrais que la chose fût sûre,
Mon fils!

CHARLES.

Eh! d'où vous vient cet air tout interdit?

PROBINCOUR.

Point du tout; ton espoir me frappe, me séduit.
De Saint-Gérant l'audace ainsi sera punie.
Sais-tu qu'il prétendait t'enlever ta Sophie?

CHARLES.

Se pourrait-il ?

PROBINCOUR.

C'est lui qui s'offrait pour époux.

CHARLES.

Qui ? lui, ce petit fat ! Ah ! que me dites-vous ?
O ciel ! tant de vertus, tant d'attraits, de mérite,
Tomberaient en partage à ce franc hypocrite!
Prévenons, s'il se peut, cet hymen odieux.

PROBINCOUR.

C'est déjà fait.

CHARLES.

Déjà!

PROBINCOUR.

Dubreuil comble tes vœux.
Il te donne sa fille.

CHARLES.

A moi ?

PROBINCOUR.

Certe.

CHARLES.

Ah! mon père,
Quel bonheur ! Se peut-il ? Quel changement prospère !
Dubreuil préfère donc l'amour à l'intérêt ?
Il n'exige donc plus de fortune ?

PROBINCOUR.

Si fait.

CHARLES.

Eh mais, ne suis-je pas ruiné, misérable ?

PROBINCOUR.

Le ciel m'a regardé d'un œil plus favorable,
Mon fils, et de mes biens je retrouve une part.

CHARLES.

Et comment donc ?

PROBINCOUR.

Vraiment c'est un coup du hasard.

CHARLES.

Je devine : pour moi vous méditez, mon père,
Un emprunt onéreux.

PROBINCOUR.

Non; mais je crois.... j'espère....

CHARLES.

Vous vous troublez !

PROBINCOUR.

(Bas à sa femme.)

Qui ? moi! C'en est trop ; de mon fils
Je ne peux me résoudre à subir le mépris.

MADAME PROBINCOUR, *bas à son mari.*

C'est impossible....

CHARLES.

Eh bien ?

PROBINCOUR.

Eh bien! oui ; sûrs de rendre,
Nous comptions emprunter ; mais tu nous fais comprendre...
Que... Ciel ! j'entends du bruit.

SCÈNE VIII.

PROBINCOUR, MESDAMES PROBINCOUR, SAINT-GÉRANT; DUBREUIL, SOPHIE, CHARLES.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Quel coup affreux ! Mon fils
M'en a fait confidence à l'instant chez Forlis :
Nos effets sont perdus. Pourtant, monsieur, j'espère
Pouvoir encor fournir la somme toute entière.

DUBREUIL.

Je dois la préférence au fils de Probincour,
Je vous l'ai déjà dit. Me voici de retour,
Mon cher voisin ; j'amène avec moi ma Sophie.
Çà, mes fonds sont tout prêts ; les vôtres, je vous prie ?

PROBINCOUR.

N'y comptez pas, monsieur ; j'ai perdu tout mon bien.

DUBREUIL.

Plaît-il ?

PROBINCOUR.

Il est trop vrai ; nous ne possédons rien.

MADAME PROBINCOUR.

Non, rien du tout, monsieur.

DUBREUIL.

Rien du tout !

MADAME PROBINCOUR.

Je respire.

DUBREUIL.

Que diable, s'il vous plaît, tout ceci veut-il dire ?

PROBINCOUR, *remettant le porte-feuille à madame Saint-Gérant.*

Quant aux effets, hier, par votre fils perdus,
Rassurez-vous ; voilà vos deux cent mille écus.

CHARLES.

Qu'entends-je ?

DUBREUIL.

Se peut-il?

MADAME SAINT-GÉRANT.

Quel bonheur ! quel mystère !
Qui les a trouvés ?

PROBINCOUR.

C'est....

CHARLES, *se hâtant d'interrompre.*

Un parent de mon père.

DUBREUIL.

C'est un beau trait : un autre aurait pu tout garder.

CHARLES.

A tout rendre mon père a su le décider.

PROBINCOUR.

C'est à mon fils surtout qu'en appartient la gloire.
Oui, ce sont tes discours, présents à ma mémoire,
Qui, par moi répétés, ont pénétré son cœur.
Tu le sauves à temps du remords, du malheur.
Grâce à toi, de l'abîme il a vu l'étendue,
Et pour toujours son âme à l'honneur est rendue.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Monsieur, je suis touchée....

PROBINCOUR.

Oh! point de compliments.
Mon parent a rempli son devoir.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Je comprends.
Toutefois....

DUBREUIL.

Toutefois, qui choisir pour mon gendre?

SCÈNE IX.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR, MADAME SAINT-GÉRANT, DUBREUIL, SOPHIE, CHARLES, DESCOBARD.

DESCOBARD.

J'accours tout effrayé. Ciel! que viens-je d'apprendre?
Eh quoi! par votre fils tous vos effets perdus!

CHARLES.

Eh! monsieur, ces effets sont trouvés et rendus.

DESCOBARD.

Rendus!

MADAME SAINT-GÉRANT.

Les voilà tous.

DESCOBARD.

Ah!

CHARLES.

Changeons de langage.
De mon oncle, à vil prix, vous eûtes l'héritage,
Madame, et vous avez, par les soins de monsieur,
Employé des moyens qui lui font peu d'honneur.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Plaît-il ? Vous prétendez....

CHARLES, *lui remettant une consultation.*

Voyez, la preuve est sûre ;
A monsieur Descobard j'en permets la lecture.
C'est de mon avocat un rapide précis ;
Vingt autres, s'il le faut, vont signer son avis.
Ce monsieur Rollinville a négligé l'affaire ;
Aux mains d'un honnête homme elle est certaine et claire.
Croyez-moi, sans attendre un second jugement,
Accordez à mon père un dédommagement ;
Car, même sur l'appel dussions-nous perdre encore,
Ce procès à jamais tous deux vous déshonore.

DUBREUIL.

Vous déshonore ! eh mais, je ne sais que penser.
Au ton dont ce jeune homme ose vous menacer.....
Moi, je tiens à l'honneur autant qu'à la richesse.
La fortune, fort bien ; mais la délicatesse.....

SOPHIE, *à madame Saint-Gérant.*

De mille qualités votre fils est pourvu.
Mais j'aimais Charle enfin avant de l'avoir vu.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Que faire, Descobard ?

DESCOBARD, *parcourant la consultation.*

Permettez, je vous prie.

(Il lit.)

« Procureur complaisant, qu'on peut prendre à partie.
« Collusion prouvée et dol matériel,
« Ressort du tribunal cor..... correctionnel !... »

(A madame Saint-Gérant.)

Vous tenez du hasard une immense fortune;
Votre fils trouvera cent femmes au lieu d'une.
Les menaces jamais ne m'ont épouvanté;
Mais c'est le cas d'user de générosité.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Vous voulez?...

DESCOBARD.

Il le faut. C'est prudence et justice.
Vous devez à monsieur un noble sacrifice.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Eh bien! je m'en rapporte à ce que vous ferez.

DUBREUIL.

Avec monsieur ainsi vous vous arrangerez?

MADAME SAINT-GÉRANT.

Oui.

DUBREUIL.

Si bien qu'il aura sa part de l'héritage?

MADAME SAINT-GÉRANT.

Oui.

DUBREUIL, *à Charles et à Sophie.*

Je donne les mains à votre mariage.

SOPHIE.

Ah! mon père.

CHARLES.

Ah! monsieur.

PROBINCOUR.

Tes vœux sont accomplis.
Que me fait d'être pauvre, à présent, mon cher fils?

CHARLES.

Eh, ne le sais-je pas, depuis long-temps, mon père?
Le soin de mon bonheur remplit votre âme entière.

MADAME SAINT-GÉRANT.

Demain nous finissons sans appel.

DESCOBARD.

Sans éclat.
Voilà le beau côté, messieurs, de notre état.
(Il sort avec madame Saint-Gérant.)

DUBRÊUIL.

J'unirai donc ma fille au jeune homme qu'elle aime!
Venez.

PROBINCOUR.

Nous vous suivons, mon cher, à l'instant même.
Va, mon fils, je te suis dans l'instant.
(Charles sort avec Dubreuil et Sophie.)

SCÈNE X.

PROBINCOUR, MADAME PROBINCOUR.

MADAME PROBINCOUR.

Respirons.

PROBINCOUR.

Ma chère, à quels dangers tous deux nous échappons!
Mon hésitation, les combats de mon âme,
Grâce au ciel, n'ont paru qu'aux regards de ma femme.
Je me suis arrêté tout près de mal agir;
Je ne pourrai jamais y penser sans rougir.

Comment lever les yeux sur les hommes honnêtes !
Sur mon fils !

MADAME PROBINCOUR.

Votre fils ! ah ! quel mal vous me faites !

PROBINCOUR.

Il faut, tu le vois trop, se surveiller de près ;
Sans quoi les passions, par cent détours secrets,
Viennent de notre cœur arracher le scrupule,
Et notre conscience à leur gré capitule.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LES OISIFS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 30 octobre 1809.

PRÉFACE.

Rien n'est plus fâcheux pour un homme occupé que la visite des gens qui n'ont rien à faire ; voilà les mots que je ne sais quel homme laborieux avait fait graver sur la porte de son cabinet.

Ces mots me donnaient à la fois un sujet de comédie et l'action nécessaire à une pièce épisodique. L'opposition aux divers caractères que je voulais mettre en scène se trouvait tout naturellement placée dans mon principal personnage, un homme fort occupé, perpétuellement arrêté, retenu, tourmenté par des oisifs.

Je voulus enchérir sur cette idée, et prouver les avantages de l'occupation en même temps que les dangers de l'oisiveté : mais désirant surtout provoquer le rire et obligé de me réduire en un acte, je ne pus qu'indiquer et non développer ce second but de mon ouvrage. Mon vieil avocat qui, après avoir travaillé trente ans, emploie son temps à rendre service et à cultiver son jardin, ma bonne veuve qui, en continuant le commerce de son mari, parvient à soutenir une nombreuse famille, sa fille qui se livre aux soins

du ménage, pendant que sa mère est au comptoir, sont placés à côté de mon jeune Déricour pour montrer par leur exemple et leurs discours combien il est important de s'occuper.

L'action est bien légère ; mais elle est suffisante. Le dénoûment rappelle celui de M. Musard.

J'avais à craindre une grande ressemblance avec les Fâcheux. Je ne cherchai pas à l'éviter. Les Fâcheux de Molière peuvent être continués ou refaits tous les cinquante ans. Chaque année amène de nouvelles physionomies de fâcheux ; les siècles n'ameneront pas un second Molière. Je crus devoir seulement m'attacher à bien justifier mon titre. Tous les oisifs sont des fâcheux ; mais tous les fâcheux ne sont pas des oisifs. Je n'ai présenté que de vrais oisifs dans les originaux qui viennent interrompre Déricour.

En plaçant parmi mes oisifs madame de Sénange, j'avais une idée que je suis encore bien fâché de n'avoir pu qu'indiquer, et non développer : c'est de prouver que l'oisiveté conduit à la méchanceté. Un oisif est un méchant commencé. Je ne sais qui a dit cela ; mais le mot me paraît juste et vrai.

Le personnage qui eut le plus de succès fut celui de M. Leffilé, inspecteur volontaire des travaux publics, convalescent qui se plaît à raconter sa longue maladie. Le personnage n'est pas d'invention. L'original du portrait est venu

bien souvent m'importuner. Un jour je travaillais précisément aux Oisifs, il arrive, il s'assied, je le fais parler, et j'écris presque tout le rôle sous sa dictée.

PERSONNAGES.

DERICOUR.
DURMONT, son oncle.
DEGLANTIER.
FLORVILLE.
LEFFILÉ.
BOURDAS.
DUCHEMIN.
VERSAC.
BENJAMIN, enfant de six ans.
FLAMAND.
MADAME BOURNEUIL.
JULIE, sa fille.
MADAME DE SÉNANGE.
MADAME DEGLANTIER.

La scène est à Paris, dans le cabinet de Durmont. A droite de l'acteur est une petite porte pratiquée dans une fausse bibliothèque.

LES OISIFS.

SCÈNE I.

DERICOUR, DURMONT, DUCHEMIN,

(Duchemin est en robe de chambre, assis près de la cheminée, lisant le Moniteur.)

DERICOUR, *reconduisant quelqu'un.*

ENCHANTÉ du plaisir de vous avoir vu. (*S'avançant en scène.*) Que le diable t'emporte et ne te ramène jamais ! Est-il rien de pire pour les gens occupés que la visite de ceux qui n'ont rien à faire !

DURMONT, *arrivant en veste de jardinier, un arrosoir à la main, et parlant à son neveu.*

Est-ce pour moi que tu parles, mon neveu ?

DERICOUR.

Vous, mon oncle ! D'abord n'êtes-vous pas chez vous ? C'est ici votre cabinet, votre bibliothèque ; je suis trop heureux que vous veuillez bien me permettre d'y travailler. Et puis, sous cette veste de jardinier, on aurait peine à deviner un ancien avocat ; mais elle est loin d'annoncer un oisif.

DURMONT.

Je viens d'arroser mes tulipes. J'ai quitté mon état après un long exercice ; mais convaincu que rien n'est à fuir comme l'oisiveté, j'emploie encore mon loisir à rendre service quand l'occasion s'en présente, à cultiver mon jardin quand je n'ai personne à obliger. Or çà, j'ai à te

parler : est-ce que notre vieux voisin Duchemin ne s'en ira pas ?

DERICOUR.

Vous savez que tous les matins il descend se chauffer, lire les journaux, et me demander si j'ai bien dormi.

DUCHEMIN, *se levant.*

Rien n'est plus sûr ; le pacha a été étranglé. Comment faites-vous donc pour n'avoir pas de fumée ? On ne peut pas tenir chez moi. Ah ! voilà le printemps. Bonjour, Durmont. On ne vous a pas vu à l'Opéra hier ?

DURMONT.

Vous n'y avez pas manqué, vous ?

DUCHEMIN.

Voilà trente ans que j'y suis abonné.

DERICOUR.

Oui, pour dormir dans le foyer.

DUCHEMIN.

Si feu votre père vivait, il vous dirait que je n'y ai pas toujours dormi, jeune homme. J'y ai vu plus d'une génération : j'étais un gluckiste forcené.

DERICOUR.

Allons, voilà sa conversation de tous les jours qui recommence.

DUCHEMIN.

Vive les bouffons ! c'est là qu'on chante !

DURMONT.

Qu'est-ce qui me disait donc que vous vous étiez réveillé pour crier bis au beau morceau ?

DUCHEMIN.

On croit que je dors ; je me recueille pour savourer.

Je vais m'habiller. Ma tasse de chocolat chez Tortoni, deux heures de soleil sur une chaise à Coblentz (*). Je gagne tout doucement les Tuileries. C'est aujourd'hui mon jour de pique-nique, et je ne vois guère que Franconi chez qui je puisse achever ma soirée. (*Il va pour sortir, et revient.*) A propos, il y a eu un repas superbe hier dans l'hôtel en face : trois cuisiniers. Quant aux aides de cuisine, on n'a pas pu m'en dire le nombre. Il y avait une livrée que je ne connais pas ; c'est étranger, danois ou polonais : je saurai ce que c'est ; ne vous dérangez pas ; j'ai l'escalier dérobé, la petite porte en forme de bibliothèque, et, sans gêner personne, j'entre et je disparais. Bonjour.

(Il sort par la petite porte.)

SCÈNE II.

DURMONT, DERICOUR.

DURMONT.

Expliquons-nous, mon neveu. Depuis trois ans tu loges chez moi. J'ai établi mes enfants, et, sans leur faire tort, je peux encore t'être utile. Te voilà premier commis, et bientôt associé, je l'espère, de monsieur de Saint-Yves, un des premiers banquiers de la capitale; tu es laborieux, rangé ; tu es chéri, estimé, considéré dans le monde. Je suis content de toi ; mais il y a une bonne dame qui occupe le premier et le grand magasin sur la rue, avec sa fille et le plus jeune de ses fils ; l'aîné est à l'armée. Je leur ai accordé la jouissance de mon jardin. Il en résulte que la mère

(*) On nomme ainsi depuis plusieurs années une partie du boulevard qui est le rendez-vous de beaucoup d'oisifs.

et la fille passent fréquemment dans ce cabinet ; on se rencontre, on se parle ; de là des visites d'amitié, de voisinage : les miennes sont sans conséquence ; mais les tiennes !... J'ai cru m'apercevoir que tu avais de fréquentes distractions dans tes conversations avec la mère, quand la jeune personne était présente.

DERICOUR.

Ah ! mon oncle, ne pensez-vous pas que celui qui parviendrait à plaire à Julie serait le plus heureux des hommes. Quelle famille intéressante ! Rappelez-vous le moment où monsieur Bourneuil mourut. Sa pauvre veuve ne voyait de ressource pour elle et ses trois enfants que dans la continuation du commerce de son mari ; mais ce commerce lui était absolument étranger. Si elle s'y livrait, qui pouvait veiller au soin du ménage ? Heureusement sa fille avait seize ans. Voilà le travail qui se partage entre elles deux ; le commerce continue de prospérer entre les mains de la mère ; et la jeune personne, simple, naïve, mais active, économe, devient la ménagère de la maison ; son frère aîné, brave jeune homme, mon ami, part pour l'armée : il s'y distingue ; et moi je m'offre pour commencer l'éducation du plus jeune de ses fils. Trop heureux si ces petits services pouvaient me valoir l'estime de la mère....

DURMONT.

Et l'amour de la fille. Eh bien, mon ami, je te vois en bon train d'y parvenir, et je ne saurais blâmer ton inclination.

SCÈNE III.

DURMONT, DERICOUR, MADAME BOURNEUIL, DES PAPIERS A LA MAIN.

MADAME BOURNEUIL.

J'ENTRE sans me faire annoncer.

DERICOUR.

C'est madame Bourneuil.

MADAME BOURNEUIL.

Bonjour, mes chers voisins. Je viens sans façon vous rendre une petite visite intéressée.

DURMONT.

Mon Dieu! que je suis fâché de vous recevoir dans cet équipage!

MADAME BOURNEUIL.

La veste de travail; c'est à merveille.

DERICOUR.

Mon oncle ou moi serions-nous assez heureux pour que vous eussiez besoin de nous?

MADAME BOURNEUIL.

Oui sans doute. Voici le fait.

SCÈNE IV.

DURMONT, DERICOUR, MADAME BOURNEUIL, FLAMAND.

FLAMAND, *annonçant.*

MONSIEUR de Versac.

DERICOUR.

Peste soit de l'importun!

MADAME BOURNEUIL.

Qu'est-ce que ce monsieur de Versac ?

DERICOUR.

Un joueur.

MADAME BOURNEUIL.

Vous connaissez des joueurs ?

SCÈNE V.

DURMONT, DERICOUR, MADAME BOURNEUIL, VERSAC.

VERSAC.

Votre serviteur, mon cher Déricour. Je vous dérange peut-être ; je ne vous importunerai pas long-temps : je viens en passant vous souhaiter le bonjour, et je m'en vais. Il y avait un siècle que je ne vous avais vu.

DERICOUR.

Je suis fort occupé.

VERSAC.

Je le sais. Votre exemple me fait honte ; plus âgé que vous je n'ai pas d'état. Que voulez-vous ? Je suis né paresseux : j'avais une fortune suffisante ; mais comme j'ai toujours aimé mes plaisirs, et que je ne gagnais rien, tous les mois il fallait entamer mon capital : j'ai vendu ma dernière terre, parce que je me croyais en veine, et me voilà à quarante ans sans aucun revenu : je n'en suis pas plus triste ; c'est peut-être à cela que je dois mon bonheur.

DERICOUR.

Comment donc ?

VERSAC.

En modérant son ambition, on est sûr de fixer la fortune. Quand j'avais des sommes, je jouais comme un étourdi : il m'est resté juste de quoi faire les fonds d'une martingale, sûre.... oh mais! sûre.... Voilà deux mois qu'elle me réussit.

DURMONT.

Vous touchez peut-être au moment de la voir manquer.

VERSAC.

Impossible ; je l'ai éprouvé. Tout y est prévu, les séries, les intermittences, jusqu'au trente-un de refait. A la bonne heure si je jouais avec passion, avec avidité ; mais je suis froid, désintéressé ; mon jeu est réglé. Je gagne douze francs le matin, douze francs le soir, cela fait vingt-quatre ; cela me suffit, et je quitte la partie. Je regarde jouer, je me promène dans la salle, je cause avec les joueurs, je console et je prêche ceux qui perdent, je félicite ceux qui gagnent, je prends un verre de punch ou de limonade, je fais un tour dans le jardin quand il fait beau, j'entre au spectacle, je dîne tous les jours chez un ami ou chez un restaurateur, je m'endors tous les soirs en lisant quelque roman, je suis libre, indépendant ; point de dettes, point de soucis, point de chaîne ; je suis très-heureux. Vous l'êtes aussi vous, Déricour, dans un autre genre. C'est tout simple, vous aimez le travail. Or çà, vous vous portez bien ; voilà ce que je voulais savoir. Conservez-moi votre amitié : il faudra qu'un de ces jours nous dînions ensemble. Je vous laisse à vos affaires et je vais aux miennes. Monsieur et madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DURMONT, DERICOUR, MADAME BOURNEUIL.

DERICOUR.

Enfin il est heureux. Tant mieux pour lui.

MADAME BOURNEUIL.

Oui, fiez-vous aux chances du jeu.

DERICOUR.

Vous disiez donc, madame, qu'il s'agissait....

MADAME BOURNEUIL.

De mon fils Eugène. Son colonel, qui vient d'être nommé général, est arrivé à Paris hier au soir.

DERICOUR.

Je le connais.

MADAME BOURNEUIL.

Moi, je connais son secrétaire; c'est lui qui vient de m'apporter une lettre de mon fils. Le général ne doit rester qu'un jour à Paris; ainsi nous n'avons pas de temps à perdre. Mon fils, qui est lieutenant, voudrait bien être un de ses aides-de-camp. Son colonel l'a remarqué; mais il y en a tant d'autres. Il m'a fait passer ses titres, ses papiers. Les voici. Son brevet d'officier, son brevet de la légion d'honneur.

DERICOUR.

Je vous entends. Confiez-moi sa lettre, ses papiers.

SCÈNE VII.

DURMONT, DERICOUR, MADAME BOURNEUIL, JULIE.

JULIE, *arrivant par le fond.*

Maman, voilà un monsieur qui vous demande.

MADAME BOURNEUIL.

J'y vais. Eh bien, mon enfant, nos voisins veulent bien s'engager à servir ton frère.

SULIE.

J'en étais sûre.

DURMONT.

Oh! moi, je suis retiré du monde, je ne connais plus personne; mais mon neveu!

JULIE.

Oui, comme me disait ma mère, monsieur Déricour, sans faire sa cour aux gens en place, en approche, en est estimé. Ses qualités, les services qu'il a eu occasion de rendre, le nom de son oncle lui ont acquis des amis. On aime à l'obliger parce qu'il est obligeant.

DERICOUR.

Ah! mademoiselle, quel bonheur pour moi de pouvoir être utile à votre famille! Je vois tout ce qu'il y a à faire, un mémoire, une visite au général, une autre à l'un de ses parents, une autre.... je ferai tout, je verrai tout le monde aujourd'hui même, et monsieur de Saint-Yves ne s'apercevra pas seulement que j'aie pensé à faire autre chose que mon ouvrage.

DURMONT.

Bravo, mon neveu ! une tête vive, un bon cœur, un esprit actif, c'est de famille chez nous. Convenez, madame Bourneuil, qu'une femme serait heureuse avec ce jeune homme !

JULIE.

C'est précisément ce que maman me disait hier.

MADAME BOURNEUIL, *l'interrompant.*

Moi ! Ne me faites donc pas parler à votre fantaisie, mademoiselle. J'ai beaucoup d'amitié, beaucoup de reconnaissance pour monsieur Déricour ; mais il faut songer à l'avenir. Pour se marier, il faut un état.

DURMONT.

Il va en avoir un, il ne tardera pas à être associé dans la maison de banque où il travaille.

MADAME BOURNEUIL.

Eh bien, que cela arrive, et peut-être.... Mais nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire ; l'oisiveté est la mère de tout vice. C'est un vieux et bon proverbe. C'est le travail qui nous met à l'abri des mauvaises tentations. Chacun à son ouvrage, moi à mon comptoir, monsieur Durmont à son jardin, ma fille aux soins de son ménage, monsieur Déricour aux démarches qu'il veut bien entreprendre pour nous ; et quand mon fils sera nommé, nous verrons ce qui nous restera à faire. Votre servante, messieurs. Viens, ma fille.

JULIE.

Sans adieu, messieurs.

(Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

DURMONT, DERICOUR.

DURMONT.

Allons, mon ami, c'est pour toi que tu vas travailler.

DERICOUR.

Quelle heureuse circonstance ! Tout autre serait effrayé de l'ouvrage que j'ai à faire : trois, quatre visites, peut-être dans quatre quartiers différents, et des comptes, des bordereaux, un état de sa caisse que monsieur de Saint-Yves me demande pour aujourd'hui ! Heureusement tout est en règle ; il ne s'agit que de trouver un copiste intelligent, expéditif....

DURMONT.

Il est tout trouvé. C'est moi qui serai ton copiste.

DERICOUR.

Vous, mon oncle ?

DURMONT.

Je n'ai plus d'autre occupation que celle de servir mes amis, et je n'ai garde d'en laisser échapper l'occasion. Où sont tes papiers ?

DERICOUR, *donnant des papiers à son oncle.*

Les voici.

DURMONT.

Donne. Je m'enferme dans ma chambre à coucher ; toi, songe aux intérêts du jeune Bourneuil.

(Il sort.)

DERICOUR.

Ah ! mon oncle, quelle obligation ! Flamand. C'est un mémoire en dix lignes tout au plus.... Plus ils sont courts, mieux ils sont lus. Flamand.

SCÈNE IX.

DERICOUR, FLAMAND.

FLAMAND.

Me voilà, monsieur.

DERICOUR, *approchant lui-même la table et le fauteuil.*

Eh vite, approche cette table, un fauteuil; ne touche pas à mes papiers; dans un quart d'heure, un cabriolet de place à la porte; surtout mets-toi en faction dans l'antichambre; je n'y suis pour personne.

SCÈNE X.

DERICOUR, FLORVILLE.

FLORVILLE, *en entrant.*

Un moment, un moment; cet ordre-là n'est pas pour moi.

(Flamand sort.)

DERICOUR.

Ciel! Florville.

FLORVILLE.

Déricour sait bien que je ne viens pas pour l'empêcher de travailler. Nous connaissons trop le prix des moments, nous autres gens occupés. Bonjour, mon cher; qu'est-ce que tu fais là?

DERICOUR, *assis et écrivant.*

Un mémoire pour le jeune fils de madame Bourneuil.

FLORVILLE.

Pour quel objet?

DERICOUR, *toujours écrivant.*

Pour le faire nommer aide-de-camp d'un général.

FLORVILLE.

Ah ! ah ! Mais a-t-il des titres, des droits ?

DERICOUR.

Blessé, élevé en grade sur le champ de bataille, membre de la légion !

FLORVILLE.

C'est très-beau ; mais quel intérêt tu prends à ce jeune homme. Ah ! la sœur est jolie.

DERICOUR.

Ne m'interromps pas, je t'en prie.

FLORVILLE.

C'est juste. Travaille, travaille. Est-ce que je ne pourrais pas t'aider dans tes démarches ? J'ai tant d'amis, je suis si répandu ! Quand on se mêle d'écrire, et qu'on a été assez heureux pour obtenir quelques succès, on est si bien vu, si bien reçu. Joignez à cela que je sais me rendre agréable s'il s'agit de brocher un proverbe, une fête, un impromptu ; que je ne manque de caractère, ni de courage pour soutenir une opinion. Mais, mon Dieu, je t'interromps.

DERICOUR, *se levant.*

C'est vrai. Pardon, mon cher Florville, mais il faut....

FLORVILLE.

Un seul mot, et je pars. Personne n'est plus ennemi que moi de ces discoureurs qui vous abordent, vous importunent, vous demandent ce que vous savez de neuf, pour avoir le plaisir de vous dire ce qu'ils savent. Quand

je pense à cette foule d'oisifs qui tous les soirs se précipitent dans les cafés, dans les spectacles, et au nombre de gens fort occupés pour divertir ceux qui n'ont rien à faire....

DERICOUR.

Au fait.

FLORVILLE.

J'y suis. Tu sens combien j'ai droit de compter sur toi, mon ami intime, quand je te vois prendre feu pour un petit jeune homme que tu connais à peine. N'est-il pas affreux de penser qu'un homme d'un vrai mérite, sans vanité, se trouve aux expédients? C'est pourtant ma situation, mon ami.

DERICOUR.

Tu es bien doué de l'amour-propre le plus franc, le plus imperturbable.

FLORVILLE.

Non, je me rends justice. Je t'ai confié sous le secret que j'avais des probabilités, des certitudes même, pour une place grave, importante : oh! je ferai quelque chose un jour; mais il est de la prudence de frapper à plusieurs portes. Je préside une société littéraire, je suis membre du comité de lecture d'un théâtre, où je veille avec soin à ce qu'on ne reçoive que des pièces morales; mais c'est de la gloire sans profit. J'ai imaginé de faire insérer dans les papiers un petit article. Tiens, lis.

(Il lui remet les Petites-Affiches.)

DERICOUR, *lisant.*

« Un jeune homme de vingt-quatre ans, d'une figure

« douce, d'une famille honnête, aimant la littérature,
« possédant la musique, composant la romance....

FLORVILLE.

C'est modeste, comme tu vois.

DERICOUR, *continuant.*

« Offre, en qualité de lecteur ou de secrétaire, de faire « société à une personne qui ait assez de fortune pour « jouir de tous les agréments de la vie, à la ville ou à la « campagne: il demande la table et un petit logement « dont la vue soit propre à inspirer sa muse (*). (*En riant.*) Joli article.

FLORVILLE.

N'est-ce pas? lis donc jusqu'au bout.

DERICOUR, *continuant.*

« S'adresser à monsieur trois étoiles, chez monsieur Déricour.... » O ciel, mon adresse! Comment! c'est chez moi que tu donnes rendez-vous?

FLORVILLE.

Je ne peux pas le donner chez moi: je suis fort connu, mais je demeure si loin, si haut! cela me nuirait pour l'autre objet que je sollicite; et puis, mes créanciers! C'est une indiscrétion, tu me la pardonneras.

DERICOUR.

Non, parbleu. Te moques-tu de moi? me députer tous les originaux, tous les oisifs de la ville et des faubourgs!

FLORVILLE.

Ne te fâche pas, ne nous brouillons pas, j'indiquerai une autre adresse; mais cela n'est pas bien, il faut se gêner

(*) Article copié mot pour mot dans les Petites-Affiches.

pour ses amis ; c'est un de mes principes, et j'avais droit de m'attendre....

SCÈNE XI.

DERICOUR, FLORVILLE, FLAMAND.

FLAMAND, *annonçant.*

Madame de Sénange.

DERICOUR.

Comment ! bourreau, quand je te dis que je n'y suis pas.

FLAMAND.

Mais, monsieur, une parente de madame Bourneuil ! Et puis, c'est monsieur Durmont qu'elle demande.

FLORVILLE.

Madame de Sénange ! J'aime cette femme-là ; elle dit du mal de tout le monde : elle fait la niaise pour avoir le plaisir de vous dire en face une méchanceté. La voici.

SCÈNE XII.

DERICOUR, FLORVILLE, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE, *entrant en riant.*

Ah ! c'est trop plaisant. Vous ici, Florville ! tant mieux. Je venais pour parler à votre oncle, Déricour : si vous saviez comme je me suis amusée hier à la campagne : un provincial mystifié, une fausse attaque de voleurs, un fantôme, un revenant ! J'en ai eu peur, moi qui l'avais arrangé. Eh bien, aujourd'hui, je tremble de m'ennuyer, je n'ai plus rien à faire, je sens mes vapeurs qui commencent ; oh ! il se présentera quelque bonne occasion....

A propos, je ne suis pas fâché d'avoir une explication avec vous, Déricour.

DERICOUR.

Avec moi!

MADAME DE SÉNANGE.

On a remarqué vos assiduités auprès de mes cousines, madame Bourneuil et sa fille : cela fait jaser, je déteste les caquets.

FLORVILLE.

Je ne m'étonne plus de ton zèle à servir le frère.

MADAME DE SÉNANGE.

Ce n'est pas que je ne sois persuadée.... Mais qui peut connaître le fond des âmes ! Ah ! les hommes ! Le gros Forlis est bien déchu. Pas d'autre moyen de rendre ses comptes qu'une faillite. Ce grand pâle de Saint-Firmin commence à s'engraisser. On le dit sot et fripon ; mais il fait fortune. Que d'esprit ! que de probité ! Vous connaissez les deux Dorvilé ? leur père est mort : on les cite comme les deux frères les plus unis : j'ai eu la maladresse de parler devant eux d'héritage, de partage, de succession, les voilà brouillés. Cela m'a fait de la peine; je ne croyais pas qu'ils prendraient la chose si sérieusement.

FLORVILLE.

Etes-vous assez méchante ?

MADAME DE SÉNANGE.

Moi, méchante ! Je suis la meilleure femme. Est-ce ma faute si je remarque les ridicules et les travers de mes amis ? Je n'ai plus de mari, je n'ai pas d'enfants, il faut bien passer le temps : c'est comme si je disais que vous êtes un inutile, un véritable oisif, quoique très-affairé,

puisque vous ne vous occupez que des plus petits riens. Pardon s'il m'échappe de ces petites naïvetés, c'est par l'intérêt que je vous porte.

DERICOUR, *à part.*

Fort bien ! ils s'amusent à se dire leurs vérités, et moi je n'avance pas.

MADAME DE SÉNANGE.

Revenons à notre objet. Vous dites donc, Déricour, que vous adorez ma cousine ? Comptez sur moi auprès d'elle. C'est un mariage à faire. Eh bien, suis-je méchante ? Eh ! une idée qui me vient ! Je veux vous placer, Florville. Oui, j'ai votre affaire, une place dans vos goûts, purement littéraire ; venez, je vais vous mener chez la personne de qui dépend la place, je verrai votre oncle une autre fois, Déricour. Il y a un concurrent, je dirai du mal de lui, du bien de vous, vous m'appuierez.

FLORVILLE.

Moi, dire du mal ! Mauvais moyen.

MADAME DE SÉNANGE.

Je vous réponds qu'il y a beaucoup d'honnêtes gens qui s'en servent ; mais vous avez raison, cela n'est pas bien : nous l'épargnerons, et d'ailleurs, dans une autre occasion, vous ferez tout pour lui.

FLORVILLE.

Oui, certes ! quand j'ai tout ce qu'il me faut, moi, je suis tout feu pour les autres ; je m'abandonne à vous.

MADAME DE SÉNANGE.

Je n'ai plus de vapeurs. Voilà de quoi bien employer ma journée. Adieu, Déricour.

(Elle sort avec Florville.)

SCÈNE XIII.

DERICOUR, FLAMAND.

DERICOUR.

Ah ! grâce au ciel.....

FLAMAND, *entrant.*

Monsieur, le cabriolet est à la porte.

DERICOUR.

Et mon mémoire qui est à peine commencé ! Qu'il attende ; j'entre un instant chez mon oncle, pour voir où il en est de son ouvrage : ni lui ni moi n'y sommes pour qui que ce soit. Point de gaucherie surtout, où je te chasse.

(Il sort.)

FLAMAND *seul.*

Mon Dieu, monsieur, n'ayez pas peur. Si j'ai été gauche une fois, c'est sans mauvaise intention.

SCÈNE XIV.

FLAMAND, LEFFILÉ.

LEFFILÉ.

Bonjour, mon cher Flamand.

FLAMAND.

Ah ! c'est vous, monsieur Leffilé ; mais d'où venez-vous donc ? Voilà tantôt deux mois qu'on ne vous a vu.

LEFFILÉ.

Eh ! mon ami, est-ce que vous ne savez pas que j'ai été bien malade ?

FLAMAND.

Vous, monsieur! on ne le dirait pas; vous n'êtes pas plus maigre qu'auparavant. Je me disais aussi : Mais d'où vient donc que monsieur Leffilé ne nous fait plus sa petite visite une fois par semaine au moins?

LEFFILÉ.

Est-ce que votre maître n'a pas été inquiet de ma santé?

FLAMAND.

Pardonnez-moi, monsieur; il m'en demandait des nouvelles.... de temps en temps.

LEFFILÉ.

Annoncez-moi, je vous en prie, mon ami.

FLAMAND.

Oh! comme monsieur sera fâché! Il n'y est pas.

LEFFILÉ.

Eh bien, je verrai monsieur son oncle en l'attendant.

FLAMAND.

Il vient de sortir, monsieur.

LEFFILÉ.

Monsieur Durmont aussi? Je reviendrai. Attendez; faites-moi le plaisir de remettre cette carte à monsieur Déricour. Attendez donc, et celle-ci à monsieur Durmont.

(Il lui remet deux cartes de visites.)

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, monsieur.

LEFFILÉ.

Cela me contrarie; je ne sais trop que devenir d'ici à l'heure de la parade. Vous savez qu'il y a aujourd'hui une

revue magnifique. Permettez que je me repose un instant : je suis si faible encore.

FLAMAND.

Comment donc, monsieur, avec le plus grand plaisir. (*A part.*) Il ne s'en ira pas !

LEFFILÉ, *s'asseyant.*

Savez-vous que le Louvre avance. Je suis une espèce d'inspecteur des travaux publics ; les ouvriers m'ont reconnu.

SCÈNE XV.

LEFFILÉ, FLAMAND, DERICOUR.

DERICOUR, *sortant de chez son oncle.*

Oui, mon oncle, toutes les sommes en chiffre.

LEFFILÉ.

Eh ! le voilà, ce cher Déricour !

DERICOUR, *à Flamand.*

Encore.

FLAMAND.

Demandez à monsieur si je ne lui ai pas dit que vous étiez sorti ?

DERICOUR, *à Flamand.*

Veux-tu bien te taire ?

LEFFILÉ.

Ne le grondez pas. C'est vrai, il me l'avait dit ; et il y a mieux, je ne saurais vous en vouloir : n'est-il pas naturel qu'on se fasse celer quand on est occupé ? D'ailleurs si vous aviez su que c'était moi..... Au surplus, j'y suis fait. Moi qui n'ai d'autre métier que celui de rendre des

visites, quand je me porte bien, je monte, je descends les escaliers, je parle aux portiers, aux femmes de chambre, et j'ai le bonheur de ne pas dîner sans avoir des nouvelles de presque tous mes amis.

DERICOUR, *à Flamand.*

Allons, sors.

SCÈNE XVI.

LEFFILÉ, DERICOUR.

LEFFILÉ.

EMBRASSONS-NOUS, mon cher Déricour; y a-t-il assez long-temps que nous ne nous sommes vus? Eh bien, mon ami, m'en voilà sauvé.

DERICOUR.

De quoi donc?

LEFFILÉ.

De ma maladie. Je l'ai échappé belle: c'est aujourd'hui ma première sortie. Je me suis dit ce matin: Il fait un peu froid, mais sec; c'est le temps que mon médecin m'a ordonné: j'irai à pied, tout en me promenant, le long des quais, et me voilà.

DERICOUR.

Voulez-vous permettre que j'écrive....

LEFFILÉ.

Ecrivez, écrivez; je vous parlerai quand vous aurez fini.

DERICOUR.

Quand j'aurai fini il faudra que je sorte.

LEFFILÉ.

Ah! vous sortirez? Comme je vous disais, l'air est un

peu vif. Il faut prendre garde aux rhumes ; ma maladie m'a trop appris combien la santé est précieuse. Une jaunisse affreuse ! cela m'est venu d'une colère.... contre mon gendre. Je voyais tout jaune ; enfin je rêvais jaune. J'ai envoyé chercher mon docteur : il m'a ordonné je ne sais quelle potion, composée de je ne sais quelles drogues : cela m'a fait un bien ! j'étais tout gaillard.

DERICOUR *s'est assis et écrit.*

Et vous fûtes guéri ?

LEFFILÉ *allant reprendre son fauteuil, et s'approchant de Déricour.*

Oh ! que non pas. Nous n'en sommes pas là ; n'allons pas si vite. Il me survint une crise le lendemain..... non, le surlendemain.... Je disais bien, le lendemain, un mardi ; cela devint très-compliqué. J'ai été six semaines au lit ; on m'a mis les sangsues ; j'ai eu les ventouses aux jambes ; on m'a saigné deux fois : j'ai pris trois fois l'émétique.

DERICOUR, *à part.*

Allons, il ne me fera pas grâce d'un verre de tisane.

LEFFILÉ.

Enfin, il y a huit jours, mon médecin m'écrit une ordonnance, l'apothicaire se trompe, m'envoie le contraire précisément.

DERICOUR.

Ah ! grand Dieu !

LEFFILÉ.

Ne vous effrayez pas. Méprise heureuse, cela m'a sauvé ; mon médecin en était tout fier.

DERICOUR.

Il y avait de quoi. (*On entend un cor de chasse.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?

LEFFILÉ.

Un cor de chasse, quelque voisin qui s'amuse. Cela me transporte dans les bois. Ce que vous aurez peine à croire, c'est que ma maladie n'a pas été sans quelque agrément pour moi ; cela m'a occupé.

(On entend le cor de chasse.)

DERICOUR.

Encore ; mais ce n'est pas un voisin. Flamand.

(Le cor continue.)

LEFFILÉ.

Voilà un homme qui a une bonne poitrine.

DERICOUR.

Flamand, Flamand.

SCÈNE XVII.

DERICOUR, LEFFILÉ, FLAMAND, UN COR DE CHASSE A LA MAIN.

FLAMAND.

MONSIEUR.

DERICOUR.

Comment, malheureux, c'est toi qui fais ce tintamarre ?

FLAMAND.

Oui, monsieur ; je prends ma leçon.

DERICOUR.

Si tu pouvais la prendre plus loin.

FLAMAND.

Ne vous fâchez pas, je vais dans ma chambre.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

LEFFILÉ, DERICOUR.

DERICOUR.

Ce drôle-là !

LEFFILÉ.

Il aime à s'instruire ; cela ne vaut-il pas mieux que de dormir ou de jouer aux cartes dans une antichambre ? Comme je vous disais, je suis méthodique, sans passions. Ce que j'ai fait hier je le fais aujourd'hui, et je le ferai demain, je ne manque pas une cérémonie, une revue.

DERICOUR.

Vous devez bien regretter les processions ?

LEFFILÉ.

Beaucoup.

SCÈNE XIX.

LEFFILÉ, DERICOUR, DEGLANTIER, MADAME DEGLANTIER, BENJAMIN.

DEGLANTIER, *en dehors.*

Personne à l'antichambre, entrons.

DERICOUR.

Comment, personne !

LEFFILÉ.

Eh non ; vous avez envoyé votre domestique prendre sa leçon dans sa chambre.

MADAME DEGLANTIER, *entrant.*

Allons, présente-moi.

DEGLANTIER, *posant son parapluie contre une table.*

Attends, que je mette là mon parapluie. Quel temps il fait ! C'est-à-dire il fait beau, mais le ciel se brouille.

DERICOUR.

Qu'est-ce que c'est que toute cette famille ?

DEGLANTIER.

M'y voilà. Nous venons..... Ah ! parbleu, c'est bien lui, c'est bien le fils du Déricour de Gisors. Seulement le père était plus petit et plus gros. Vous ne me reconnaissez pas, mon cousin? Félix Déglantier, dont le père épousa en secondes noces Anne-Angélique Déricour, qui était cousine germaine de votre père.

DERICOUR.

Ah ! oui, je me rappelle les Déglantiers. (*A part.*) Ah ! mon Dieu !

LEFFILÉ, *à part.*

Voyez si l'on peut être seul un instant !

DEGLANTIER.

Voulez-vous bien permettre que je vous présente ma petite femme.

MADAME DEGLANTIER.

Mon cousin, j'ai bien l'honneur.... Nous venons de Versailles, où nous habitons : mon mari est un des inspecteurs du parc. C'est tout simple, son père était officier du gobelet. Monsieur Déglantier m'avait bien dit qu'il avait un cousin Déricour dans les affaires ; mais comment le trouver ? Voilà que ce matin, en lisant les affiches au café du Pont-Neuf, je vois votre nom et votre adresse.

DERICOUR, *à part.*

Allons, c'est à Florville que je dois mes cousins de Versailles.

DEGLANTIER.

Je voulais d'abord envoyer, mais ma foi nous voilà nous-mêmes, et voilà mon fils Benjamin que je vous amène : il a six ans, il est gentil et bien élevé, il fait tout ce qu'on veut.

MADAME DEGLANTIER.

Allons, Benjamin, tenez-vous droit, et embrassez votre cousin.

BENJAMIN.

Je ne veux pas, moi.

MADAME DEGLANTIER.

Attends, attends, petit drôle ; je vais t'apprendre à avoir des volontés. Allons, mon petit homme, tu vas embrasser ton cousin, n'est-ce pas ?

BENJAMIN.

Non.

MADAME DEGLANTIER.

C'est unique ; il est si obéissant ordinairement.

DEGLANTIER.

Il est charmant. De l'esprit, de la mémoire, et du jugement. (*A Benjamin.*) Ne pleurez plus, et récitez une fable.

BENJAMIN, *récitant.*

La cigale ayant chanté
Tout l'été.....
Tenait en son bec un fromage.

MADAME DEGLANTIER.

Veux-tu bien te taire ? Ah ! mon Dieu ! il confond tout.

DERICOUR.

Ne le forcez pas, je vous en prie, ma cousine.

DEGLANTIER.

Il faut vous dire, mon cousin, que tous les mois, dans la belle saison, nous faisons un petit voyage à Paris. Je mène une vie fort agréable à Versailles. Ma place me convient, il n'y a rien à faire; mais je sais m'occuper: on se promène, on va au café, on joue au billard; mes appointements sont modiques, nous avons un peu perdu par les assignats; mais enfin on a encore assez pour vivre et se reposer.

(Leffilé donne des bonbons au petit Benjamin.)

MADAME DEGLANTIER.

Sans compter que j'ai eu une jolie dot; et puis les héritages. Par exemple, mon cousin, vous ne me demandez pas pourquoi j'ai un ruban noir à mon chapeau. C'est la fin d'un deuil. Un oncle de mon côté. Dix mille francs, sans le linge et les bijoux, qui nous tombent comme des nues.

LEFFILÉ, *soupirant.*

Hélas!

MADAME DEGLANTIER.

Qu'est-ce que c'est? Est-ce que monsieur se trouve mal?

LEFFILÉ.

Non; je pense à la douleur qu'a dû causer à madame la mort de son oncle; j'ai passé par-là.

MADAME DEGLANTIER.

Ne m'en parlez pas. Je l'ai pleuré! je l'ai pleuré! Si vous saviez comme ce pauvre petit Benjamin était affligé!

Son père l'a mené à l'enterrement par récompense.... Eh non, pour son instruction. Ah! mon Dieu, je crois que j'ai dit une sottise.

(Pendant le reste de la scène, Leffilé s'endort, et le petit Benjamin lui prend quelques bonbons dans sa boîte, qu'il tient ouverte.)

DEGLANTIER.

Mais dites-moi donc, mon cousin, j'espère bien que ce n'est pas vous qui songez à être lecteur-secrétaire.

MADAME DEGLANTIER.

Tu n'as donc pas compris l'article? il s'agit d'un de ses amis. Si vous saviez combien je suis aise de vous avoir trouvé; vous êtes répandu dans la belle société: vous pourrez être utile à mon mari. Monsieur Déglantier a de l'esprit, beaucoup d'esprit; mais il manque d'ambition. Il faudra que vous nous rédigiez un petit mémoire pour lui obtenir de l'augmentation.

DEGLANTIER.

Eh bien, ma femme, ne vas-tu pas importuner notre cousin? A la bonne heure, quand il viendra manger notre soupe à Versailles.

MADAME DEGLANTIER.

Ah! oui; c'est une partie à faire: prenons jour, mon cousin.

DERICOUR.

Mille pardons, je suis très-occupé.

DEGLANTIER.

A qui le dites-vous? Eh vraiment, les gens occupés ont toujours.... quelque occupation! mais il faut du repos. Le premier jour que les eaux joueront: est-ce convenu? Je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez promis.

DERICOUR.

Eh bien, je vous écrirai.

DEGLANTIER.

Fi donc ! vous donner cette peine-là ; c'est moi qui vous enverrai notre adresse ; tout près du parc, à deux pas de la comédie, une grande porte cochère : je suis très-connu. Ah çà, ma chère amie, il ne faut pas abuser des moments du cousin.

MADAME DEGLANTIER.

D'autant plus que nous avons trois autres visites à rendre ; nous ne sommes pas plus attendus que nous ne l'étions ici, et il ne faudrait pas manquer les personnes. Allons, Benjamin, faites la révérence à votre cousin Déricour, et tâchez d'être un peu plus aimable la première fois que vous viendrez le voir.

DEGLANTIER.

Ah! oui, nous reviendrons. La première fois je vous amènerai le cadet; il est encore plus aimable.

MADAME DEGLANTIER.

Ne vous dérangez donc pas. Nous allons rester, si vous nous reconduisez plus loin.

DERICOUR.

Je vous laisse.

DEGLANTIER.

Enchanté d'avoir fait votre connaissance.

(Ils sortent.)

SCÈNE XX.

DERICOUR, LEFFILÉ.

DERICOUR.

Mais c'est donc une gageure? (*Remarquant Leffilé qui s'est endormi pendant la scène précédente.*) Comme il dort! au moins celui-là ne me gênera pas. Respectons son sommeil, et travaillons.

(Il va pour s'asseoir.)

LEFFILÉ, *s'éveillant.*

Eh bien, ils sont partis!

DERICOUR.

Allons.

LEFFILÉ.

Je m'étais endormi. Je vous dirai que ce qui m'est resté de ma maladie, c'est une perpétuelle envie de dormir; je m'endors au bruit d'une dispute, d'une conversation; mais quand je me trouve seul avec quelqu'un, je me réveille sur-le-champ.

DERICOUR.

Comme c'est agréable!

LEFFILÉ.

Ce que c'est que l'imagination! Il me vient des idées en dormant.... Je rêvais que j'étais chef des Arabes!

DERICOUR.

Diable!

LEFFILÉ.

Attendez donc! Qu'est-ce que j'entends là? les tambours! Eh mon Dieu! la revue! Là, vous me faites perdre mon temps; autant rester à présent. Mais non, je

vais courir. Voici votre oncle ; je ne vous laisse pas seul. Je vous souhaite le bonjour.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

DERICOUR, DURMONT.

DURMONT, *portant des papiers.*

Voici tous tes comptes bien en ordre, mon neveu. Où en es-tu de ton mémoire pour le général ?

DERICOUR.

Ai-je pu trouver le moment d'en écrire deux phrases ? Mille importuns..... Il m'en vient de Paris, de Versailles.

DURMONT.

Que le ciel confonde les oisifs ! Quand ils ne sont pas des imbécilles qui s'ennuient et qui ennuient les autres, ce sont des méchants, qui, pour tuer le temps, font du tort à ceux qui savent l'employer. Mets-toi là.

DERICOUR.

Pourvu qu'on ne vienne pas encore me déranger.

DURMONT, *allant fermer la porte.*

Je mets le verrou ; je reste avec toi pour t'aider, si tu en as besoin ; ou si, par une ruse diabolique, quelque importun venait à pénétrer jusqu'ici, je suis là pour lui tenir compagnie ; mais c'est impossible, personne ne viendra.

(Pendant cette tirade, Déricour s'est mis à son bureau et travaille.)

SCÈNE XXII.

DERICOUR, DURMONT, DUCHEMIN.

DUCHEMIN, *entrant tout doucement par la petite porte de la bibliothèque.*

Je ne suis pas de trop.

DURMONT.

Ah ! morbleu, je n'avais pas pensé à la petite porte.

DUCHEMIN.

J'entre par la porte des amis.

DERICOUR.

Fermez une porte, ils entreront par une autre.

DUCHEMIN.

J'ai voulu vous revoir avant d'aller à mon dîner de fondation. D'abord, cette livrée que je ne connaissais pas ; j'avais bien deviné, c'est un Lithuanien.

DURMONT, *voulant l'empêcher de parler à Déricour.*

Mon bon monsieur Duchemin, parlez à moi, je vous en prie ; mon neveu est occupé.

DUCHEMIN.

Précisément, ce n'est pas à vous que j'ai affaire, c'est à votre neveu.

DURMONT.

Voyons, s'agit-il de modes, de nouvelles, de décès, de procès? car, Dieu merci, vous savez tout des premiers ; c'est par vous que les autres sont instruits.

DUCHEMIN.

Je n'ai que cela à faire.

DURMONT.

Vous devriez tenir un journal de vos actions.

DUCHEMIN.

Ne pensez pas rire. Avant de me coucher j'écris ma vie. Je ne veux à présent que vous raconter une petite anecdote, obtenir un service de votre neveu, et je vous laisse.

DURMONT.

Eh bien, voyons votre anecdote : tout bas, bien vite, je vous en prie.

DERICOUR, *frappant sur sa table.*

Ah ! quelle patience il faut avoir !

DUCHEMIN.

Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc ? il ne faut pas se mettre en colère comme cela ; on se fait mal et on ne finit rien.

DURMONT, *à Déricour.*

Emporte tes papiers dans ma chambre ; je reste avec cet original.

DERICOUR.

Vous avez raison.

(Il sort.)

SCÈNE XXIII.

DURMONT, DUCHEMIN.

DUCHEMIN.

Eh bien, où va-t-il donc ?

DURMONT.

Laissez-le faire. Voyons votre anecdote.

DUCHEMIN.

Connaissez-vous un certain Bourdas ?

DURMONT.

Pas du tout.

DUCHEMIN.

Je le connais, moi.

DURMONT.

Vous connaissez tout le monde.

DUCHEMIN.

C'est le neveu de Damon, cet homme si plein d'esprit.

DURMONT.

Damon ! de l'esprit ?

DUCHEMIN.

Non, il n'a pas d'esprit ; mais il a de l'instruction.

DURMONT.

C'est un ignorant.

DUCHEMIN.

Oui, c'est un ignorant ; mais il a du babil.

DURMONT.

Dites de l'effronterie.

DUCHEMIN.

C'est ce que je voulais dire, c'est un sot. Son neveu Bourdas est un très-bon enfant, un peu égoïste, très-paresseux, fils d'un Gascon, arrivé à Paris pour y faire fortune, et n'ayant pas trouvé de moyen plus commode que de s'établir ami de la maison dans quelques bons ménages. Il a maintenant un petit appartement à l'entresol, chez une veuve nommée madame Derouville. Il est bon de vous dire que ce pauvre Bourdas est bavard, conteur, disputeur, divagueur; madame Bourdas...

je veux dire madame Derouville.... Suivez-moi bien, je vous en prie.

DURMONT.

Je ne perds pas un mot. (*A part.*) Ah! mon Dieu! est-ce que personne ne viendra me délivrer?

DUCHEMIN.

Hier donc, entre sept et huit heures....

SCÈNE XXIV.

DURMONT, DUCHEMIN, FLAMAND.

FLAMAND, *en dehors.*

Eh bien! on a mis le verrou!

DURMONT.

Attends, je vais t'ouvrir. (*A part.*) Ah! grâce au ciel...

(Il va ouvrir à Flamand.)

DUCHEMIN.

Comment, nous étions enfermés!

DURMONT.

Qu'est-ce? que me veux-tu?

FLAMAND.

Un monsieur qui veut absolument voir monsieur Déricour. Il n'a qu'un mot à lui dire; il a été sur le point de me battre, quand je lui ai dit qu'il n'y avait personne. Il se nomme Bourdas.

DUCHEMIN.

Précisément. L'homme en question.

DURMONT.

Fais entrer. Je l'aurai bientôt congédié.

DUCHEMIN.

Ah! je vous en prie, ne me compromettez pas. Je ne voudrais pas qu'il sût que c'est par moi que vous êtes instruit.

DURMONT.

De quoi ?

DUCHEMIN.

De l'anecdote que j'allais vous conter.

DURMONT.

N'ayez pas peur.

SCÈNE XXV.

DURMONT, DUCHEMIN, BOURDAS.

BOURDAS.

Parbleu ! monsieur, on a bien de la peine à pénétrer jusqu'à vous. Vous ici, mon cher Duchemin ! Eh mais, en effet, vous habitez cette maison ; j'y suis venu si souvent du temps de l'ancienne propriétaire, la veuve d'un capitaine de cavalerie, un très-bel homme. Je dis beau; il avait une balafre sur la figure; la faute d'un postillon qui le versa dans un voyage qu'il fit à Genève, au bord du lac d'où viennent ces bonnes truites. C'est un mets délicieux. Moi, je préfère les carpes du Rhin.

DUCHEMIN.

Comment se porte madame Bourdas ? eh ! non, je me trompe toujours ; madame Derouville veux-je dire ?

BOURDAS.

N'y prenez pas garde ; toujours ses maux de nerfs, maladie moderne, les anciens ne la connaissaient pas.

Hippocrate.... C'est à monsieur Déricour que je désire parler.

DURMONT.

Eh bien, monsieur, je suis son oncle.

BOURDAS.

Son oncle ! En effet, la mère avait un frère, j'ai beaucoup connu le père Déricour, négociant très-intelligent, un peu timide. Dans le commerce il faut être hardi, comme à la guerre. Vous me citerez Fabius le temporiseur. Ce n'est pas mon homme. Vive Alexandre !

DURMONT.

Enfin, monsieur, pourriez-vous me dire le motif de votre visite à mon neveu ?

BOURDAS.

Oui sans doute, à son oncle ; madame Derouville, mon amie, femme de mérite, j'ose le dire, fait le plus grand cas de l'esprit et du talent ; mais qu'est-ce que l'esprit et le talent, sans la probité, la délicatesse, la bonté d'âme ? Triste succès que celui qu'on obtient *per fas et nefas*, comme dit fort bien Salluste, Cicéron ou Tite-Live. Tite-Live, quel historien ! et Tacite, quel écrivain ! Avec quelle profondeur ce Tacite a peint l'âme affreuse de Néron ! Ce monstre.... Je dis monstre ; car suivant monsieur de Buffon, c'est un monstre que celui... Monsieur de Buffon, ce grand peintre de la nature, riche sous tous les rapports... Avez-vous été à Montbard, superbe propriété ; quel bon vin ! C'est tout simple. La Côte-d'Or ! Cela vaut-il nos vins du midi ?... C'est une question !

DUCHEMIN, *bas à Durmont.*

Vous avais-je trompé ? Voyez quel chemin il nous fait faire.

BOURDAS.

Pour en venir au fait, madame Derouville me députe vers monsieur votre neveu ; je suis une façon d'ambassadeur chargé d'examiner ses connaissances, son esprit, son cœur et sa judiciaire ; car la judiciaire....

DURMONT.

Et à quoi bon, s'il vous plaît ?

BOURDAS.

Elle cherche un secrétaire, elle a lu l'article de monsieur votre neveu dans les Petites-Affiches, et comme elle a un belvédère à Paris, et qu'à la campagne elle jouit de la plus belle vue.... on croit être en Suisse. Ce n'est pas que nous n'ayons en France.... par exemple, la vallée de Montmorency, Auteuil, Sceaux et Saint-Cloud... en général, tous les environs de Paris.

DURMONT.

Mais quel article, monsieur ?

BOURDAS.

Eh parbleu ! monsieur, le voilà : Lisez vous-même. (*Il donne les Petites-Affiches à Durmont.*) Je suis homme de lettres, moi ; c'est-à-dire amateur, et capable de juger...

DURMONT.

Que diable ceci veut-il dire?

SCÈNE XXVI.

DERICOUR, DURMONT, DUCHEMIN, BOURDAS.

DERICOUR, *sortant de chez Durmont, des papiers à la main.*

ENFIN j'ai terminé ; je cours chez le général.

DURMONT.

Mais dis-moi donc, mon neveu, ce que signifie cet article que tu as fait mettre dans les Affiches.

DERICOUR, *prenant l'article, et posant ses papiers sur la table.*

Eh quoi donc, mon oncle ?

BOURDAS.

Ah ! voilà le neveu. Extérieur aimable, préjugé favorable.

DURMONT.

Et voilà monsieur qui vient te faire subir un examen, pour savoir si tu es en état d'être lecteur ou secrétaire d'une madame Derouville.

DERICOUR.

C'est un tour de Florville. (*A Bourdas.*) Monsieur, permettez...

BOURDAS.

Ah ! monsieur est monsieur Déricour. Monsieur votre père n'était encore que commis voyageur lorsque je le connus ; il faisait la cour à la veuve d'un président, laquelle était fille d'un conseiller...

DERICOUR.

Souffrez, je vous prie...

BOURDAS.

Bref, monsieur votre père rencontra madame votre mère...

DERICOUR.

Je voudrais vous dire...

BOURDAS.

Moi, j'étudiais en médecine, et je faisais des petits vers à Cloris; c'était la mode, dans ce temps-là, de faire des élégies, des madrigaux....

DURMONT.

Oh! ma foi...

(Il rassemble les papiers qui sont sur la table.)

BOURDAS.

Et des baisers... Dorat... Colardeau... Malfilâtre... qui périt si malheureusement... dans un fossé.

(Durmont sort sans être remarqué des autres personnages.)

SCÈNE XXVII.

DÉRICOUR, DUCHEMIN, BOURDAS.

BOURDAS.

J'ÉTAIS un des plus féconds fournisseurs du Mercure; mais je ne signais que les pièces importantes, jamais les énigmes. Aujourd'hui je veux être votre Mécène.

DURMONT.

Je veux vous dire...

BOURDAS.

Mécène, l'ami d'Auguste et de Virgile... Virgile, rival d'Homère... Homère, ce prince des poëtes... poëtes épiques, car pour le dramatique...

DERICOUR.

Entendez-moi.

BOURDAS.

Et meminisse juvat.... Où en étais-je ? à Virgile. Non, Homère et Mécène. Bref, rien n'est plus rare qu'un véritable ami.

DERICOUR.

Enfin, monsieur, me laisserez-vous parler ? Désespéré de la peine que vous avez prise. L'article ne me regarde pas. C'est un de mes amis qui, sans m'en prévenir, a fait mettre mon nom dans le journal.

BOURDAS.

Pas possible ! Je comprends. Les trois étoiles !

Mon esprit aisément perce à travers ces voiles.

Mais comment s'appelle-t-il ? quel est cet ami ?

DERICOUR, *écrivant.*

Je vous écris son nom et son adresse. Mille pardons, je suis très-pressé.

BOURDAS, *se retirant.*

Que je ne vous arrête pas. Je le suis aussi, je sors. (*Revenant sur ses pas.*) Mais pourquoi cet anonyme ! un écrit clandestin...

DERICOUR.

Il vous expliquera ses motifs. Quant à moi je ne puis...

BOURDAS, *se retirant.*

C'est juste. Je vous laisse. (*Revenant.*) Je suis fâché que ce ne soit pas vous dont il soit question. Votre physionomie... La physionomie... Je suis physionomiste ; j'ai étudié Lavater, j'ai travaillé à l'abrégé dont on vient de donner une édition.

DERICOUR, *le poussant presque jusqu'à la porte.*

Mon ami vous conviendra beaucoup mieux que moi. Il chante à ravir, compose des romances, et peut soutenir la conversation avec vous, de quelque côté qu'il vous plaise de l'attaquer, en sciences, beaux-arts, belles-lettres, morale, érudition...

BOURDAS.

C'est l'homme qu'il nous faut. Bien le bonjour, enchanté, au plaisir, votre serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE XXVIII.

DERICOUR, DUCHEMIN.

DERICOUR.

Il est parti. Eh vite je m'échappe.

DUCHEMIN, *l'arrêtant.*

Vous savez que je viens réclamer de vous un petit service.

DERICOUR.

Vous me parlerez une autre fois, mon cher Duchemin.

DUCHEMIN.

Mais c'est une chose fort pressée....

DERICOUR, *allant chercher ses papiers, qu'il croit sur sa table.*

Ce que j'ai à faire est bien plus pressé.... Eh bien, où sont donc mes papiers? O ciel! mes comptes, mes bordereaux, le mémoire pour le général? Je ne trouve plus rien. (*Il bouleverse tous les papiers qui sont sur la table.*) Je les avais là encore tout à l'heure.

DUCHEMIN.

Eh mais, attendez-donc; en bouleversant tout de la sorte, on ne trouve rien.

DERICOUR.

Comment! un mémoire que je viens de terminer; il ne peut pas être perdu; je ne peux pas les avoir laissés dans la chambre de mon oncle. Voyons cependant.

(Il entre chez son oncle.)

DUCHEMIN.

C'est un bon jeune homme; mais il est d'une vivacité!.. Je voudrais pourtant bien lui parler de mon affaire, j'ai compté sur lui.

DERICOUR, *sortant de chez son oncle.*

Ils n'y sont pas; il faut que je renonce à les chercher; le temps se passe. Je suis ruiné, abîmé.

(Il se jette dans un fauteuil.)

DUCHEMIN.

Calmez-vous, ne vous désespérez pas, tout s'arrangera, et si je peux vous servir... Peut-on vous parler enfin?

DERICOUR.

Eh oui, parlez; à présent je peux écouter les affaires des autres.

DUCHEMIN.

Mon ami, vous savez que je suis franc-maçon. Je suis dans ce moment le vénérable de ma loge; nous avons demain loge d'adoption, et je voudrais des couplets galants pour nos dames.

DERICOUR.

Des couplets?

DUCHEMIN.

Oui, mon ami, et je m'adresse à vous ; vous avez tant d'esprit.

DERICOUR.

Des couplets ! Comment, c'est pour me demander des couplets que depuis une heure vous me retenez, vous m'impatientez ?

DUCHEMIN.

Ne vous fâchez pas, je m'adresserai à un autre ; j'en ai de vieux que je peux rajeunir.

DERICOUR.

Allez-vous-en au diable, vous et tous les oisifs, tous les inutiles, tous les bavards de votre espèce, avec vos couplets, vos visites, vos niaiseries.

DUCHEMIN.

Quelle colère ! Vous m'effrayez ! Je n'étais pas si brusque, si bourru dans ma jeunesse. Je m'en vais, je m'en vais. (*En reculant pour sortir il heurte Versac, qui entre.*) Je vous demande bien pardon, monsieur. Il n'y a pas de mal. Passez, vous allez trouver monsieur Déricour de belle humeur.

(Il sort.)

SCÈNE XXIX.

DERICOUR, VERSAC.

VERSAC.

Ah ! mon cher Déricour ! je reviens à vous : je suis perdu, ruiné ; elle a sauté.

DERICOUR.

Quoi donc ?

VERSAC.

Ma martingale.

DERICOUR.

Eh ! que m'importe votre martingale ?

VERSAC.

Il ne me reste pas un écu pour la recommencer : je me jette dans vos bras. Mon ami, il faut que vous me trouviez une occupation, une place.

DERICOUR.

A vous ? Mais à quoi êtes-vous propre ?

VERSAC.

A tout, mon ami ; c'est-à-dire, à tailler, à couper, à jouer. Je vais de ce pas trouver les personnes qui tiennent le bail des jeux : je me réclamerai de vous. Il faut qu'ils me donnent une inspection, un contrôle, un bout de table. Dites-leur, je vous en prie, que je suis un honnête homme qui ai tout perdu chez eux : ils ne peuvent pas me refuser un emploi ; je compte sur vous, mon ami, et sur d'autres, chez lesquels je cours. La rouge, qui passe vingt fois ! Adieu, mon cher Déricour.

(Il sort.)

DERICOUR.

Et mon oncle qui m'abandonne, que faire ?

SCÈNE XXX.

DERICOUR, LEFFILÉ.

LEFFILÉ, *accourant.*

Ah ! mon ami, c'était superbe ! c'était magnifique ! La belle revue ! Moi, j'étais né avec les inclinations belliqueuses ! J'aime à voir défiler les troupes !

DERICOUR.

Le voilà encore !

LEFFILÉ.

Je viens me reposer un instant chez vous avant de rentrer chez moi.

SCÈNE XXXI.

DERICOUR, MADAME BOURNEUIL, JULIE, LEFFILÉ.

MADAME BOURNEUIL.

Ah ! mon cher Déricour, recevez nos remercîments.

JULIE.

Quelle obligation ! Que ma mère a bien fait de s'adresser à vous !

DERICOUR.

Que voulez-vous dire ?

MADAME BOURNEUIL.

Mon fils est nommé.

JULIE.

Et c'est à vous que nous le devons.

DERICOUR.

Et comment serait-ce à moi ? il ne m'a pas été possible de sortir de cet appartement.

MADAME BOURNEUIL.

C'est le secrétaire du général qui vient de nous l'apprendre.

JULIE.

Il avait déjà entre ses mains tous les titres, tous les papiers de mon frère.

DERICOUR.

Comment ! il les a ! et je ne les ai plus ! Quel mystère ! Pardon, mesdames, il faut que je coure, que je m'informe....

MADAME BOURNEUIL.

Un moment. Eh quoi ! vous n'auriez fait aucune démarche ? Mais à qui mon fils peut-il devoir d'être nommé ?

LEFFILÉ.

Oui, à qui ? voilà la question.

SCÈNE XXXII.

DERICOUR, MADAME BOURNEUIL, DURMONT, JULIE, LEFFILÉ.

DURMONT, *entrant.*

Et parbleu ! c'est à Déricour.

DERICOUR.

A moi !

DURMONT.

Oui, à toi ; c'est moi qui me suis permis d'emporter tous tes papiers, j'ai fait toutes les démarches en ton nom ; c'est ton mémoire qui a décidé le général. J'ai couru chez monsieur Saint-Yves ; je lui ai remis tes comptes, tes bordereaux : je t'apporte de sa part la promesse d'un intérêt sans mise de fonds ; ainsi, madame, ce jeune homme vous a rendu service : il a un état ; voyez maintenant ce que vous en voulez faire.

DERICOUR.

Ah ! mon oncle ! et moi qui osais vous accuser de m'avoir abandonné.

MADAME BOURNEUIL.

Ma fille, toi seule peux nous acquitter envers lui.

JULIE.

Il m'est bien doux de vous devoir le bonheur de mon frère.

SCÈNE XXXIII.

DERICOUR, MADAME BOURNEUIL, DURMONT, JULIE, DEGLANTIER, LEFFILÉ.

DEGLANTIER.

Pardon, mon cousin; c'est mon parapluie que j'avais oublié: que je ne vous dérange pas. Ma femme m'attend dans un petit cabriolet pour retourner à Versailles; moi, j'ai une place auprès du cocher, en lapin, comme cela se dit. Eh bien, où est-il donc, ce maudit parapluie? Ah, le voilà! Je vous souhaite bien le bonjour.

(Il sort.)

SCÈNE XXXIV.

DERICOUR, MADAME BOURNEUIL, DURMONT, JULIE, LEFFILÉ.

DERICOUR.

Je suis le plus heureux des hommes; mais si je réussis, ce n'est pas faute d'avoir été assiégé par tous les gens qui n'ont rien à faire.

DURMNOT.

Tu n'as pas tout vu: et celui qui aime mieux mendier que travailler; et ceux qui passent leur soirée à voir jouer à la paume ou à la boule; et celui qui court les sermons,

les plaidoyers, les jugements criminels et les répétitions d'opéra; et ceux qui cabalent et se battent dans les parterres, cela ne finit pas. Allons, mes enfants, ce soir le contrat; dans huit jours la noce; et que Dieu nous préserve à jamais de l'oisiveté.

DERICOUR.

Et des visites des oisifs.

LEFFILÉ, *répétant.*

Et des visites des oisifs.

FIN DES OISIFS.

L'ALCADE
DE MOLORIDO,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 18 janvier 1810.

> Solemus mala domûs nostræ scire novissimi, ac liberorum ac conjugum vitia, vicinis canentibus, ignorare.
>
> Epist. B. Hieronymi ad Sabinianum.

PRÉFACE.

Un lieutenant de police se vantait de savoir tout ce qui se passait dans Paris. Il le savait en effet; mais il ne savait rien de ce qui se passait chez lui.

Un jeune seigneur le plaisantait sur cette vanité de tout savoir. Puisque vous savez tout, lui dit-il, où ai-je passé la nuit dernière? En bonne fortune chez une dame fort aimable. C'était vrai. Le jeune seigneur était fort bien avec la femme du lieutenant de police.

A la suite d'une querelle de bal, un petit avocat va se battre contre le fils d'un duc et pair, et le blesse grièvement. Il se cache. La famille du blessé le fait chercher de tous côtés. Le blessé guéri, son premier soin est de rendre justice à la générosité de son adversaire. On ne recherche plus le petit avocat. Il se montre, il va faire une visite au lieutenant de police. Parbleu, lui dit celui-ci, je suis enchanté de vous voir. Mais, pendant que je vous poursuivais, où vous êtes-vous donc caché? — Chez vous, monseigneur. En effet, un valet qui même, dit-on, se mêlait un peu d'espionnage, avait caché l'avocat dans un grenier de l'hôtel de la police.

Je crus voir dans ces anecdotes, et dans cette première idée d'un magistrat aussi curieux de savoir les secrets des familles que confiant sur tout ce qui compose la sienne, le sujet et l'action d'une comédie d'intrigue et même d'une

comédie de mœurs. Si le sujet ne présentait ni un but moral ni le développement d'un caractère, au moins offrait-il le développement d'une situation dans laquelle peut se trouver non pas seulement un magistrat, mais tout chef de famille, tout maître de maison.

Une autre anecdote vint à mon secours. Un voyageur arrive, le mardi gras, dans une ville où il ne connaît personne. Il cause avec son hôte qu'il trouve très-bavard, et fort au courant de toute la chronique scandaleuse de la ville. Après l'avoir fait bien jaser, il se masque jusqu'aux dents, et va au bal tourmenter, intriguer toutes les dames, en leur racontant tout ce que lui a dit l'aubergiste. Puis il part, et on ne l'a plus revu. On n'a jamais pu savoir qui il était; mais on en parle encore dans le lieu où la scène s'est passée.

C'est aussi une anecdote qui m'a fourni l'idée de faire improviser une fête en l'honneur de l'alcade. Une dame fort connue dans les annales des coulisses était séparée de son amant. Elle imagine de le surprendre, et arrive subitement. Elle comptait le trouver gémissant de son absence, elle le trouve en fort bonne et fort joyeuse société. Elle est étonnée, l'amant ne se déconcerte pas. Je vous attendais, dit-il, j'avais préparé une fête pour vous recevoir, et sur-le-champ il arrange un bal, on joue des proverbes, on fait de la musique, et la dame est obligée de ne pas se fâcher.

Enfin j'ai regretté de ne pouvoir placer une dernière anecdote qui prouve qu'en effet le magistrat qui m'a fourni le sujet de la pièce savait bien des choses. Un homme avec qui il se trouvait en société prétendait que, n'étant ni fille,

ni fiacre, ni filou, il était impossible qu'on sût tout ce qu'il faisait. Eh bien, lui répond le lieutenant de police, je sais sur ce qui vous concerne des choses que vous savez, et j'en sais d'autres que vous ne savez pas. Vous êtes garçon, fort à votre aise, vous logez dans tel faubourg; tous les jours vous dînez chez des amis; vous les quittez pour aller au spectacle; en sortant du spectacle, vous allez chez une dame qui vous reçoit très-bien. Vous ne la quittez qu'à minuit. Voilà ce que vous savez : mais tous les jours, au coin de tel carrefour, un jeune étudiant en droit guette le moment où vous sortez de chez la belle, entre dans la maison que vous quittez, et n'en sort qu'à six heures du matin. Voilà ce que je sais et ce que vous ne saviez pas.

Je crus devoir placer la scène en pays étranger, et je choisis l'Espagne. Les mœurs connues du pays, si bien peintes dans le Roman et les Nouvelles de Cervantes, prêtent à l'imbroglio. Je cherchai à donner à ma pièce une couleur locale; je crois y avoir assez bien réussi. J'aime ce mélange d'amour et de dévotion dans le petit rôle de la nièce de l'alcade, et quelques autres détails qui se trouvent dans les autres rôles. On sait la passion des Espagnols pour le fandango. On prétend qu'elle est poussée si loin dans quelques cantons d'Espagne, que si le fandango se faisait entendre au milieu d'une instruction criminelle ou d'une cérémonie religieuse, les juges et les prêtres, les greffiers et les bedeaux, les accusés et les assistants ne pourraient s'empêcher d'entrer en danse. Il y a quelque hyperbole sans doute dans cette assertion; mais au moins il en résulte qu'il n'est point invraisemblable

à ce qu'un grave magistrat comme mon alcade suspende toute affaire pour danser le fandango.

Le personnage principal me paraît bien annoncé et bien soutenu. Mais il m'était donné par le sujet. Le personnage de Tenorio me paraît d'une heureuse invention. Il me semble comique que ce soit l'homme en qui l'alcade a placé toute sa confiance qui reçoive les confidences de ceux qui veulent le tromper. Malheureusement ce personnage, par son habit, par le lieu de la scène, se trouve un petit cousin de Figaro. Les autres rôles sont peu importants. Je les crois ce qu'ils doivent être. Je voulais dans Rifador le greffier rappeler le fameux La Rancune du Roman Comique. Je n'ai pu que l'indiquer, l'alcade et Tenorio occupant presque toujours la scène.

Les deux premiers actes me paraissent bien exposer et bien développer l'idée de la pièce. Le premier acte surtout, dans lequel Tenorio reçoit les confidences de tout le monde, offre, je crois, une exposition vive et complète. Au troisième acte commence l'imbroglio; mais il me semble clair et comique. Au quatrième acte, la pièce devient confuse, embarrassée. Les situations sont comiques, mais invraisemblables. Il y a encore plus de confusion au cinquième acte, et il y a moins de comique. J'y vois des jeux de théâtre plutôt que des situations. L'idée du dénoûment n'est pas mauvaise; mais elle n'est pas développée avec assez de clarté. Le dénoûment est presque toujours l'écueil des pièces d'intrigue. Ici, j'aurais dû toujours subordonner l'intrigue au développement de la situation principale.

Je crois la pièce amusante ; mais ce que j'y trouve de plus original, c'est la justesse parfaite de l'épigraphe prise dans saint Jérôme. Il n'y a donc pas une si grande distance entre les auteurs comiques qui prêchent parfois la morale, et les pères de l'église auxquels ont succédé nos prédicateurs.

PERSONNAGES.

GREGORIO FEXADO, alcade de Molorido.
EUGENIO, son fils, écolier de Salamanque.
Don ANDRÉ DE CARAVAJAL, officier espagnol.
TENORIO, secrétaire-inspecteur de l'alcade.
RIFADOR, greffier.
NUNÈS RETORTILLO, alguasil major.
JUAN, valet de l'alcade.
THERESINA, femme de l'alcade.
FRANCISCA, nièce de l'alcade.
Dona ANTONIA, jeune veuve.
CATALINA, hôtesse.

La scène est à Molorido, bourg aux environs de Salamanque, chez l'alcade.

L'ALCADE
DE MOLORIDO.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; trois portes dans le fond. Les deux portes de côté vitrées et garnies de rideaux.

Au lever de la toile on voit Gregorio assis dans un grand fauteuil. Rifador assis près d'un bureau garni de cartons, papiers, plumes, etc. Tenorio debout, à la gauche de l'alcade, faisant son rapport; Nunès se promenant dans le fond du théâtre.

SCÈNE I.

RIFADOR, GREGORIO, TENORIO, NUNÈS.

TENORIO, *dictant à Rifador.*

Et c'est à cause de la conduite de sa femme que le notaire a pris un bossu pour maître-clerc.

RIFADOR, *écrivant.*

Bossu pour maître-clerc.

GREGORIO, *prenant du tabac.*

Fort bien; c'est une belle place que celle d'alcade de Molorido, jolie petite ville aux environs de Salamanque. Grâce à mes soins, la police y est aussi bien faite qu'à Madrid; mon administration est composée d'un greffier, l'honnête Rifador mon ami; un secrétaire-inspecteur, le vigilant Tenorio; et de trois alguasils commandés par le brave

Nunès Retortillo. C'est peu de monde ; mais moi je me multiplie pour le bien public : je suis tout à la fois le juge et le père de mes administrés. Je sais ce qui se passe dans tous les ménages ; pas un secret de famille ne m'échappe. J'ai établi les choses sur un si bon pied qu'il ne peut pas tomber une tuile dans la rue que je n'en sois instruit. Ai-je tort de me croire capable d'être corrégidor au moins de Salamanque ? Continue ton rapport, Tenorio. Que s'est-il passé dans la boutique d'Apuntador le pharmacien ?

TENORIO.

Pendant qu'il préparait je ne sais quelle drogue dans son laboratoire, le jeune médecin Churchillo, qui venait de la lui ordonner, glissait un billet doux à sa femme.

GREGORIO.

Ecrivez. Quelles mœurs ! pauvres maris de Molorido ! on y est honnête et doux ; mais l'esprit de la galanterie y est furieusement répandu. Heureusement j'en ai sauvé ma famille : la senora Theresina, ma femme, est un trésor de vertu ; la jeune Francisca, ma nièce et ma pupille, un phénix d'innocence ; et mon fils Eugenio est un modèle pour tous les écoliers de Salamanque.

RIFADOR.

Ma fille Béatrix mérite aussi d'être exceptée. Je l'ai mise au couvent ; mais quand elle en sort pour passer quelques jours chez moi, elle ne paraît nulle part sans voile. Point de bals, point de promenades.

GREGORIO.

Oh ! je ne suis point l'ennemi des plaisirs honnêtes. J'en prendrais volontiers ma part, sans la dignité de ma place ;

mais comme la décence ne me permet pas d'en jouir, il est tout naturel que ma femme et ma nièce s'en privent. Après, Tenorio.

TENORIO.

Deux inconnus se sont permis, dans le café de la grande place, des propos sur vous, sur votre greffier et sur moi.

GREGORIO.

Ah! ah! que disaient-ils de moi, ces honnêtes gens?

TENORIO.

Que vous êtes sévère, intègre et clairvoyant; qu'il n'y a rien à faire pour les intrigants dans la ville que vous administrez.

GREGORIO.

Ils ne manquent point d'esprit, ces gens-là.

RIFADOR.

Et de moi, ils disaient?...

TENORIO.

Que vous êtes méchant, sournois, vindicatif, ennemi des plaisirs et des beaux arts; que vous affectez d'être l'ami du seigneur Gregorio Fexado, mais qu'en effet vous visez à lui souffler sa place, vous enragez de n'être que son greffier, et vous tramez des complots contre l'alcade, avec le vaillant Nunès.

RIFADOR.

Les insolents!

NUNÈS.

Point de propos, seigneur Tenorio.

TENORIO.

Ils ne m'ont pas plus épargné que vous. Ils disaient que je suis un garçon de mérite, adroit, effronté, qui, après

avoir été maître de guitare, tauréador et bohémien, suis venu m'établir à Molorido pour subjuguer et tromper monsieur Gregorio. Je méprise leurs calomnies, j'aime et j'honore le seigneur alcade, je me sens une véritable tendresse pour son greffier, et je fais mon métier en bon homme. Du reste, la ville est parfaitement éclairée, toutes les boutiques sont fermées à l'heure de l'ordonnance. Il y a ce soir à la redoute un grand bal paré et masqué, où toute la ville doit se rendre; j'y serai.

GREGORIO.

Fermez votre procès-verbal, la séance est terminée. (*Il se lève.*) Faut-il que je vous ouvre mon cœur, mes amis? Je me glorifie certainement qu'il n'y ait ni mendiants, ni filous, ni vagabonds à Molorido; mais croiriez-vous qu'il y a des moments où j'en suis presque fâché. Comment! il ne nous arrivera pas quelque événement d'éclat, quelque beau procès criminel qui donne l'essor à nos talents, et nous offre les occasions de nous distinguer.

TENORIO.

Patience, seigneur alcade.

GREGORIO.

Vous passerez donc, Tenorio, dès ce soir même, chez cette dame étrangère, logée depuis quelque temps à l'auberge de la Fontaine d'or. Vous dites qu'elle se fait nommer?...

TENORIO.

Dona Antonia.

GREGORIO.

Vous lui direz que le premier magistrat de la ville désirerait avoir un entretien avec elle. On parle de plusieurs jeunes gens qui la suivent dès qu'elle sort, et sont prêts à

faire des folies pour la belle étrangère. Si elle vous paraît une personne comme il faut, je me transporterai chez elle ; si vous jugez qu'elle ne soit qu'une aventurière, amenez-la-moi ; mais beaucoup d'égards, infiniment de politesse, c'est ce que je vous recommande. Ne manquez pas de vous trouver ce soir à l'ordre, seigneur alguasil. Tenorio, va-t'en dire à ma femme et à ma nièce qu'elles peuvent se présenter devant moi.

TENORIO, *à Nunès.*

Sans adieu, brave Nunès.

NUNÈS.

Il a toujours l'air de se moquer de moi.

(Ils sortent chacun d'un côté.)

SCÈNE II.

RIFADOR, GREGORIO.

GREGORIO.

Parlons d'affaires de famille. Si bien donc, mon cher Rifador, que les charmes de ma nièce ont fait sur vous une profonde impression.

RIFADOR.

C'est une témérité bien grande à moi, simple greffier, d'oser lever les yeux sur la nièce d'un alcade ; mais l'amour, le tendre amour.... Je suis veuf, je n'ai pas encore quarante-cinq ans, le ciel qui vous a prodigué tant de talents, ne vous a pas également favorisé du côté de la fortune, et s'il était possible que la mienne vous fît oublier la distance de nos rangs.....

GREGORIO.

Je suis modeste et généreux ; je ne pense pas à mon

rang, ce n'est point votre fortune qui me décide, je vous donne ma nièce parce que je vous crois fait pour la rendre heureuse.

RIFADOR.

Ce n'est pas tout : j'ai lu dans l'âme de ma fille Béatrix ; elle n'a pu rester insensible aux soins de votre fils Eugenio.

GREGORIO.

Croyez-vous que cela me soit échappé ?

RIFADOR.

Je compte laisser encore quelque temps ma fille au couvent ; votre fils, qui est venu passer quelques jours avec vous, doit bientôt retourner à Salamanque ; ses études seront finies dans six mois.

GREGORIO.

Votre mariage tout de suite. Celui de votre fille et de mon fils dans six mois.

RIFADOR.

Quel inconvénient trouveriez-vous à faire part de nos projets à votre famille ?

GREGORIO.

Aucun. Justement j'entends ma femme.

RIFADOR.

Toujours avec ce Tenorio ! Défiez-vous de cet Andaloux.

GREGORIO.

Il ne me trompera pas ; j'ai le coup-d'œil de l'aigle, mon ami ; il m'est tout dévoué ; nous pouvons nous expliquer devant lui.

SCÈNE III.

RIFADOR, FRANCISCA, THERESINA, GREGORIO, TENORIO.

THERESINA.

Je vous salue, mon cher époux.

FRANCISCA.

Bonsoir, mon oncle.

GREGORIO.

Ma chère femme, ma chère nièce, il est temps de vous faire part d'un projet que mon ami Rifador et moi avons formé pour votre bonheur; mais je voudrais que mon fils fût présent.

FRANCISCA.

Le voici.

SCÈNE IV.

RIFADOR, FRANCISCA, THERESINA, GREGORIO, EUGENIO, TENORIO.

EUGENIO.

Mon père, il faut que je retourne à Salamanque.

THERESINA.

Déjà, mon fils!

EUGENIO.

J'étais venu pour vous souhaiter votre fête; voilà quinze jours que j'ai quitté mes professeurs, il faut que je retourne auprès d'eux.

GREGORIO.

Eh bien, mon cher Rifador, vous l'entendez! quelle ar-

deur de s'instruire ! Et quand je pense à la réserve dans laquelle ma femme élève sa nièce...

THERESINA.

Ne m'en faites pas un mérite ; mon devoir, ma tendresse pour elle, mon désir de vous plaire... Ah ! cher Gregorio, il y a un an à pareille époque, nous n'étions pas si tranquilles ; vous sortiez à peine de cette grande maladie....

GREGORIO.

C'est vrai. Mois bien remarquable ! J'y suis né, ma fête s'y trouve, et j'y ai recouvré la santé. Mes enfants, je vous marie.

FRANCISCA.

Moi, mon oncle ?

GREGORIO.

Toi, ma chère, au seigneur Rifador ; et ton cousin à sa fille, l'aimable Béatrix.

RIFADOR.

Puis-je me flatter, charmante Francisca....

FRANCISCA.

Si mon oncle l'ordonne....

RIFADOR.

Douce réponse.

EUGENIO.

Mais ne suis-je pas encore bien jeune. ...

GREGORIO.

Aussi je marie ta cousine dans quelques jours, et toi dans six mois. (*A sa femme.*) J'espère, ma chère amie, que vous approuvez cette double union.

THERESINA.

Puis-je avoir d'autres volontés que les vôtres ?

GREGORIO.

Fort bien. (*Il appelle.*) Juan. Je me sens la tête fatiguée du travail; je vais, pour prendre l'air, vous accompagner jusque chez vous, mon cher Rifador. (*Il appelle.*) Juan.

SCÈNE V.

RIFADOR, FRANCISCA, THERESINA, GREGORIO, EUGENIO, TENORIO, JUAN.

GREGORIO.

Ma canne, mon chapeau, mon manteau. Il n'y a pas jusqu'à ce brave homme de domestique qui ne m'édifie par sa conduite.

TENORIO.

Oui, c'est un bon galego, un peu niais, un peu simple.

GREGORIO, *à Juan, qui lui apporte sa canne, son chapeau et son manteau.*

Souviens-toi bien, Juan, du serment que tu m'as fait par le grand saint Jacques de Galice, de n'avoir ni femme ni maîtresse; je ne veux ni ménage ni libertinage dans ma maison.

JUAN.

Ah! monsieur, j'ai trop de scrupules...

(Il sort.)

GREGORIO.

Heureux alcade, heureux père, heureux époux! j'ai peine à me défendre d'un certain orgueil. La régularité de mœurs de mon valet, les vertus de ma famille, le bon ordre qui règne dans la ville, et tout cela mon ouvrage! Je

ne reçois pas encore tes adieux, mon fils. (*A Rifador.*) Venez, mon ami.

RIFADOR, *à Francisca.*

Ah ! mademoiselle, quel bonheur !...

FRANCISCA.

Mon oncle vous attend, monsieur.

(Rifador sort avec Gregorio.)

SCÈNE VI.

FRANCISCA, THERESINA, TENORIO, EUGENIO.

THÉRESINA, *bas à Tenorio.*

Ma nièce et moi nous avons quelque chose à dire au seigneur Tenorio. (*Haut à Eugenio.*) Tu nous quittes, mon fils ?

EUGENIO.

Je rentre dans ma chambre pour achever mon portemanteau. (*Bas à Tenorio.*) Attends-moi ; dès que tu seras seul, je reviens te trouver.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FRANCISCA, THERESINA, TENORIO.

FRANCISCA, *soupirant.*

Ah !

THERESINA.

Pourquoi ce soupir, mademoiselle ? Je conviens qu'il y a des gens plus aimables que le seigneur Rifador ; mais puisque votre oncle l'a choisi.... Or çà, mon cher Tenorio, j'ai le plus profond respect, la plus vive tendresse

pour mon mari; mais n'est-il pas cruel qu'il tienne sa femme et sa nièce dans la retraite la plus absolue, qu'il ne nous soit permis de prendre part à aucun plaisir, à aucun divertissement?

TENORIO.

Je suis encore à concevoir comment un homme d'esprit comme monsieur Gregorio a pu conserver les mœurs et la jalousie des anciens Espagnols. Tout cela vient de ce méchant Rifador.... Mais j'oublie que c'est votre gendre futur, et que je ne dois pas en dire de mal.

THERESINA.

Son caractère est un peu triste; mais la place de monsieur Gregorio est plus honorable que lucrative. Rifador est riche.

TENORIO.

Vraiment! il a été procureur, intendant, et le voilà greffier.

THERESINA.

Moi qui n'ai jamais vu de bal masqué!.... quel mal y aurait-il donc d'aller à celui-ci, le rendez-vous de toute la belle société de Molorido? ma nièce en meurt d'envie.

FRANCISCA.

Moi, ma tante?

THERESINA.

Oui, vous, mademoiselle, et moi aussi pour vous accompagner. Je me suis gardée d'en parler à monsieur Gregorio: il aurait refusé. Comment nous y prendre pour aller au bal à son insçu?

TENORIO.

A l'insçu de l'alcade, qui sait tout, à qui je dois tout dire.

THERESINA.

Ah! si tu voulais nous seconder.... Monsieur Gregorio se retire de bonne heure. (*En soupirant.*) Nous avons un appartement séparé. Dès qu'il est rentré dans sa chambre je sors de la mienne, ma nièce me joint; en t'en allant, tu nous tiens ouverte la petite porte dérobée.

TENORIO.

Je mets Juan dans votre confidence.

THERESINA.

Juan?

TENORIO.

C'est lui qui, demain matin de bonne heure, ira vous ouvrir la petite porte; il ne nous trahira pas : j'en fais ce que je veux. Moi, je ne vous vois pas au bal, et dans mon rapport à l'alcade je parle de tout le monde, excepté de vous.

THERESINA.

Ah! tu es un garçon charmant! Mais remerciez donc, mademoiselle; dites donc que c'est vous qui brûlez d'aller au bal.

FRANCISCA.

Puisque vous le voulez, ma tante....

THERESINA.

Comment, puisque je le veux; mais voyez comme elle répond. Je ne la reconnais plus depuis les deux mois qu'elle a passés à la campagne de ma sœur; elle est inquiète, rêveuse. Il faut nous occuper de nos déguise-

ments, ils seront délicieux: deux habits de bergères d'une fraîcheur, d'une élégance ! personne ne nous reconnaîtra. Oh ! comme je vais m'amuser au bal ! Demain, mon cher Tenorio, je fais porter chez toi du chocolat excellent, et deux caisses de conserve de citrons de Grenade.

TENORIO.

Je vous respecte trop pour vous refuser.

(Theresina sort avec sa nièce.)

SCÈNE VIII.

TENORIO, EUGENIO.

EUGENIO, *sortant de sa chambre.*

Ma mère est partie; écoute, j'ai besoin de toi. J'ai déjà éprouvé ton zèle; prends cette bourse.

(Il offre une bourse à Tenorio.)

TENORIO, *prenant la bourse.*

Je vous suis voué d'inclination.

EUGENIO.

Mon mariage avec la fille de Rifador ne se fera pas. Je suis amoureux d'une autre femme.

TENORIO.

Je le sais; d'une jeune étrangère arrivée presqu'en même temps que vous à Molorido, logée à l'auberge de la Fontaine d'or, qui se fait nommer dona Antonia, qui n'a pour suivante qu'une vieille duègne; vous la suivez partout, dans les rues, dans les promenades; vous allez soupirer et pincer de la guitare sous ses fenêtres, couvert d'un grand manteau brun, sous lequel vous vous croyez parfaitement déguisé. Vous faites le rangé, le studieux;

mais vous n'en êtes pas moins en effet le jeune homme le plus vif que je connaisse. Suis-je bien instruit? Ai-je de mauvais renseignements? Faut-il dire tout cela à monsieur votre père?

EUGENIO.

Garde-t'en bien; mais ce que tu sais, mon père ne tarderait pas à le savoir par d'autres : c'est pour l'éviter que je veux feindre de partir cette nuit pour Salamanque. Je pars en effet, je fais le tour de la ville, je rentre par un faubourg éloigné de ce quartier; il faut que tu m'y trouves une petite chambre garnie, dans laquelle je me cache le jour, et dont je sors tous les soirs pour aller donner des sérénades à la belle Antonia.

TENORIO.

Et si je vous surprends en faisant ma ronde avec les alguasils?

EUGENIO.

Tu te tairas. Je serai masqué, déguisé; je me dis un pauvre étudiant, sollicitant la bienfaisance des âmes généreuses pour acheter des livres ou continuer ma route.

TENORIO.

Et monsieur votre père qui vient de me charger précisément d'aller chez dona Antonia, de savoir quelle est cette femme!

EUGENIO.

O ciel! aurait-il quelque soupçon?

TENORIO.

Il ne sait rien, il ne saura rien.

EUGENIO.

Oh ! cher Tenorio, s'il t'était possible de dire un mot en ma faveur à la belle Antonia.... Je souffre de tromper mon père, je l'aime, je le respecte ; mais il le faut.

TENORIO.

Mais quel est votre but ? Cette femme est-elle digne de vous ?

EUGENIO.

Ah ! demande plutôt si je suis digne d'elle. Je ne lui ai pas parlé, je me suis senti tout d'un coup arrêté par la sévérité de son regard ; mais qui sait si elle ne prend pas intérêt à moi ? Elle ne devait rester qu'une nuit à Molorido, et voilà dix jours qu'elle retarde son départ. Je lui parlerai, je me jetterai à ses pieds, je l'attendrirai, je l'épouserai ; elle n'est pas mariée, elle ne peut pas l'être ; elle est trop jeune, elle ne me connaît pas pour le fils de l'alcade, elle ne peut pas savoir qui je suis. Sept heures ! Ciel ! elle va sortir suivant son usage, je ne veux pas manquer l'instant de la voir : je cours et je reviens ; surtout le plus grand secret.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

FRANCISCA, TENORIO.

TENORIO, *seul un instant.*

VOILA un jeune homme qui fait joliment ses études.

FRANCISCA, *entrant avec précaution.*

Etes-vous seul, monsieur Tenorio ?

TENORIO.

Oui, mademoiselle ; mais qu'est-ce ? vous tremblez !

FRANCISCA.

Ah ! monsieur Tenorio, je n'ose.... je crains.... et cependant c'est à vous seul que je puis me confier.

TENORIO.

Vous aussi ! vous auriez une confidence à me faire ?

FRANCISCA.

Oh ! moi, quoique ma tante en dise, je me soucie fort peu d'aller au bal ; mais....

TENORIO.

Mais....

FRANCISCA.

Je voudrais bien ne pas épouser monsieur Rifador.

TENORIO.

Je le crois bien.

FRANCISCA.

Je n'oserais jamais résister à mon oncle. J'aime mon cousin de tout mon cœur ; mais je n'ose me confier à lui. Il est si sage !

TENORIO.

Si sage !

FRANCISCA.

Vous que mon oncle est habitué à croire, et qui avez, à ce qu'on dit, tant de ressources dans l'esprit pour arriver à ce que vous voulez, ne pourriez-vous donc trouver quelque moyen d'empêcher ce fatal mariage ?

TENORIO.

J'en trouverai, mademoiselle.

FRANCISCA.

Vraiment ? ah ! comment reconnaître....

TENORIO.

Le bonheur de servir une aussi aimable personne, le bonheur de faire enrager mon ami Rifador, voilà ma récompense. Un méchant caractère, une fortune acquise.... Dieu sait comment; cinquante ans, quoiqu'il ne s'en donne que quarante-cinq.

FRANCISCA.

Oh ! s'il n'avait contre lui que son âge, je saurais vaincre ma répugnance pour obéir à mon oncle ; mais....

TENORIO.

Mais.... Vous en aimez un autre peut-être ?

FRANCISCA.

Non ; mais à la campagne chez mon autre tante, la señora Eleonora.... il y avait un régiment en garnison dans la ville voisine, et tous les matins je voyais devant mes fenêtres un jeune officier.

TENORIO.

Voilà la date de votre mélancolie expliquée.

FRANCISCA.

Je ne connais pas sa famille, je ne sais pas son nom, je n'ai jamais osé en dire un mot à personne ; mais toutes les fois que je croyais ne pouvoir être aperçue que de lui, je levais ma jalousie ; il me paraissait si joyeux, si reconnaissant, que je me serais reproché de ne pas lui donner ce contentement. A la promenade où il nous suivait, je levais sans affectation ma mantille avec mon éventail pour qu'il eût le loisir de me voir. Son régiment a changé de

garnison, je suis revenue chez mon tuteur, je ne l'ai plus revu ; mais j'y pense toujours. Vous voyez bien qu'on ne peut pas encore appeler cela de l'amour.

TENORIO, *à part.*

Quelle sympathie entre le cousin et la cousine. (*Haut.*) Voulez-vous suivre mon conseil, mademoiselle? n'épousez pas Rifador; mais oubliez ce jeune officier.

FRANCISCA.

Je le voudrais, que je ne pourrais y parvenir : mais je ne le veux pas. Quand je suis seule j'éprouve tant de douceur à me rappeler ses traits.

TENORIO.

Quelle apparence que jamais vous le revoyiez ?

FRANCISCA.

Oh ! je le reverrai, je le demande avec trop de ferveur à ma sainte patrone pour que ma prière ne soit pas exaucée : mais je tremble que ma tante ne nous surprenne. Quel service vous m'aurez rendu, mon bon monsieur Tenorio, si je vous dois de ne pas épouser le greffier.

(Elle sort.)

TENORIO *seul.*

Me voilà le confident de toute la famille !

SCÈNE X.

TENORIO, JUAN.

JUAN.

VOTRE serviteur, monsieur Tenorio.

TENORIO.

C'est toi, Juan? Eh bien, as-tu aussi quelque secrèt à

me confier ? Oh non ! il y a long-temps que l'affaire est faite. Comment va le ménage ?

JUAN.

Taisez-vous donc ; si monsieur rentrait et vous entendait, je serais un homme perdu.

TENORIO.

Conviens que le seigneur Gregorio a été bien injuste d'exiger de toi par serment que tu n'aurais ni femme ni maîtresse. A ton âge, pauvre garçon ! Heureusement ton ami Tenorio était là pour te protéger et favoriser tes amours ; je ne m'en serais pas mêlé s'il n'avait été question de mariage. La senora Catalina, ta femme, est une personne fort estimable, qui fait son métier de louer des chambres garnies, en femme discrète, économe et prudente.

JUAN.

J'ai beau faire : je me reproche d'avoir trompé mon maître. je sais bien que j'ai fait une restriction mentale en prononçant mon serment. Monsieur Gregorio me prit à son service dans un moment où je détestais toutes les femmes. J'avais été trompé si cruellement ! Deux jours après, je vis la belle Catalina. Adieu toute ma haine. Cependant si vous ne m'aviez pas encouragé, je n'aurais pas épousé.

TENORIO.

Et moi je te dis que ton mariage à l'insçu de ton maître est un petit péché si mince, si mince, qu'il ne peut t'empêcher d'entrer tout droit en paradis, si d'ailleurs tu te conduis bien avec ta femme.

JUAN.

Mais se conduit-elle bien avec moi ? C'est cruel pour un mari délicat de ne pouvoir habiter avec sa femme.

TENORIO.

Mais moi, dont le métier est de surveiller tout le monde, je te réponds d'elle.

JUAN.

Mais qui me répond de vous ?

TENORIO.

C'est de moi que tu serais jaloux ?

JUAN.

Je le suis de tout le monde, monsieur Tenorio.

SCÈNE XI.

TENORIO, CATALINA, JUAN.

CATALINA.

Peut-on entrer ?

TENORIO.

Eh ! c'est la belle Catalina.

JUAN.

Que venez-vous faire ici ? Sortez, si l'on vous voyait.... Ah Dieu !

CATALINA.

Je viens de rencontrer ton bourru d'alcade avec son greffier, et je n'ai pu résister au désir de dire un petit bonsoir à mon cher mari.

TENORIO.

Ne lui parlez pas, il boude, il est jaloux.

CATALINA.

De qui ?

TENORIO.

De moi.

CATALINA.

Je t'aime de tout mon cœur, Juan ; mais si tu veux que je sois fidèle, ne sois pas jaloux.

TENORIO.

Moi, trahir un ami ! un ami dont j'ai fait le mariage ! Par le grand saint de ton pays, j'en suis incapable.

CATALINA.

Puisque je ne peux jouir de la société de mon mari, il faut bien que j'aie un cortejo qui m'accompagne à la promenade. Rassure-toi, mon bon Galicien ; je t'ai épousé par inclination, parce que tu es joli garçon et que tu as un bon caractère ; n'en change pas, et je t'aimerai toujours.

JUAN.

A la bonne heure ; mais va-t'en.

CATALINA.

Que c'est fâcheux de cacher un mariage dont on se fait gloire ! Je trouve votre alcade plaisant de ne pas vouloir que son valet ait une femme. Il en a bien une, lui. Qu'il vienne, je me sens en train de lui dire toutes ses vérités.

JUAN.

Si tu t'en avises, je m'en irai si loin, si loin....

CATALINA.

Comment ! tu t'en iras ?

TENORIO.

Eh ! calmez-vous, mes amis ; n'aurez-vous donc pas tout le temps de vous disputer quand votre mariage sera public et tranquille comme tant d'autres ?

SCÈNE XII.

EUGENIO, TENORIO, JUAN, CATALINA.

EUGENIO.

Je l'ai revue ; plus belle que jamais ! Ciel ! Juan et une femme. (*Bas à Tenorio.*) Eh bien, Tenorio, m'as-tu trouvé une chambre ?

TENORIO, *haut.*

Oui, monsieur ; vous logerez chez la senora Catalina, que voici, qui tient un hôtel garni dans le petit faubourg, et qui de plus est la femme de Juan, votre serviteur.

EUGENIO.

Eh quoi ! Juan est marié ?

JUAN.

Mon jeune maître logé chez ma femme !

TENORIO.

Oui, malgré le serment qu'il a fait à votre père, Juan est l'époux de cette aimable personne. Oui, ton jeune maître fait semblant de partir ce soir pour Salamanque ; mais il va loger secrètement chez Catalina. Ne sois pas jaloux de lui, il adore une autre femme.

CATALINA.

Loger le fils de l'alcade à son insçu !

JUAN.

Ah ! mon Dieu ! J'en suis tout effrayé.

TENORIO.

Je veille à tout, je vous protège. Beaucoup d'argent à gagner, mon cher Juan.

EUGENIO.

Comptez sur moi, fixez le prix.

JUAN.

De l'argent à gagner !

TENORIO, *à Catalina.*

Allez vite préparer la chambre du seigneur Eugenio. (*A Juan.*) Va m'attendre au café de la place. (*A Eugenio.*) Retournez auprès de votre mère ; séparons-nous.

EUGENIO.

Je m'abandonne à toi.

(Il sort.)

JUAN.

Il a une effronterie qui me rassure.

(Il sort.)

CATALINA.

A tantôt, mon bon petit mari.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

TENORIO SEUL.

Vive la sagacité du seigneur alcade ; il sait les secrets de tous les ménages ; mais il ne sait pas que sa femme aime les bals masqués, que sa nièce rêve à un jeune inconnu, que son fils soupire pour une dame étrangère,

que Juan, son valet, est marié, et que moi, qui lui rends un compte fidèle de tout ce qui se passe chez les autres, je me trouve entraîné par intérêt, par compassion, par générosité, à ne pas lui dire un mot de ce qui se passe chez lui.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JUAN, DON ANDRÉ.

JUAN.

Entrez, monsieur, entrez. Monsieur est un voyageur qui vient faire viser son passe-port, n'est-ce pas?

DON ANDRÉ.

Précisément.

JUAN.

Je vais avertir le seigneur alcade. Peut-on sans indiscrétion demander le nom de monsieur?

DON ANDRÉ.

Don André de Caravajal.

JUAN.

C'est à merveille, je cours.... Monsieur va-t-il à Madrid, ou en revient-il?

DON ANDRÉ.

J'y vais.

JUAN.

Je ne sais pas pourquoi; mais j'ai dans l'idée que monsieur est militaire.

DON ANDRÉ.

Oui.

JUAN.

Ainsi, monsieur voyage par congé? ou peut-être a-t-il une mission de son colonel

DON ANDRÉ.

Vous êtes curieux, mon ami.

JUAN.

C'est vrai; cela m'est ordonné. Le seigneur alcade m'a choisi exprès bavard et questionneur.

DON ANDRÉ.

Pour faire causer les personnes qui s'adressent à lui?

JUAN.

C'est ma consigne.

DON ANDRÉ.

Et vous me le dites?

JUAN.

Ah! monsieur, quand on voit qu'on a affaire à des gens comme il faut....(*A part.*) Quand je pense à ma femme et à toutes les confidences que Tenorio vient de me faire.... (*Haut.*) Ne vous impatientez pas, monsieur; je cours prévenir l'alcade.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DON ANDRÉ seul.

Pauvre sœur! te retrouverai-je à Madrid? Mariée par nos parents au plus cruel des hommes, forcée de fuir, de te réfugier dans un couvent.... Mais enfin la mort de ton mari te rend ta liberté. Que ton exemple est bien fait pour me fortifier dans ma résolution de ne point me marier par intérêt! Ah! si je retrouvais cette jeune personne dont les traits m'ont frappé si vivement cet automne à ma garnison.... Allons, de la gaieté, du cou-

rage, n'envisageons que le beau côté des choses. Ma sœur sera heureuse, je retrouverai ma jeune inconnue.... ou quelque autre qui lui ressemblera.

SCÈNE III.

JUAN, GREGORIO, DON ANDRÉ.

JUAN, *à Gregorio.*

Oui, seigneur, il est militaire, il va à Madrid, et il se nomme don André de Car...Caravajal.

GREGORIO.

C'est bon, tu te formes; laisse-nous. (*Juan sort.*) (*A don André.*) Mille pardons de vous avoir fait attendre, seigneur. Il ne fallait pas vous déranger. Vous pouviez m'envoyer votre passe-port.

DON ANDRÉ, *remettant son passe-port.*

Trop heureux de saisir cette occasion de saluer un magistrat distingué.

GREGORIO.

Ah! distingué..... Je fais de mon mieux. Comment avez-vous trouvé les routes aux environs de Molorido?

DON ANDRÉ.

Superbes. On reconnaît à deux lieues à la ronde les soins d'un véritable administrateur.

GREGORIO, *après avoir examiné le pa se-port.*

Passe-port parfaitement en règle; les yeux grands et bleus..... bouche de même...... capitaine au régiment des carabiniers, don André de Caravajal......

bonne famille. J'ai étudié à Alcala avec un Gusman de Caravajal.

DON ANDRÉ.

C'est mon cousin.

GREGORIO, *visant le passe-port.*

Ravi d'avoir l'honneur de vous voir. Monsieur ne fait que passer à Molorido ? Ne soyez point surpris de mes questions, c'est ma méthode d'interroger toutes les personnes que je rencontre ; mais à moins qu'elles ne me paraissent suspectes, je leur passe de ne pas me répondre.

DON ANDRÉ.

Je n'ai aucun motif de cacher le but de mon voyage ; j'ai obtenu un congé pour aller surveiller les intérêts d'une sœur dont le mari est mort il y a bientôt un an. Elle avait été si malheureuse avec lui, qu'elle fut obligée de chercher un asile dans un couvent de Portugal. Je n'ai point reçu de ses nouvelles depuis long-temps ; mais j'espère la trouver à Madrid ; je passerai cette nuit à Molorido, et demain je poursuis ma route.

GREGORIO.

Demain. Je suis fâché que vous ne restiez pas quelques jours. Il ne m'appartient pas de vanter mon administration ; mais vous seriez content des mœurs et du caractère de nos habitants ; ils sont polis, aimables, hospitaliers, grands amateurs de fêtes et de plaisirs.

DON ANDRÉ.

C'est un goût que je partage avec eux.

GREGORIO.

C'est tout simple, à votre âge ! Nous avons ce soir un bal paré et masqué.

DON ANDRÉ.

Un bal ! vous en serez ?

GREGORIO.

Non. Un alcade ! Vous me direz que je pourrais me déguiser ; mais jugez quel scandale, si j'étais reconnu. Ce n'est pas que nous ayons ici des gens bien habiles. Excepté moi et mon greffier, il n'y a pas grand esprit à Molorido ; mais ma goutte, et mon travail ! C'est une place si importante que la mienne. Au surplus, notre bal sera magnifique et très-varié en mascarades ingénieuses.

DON ANDRÉ.

Vous augmentez mes regrets de quitter si brusquement votre ville.

GREGORIO.

Qui vous empêche d'aller cette nuit au bal ?

DON ANDRÉ.

Qu'y ferais-je ? Je ne connais aucune de vos dames.

GREGORIO.

Par conséquent, aucune ne vous reconnaîtrait.

DON ANDRÉ.

Mais je n'aurais rien à leur dire. J'irai cependant. Je ne hais pas la danse, et j'aime beaucoup les jolies femmes. Si je ne dis rien, j'admirerai.

GREGORIO.

Voilà ce que c'est ; mais attendez donc.... Une idée

bizarre et lumineuse. Voulez-vous passer une soirée agréable ?

DON ANDRÉ.

Je ne refuse jamais l'occasion.

GREGORIO.

Vous ne connaissez absolument personne à Molorido ?

DON ANDRÉ.

Personne.

GREGORIO.

Je connais tout le monde, moi ; et je peux vous dépeindre si bien la taille, la tournure, la démarche de chacune de nos dames, que vous reconnaîtrez au premier coup-d'œil toutes celles qui ne seront pas masquées, et peut-être même celles qui seront le mieux déguisées ; vous vous habillerez en turc, en sauvage, comme vous voudrez.

DON ANDRÉ.

Je pourrais même ne pas mettre de masque ; on ne m'en reconnaîtrait pas davantage.

GREGORIO.

C'est vrai ; mais il faut un masque pour rendre la chose plus piquante. Je vous mets au fait de mille petites anecdotes, mille petits secrets innocents ; point de méchancetés, toutefois ; les méchancetés dites au bal amènent trop souvent des catastrophes. Voyez-vous d'ici l'inquiétude, le désespoir de toutes nos belles ? Mais quel est donc cet homme si bien instruit ? Comment sait-il ce qu'il sait ?

DON ANDRÉ.

Cela serait charmant.

GREGORIO.

Je mets une petite condition aux confidences que je vais vous faire. Grâce à ces secrets, vous en apprendrez d'autres que je ne connais pas : c'est difficile ; mais cela se peut. Promettez-moi que demain, avant de vous mettre en route, vous viendrez me rendre compte de tout ce que vous aurez appris.

DON ANDRÉ.

Je m'y engage..

GREGORIO, *à part.*

Oh ! judicieux et toujours vigilant Gregorio ! là, faire tourner à l'avantage de ma place l'occasion d'un voyageur qui passe dans la ville !

DON ANDRÉ, *à part.*

Qui sait si parmi les beautés de Molorido.... (*Haut.*) Je cherche depuis si long-temps une femme qui me convienne ; non pour la fortune, j'en ai assez ; mais pour l'esprit, le caractère.....

GREGORIO.

Eh ! eh ! s'il allait résulter de votre apparition au bal.... amour, passion, mariage. Ne perdons pas de temps, commençons notre revue.....

DON ANDRÉ.

Par votre femme, seigneur alcade. Vous êtes marié ?

GREGORIO.

Oui, monsieur ; et j'ai un fils qui fait ma gloire et mon bonheur. De plus je suis le tuteur d'une nièce charmante. Mais ni ma femme ni ma nièce ne seront au bal : ce sont des personnes sages, discrètes.... Hors sa passion pour

moi, ma femme est d'une froideur, d'une insensibilité; cela me contrarie quelquefois; mais les autres! Ah! nous avons des coquettes, et des femmes sensibles.... en quantité. Par exemple : la nièce du doyen, petite, grasse, grasseyant et sentimentale; la fille du vieil avocat, grande, maigre, une voix d'homme, un cœur tendre..... la cousine du parfumeur.....

SCÈNE IV.

JUAN, GREGORIO, DON ANDRÉ.

JUAN.

Monsieur.

GREGORIO.

Qu'est-ce?

JUAN.

Tenorio est là avec une jeune dame et une espèce de duègne.

GREGORIO.

Fais entrer dans cette salle, je reviens dans l'instant. Passons dans mon appartement, nous y serons plus à l'abri des importuns.

DON ANDRÉ.

Une jeune dame! serait-ce une de celles que je dois inquiéter au bal?

GREGORIO.

Non, c'est une certaine étrangère que, faute de grandes affaires, je suis bien aise d'interroger pour me tenir en haleine.

DON ANDRÉ.

Je voudrais bien la voir.

GREGORIO.

Non pas, s'il vous plaît; de la discrétion.

DON ANDRÉ.

Envers moi, à qui vous allez révéler toutes les anecdotes.....

GREGORIO.

C'est bien différent. Que vais-je vous dire ! des misères, des bagatelles..... Mais cette dame qui se cache à tous les yeux.... Qui sait s'il ne s'agit pas de la fortune, de la vie, de l'honneur.... Venez, vous aurez bien d'autres belles à voir à Molorido.

DON ANDRÉ.

Je brûle d'avoir le signalement de toutes vos dames.

(Ils entrent dans le cabinet de Gregorio.)

SCÈNE V.

JUAN seul.

Entrez, entrez, madame.... Je pense toujours à ma femme.... Celle de l'alcade qui va au bal à l'insçu de son mari ! Pourvu que ce damné Rifador ne parvienne pas à découvrir toutes nos intrigues. Entrez donc, seigneur Tenorio.

SCÈNE VI.

JUAN, DONA ANTONIA, TENORIO.

TENORIO.

Ne vous inquiétez pas de votre gouvernante, madame, la voilà déjà occupée de son rosaire.

JUAN.

Le seigneur alcade est à vous tout à l'heure.

TENORIO, *avançant un fauteuil.*

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

DONA ANTONIA.

Il est assez singulier que votre alcade se permette de faire venir les étrangers qui n'ont point affaire à lui.

JUAN.

Quand on n'a point affaire à lui, il faut qu'il ait affaire à vous.

TENORIO.

Remarquez, je vous prie, qu'il se bornait à vous demander la permission d'aller vous voir.

DONA ANTONIA.

J'ai préféré venir le trouver.

JUAN.

Oh ! quand madame ne serait venue que demain. . . .

DONA ANTONIA.

Je n'aime point à remettre au lendemain ce que je peux faire à l'instant ; c'est dans mon caractère.

JUAN.

Ce n'est pas le mien ; j'aime tant à me reposer : j'ai toujours envie de dormir.

TENORIO.

Allons, laisse-nous.

JUAN, *bas à Tenorio.*

Voilà une belle personne, monsieur Tenorio.

TENORIO, *bas à Juan.*

Je dirai à ta femme que tu t'avises de remarquer la beauté des autres.

JUAN, *de même.*

Ne parlez donc pas de ma femme dans cette maison ; vous me faites trembler.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DONA ANTONIA, TENORIO.

DONA ANTONIA.

Que veut-on ?

TENORIO.

J'ai trop de preuves de la courtoisie du seigneur alcade pour ne pas être persuadé que vous serez contente de lui.

DONA ANTONIA.

Je n'ai de compte à rendre de ma conduite à personne ; je ne demande de service à personne.

TENORIO.

Enfin, madame, vous ne pouvez nier que plusieurs jeunes gens de la ville ont fait des tentatives pour parvenir à vous plaire....

DONA ANTONIA.

Suis-je responsable des démarches de vos jeunes étourdis ?

TENORIO.

Qu'il y en a un surtout qui semble épier le moment où vous sortez pour vous suivre, qui passe les journées en contemplation devant vos fenêtres.

DONA ANTONIA.

Au moins, celui-là a-t-il de la discrétion.

TENORIO.

Vous l'avez donc remarqué ?

DONA ANTONIA.

Croyez-vous que je ne sois point importunée, offensée même de cette obstination à se trouver sans cesse sur mes pas ? Sais-je seulement ce que c'est que ce jeune homme ?

TENORIO.

Vous ne connaissez ni son nom ni sa famille ?

DONA ANTONIA.

Et je n'ai aucun désir d'être plus instruite. Vous le connaissez apparemment ?

TENORIO.

Beaucoup, madame, et je m'y intéresse. Il meurt d'amour pour vous. C'est un jeune homme charmant, plein d'esprit, de sentiments, modeste, timide, de bonne famille. N'aurez-vous point pitié de lui ?

DONA ANTONIA.

Est-ce pour entendre de pareils discours que le seigneur alcade vous a député vers moi ?

TENORIO.

Pas tout-à-fait ; mais j'en profite pour essayer de vous attendrir en faveur d'un ami.

DONA ANTONIA.

N'y comptez pas.

TENORIO.

Vous ne dites pas cela d'un ton bien décidé.

DONA ANTONIA.

Oh ! je suis fermement résolue....

GREGORIO, *dans la coulisse.*

Juan.

TENORIO.

Voici le seigneur alcade.

SCÈNE VIII.

DONA ANTONIA, GREGORIO, TENORIO.

GREGORIO, *en entrant.*

Reconduis le seigneur don André. Votre serviteur.

DONA ANTONIA.

Don André !

GREGORIO.

Madame est sans doute cette étrangère ?

TENORIO.

Elle-même.

GREGORIO, *à Tenorio.*

Elle est fort bien. Beauté antique. (*Haut.*) Ne vous formalisez pas, belle et honorable dame, de la démarche que Tenorio, mon secrétaire, a faite auprès de vous par mon ordre. Quant à moi, en voyant tant d'attraits, je ne peux que rendre grâces aux devoirs de ma place, qui me procurent le bonheur de vous faire ma révérence.

DONA ANTONIA.

C'est chercher à adoucir de la manière la plus galante ce que la visite à laquelle vous me forcez peut avoir de désagréable ; mais, je vous prie, quel est ce don André qui vous quitte ?

GREGORIO.

Ce don André? c'est un habitant de cette ville, que vous ne pouvez connaître. (*A part.*) Peste! il ne faut pas qu'on soupçonne mon petit complot pour lui.

TENORIO, *à part.*

Don André! habitant de cette ville! Est-ce que le seigneur alcade voudrait avoir des secrets avec moi?

DONA ANTONIA.

Maintenant, monsieur, que voulez-vous de moi?

GREGORIO.

Madame, vous êtes arrivée le jour de saint Athanase à cinq heures du soir; vous ne deviez passer qu'une nuit à Molorido; vous aviez demandé des chevaux pour le lendemain: tout à coup vous changez d'idée, et voilà dix jours que vous habitez notre ville; vous vivez d'une manière fort retirée, vous sortez peu, vous ne recevez personne.

DONA ANTONIA.

Eh bien, monsieur, où trouvez-vous là rien qui me vaille l'honneur d'être recherchée par le seigneur alcade? Le bon ordre et la tranquillité de votre ville sont-ils dans le cas d'être compromis par ma conduite?

GREGORIO.

Madame, l'obscurité dont vous vous environnez doit éveiller la sollicitude d'un bon magistrat. Plusieurs fils de famille ont exprimé tout haut leur admiration pour vos charmes.... admiration que je partage. J'aurais pu interroger et faire parler votre camariste; j'aime mieux m'adresser à vous. Songez qu'un alcade est un tendre père, un

discret directeur, dans le sein duquel on peut verser tous ses secrets. Etes-vous femme, fille ou veuve ? Quel est le motif, quel est le but de votre voyage et de votre séjour à Molorido ? Vous plaît-il de ne vous confier qu'à moi ? je vais faire retirer cet homme.

DONA ANTONIA.

Je peux parler devant tout le monde : je me nomme dona Antonia ; je suis veuve. J'allais à Madrid pour des affaires de famille ; mais j'ai pensé que je ne devais m'y rendre que bien certaine d'y trouver un parent aujourd'hui mon unique appui : je lui ai écrit ; j'attends sa réponse à Molorido. Voilà tout.

GREGORIO.

Voilà tout. Madame, madame, ces renseignements ne laissent pas que d'être un peu brefs. Vous vous nommez dona Antonia ? mais votre nom de famille ? Vous êtes veuve ? de qui ? Vous allez à Madrid chercher un parent ? quel parent ? un oncle, un frère ou un cousin ?

DONA ANTONIA.

Seigneur alcade, ces questions ne passent-elles pas les droits que peut vous donner votre ministère ? Surveillez mes actions ; mais attendez qu'elles vous paraissent répréhensibles pour exiger de moi plus que je ne vous ai dit.

GREGORIO, *bas à Tenorio.*

Très-bien répondu ; mais il y a là un mystère.

TENORIO.

C'est mon avis.

DONA ANTONIA.

Eh bien ! seigneur alcade ?

GREGORIO.

Eh bien ! madame, ce n'est plus un alcade, c'est un ami qui s'adresse à vous. Il est impossible qu'une eune et jolie femme comme vous se condamne à vivre ainsi dans la retraite sans quelque grave motif. Avez-vous essuyé quelque malheur ? Fuyez-vous la tyrannie d'un père ? Puis-je vous être utile ? disposez de mon crédit ; comptez sur mes secours.

DONA ANTONIA.

Le seigneur alcade n'a-t-il pas autre chose à me dire ?

GREGORIO.

Moi ?.... rien ; sinon que vous êtes belle, que vous êtes charmante, et que....

DONA ANTONIA.

Souffrez que je me retire.

GREGORIO.

Comment ! quoi ! sitôt ?.... Me sera-t-il permis de vous rendre mes devoirs ?

DONA ANTONIA.

Mon caractère et ma situation me font désirer la retraite la plus absolue.

GREGORIO.

J'entends bien ; et je dois respecter... (*En soupirant.*) Tenorio, reconduis madame.

DONA ANTONIA.

C'est inutile ; j'ai laissé ma camariste dans la première chambre.

GREGORIO.

Au moins, daignez accepter ma main.

(Il sort avec dona Antonia.)

TENORIO.

Il est très-galant, notre alcade.

SCÈNE IX.

TENORIO, EUGENIO.

EUGENIO.

J'ATTENDAIS avec impatience le résultat de l'entretien.

TENORIO.

Rien qui doive vous alarmer. Il n'a point été question de vous devant votre père. Avec moi, on a affecté de très-peu se soucier de votre amour; mais on vous a remarqué, et l'on est, je crois, très-disposé à vous aimer.

EUGENIO.

Ah! je suis le plus heureux des hommes.

TENORIO.

Sortez vite, votre père revient.

(Eugenio entre dans sa chambre.)

SCÈNE X.

GREGORIO, TENORIO.

GREGORIO.

DE la noblesse, de la dignité, beaucoup de dignité; c'est une actrice ou une infante qui voyage incognito.

TENORIO.

Ma foi....

GREGORIO.

Parmi les jeunes gens épris de sa beauté, on en remarque un surtout couvert d'un grand manteau brun ; sais-tu qui ?

TENORIO.

J'ai des soupçons.

GREGORIO.

Qui soupçonnes-tu ?

TENORIO.

Eh mais !.... le fils du corrégidor de Salamanque a, comme vous le savez, un oncle chanoine de notre cathédrale. Notez que depuis quelque temps le neveu vient très-souvent voir son oncle.

GREGORIO.

Oh ! oh ! tandis que le père fait la police à Salamanque, le fils viendrait faire le galant à Molorido.

TENORIO.

C'est une affaire à éclaircir.

GREGORIO.

Je ne serais pas fâché de donner une leçon de surveillance à mon confrère ; car enfin, sauf le titre, un corrégidor ! c'est un confrère.

TENORIO.

Parbleu !

GREGORIO.

Voici l'heure où le bal va commencer ; as-tu veillé à ce que rien de ce qui s'y passera ne puisse m'échapper.

TENORIO.

Oui, seigneur.

GREGORIO.

De mon côté, j'ai pris mes précautions.

TENORIO.

Comment ?

GREGORIO.

Rien, rien.

TENORIO.

Qu'est-ce donc que ce don André dont vous parliez tout à l'heure ?

GREGORIO.

Ah ! tu veux tout savoir ; et si je ne veux pas te le dire ? Songe qu'au moment où tu y penses le moins, je te fais surveiller, toi que je charge de surveiller les autres.

TENORIO.

A votre aise, monsieur.

GREGORIO.

Cette femme-là cache quelque profonde passion.

TENORIO.

Quelle femme ?

GREGORIO.

La belle étrangère.

TENORIO.

Ah ! monsieur Gregorio, les jolies femmes vous occupent beaucoup.

GREGORIO.

Oh non, ce n'est pas ce que tu penses. Chut, voici ma femme ; non, c'est mon fils.

SCÈNE XI.

GREGORIO, EUGENIO, TENORIO.

EUGENIO, *à un valet qui est chargé de son porte-manteau.*

Portez cela dans la cour.

GREGORIO.

Eh bien, mon ami, tu es donc toujours décidé à partir ?

EUGENIO.

Oui, mon père, Juan selle mon cheval.

GREGORIO.

Tu pourrais bien attendre à demain matin.

EUGENIO.

Il fait un clair de lune magnifique ; les nuits, en Espagne, sont le meilleur temps pour voyager.

GREGORIO.

Quel zèle ! Il m'enchante.

SCÈNE XII.

FRANCISCA, THERESINA, GREGORIO, TENORIO, EUGENIO.

THERESINA.

Monsieur Gregorio, je vais me retirer dans mon appartement.

GREGORIO.

Déjà.

THERESINA.

Une migraine affreuse....

GREGORIO.

Ah ! pauvre femme ! Et voilà votre fils qui va monter à cheval pour retourner à Salamanque.

THÈRESINA.

Eh quoi ! la nuit, mon fils ?

GREGORIO.

C'est ce que je lui ai dit.

SCÈNE XIII.

NUNÈS, RIFADOR, FRANCISCA, THERESINA, GREGORIO, TENORIO, EUGENIO, JUAN.

JUAN.

Le cheval du seigneur Eugenio est prêt, et voici monsieur Rifador et le commandant Nunès qui viennent prendre les ordres de monsieur.

GREGORIO.

C'est important. Une nuit de bal ! quel beau champ pour la licence et les aventures ! et de là de l'ouvrage pour un alcade.

THERESINA, *bas à Tenorio.*

N'oublie pas de laisser la petite porte ouverte en t'en allant.

TENORIO.

C'est entendu.

EUGENIO, *bas à Tenorio.*

Trouve-toi à la porte de la ville pour me conduire chez Catalina.

TENORIO.

C'est convenu.

GREGORIO.

Je suis à vous tout à l'heure, messieurs. Bonsoir, ma femme ; adieu, mon fils.

FRANCISCA.

Bon voyage, mon cousin.

THERESINA.

Je t'accompagne jusqu'à la porte de la rue.

GREGORIO.

Et moi donc ! Continue, mon ami.... Mais qu'ai-je besoin de te donner des leçons ? Tu vaux mieux que ton père.

TENORIO.

Je veux le voir monter à cheval.

(Tous sortent, hors Nunès et Rifador.)

SCÈNE XIV.

NUNÈS, RIFADOR.

RIFADOR.

Ne remarques-tu pas un air de triomphe dans les yeux de ce coquin de Tenorio ?

NUNÈS.

Cela m'a frappé, et cela me consterne.

RIFADOR.

Le fils et la nièce de l'alcade ne me paraissent pas très-enchantés du double mariage projeté.

NUNÈS.

C'est singulier.

RIFADOR.

Il faudra bien qu'ils prennent leur parti. Quel est mon but? de devenir alcade, et de mettre fin aux propos affreux qu'on tient sur ma fortune. Parce que les personnes dont j'ai été l'intendant étaient prodigues et que je suis économe, parce qu'elles sont ruinées, et que je suis riche, on se chuchote à l'oreille que je suis un fripon; je ne fais pas semblant d'entendre, il faudrait me fâcher. Oh! quand j'aurai de l'autorité.... C'est Tenorio qui les met tous en train.

NUNÈS.

Quel besoin monsieur Gregorio avait-il d'augmenter son administration d'un secrétaire?

RIFADOR.

La besogne allait fort bien avec nous.

NUNÈS.

Et depuis que Tenorio s'en mêle, je ne suis plus rien.

RIFADOR.

Il faut faire chasser cet homme-là.

NUNÈS.

D'abord, dès cette nuit, je reprends mes droits de commandant, et je fais ma ronde sans lui.

RIFADOR.

D'abord, dès que je suis alcade, je te fais capitaine.

NUNÈS.

Chut, voici monsieur Gregorio.

RIFADOR.

Nous reprendrons cet entretien.

SCÈNE XV.

NUNÈS, RIFADOR, GREGORIO, TENORIO, JUAN.

GREGORIO.

Il est parti ; ma femme et ma nièce sont rentrées dans leur appartement : c'est charmant de se retirer ainsi de bonne heure.

TENORIO.

On s'en lève plus tôt, on s'en porte mieux. C'est tout gain.

GREGORIO.

Ah ! cher Rifador ! quel présent je fais à votre fille en lui donnant mon fils ! Quel cadeau je vous fais en vous donnant ma nièce ! Or çà, messieurs, qu'on surveille attentivement tous les lieux publics, les cabarets, les auberges, les hôtels garnis, l'auberge de la Fontaine d'or surtout. Cette étrangère ne m'est pas suspecte, mais elle m'inquiète. Tous ces jeunes gens qui s'avisent de lui faire la cour.... (*A part.*) Ah ! si l'homme au manteau brun était le fils du corrégidor. (*Haut.*) Multipliez les patrouilles et les factions ; s'il arrive quelque événement, réveillez mon greffier ; mon greffier me réveillera s'il juge qu'il y a lieu ; et que chacun de vous vienne me rendre compte, demain matin, de toutes les aventures de la nuit. Je vous souhaite bien le bonsoir.

RIFADOR.

Bonsoir, cher et respectable Gregorio.

(Il sort avec Nunès.)

TENORIO.

Dormez, monsieur ; je vais veiller pour vous.

(Ils sortent, Juan les éclaire.)

SCÈNE XVI.

GREGORIO, JUAN.

GREGORIO.

Quand je pense que ma femme dort peut-être déjà, au moment où toutes les autres femmes de Molorido s'occupent de leur toilette et de leurs intrigues....

JUAN, *suivant Gregorio avec un flambeau à la main.*

Voilà votre flambeau, monsieur.

GREGORIO.

Bonne nuit, Juan.

(Il entre dans sa chambre.)

JUAN.

Bonne nuit, monsieur. (*Seul.*) Je m'en vàs trouver ma femme.... Notre honnête homme d'alcade ne se doute guère qu'il va coucher tout seul dans sa maison.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE SECOND.

La nuit se passe entre le second et le troisième acte.

SCÈNE I.

JUAN seul.

Voila six heures qui viennent de sonner au grand couvent. Ah! sainte vierge! si l'alcade se réveillait!

SCÈNE II.

TENORIO, JUAN.

TENORIO, *entrant mystérieusement.*

Te voilà, Juan?

JUAN.

C'est vous, seigneur Tenorio?

TENORIO.

Je viens de passer devant la redoute; j'ai entendu les violons : on danse encore. La femme et la nièce du seigneur alcade sont-elles rentrées?

JUAN.

Mon Dieu non.

TENORIO.

Elles ne quitteront le bal que les dernières.

JUAN.

L'alcade va se réveiller; tout va se découvrir.

TENORIO.

J'en ai peur. La nuit a été féconde en événements. Ce masque inconnu qui a tourmenté toutes les dames au bal, c'est sans doute ce don André, sur lequel monsieur Gregorio n'a pas voulu s'expliquer.

JUAN.

Un jeune cavalier qui est venu hier soir faire viser son passe-port.

TENORIO.

Ah! ah! monsieur Gregorio, vous envoyez au bal un inconnu!

JUAN.

Avez-vous entendu dire qu'il y avait eu un homme masqué arrêté par la patrouille?

TENORIO.

Oui, vraiment. Garde-toi d'en parler à l'alcade avant que j'aie pris des renseignements sur cette affaire. Et notre jeune Eugenio est-il content de son petit appartement?

JUAN.

Enchanté! il n'était pas rentré quand j'ai quitté ma femme.

TENORIO.

Pas rentré! je tremble....

JUAN.

Nous sommes perdus; j'entends monsieur Gregorio qui sort de sa chambre à coucher.

TENORIO.

Ah! les maudites femmes avec leur passion pour le bal!

SCÈNE III.

JUAN, GREGORIO, TENORIO.

GREGORIO, *en robe de chambre.*

DÉJA ici, Tenorio !

TENORIO.

Déjà levé, monsieur !

GREGORIO.

L'amour du travail, mon ami.

TENORIO.

Quel bienfait du ciel qu'un alcade comme vous ! Vous dormez tandis que les autres sont au bal, vous veillez quand ils dorment.

GREGORIO.

J'ai fait les rêves les plus agréables : je voyais mon fils soutenant avec éclat sa thèse de licence.... Cette dame étrangère.... Or çà, je passe chez ma femme, lui souhaiter le bonjour....

JUAN, *à part.*

Ah ! mon Dieu.

TENORIO.

Chut, monsieur. Madame dort.

JUAN.

Oui, monsieur, elle dort.

GREGORIO.

Elle dort ! En effet, ils est encore de bonne heure.

TENORIO.

Cependant si monsieur veut qu'on frappe tout doucement à sa porte ?

GREGORIO.

Non pas. En attendant qu'elle paraisse, dis-moi, tu as été au bal?

TENORIO.

Oui, monsieur, je rédige mon rapport.

GREGORIO.

Étais-tu masqué?

TENORIO.

J'ai changé cinq à six fois de déguisement.

GREGORIO.

Le bal était-il beau?

TENORIO.

Comme tous les bals: des arlequins, des turcs, des pierrots, des bergères, des dominos, des nonnes, des hermites; c'était fort gai.

GRG ORIO.

Et tu as reconnu tout le monde?

TENORIO.

Tout le monde.

GREGORIO.

Quoi! même un certain masque....

TENORIO.

Ah! monsieur, c'est là que j'ai admiré votre génie; oui, monsieur, votre génie. Moi, qu'on voudrait faire passer pour un homme fin et adroit, je ne suis qu'un enfant auprès de vous; mais je vous ai deviné: c'est vous qui l'avez mis au courant de toutes les intrigues de Molorido; c'est ce cavalier qui est venu faire viser son passe-port, celui que vous nommiez hier devant cette dame, don.... don....

GREGORIO.

Don André. On a été bien étonné, bien inquiet de le voir si instruit?

TENORIO.

Ah! je vous en réponds.

GREGORIO.

C'est ce que je voulais. Eh, dis-moi; cette dame étrangère, et l'homme au manteau brun.... (*On sonne.*) On sonne, je crois.

TENORIO.

Qui peut venir si matin?

JUAN, *à part.*

Ah! mon Dieu! Serait-ce....

GREGORIO.

Eh bien, va donc ouvrir, Juan.

JUAN.

J'y vais, monsieur. (*A part.*) Je me rassure, c'est par la petite porte qu'elles doivent revenir. (*On sonne encore.*) Un moment donc. Ils sont bien pressés.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

GREGORIO, TENORIO.

GREGORIO.

Quel tapage! Cette maudite sonnette va réveiller ma femme.

TENORIO.

Il n'y a point de danger.... C'est ce que je crains, voulais-je dire?

SCÈNE V.

GREGORIO, TENORIO, JUAN.

JUAN.

Monsieur, c'est ce jeune cavalier....

GREGORIO.

Don André? Fais entrer.

JUAN.

Le voilà, monsieur.

TENORIO, *bas à Juan.*

Eh vite, va-t'en te mettre en faction au coin de la petite rue, et reviens m'avertir dès que nos dames paraîtront.

JUAN.

C'est dit.... (*A part.*) Il faut convenir que nous sommes de fiers intrigants.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DON ANDRÉ, GREGORIO, TENORIO.

GREGORIO.

Votre serviteur, seigneur don André; vous êtes exact au rendez-vous.

DON ANDRÉ.

Le bal n'est pas encore fini. J'attendais avec impatience que le jour parût. Je n'ai fait que passer à mon auberge, pour me débarrasser de mon déguisement, et j'accours....

GERGORIO.

Eh bien ! avez-vous reconnu tout es ns dames aux renseignements que je vous avais donnés ? Vous pouvez parler devant Tenorio, je l'ai mis au fait.

DON ANDRÉ.

J'ai reconnu tout le monde. J'étais en magicien, on m'a pris pour un vrai sorcier : mais vous ne m'avez pas tout dit ; il y a deux femmes dont vous ne m'avez pas parlé.

GREGORIO.

Pardonnez-moi, je crois n'avoir oublié personne.

DON ANDRÉ.

Une jeune demoiselle bien faite, à qui j'ai reconnu les plus beaux yeux à travers son masque, à qui je soupçonne les plus beaux traits : une autre femme plus âgée, je crois, qui l'accompagnait, d'une tournure distinguée.

TENORIO, *à part.*

Haïe, haïe, serait-il question de nos dames ?

GREGORIO.

Une jeune fille, une plus âgée ! je ne connais pas cela, Tenorio ?

DON ANDRÉ.

Elles étaient habillées...

TENORIO, *se hâtant d'interrompre.*

Je les ai remarquées, monsieur; et l'assiduité de monsieur auprès d'elles ne m'a point échappé.

DON ANDRÉ.

Jugez de ma surprise ; ou je me trompe fort, ou cette

jeune demoiselle si bien faite est une jeune personne charmante que j'ai vue cet automne à ma garnison.

TENORIO.

Ah! ah!

DON ANDRÉ.

A qui je n'ai jamais parlé, dont j'ignore le nom, mais dont la vue a fait sur mon âme la plus vive et la plus profonde impression.

TENORIO, *à part.*

Quel rapport!

DON ANDRÉ.

C'est elle, j'en suis certain. Vous concevez que, du moment où je crus reconnaître ses traits sous le taffetas de son masque, il me fut impossible de m'occuper des autres femmes. A peine a-t-elle répondu à mes questions; mais ses réponses étaient justes, décentes et spirituelles. J'aime à me flatter qu'elle m'a reconnu. Plus d'une fois sa voix m'a paru se troubler; je m'imaginais la voir rougir sous son masque. Ah! seigneur alcade, ce bal, où je n'allais que par partie de plaisir, va peut-être décider du reste de ma vie. Mais quelle est-elle! dites-le-moi; ne me faites pas languir davantage?

GREGORIO.

C'est fort singulier. Mais quelle est-elle? Tenorio, tu as dû la reconnaître.

TENORIO.

Ma foi, monsieur, je ne suis pas plus avancé que monsieur, et j'avoue que ma pénétration a échoué devant ces deux femmes.

GREGORIO.

Je crois pourtant n'avoir oublié aucune de celles qui devaient être au bal ; et parmi les femmes marquantes de Molorido, je ne verrais guère que ma femme et ma nièce.... Or, ma femme et ma nièce dorment au moment où je vous parle. Ni ma femme ni ma nièce n'étaient au bal.

TENORIO.

Je ne vois pas plus que vous qui elles peuvent être... Attendez-donc... Si c'était la dame étrangère que vous avez vue hier.

GREGORIO.

Tu croirais?...

TENORIO.

Avec une dame qui paraissait plus âgée, dit monsieur.

DON ANDRÉ.

Une tante, une mère, ou une duègne...

TENORIO.

Sa camariste, qui ne laisse pas que d'être d'un âge fort respectable.

GREGORIO.

Un ton noble, fier, un peu décidé ?

DON ANDRÉ.

Non, de la naïveté, de la timidité, de l'embarras.

TENORIO.

Comme on se contrefait sous le masque !

GREGORIO.

Si c'est elle, je vous fais mon compliment sur votre bon goût.

DON ANDRÉ.

Ah ! seigneur alcade, j'implore votre secours ; si vous la connaissez, faites-moi lui parler : quelque pressé que je sois de me rendre à Madrid, je ne quitte pas Molorido que je ne l'aie revue. Il faut que je m'en fasse aimer, il faut que je l'épouse. Peu m'importe sa fortune, j'en ai assez pour elle et pour moi : je vous devrai la vie.

GREGORIO.

Vous m'intéressez. Moi, je ne peux pas m'en mêler : ce n'est pas que je ne fusse en état de vous donner de très-bons conseils ; mais tenez, Tenorio est l'homme qu'il vous faut.

DON ANDRÉ.

Ah ! mon ami, servez-moi, et comptez sur ma reconnaissance.

TENORIO.

J'y compte, monsieur ; mais il ne faut pas qu'on vous voie ici : cela donnerait des soupçons. Et puis, le seigneur alcade a ses occupations.

GREGORIO.

En effet.

TENORIO.

Sortez, sortez, monsieur ; j'irai vous rejoindre à votre auberge.

DON ANDRÉ.

Oui, je sors. Je vous reverrai.

GREGORIO.

J'espère, monsieur, puisque vous prolongez votre séjour, que j'aurai l'honneur de vous présenter à ma femme et à ma nièce.

DON ANDRÉ.

Je me fais un devoir de les saluer. Quels remercîments ne vous dois-je pas, cher et digne alcade ! je ne voulais pas aller au bal, c'est vous qui m'y avez presque forcé.

GREGORIO.

C'est vrai.

DON ANDRÉ, *à Tenorio.*

Mon ami, je compte sur vous.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GREGORIO, TENORIO.

GREGORIO.

Voila un jeune homme bien amoureux.

TENORIO, *à part.*

Voilà un rival à l'ami Rifador.

GREGORIO.

Mais moi qui comptais sur lui pour apprendre les aventures du bal ! il faut qu'il y retrouve son inconnue, et je ne sais rien.

TENORIO.

Si monsieur veut passer avec moi dans son cabinet, en attendant mon rapport, je lui dirai de vive voix...

GREGORIO.

Pourquoi dans mon cabinet ?

TENORIO.

Il vient tant de monde dans cette chambre le matin.

GREGORIO.

Tu as raison. Et tu crois que son inconnue serait la belle étrangère ?

TENORIO.

A moins que ce ne soit la petite Sétenilla, la fille du vieux major don Fernand.

GREGORIO.

Cela se pourrait bien; alors, l'homme que tu soupçonnes fils du corrégidor de Salamanque... Mais je ne conçois pas que ma femme et ma nièce dorment si longtemps.

TENORIO.

Elles sont si matinales ordinairement! Madame se plaignait hier d'une forte migraine.

GREGORIO.

C'est juste; ne faisons pas de bruit. Allons, viens.

(Il entre dans son cabinet.)

TENORIO.

Je vous suis, monsieur. (*A part.*) Je tremblais que nos dames ne parussent.

SCÈNE VIII.

THERESINA, TENORIO, FRANCISCA, JUAN.

(Theresina et Francisca sont habillées en bergères, et ont chacune un masque à la main.)

JUAN.

Elles sont là.

TENORIO.

Elles sont là? Eh vite, entrez, mesdames, et passez dans votre appartement.

THERESINA, *entrant.*

Ah! je n'en peux plus de frayeur et de lassitude.

FRANCISCA.

Eh quoi! mon oncle déjà levé!

TENORIO.

Eh! par pitié, rentrez bien vite, l'alcade est là.

THERESINA.

Si tu savais tout ce qui s'est passé au bal! un masque inconnu à tout le monde.

FRANCISCA, *bas à Tenorio.*

C'est lui, c'est ce jeune officier.

TENORIO.

Je le sais, je sais tout; mais si vous ne voulez pas qu'on soupçonne encore plus de mal qu'il n'y en a, rentrez. Il n'est plus temps; voici l'alcade.

FRANCISCA.

Mon oncle!

THERESINA.

Nous sommes perdues!

JUAN.

Je me sauve.

(Il s'enfuit.)

SCÈNE IX.

TENORIO, GREGORIO, THERESINA, FRANCISCA.

GREGORIO, *sortant de son cabinet.*

Eh bien! Tenorio?... Que vois-je? ma femme et ma nièce parées dès le matin! Que signifie cette toilette? Comment? quoi! en taffetas rose et bleu toutes les deux!

THERESINA.

Mon cher mari...

FRANCISCA.

Mon oncle...

GREGORIO.

Eh bien quoi? mon oncle, mon mari; répondrez-vous?

THERESINA.

Eh mais, demandez à Tenorio.

FRANCISCA.

Oui, demandez-lui.

GREGORIO.

Eh bien, réponds donc, Tenorio; que veut dire ceci?

TENORIO.

Ce que cela veut dire, monsieur? Cela veut dire.... Oh ma foi, je vois bien qu'il est impossible de cacher quelque chose à monsieur.

GREGORIO.

Je m'en flatte, je le crois; mais enfin...

TENORIO.

Il faut tout lui avouer.

GREGORIO.

Eh bien, dis-moi donc tout.

TENORIO.

Madame et mademoiselle me pardonneront-elles?....

GREGORIO.

Oui, elles te pardonneront; mais moi.

TENORIO.

Eh bien, monsieur, c'est une surprise que nous voulions vous ménager pour votre fête.

GREGORIO.

Pour ma fête!

THERESINA.

Voilà ce que c'est, mon ami.

FRANCISCA.

Oui, mon oncle.

GREGORIO.

Il y a deux jours que, suivant votre usage, vous m'avez présenté vos bouquets.

THERESINA.

Oui ; mais, cette année, nous voulions nous distinguer.. Et puis l'anniversaire de votre naissance.

GREGORIO.

Ce n'est qu'après-demain.

FRANCISCA.

C'est vrai ; mais celui de votre convalescence ?

GREGORIO.

Ah ! celui-là...

TENORIO.

Enfin, monsieur, fête patronale, anniversaire de naissance, de mariage ou de convalescence, c'est toujours une fête et un anniversaire. Nous réunissons les trois époques, trois fêtes en une seule ; mais il n'y a pas moyen de vous surprendre.

GREGORIO.

Ah oui, c'est bien moi qu'on surprend !

THERESINA.

Comment! Est-ce que vous saviez ....

GREGORIO.

Pas précisément, mais...

TENORIO.

Monsieur avait des soupçons.

GREGORIO.

Est-ce que vous croyez que depuis hier je n'ai pas remarqué vos regards furtifs, vos chuchotements?

FRANCISCA.

En vérité!

GREGORIO.

C'est pour cela qu'hier au soir vous avez feint d'avoir la migraine.

THERESINA.

Oui vraiment, cependant...

GREGORIO.

Et mon fils?... Il ne sait donc rien?...

TENORIO.

Monsieur votre fils?... Il en sera.

GREGORIO.

Et comment?... s'il est parti.

TENORIO.

Eh que diable, monsieur, ne nous interrogez pas; qu'au moins vous ayez quelque surprise. Vous entendez bien que la fête ne va pas commencer tout de suite; toutes les personnes invitées ne seront ici que dans trois ou quatre heures; car madame a invité toute la ville; c'est-à-dire moi en son nom; et si madame et mademoiselle sont déjà habillées, c'est pour des répétitions.... parce que la scène doit se passer... Et quand on n'a pas l'habitude... Vous entendez bien... enfin je ne veux vous rien dire.

GREGORIO.

Ce pauvre Tenorio! Le voilà tout interdit de ce que j'ai

découvert.... Ma chère femme, ma chère nièce, je suis touché jusqu'aux larmes... Mais à présent que je suis au fait, voyons; en quoi consiste la fête?

TENORIO.

Par exemple, vous ne le saurez pas.

GREGORIO.

Bon! je devine encore. Vous voilà en bergères toutes les deux. Il y a quelque allégorie, une pastorale, un déjeuner champêtre dans mon jardin. Mon fils est peut-être allé chercher des instruments et des musiciens à Salamanque; et ce soir un bal, un feu d'artifice, peut-être une illumination.

TENORIO.

C'est unique, monsieur n'oublie rien.

THERESINA.

Que c'est cruel de vous voir instruit!...

GREGORIO.

Vraiment! est-ce qu'il y aura tout cela?

TENORIO.

Trois fêtes en une! Il faut que la fête en vaille trois. Au nom du ciel, monsieur, ne devinez plus rien; nous n'avons pas trop de temps pour les préparatifs... Cependant il ne faut pas vous attendre à une fête magnifique.... parce qu'une fête de famille... en famille... Venez, mesdames.

GREGORIO.

Non, c'est moi qui vous laisse; je vais dans mon cabinet travailler, m'occuper. Tenorio, je te dispense de me rendre compte de ce qui s'est passé au bal; car je le vois, c'est toi qui es le grand ordonnateur. Je suis un indiscret. Ah!

dame, c'est tout simple, vous autres femmes, vous ne pouvez pas garder un secret comme un alcade. Ma chère femme, ma chère nièce.... ce n'est ni le luxe, ni l'importance de la fète..... mais le motif, l'intention.... Cela vous contrarie que j'aie tout deviné. Que voulez-vous? on ne peut pas se changer. J'en suis fâché, cela me fait perdre des jouissances. Soyez tranquilles, je ferai le surpris.

(Il entre dans son cabinet.)

SCÈNE X.

THERESINA, TENORIO, FRANCISCA.

THERESINA.

Je respire.

FRANCISCA.

Que je souffre de tromper ainsi...

THERESINA.

Que faire à présent?

TENORIO.

Je ne veux pas en avoir le démenti. Puisque le seigneur alcade a si bien deviné, il faut qu'il ait tout ce qu'il vient d'imaginer.

THERESINA.

Eh quoi! la pastorale, l'illumination!

TENORIO.

Il aura tout. Quelque pastorale bien fade qu'on trouvera très-piquante. Je vous y donne à chacune un rôle, je vous soufflerai, je vous inspirerai. L'orchestre du bal ne doit pas encore être couché; je chante, je pince de la guitare;

j'improvise des couplets en italien et en allemand pour que personne n'y entende rien. Un grand déjeuner. Pendant le déjeuner je prépare la pastorale, pendant la pastorale je prépare le feu d'artifice; le reste ira de suite.

THERESINA.

Ah! si j'avais prévu... Enfin nous y sommes. Et mon fils... pourquoi as-tu dit qu'il en serait? Tu vas donc faire courir après lui? Et les invitations? et comment tout sera-t-il prêt?

TENORIO.

Je me charge de tout; je m'établis le maître de la maison. J'étais né pour être maître des ballets. Il faut que l'inconnu du bal et la belle étrangère y figurent. Votre fils paraîtra à point nommé; j'invite toute la ville; j'appelle les passants s'il le faut: nous aurons toujours assez de monde. Quand il est question d'une fête, toutes les femmes accourent, et les hommes vont partout où il y a des femmes.

THERESINA.

Et il faut que je joue un rôle dans une pastorale pour mon mari! Dans le fond, je suis enchantée de cette occasion de lui prouver mon attachement; mais qui paiera tout cela?

TENORIO.

Eh parbleu! le seigneur alcade. Ce sont toujours les maris, les pères et les oncles qui payent les frais des fêtes qu'on leur donne. Du vin en abondance. Heureusement la cave de l'alcade est bien fournie.

SCÈNE XI.

JUAN, TENORIO, THERESINA, FRANCISCA.

JUAN.

Ah ! monsieur Tenorio, si vous saviez ce que j'ai découvert !

TENORIO.

Viens avec moi, j'ai besoin de toi.

JUAN.

Mais je venais vous apprendre...

TENORIO.

J'ai bien le temps de t'écouter ! Les plaisirs avant les affaires, et les plaisirs me donnent assez d'ouvrage. Vous, mesdames, des bouquets, des couplets, des ballets, des buffets, des tables dressées, les noces de Gamache.

(Il sort.)

JUAN.

Il a l'air d'un général qui ordonne une bataille.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

THERESINA, FRANCISCA.

THERESINA.

Allons, mademoiselle, songeons à bien fêter votre oncle. Mais, mon Dieu ! avoir passé la nuit au bal, et le jour donner une fête à mon mari ! Heureusement, quoique je me sois divinement amusée au bal, j'y ai un peu dormi.

FRANCISCA.

Je n'y ai pas dormi, et je ne me sens nulle envie de dor-

mir. Mais quel était donc ce masque inconnu déguisé en magicien ?

THERESINA.

C'est fort singulier ; il a tourmenté toutes les autres femmes. A nous deux il ne nous a dit que des douceurs et des galanteries ; il savait le nom et les aventures de toutes les autres, et il ne nous a rien dit qui pût nous faire croire qu'il nous connût.

FRANCISCA.

Pardonnez-moi, ma tante, il m'a parlé de mon séjour à la campagne de ma tante Léonore.

THERESINA.

Eh bien, qu'est-ce que veut dire ceci ? Vous me parlez sans cesse de ma sœur et de sa campagne ! . . . Pourvu que les personnes qui étaient au bal ne reconnaissent pas à notre toilette que nous y étions. Il nous est facile de changer quelque chose à notre parure. Il y avait tant de bergères ! c'est le déguisement à la mode, cette année, à Molorido ; mais je suis trop bonne pour vous : céder à vos désirs d'aller à ce bal ! Ah ! si votre oncle savait cela . . .

FRANCISCA.

Le voici.

THERESINA.

Et monsieur Rifador qui vient d'un autre côté.

FRANCISCA, *à part.*

Je crois que je le hais encore plus depuis que j'ai été au bal.

SCÈNE XIII.

NUNÈS, RIFADOR, GREGORIO, THERESINA, FRANCISCA.

GREGORIO.

Je ne peux pas rester en place, je ne peux pas travailler, je suis dans l'enchantement; ne faites pas attention à moi, occupez-vous de vos préparatifs; je ne vois rien, je ne veux rien voir.

RIFADOR.

Je viens, seigneur alcade...

GREGORIO.

Ah! voilà le cher Rifador : il en est?

RIFADOR.

De quoi?

GREGORIO.

De la fête.

RIFADOR.

Quelle fête?

GREGORIO.

Ne faites plus le mystérieux, je sais tout, j'ai tout deviné.

RIFADOR.

Qu'avez-vous deviné?

GREGORIO.

La fête.

RIFADOR.

La fête! Il s'agit d'une affaire...

GREGORIO, *à sa femme.*

Vous n'aviez donc rien dit à Rifador?

THERESINA.

Je m'en serais bien gardée; il vous dit tout.

RIFADOR.

C'est mon devoir.

THERESINA.

Je comptais inviter monsieur ce matin.

RIFADOR.

M'inviter....

GREGORIO.

Oui, mon ami, à une fête que ma femme et ma nièce me donnent pour l'anniversaire de ma naissance, de ma convalescence, pour le nom que je porte.

RIFADOR.

Ah! ah!

GREGORIO.

C'est Tenorio qui la dirige.

RIFADOR.

Allons, le seigneur Tenorio! C'est lui qui mène tout dans la ville à présent.

GREGORIO.

C'est un garçon bien précieux.

THERESINA.

Je vous laisse avec monsieur; j'ai tant d'ordres à donner. (*Bas à Francisca.*) Eh mais, parlez donc, mademoiselle; aidez-moi.

FRANCISCA.

Je ne peux pas, ma tante.

THERESINA, *haut.*

Dépêchez-vous de finir vos affaires, pour être ensuite

tout entier à la fête. Ah ! Gregorio, quel beau jour pour moi !

FRANCISCA, *à part en sortant.*

Ah ! quel bonheur ! moi qui n'avais été au bal qu'avec répugnance.

(Elles sortent.)

SCÈNE XIV.

RIFADOR, GREGORIO, NUNÈS.

RIFADOR.

Eh ! quoi, vous ne voulez pas que votre nièce aille au bal, et vous souffrez qu'on vous donne une fête !

GREGORIO.

C'est bien différent, c'est chez moi ; il s'agit de célébrer une époque triplement heureuse.

RIFADOR.

J'en conviens, et je me propose de bien me divertir.

GREGORIO.

Vous me dites cela d'un air bien triste.

RIFADOR.

C'est ma manière. Il s'agit d'un événement très-grave.

GREGORIO.

Quoi donc ?

RIFADOR.

Un homme couvert d'un masque, enveloppé dans un domino, a été arrêté par nos alguasils cette nuit.

GREGORIO.

Oh ! oh ! qu'avait-il fait ?

RIFADOR.

On l'avait surpris voulant escalader le balcon de l'au-

berge de la Fontaine d'or ; il a refusé de répondre à toutes les questions qu'on lui a faites : il a battu la patrouille ; il s'est obstiné à ne pas ôter son masque ; Nunès n'a pas cru devoir employer la violence sans ordre de l'alcade ; il l'a conduit au corps-de-garde, où il est encore.

GREGORIO.

Où il est encore ! ah ! voici donc enfin une affaire.

RIFADOR.

Allons, Nunès, raconte toi-même au seigneur alcade....

NUNÈS.

Oui, seigneur. Je ne dirai pas précisément qu'il escaladait le balcon de l'auberge ; mais il se préparait à l'escalade. Il n'est pas constant qu'il ait battu la patrouille ; mais il a menacé l'un de mes hommes.

GREGORIO.

Vous avez bien raison. Grande affaire, affaire délicate.

NUNÈS.

Il est fort singulier que l'habile Tenorio ne vous en ait rien dit.

SCÈNE XV.

RIFADOR, GREGORIO, TENORIO, NUNÈS.

TENORIO, *dans le fond.*

Dressez la tente dans le jardin, préparez l'orchestre, suspendez les guirlandes.

RIFADOR.

Vous qui savez tout, infaillible Tenorio....

TENORIO.

Pardon, seigneur greffier. Les lustres et les girandoles de la redoute vont arriver ; placez sur l'escalier les caisses d'arbustes et de fleurs.

RIFADOR.

Répondez ; vous n'aviez donc pas parlé au seigneur alcade d'un homme arrêté montant à un balcon?

TENORIO, *à part.*

Ah ! morbleu, la fête me l'avait fait oublier.

GREGORIO.

L'ignorais-tu ? tu es coupable de ne pas le savoir ; le savais-tu ? tu es coupable de ne m'en avoir rien dit.

TENORIO.

Je le savais, monsieur ; mais pourquoi songer aux affaires dans un si beau jour ; j'ai cru devoir inviter ce jeune cavalier, le seigneur don André.

GREGORIO.

Tu as bien fait ; mais c'est un plaisir pour moi que mon état. La fête ne commencera que dans trois ou quatre heures ; amenez-moi cet homme.

NUNÈS.

Lui ôtera-t-on son masque ?

GREGORIO.

Belle question! Un moment cependant. Masqué, arrêté sous les fenêtres d'une auberge où demeure la belle Antonia ! C'est un voleur, ou c'est un amant.

RIFADOR.

C'est un voleur.

TENORIO.

C'est un amant.

GREGORIO.

Un moment. Il y a six mois, un homme fut arrêté dans la chambre même de la veuve de l'économe des pauvres; c'était un voleur qui se fit passer pour un amant.

TENORIO.

Mais il y a neuf mois qu'un amant, par discrétion, se laissa prendre pour un voleur.

GREGORIO.

Si c'est un voleur, il faut le punir; si c'est un amant, nous ne saurions user de trop de précautions. Je soupçonne que cette étrangère est une dame de qualité, et si cet homme arrêté était ce que je suppose... Amenez-le-moi masqué. (*Nunès va pour sortir.*) Un instant. Faut-il l'amener en chaise ou à pied? c'est encore une question.

RIFADOR.

A pied.

GREGORIO.

En chaise. On ne peut jamais se repentir d'une politesse.

NUNÈS.

A pied ou en chaise, vos ordres seront exécutés; le prisonnier est sous ma responsabilité, on ne me l'enlèvera pas.

(Il sort.)

RIFADOR.

J'accompagne Nunés. Occasion digne de nous! Vous verrez comme mon procès-verbal sera rédigé. (*Bas à Gregorio.*) Défiez-vous de Tenorio, je soupçonne qu'il veut du bien au prisonnier.

GREGORIO.

Laissez donc, vous voyez des complots partout. Je vous attends. (*Rifador sort.*) (*A Tenorio.*) Moi je pense comme toi, c'est un amant..... Mais quelle heureuse journée, une fête, un homme arrêté !... Je vais m'habiller.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

TENORIO SEUL.

Une fête, un homme arrêté, quel embarras ! Eh vite, suivons Nunès, et, à quel prix que ce soit, tâchons de prévenir l'interrogatoire.

SCÈNE XVII.

TENORIO, JUAN.

JUAN.

Les musiciens sont arrivés ; mais ils demandent à boire.

TENORIO.

Va te promener, avec tes musiciens ; j'ai à songer à bien autre chose.

SCÈNE XVIII.

TENORIO, CATALINA, JUAN.

CATALINA, *accourant.*

Ah ! seigneur Tenorio, mon cher Juan, vous me voyez dans la plus vive inquiétude : le fils du seigneur alcade qui n'a pas reparu.

JUAN.

Qui n'a pas reparu !

CATALINA.

Quelle imprudence à moi ! louer à un mineur, et au fils de l'alcade encore ! Il se sera disputé, il se sera battu.

TENORIO.

Non, il ne s'est pas battu ; retournez à votre hôtel, votre mari ira vous donner des nouvelles de votre locataire. (*A Juan.*) Occupe-toi des préparatifs de la fête, fais répéter les rôles de la pastorale à la femme et à la nièce de l'alcade ; du vin aux musiciens ; je vais tâcher d'enivrer Nunès. Eh vite, sortez.

CATALINA.

Je sors, mais si vous tardez je reviendrai. O ciel ! l'alcade ! on ne peut rien lui cacher.

(Elle sort.)

TENORIO.

Il y a bien des choses pourtant qu'il n'a pas encore découvertes. Les intrigues se croisent. De sots projets de mariage à rompre ; de tendres amours à mener à bien ; un prisonnier à faire évader ; une fête à improviser : je me roidis contre l'obstacle, et j'en triompherai.

(Il sort.)

JUAN.

Oui, nous en triompherons.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

TENORIO, NUNÈS.

NUNÈS, *entrant et parlant à un de ses alguasils.*

RESTEZ dans cette première chambre, un factionnaire à la porte ; il répond du prisonnier sur sa tête.

TENORIO, *suivant Nunès, allant ouvrir la porte du fond, et parlant à Juan, qu'on ne voit pas.*

Juan, dès que la société sera réunie, le signal à l'orchestre, et viens nous avertir. (*A Nunès, en s'avançant en scène.*) Donne la consigne à tes factionnaires : moi je poursuis les préparatifs de ma fête.

NUNÈS.

C'est égal. Vous n'avez pas trouvé votre homme. Jamais je ne bois quand je suis en fonctions. Vous ne verrez le prisonnier qu'en présence de l'alcade. Je suis incorruptible.

TENORIO, *à part.*

Que le diable t'emporte, vieil incorruptible ! (*Haut.*) Excepté dans tes petits complots contre l'alcade avec l'aimable Rifador.

NUNÈS.

Point de calomnie ; vous êtes homme d'esprit, je suis

homme de guerre, et je ne vous crains pas. Le voici, le seigneur Rifador.

TENORIO, *à part.*

Allons, je ne pourrai pas esquiver l'interrogatoire.

SCÈNE II.

RIFADOR, TENORIO, NUNÈS.

RIFADOR.

Que signifient les tentatives que vous avez faites auprès de Nunès pour voir le prévenu?

TENORIO.

Vous dois-je compte de mes actions, seigneur greffier?

RIFADOR.

Tout m'est suspect de votre part.

TENORIO

Quoi! même les soins que je me donne pour fêter notre bon alcade?

RIFADOR.

Hum! cette fête imprévue nous cache encore quelque horreur.

TENORIO.

Essayez de la découvrir.

RIFADOR.

Monsieur Gregorio saura que vous avez cherché à faire évader le prisonnier.

TENORIO.

Ne perdez pas de temps pour le lui dire: il vient.

SCÈNE III.

RIFADOR, GREGORIO, TENORIO, NUNÈS.

GREGORIO, *en robe, et une baguette à la main.*

QU'EST-CE, messieurs? Pourquoi ces querelles? qui vous met en courroux?

TENORIO.

Une bagatelle, seigneur alcade. Monsieur Rifador ne paraît pas goûter extrêmement que votre famille vous donne une fête.

RIFADOR.

Dites donc que c'est vous qui voudriez que monsieur Gregorio, oubliant la dignité de sa place.....

TENORIO.

Est-ce qu'il l'oublie? Que chacun reste à la sienne, tout n'en sera que mieux. Pardon si je m'emporte; mais attaquer monsieur Gregorio, c'est m'attaquer moi-même; je l'aime comme un père.

GREGORIO.

Silence! Rifador, j'aime votre zèle pour ma gloire. Tenorio, j'aime votre zèle pour mes plaisirs. Nunès, qu'on introduise le prévenu.

NUNÈS.

J'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

RIFADOR, GREGORIO, TENORIO.

TENORIO, *à part.*

Il est masqué, on le croit à Salamanque. Comment se douter?.... Qu'on le reconnaisse, d'ailleurs; j'ai de quoi excuser son escapade.

RIFADOR, *à Gregorio.*

Voyez-vous comme ce Tenorio a l'air préoccupé?

GREGORIO.

C'est tout simple, ma fête l'occupe. Hâtons-nous pour n'avoir plus qu'à nous livrer à la joie. Sois tranquille, Tenorio, je jugerai tout avec indulgence.

TENORIO.

Ah! l'indulgence! c'est une vertu...

RIFADOR.

C'est une faiblesse.

GREGORIO.

C'est vertu dans le commerce de la société; c'est faiblesse dans les affaires d'administration. Voici le prisonnier.

SCÈNE V.

NUNÈS, TENORIO, EUGENIO, GREGORIO, RIFADOR.

NUNÈS.

ALLONS, entrez.

TENORIO, *à part.*

C'est lui-même.

EUGENIO, *masqué et en domino, à part.*

Me voilà devant mon père.

TENORIO.

Avancez. (*Bas à Eugenio.*) Contrefaites votre voix. (*Haut.*) Répondez au seigneur alcade. (*Bas à Eugenio.*) Il vous prend pour le fils du corrégidor de Salamanque.

GREGORIO.

Ce masque, ce domino, lui couvrent tellement la figure et la taille....

RIFADOR.

Commençons par faire ôter le masque.

TENORIO.

C'est cela ; à moins que le seigneur alcade ne juge à propos....

GREGORIO.

Je vais d'abord l'en prier poliment ; et s'il s'y refuse, nous verrons. (*A Eugenio.*) Seigneur, voudriez-vous ôter votre masque ? (*Eugenio se tait.*) Eh bien, vous vous taisez ?

RIFADOR.

Le seigneur alcade vous ordonne d'ôter votre masque.

EUGENIO, *contrefaisant sa voix.*

Je ne peux pas.

RIFADOR.

Ce n'est pas votre voix ordinaire.

GREGORIO.

Pourquoi la changez-vous ?

TENORIO.

Petite voix de bal.

RIFADOR.

Sommes-nous au bal ?

NUNÈS.

Il n'y faut pas tant de ménagements ; je vais....

GREGORIO.

Point de violence ; savez-vous à qui nous avons affaire ? Qui êtes-vous ?

RIFADOR, *à Eugenio, qui se tait.*

Le seigneur alcade vous demande qui vous êtes? répondez, ou l'on va vous arracher le masque.

TENORIO.

Oh! vous avez beau faire un geste d'indignation; songez que vous êtes accusé.... Quel motif vous conduisait si tard dans les rues?

EUGENIO.

L'amour.

TENORIO.

Au fait, il est sans armes. Avait-il des armes?

NUNÈS.

Il avait une guitare.

TENORIO.

Instrument de paix et de plaisir; un voleur ne prend ni masque, ni domino pour escalader une muraille. Je sais bien qu'en Espagne il n'y a pas de loi qui défende les sérénades; mais enfin cela n'en est pas moins contraire au bon ordre; les honnêtes gens passent la nuit dans leur lit.

RIFADOR.

Si monsieur Tenorio voulait bien laisser le seigneur alcade faire lui-même son interrogatoire, sans se permettre de parler pour lui.

TENORIO, *passant près de Gregorio.*

Pourquoi donc cela? vous vous le permettez bien. Je vois ce que c'est. Vous voulez sauver le prisonnier.

RIFADOR.

Moi?

TENORIO.

Oui, vous, et faire sentir à monsieur Gregorio que la patrouille a fait plus que son devoir, et que le seigneur masque ici présent, n'ayant rien fait de coupable, il faut le renvoyer; car enfin voilà bien un homme arrêté, mais il n'y a point de délit.

RIFADOR.

Mon avis est qu'on insiste pour qu'il ôte son masque; un prévenu, un homme qui a menacé la patrouille!

TENORIO.

Mon avis est que le seigneur alcade, dont on célèbre aujourd'hui la fête, ne songe qu'à en faire et à en recevoir les honneurs, et qu'il laisse à moi, son agent, le soin fastidieux de faire causer cet homme, je vous en rendrai bon compte. (*Bas à Gregorio.*) Nous saurons si c'est en effet le fils du corrégidor de Salamanque, si c'est l'homme au manteau brun.... (*Haut.*) Lequel des deux conseils allez-vous suivre?

GREGORIO.

Ni le tien, ni le sien. Je ne m'obstine pas à faire ôter le masque de force; mais c'est moi qui vais causer avec lui. Eloignez-vous.

TENORIO.

Comment, monsieur, vous laisser seul avec un inconnu! un homme arrêté et masqué!

GREGORIO.

Eloignez-vous, et restez au fond de la salle.

(Tenorio, Rifador et Nunès se retirent au fond du théâtre Gregorio s'approche d'Eugenio.)

Je sais qui vous êtes. Vous avez des parents dans cette ville ?

EUGENIO, *contrefaisant sa voix.*

Oui.

GREGORIO, *à part.*

Voilà ce que c'est. L'oncle chanoine. (*Haut.*) Malheureux jeune homme, savez-vous les inquiétudes que vous leur causez ? Car enfin des gens moins clairvoyants, plus défiants, pourraient vous prendre pour un voleur. (*Eugenio fait un geste.*) J'aime à voir que ce seul mot vous révolte et vous afflige ; j'ai un fils : jugez quelle serait ma confusion si j'apprenais qu'il a été arrêté, conduit devant le magistrat..... Mais cela n'est pas possible, parce que mon fils.... Eh bien, vous êtes ému, je crois : vous vous attendrissez. Confiez-vous à moi ; ôtez votre masque.

(Eugenio fait signe qu'il ne peut pas.)

GREGORIO.

Non ! prenez garde, ne m'irritez pas ; je suis pressé ; vous me dérangez ; je suis tout entier à une fête que ma famille me donne.

EUGENIO.

Une fête !

GREGORIO.

Oui, une fête ; et si vous persistez à ne pas répondre, je remets votre interrogatoire à demain, et je vous envoie passer la journée en prison.

SCÈNE VI.

TENORIO, EUGENIO, GREGORIO, RIFADOR, NUNÈS, JUAN.

JUAN.

VOILA la fête qui va commencer.

GREGORIO.

Comment, déjà!

(Tenorio, Nunès et Rifador se rapprochent.)

TENORIO.

C'est trop tôt, Juan; voilà une affaire qu'il faut terminer avant tout.

GREGORIO.

Beaucoup trop tôt. Ah! mon Dieu, j'ai désiré des affaires; mais n'est-il pas cruel qu'elles m'arrivent précisément le jour de ma fête.

JUAN.

Toute la société est déjà rassemblée dans les bosquets, on n'attend plus que le seigneur Gregorio; monsieur ne peut pas se dispenser....

GREGORIO.

Que faire?

RIFADOR.

En prison.

GREGORIO.

Un instant. Je ne suis ni si prompt ni si sévère.

TENORIO.

Rien ne périclite. On peut couper la fête par l'interrogatoire. Il y a des entr'actes.

GREGORLO.

Silence. L'envoyer en prison ! c'est bien dur. Le mettre en liberté ! impossible. Il faut le tenir enfermé..... Où ? .... Dans la chambre de mon fils.

TENORIO.

Excellente idée. Il sera là comme chez lui. (*A Eugenio.*) Allons, entrez là dedans.

(Il ouvre la porte de la chambre d'Eugenio.)

EUGENIO, *entrant, à part.*

Dans ma chambre !

TENORIO.

Je me charge d'être son geolier.

GREGORIO, *allant fermer la porte.*

Non pas. Je ferme la porte, je prends la clef, je mets le verrou, et qu'aucun de vous ne se permette de l'ouvrir sans mon ordre.

(Il met le verrou.)

RIFADOR.

Ah ! ah ! cela vous contrarie, ami Tenorio.

TENORIO.

Cela m'arrange ; j'aime qu'on se méfie de moi.

GREGORIO, *mettant la clef dans sa poche.*

Mon fils seul en a une autre. Une chose importante, c'est de confronter cette dona Antonia avec le prisonnier.

TENORIO.

Je l'avais invitée à votre fête ; elle a refusé.

RIFADOR.

Mais le seigneur alcade a le droit de la faire comparaître. C'est moi qui me charge de vous amener dona Antonia. Viens avec moi, Nunès.

NUNÈS.

Oui, nous saurons, nous découvrirons....

(Il sort avec Rifador ; Juan est sorti pendant le cours de la scène.)

GREGORIO.

Beaucoup d'égards, beaucoup de politesse. Moi je me débarrasse de ma robe, pour me rendre aux désirs de ma société. C'est le fils du corrégidor de Salamanque. Comme les événements se succèdent ! Il faut une tête comme la mienne....

(Il entre dans sa chambre.)

SCÈNE VII.

TENORIO SEUL, COURANT A LA PORTE D'EUGENIO.

Nous sommes seuls. Seigneur Eugenio, avez-vous la double clef ?

EUGENIO, *en dedans.*

Oui.

TENORIO, *tirant le verrou.*

Ouvrez, ouvrez vite.

SCÈNE VIII.

EUGENIO, SON MASQUE A LA MAIN ET LE DOMINO OUVERT; TENORIO.

EUGENIO.

Ah ! mon cher Tenorio, quel embarras ! Ce maudit Nunès qui s'avise de m'arrêter ! Je l'aurais tué, je crois, s'il n'avait été secouru par ses alguasils. J'avais aperçu dona Antonia derrière sa jolousie ; j'allais lui remettre

une lettre. Et m'amener devant mon père! Que faire à présent?

TENORIO.

D'abord vous débarrasser de tout cet attirail.

(Il lui ôte le domino.)

EUGENIO.

Mais si mon père, poussé par Rifador, veut voir son prisonnier?

TENORIO.

Oh! alors....

SCÈNE IX.

EUGENIO, JUAN, TENORIO.

JUAN, *portant une corbeille remplie de bouquets.*

VOILA des bouquets. Madame et mademoiselle me suivent.

TENORIO.

Attends, Juan; endosse ce domino, mets ce masque.

(Il lui fait passer le domino et lui met le masque.)

JUAN.

Ce masque! et pourquoi donc cela?

TENORIO.

C'est pour la fête; c'est une surprise.

JUAN.

Prenez donc garde, vous m'étouffez.

TENORIO, *le poussant dans la chambre d'Eugenio.*

Entre là-dedans, je t'enferme, ne crie pas, ne dis pas un mot.

JUAN.

Comment, vous m'enfermez!

TENORIO.

Je découvre ton mariage si tu parles; si tu te tais, monsieur te fait ta fortune.

JUAN, *entrant dans la chambre.*

Je me tais.

TENORIO.

Dors, ou fait semblant de dormir.

(Il ferme la porte, remet le verrou, et rend la clef à Eugenio.)

EUGENIO.

Eh mais! que feras-tu de lui?

TENORIO, *donnant un bouquet àEugenio.*

Nous y penserons, nous le chercherons; mais il faut que l'alcade trouve quelqu'un à votre place; maintenant prenez ce bouquet; secondez-moi. (*Il appelle.*) Monsieur Gregorio, seigneur alcade.

SCÈNE X.

GREGORIO, TENORIO, EUGENIO.

GREGORIO, *sortant de sa chambre.*

Eh bien, qu'est-ce? que me veux-tu?

TENORIO.

Quand je vous disais que la fête serait complète; voilà monsieur votre fils.

GREGORIO.

Mon fils!

EUGENIO.

Oui, mon père; me voici.

TENORIO.

Il descend de cheval. Il avait fait semblant de partir pour Salamanque.... C'est-à-dire il y a été en effet, comme vous l'avez très-bien deviné, pour chercher des chanteurs et des musiciens : il se trouve qu'ils sont tous retenus ou enrhumés ; mais ceux de Molorido nous suffiront ; et puis il a fait en route des couplets charmants.

EUGENIO.

Oh! charmants!

TENORIO.

Et il est le premier à vous offrir un bouquet.

GREGORIO, *embrassant Eugenio.*

C'est vrai, tu es le premier ; que je t'embrasse, mon ami.

TENORIO, *passant à gauche d'Eugenio.*

Madame et mademoiselle avaient voulu lui faire un mystère.... mais il a tout deviné ; il tient de vous.

GREGORIO.

C'est vrai ; et l'on peut bien dire qu'il n'y a que toi qui me causes une véritable surprise. Tu seras alcade.

TENORIO.

Ce n'est pas ce que désire monsieur Rifador.

GREGORIO.

Oh! Rifador, il n'aime pas les fêtes.

EUGENIO.

C'est bien mal à ma mère et à ma cousine de ne pas m'avoir mis dans leur confidence.

GREGORIO.

Oh! oui, tu les gronderas. Les voici.

SCÈNE XI.

FRANCISCA, THERESINA, GREGORIO, TENORIO, EUGENIO.

THERESINA.

Venez, cher Gregorio; toute la société vous attend, et daignez recevoir nos vœux et nos bouquets.

GREGORIO.

J'ai déjà reçu celui de mon fils.

THERESINA.

Mon fils!

FRANCISCA.

Mon cousin!

EUGENIO.

Ah! ma mère, vous voulez donner des fêtes à mon père à mon insçu!

THERESINA.

Ah! mon fils, vous feignez de partir pour Salamanque!

GREGORIO.

Vous vous trompiez tous mutuellement; et pour qui? pour moi. C'est enchanteur. Un instant; un coup-d'œil à mon prisonnier.

(Il va regarder à travers les rideaux de la porte vitrée de la chambre de son fils.)

THERESINA, *bas à son fils.*

Ah! fripon, ne va pas dire à ton père que nous avons été au bal cette nuit.

EUGENIO.

Vous avez été au bal, ma mère?

GREGORIO, *revenant.*

Il s'est endormi. Mon fils, la clef de ta chambre ?

TENORIO, *à part.*

Diable.

EUGENIO, *lui donnant la clef.*

La voilà.

GREGORIO.

Je la garde. Avant ce soir je te l'aurai rendue. Daigne accepter ma main, chère épouse ; je suis dans l'ivresse ; venez, mes enfants. Tenorio, aie l'œil sur cette porte ; je reviens bientôt terminer avec le prisonnier.

(Il sort avec sa femme.)

TENORIO.

Soyez tranquille, monsieur ; il ne s'enfuira pas.

SCÈNE XII.

FRANCISCA, TENORIO, EUGENIO.

TENORIO, *retenant Eugenio et Francisca.*

J'AI deux mots à vous dire. (*A Francisca.*) Don André de Caravajal va venir à la fête : c'est l'inconnu que vous avez retrouvé cette nuit au bal ; il vous adore. (*A Eugenio.*) La belle Antonia va venir ici, conduite par Rifador, pour être confrontée avec le prisonnier. J'ai dans l'idée qu'elle vous aime presque autant que vous l'aimez.

FRANCISCA.

Quoi, mon cousin, vous si sage ! vous trompez mon oncle !

EUGENIO.

Quoi, ma petite cousine ; toi si innocente! tu as une inclination à l'insçu de mon père!

TENORIO.

Donc, vous n'avez rien à vous reprocher.

FRANCISCA.

Mais quel est donc ce prisonnier ?

TENORIO.

Nous songerons à le faire sortir. Ne vous troublez pas, ne vous trahissez pas; voici le seigneur don André.

(Il va au-devant de don André.)

FRANCISCA.

Ah! mon cousin, si vous saviez comme il est aimable !

EUGENIO.

Ah ! ma cousine, quand tu connaîtras la charmante Antonia...

SCÈNE XIII.

TENORIO, FRANCISCA, EUGENIO, DON ANDRÉ.

TENORIO.

Entrez, entrez, monsieur; je vous ai tout dit. C'est mademoiselle que vous avez retrouvée au bal ; elle est nièce de l'alcade, et voici son fils, monsieur Eugenio, qui ne demande pas mieux que d'être votre ami.

DON ANDRÉ.

Ah ! monsieur, qu'il me serait doux d'obtenir ce titre !

EUGENIO.

Je déteste trop Rifador et sa fille pour que vous ne m'inspiriez déja beaucoup d'estime.

DON ANDRÉ.

Ce que l'honnête Tenorio a bien voulu me faire entendre serait-il vrai, mademoiselle! Aurais-je le bonheur de ne pas vous être indifférent?

FRANCISCA.

J'ignore, monsieur, ce que Tenorio a pu vous dire; mais... (*A Eugenio.*) Ah! mon cousin, je voudrais bien ne pas épouser monsieur Rifador.

EUGENIO.

Ah! cher don André, si j'étais aussi sûr du cœur de la belle Antonia que vous l'êtes de celui de ma cousine...

DON ANDRÉ.

Antonia! dites-vous? Se pourrait-il? Quel nom!

TENORIO.

Elle vient avec Rifador.

SCÈNE XIV.

TENORIO, FRANCISCA, EUGENIO, RIFADOR, DON ANDRÉ, DONA ANTONIA.

RIFADOR, *parlant de la coulisse.*

Oui, madame, il ne s'agit que d'une petite confrontation.

DONA ANTONIA.

Quel homme bizarre que votre alcade! m'envoyer chercher pour sa fête par son greffier!

DON ANDRÉ.

C'est elle-même, c'est ma sœur!

DONA ANTONIA.

Ciel ! que vois-je ? mon frère!

(Ils s'embrassent.)

TENORIO.

Je ne m'attendais pas à la reconnaissance.

RIFADOR, *voyant don André.*

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

FRANCISCA.

Son frère!

EUGENIO.

Quel bonheur !

RIFADOR, *voyant Eugenio.*

Eugenio! je le croyais à Salamanque.

DON ANDRÉ.

Toi ici, ma chère Antonia ! j'espérais te trouver à Madrid.

DONA ANTONIA.

En arrivant à Molorido je t'ai écrit, et j'attendais ta réponse.

TENORIO.

Le hasard nous sert encore mieux que mon adresse.

RIFADOR, *à part.*

Est-ce un jeu ? Est-ce un complot ? Je cours prévenir l'alcade.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

TENORIO, FRANCISCA, EUGENIO, DON ANDRÉ, DONA ANTONIA.

EUGENIO.

SEIGNEUR don André, j'implore à mon tour votre amitié ; servez-moi auprès de votre charmante sœur.

DONA ANTONIA.

C'est vous, malheureux jeune homme ! que je suis aise de vous voir en liberté !

DON ANDRÉ.

Ah ! ma sœur, aime-le, je t'en conjure ; et tâche de me faire aimer de son aimable cousine.

DONA ANTONIA.

Sa cousine !

TENORIO.

Ce jeune homme qui depuis dix jours vous suit partout est fils de l'alcade et cousin de mademoiselle ; il vous aime, votre frère aime sa cousine, vous vous convenez parfaitement ; il ne s'agit que d'obtenir le consentement de monsieur Gregorio.

EUGENIO.

Nous l'aurons.

TENORIO.

Jamais, tant que Rifador aura quelque pouvoir sur son esprit... Chut ! j'entends l'alcade.

SCÈNE XVI.

FRANCISCA, EUGENIO, TENORIO, GREGORIO, DON ANDRÉ, DONA ANTONIA, RIFADOR.

RIFADOR.

Tenez, les voilà.

GREGORIO, *en entrant.*

Je suis à vous dans l'instant, messieurs et mesdames. (*A don André.*) Eh quoi, seigneur don André, madame est cette sœur que vous alliez chercher à Madrid ! Que

je me félicite que votre reconnaissance, que votre rencontre se fassent dans ma maison, le jour de ma fête précisément!

RIFADOR, *à part.*

Allons, le voilà qui fait des politesses à ces gens-là.

TENORIO.

J'ai peine à revenir de mon émotion; si vous saviez comme votre fils et votre nièce ont été attendris de la reconnaissance! il n'y a pas jusqu'à monsieur Rifador...

RIFADOR.

Moi, attendri!

GREGORIO.

Et moi, qui croyais d'abord que madame était votre inconnue! mais vous ne pouvez pas manquer de la retrouver parmi les personnes invitées à ma fête.

RIFADOR.

Mais enfin, ce prisonnier arrêté sous les fenêtres de madame! qui vous assure qu'on ne l'a pas fait évader?

GREGORIO, *montrant Juan à travers les rideaux.*

Evader! tenez, le voyez-vous qui dort. C'est tout simple, il a passé la nuit au bal, ou dans la rue. Mais vous avez raison, voilà le moment de nous en occuper.

TENORIO.

Eh! laissons ce pauvre jeune homme; n'est-ce pas le cas d'une amnistie? (*Gregorio fait un mouvement d'improbation.*) Mais non, ce n'est pas votre avis: Eh bien, qu'il reste enfermé; et nous, retournons à la fête. Tenez, voilà madame qui s'impatiente de ne pas vous voir.

SCÈNE XVII.

TENORIO, FRANCISCA, THERESINA, GREGORIO, EUGENIO, DON ANDRÉ, DONA ANTONIA, RIFADOR.

THERESINA.

Eh mais! venez donc, monsieur Gregorio; on vous donne une fête, et vous vous éclipsez! On vous attend pour commencer le fandango.

GREGORIO.

Ah! le fandango! une danse que j'adore.

THERESINA.

Et ce malheureux Juan, où se cache-t-il? (*Elle appelle.*) Juan, Juan.

TENORIO.

Ne l'appelez pas, madame, il va paraître.

GREGORIO.

D'abord, ma chère amie, permets que je te présente deux personnes que j'ai invitées en ton nom, le seigneur don André de Caravajal, et sa sœur dona Antonia.

THERESINA.

Présentées par vous, elles sont les bien-venues.

(Tenorio distribue à tout le monde les bouquets qui se trouvent dans la corbeille que Juan a apportée.)

GREGORIO, *bas à sa femme.*

Le frère est un jeune cavalier qui, cette nuit au bal, a retrouvé une certaine inconnue... Je te conterai cela. (*Bas à son fils.*) Cette belle étrangère est éperdument aimée par un jeune mauvais sujet que je tiens là

enfermé dans ta chambre. Si tu savais qui je soupçonne...

RIFADOR.

Avant de commencer le fandango, il me semble que le devoir...

GREGORIO.

C'est juste; laissez-moi seul, je vous rejoins tout à l'heure.

TENORIO.

Eh ! monsieur, tout languit sans vous, rien ne peut se faire sans vous, il faut que tout marche de suite. (*Allant ouvrir la porte du fond.*) Allons, messieurs de l'orchestre, partez; et vive l'alcade de Molorido.

RIFADOR.

Suspendez les jeux, suspendez les danses, il faut savoir...

TENORIO.

Après le fandango; tenez, l'entendez-vous qui commence?

(On entend le fandango que l'orchestre joue pianò jusqu'à la fin de l'acte.)

GREGORIO, *commençant à danser.*

C'est cela, c'est cela même; un bon Espagnol ne peut l'entendre sans se mettre en danse.

RIFADOR.

Allons, je ne saurai rien. Damné Tenorio!

GREGORIO.

Don André, la main à ma femme; belle Antonia, daignez accepter la mienne; Rifador, la main à ma nièce. (*Il chante et danse*) Ta la la la la rela.

RIFADOR.

Maudites gens, ils me feront rire et danser, en dépit que j'en aie. (*Il danse et chante de mauvaise grâce.*) Ta la la la la rela.

TENORIO.

J'étais sûr de mon fait ; quand des Espagnols entendent le fandango, il n'y a point d'affaires qui tiennent. Allons, messieurs, allons, mesdames, ta la la la la relala.

(Il sort en dansant et jouant des castagnettes. Tous les personnages le suivent en dansant et chantant.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

FRANCISCA, EUGENIO, TENORIO, DON ANDRÉ, DONA ANTONIA.

TENORIO.

La pastorale a enlevé tous les suffrages, le bal champêtre est déjà animé, la fête va fort bien, songeons à nos affaires. L'alcade va vouloir continuer l'interrogatoire du prisonnier. (*Allant parler à Juan par le trou de la serrure.*) Patience, mon pauvre Juan. Pas d'autre moyen de le faire sortir que de casser les vitres, ou de briser la porte. Comment rompre les projets de Rifador? voilà le point capital.

DON ANDRÉ.

Je lui cherche querelle, je le force à se battre.

EUGENIO.

Partez avec madame pour Madrid, je vous y suis avec ma cousine.

TENORIO.

Beaux moyens! un enlèvement! un duel avec un greffier! Il faut le perdre dans l'esprit de l'alcade, il faut vous faire aimer de monsieur Gregorio. Je ne me trompe pas: l'alcade vient dans cette chambre avec Rifador.

FRANCISCA.

Ah Dieu! s'ils nous surprenaient.... je tremble.

EUGENIO.

Il faut nous cacher.

TENORIO.

Où?

FRANCISCA.

Dans ce cabinet.

(Elle se cache aussitôt dans le cabinet de l'alcade.)

DONA ANTONIA.

Derrière cette porte.

(Elle se cache derrière la porte d'entrée.)

DON ANDRÉ.

Derrière ce rideau.

(Il se cache derrière le rideau de la chambre où est enfermé Juan.)

EUGENIO.

Dans cette armoire.

(Il se cache dans une armoire.)

TENORIO.

Sous cette table.

(Il se cache sous une table.)

SCÈNE II.

FRANCISCA, EUGENIO, TENORIO, DON ANDRÉ, DONA ANTONIA, CACHÉS; RIFADOR, GREGORIO, ENTRANT PAR LA POTRE DU FOND.

GREGORIO.

Ah! la jolie fête, la jolie fête! Ma femme et ma nièce ne savaient pas très bien leurs rôles; mais leur défaut de mémoire leur donnait une grâce de plus. Et ce Tenorio! sa grande aria italienne, son vaudeville allemand!

je n'entendais pas les paroles, mais c'était si gai, si sentimental!

RIFADOR.

Soyez sûr de ce que je vous dis, on vous trompe.

GREGORIO.

On ne me trompe pas, je ne me trompe pas, je ne peux pas me tromper. Et ce fandango, et ces couplets, et tout ce monde réuni pour me rendre ses hommages! Il faut que ma femme ait fait ses préparatifs depuis bien long-temps pour que tout soit si bien ordonné. Ce Tenorio est un habile homme. Je m'adresserai à lui pour une fête qu'à mon tour je veux donner à ma femme; mais elle ne devinera rien, elle; la surprise sera complète.

RIFADOR.

Que je souffre de voir un alcade, un homme que j'estime, mon ami, aussi confiant, aussi dupe!

GREGORIO.

Allons, nous y voilà encore. Savez-vous, mon cher greffier, que je commence à me lasser de vos remontrances. Il sied bien à un inférieur.... Si j'étais homme à croire aux propos qui me sont revenus sur votre compte...

RIFADOR.

Pardon, c'est le soin de votre gloire qui m'anime et qui m'emporte. J'ai des ennemis: l'attachement que je vous ai voué m'a fait beaucoup d'ennemis. Ah Dieu! qui plus que moi sait rendre justice à vos lumières, à votre génie supérieur!

GREGORIO.

Mon génie supérieur! eh bien, soit; vous m'aimez, et

je vous estime ; mais enfin il faut que je retourne à la fête, j'en suis l'âme. Je ne me donne pas le temps d'achever l'interrogatoire du prisonnier ; qu'avez-vous à me dire ?

RIFADOR.

Qu'il y a ici machination, intrigue, complot.

GREGORIO.

Que machine-t-on ? quels sont les intrigants ? contre qui complote-t-on ?

RIFADOR.

Je n'en sais rien ; mais il y a quelque chose.

GREGORIO.

Quoi ?

RIFADOR.

Je n'en sais rien ; mais défiez-vous de Tenorio, de votre famille, des étrangers qui se sont introduits chez vous, de tout le monde. Cette fête que votre femme vous donne, c'est un piége ; votre fils revenu de Salamanque, c'est un mensonge ; ce don André et cette dona Antonia qui se disent frère et sœur, cela n'est pas clair ; et ce prisonnier, dont on vous fait suspendre l'interrogatoire ! et Tenorio, qui met en train toutes ses manœuvres ! En vérité, je crois qu'il n'y a que moi, Nunès et vous qui soyons innocents dans cette maison.

GREGORIO.

Ah ! l'on m'en fait accroire ! à moi ! et qui ? Tenorio, un garçon d'esprit qui sait apprécier le mien ; une femme qui m'adore et me donne une fête ; un fils, le jeune homme le plus studieux, le plus tendre des fils : je n'ai pas la même

confiance en don André et dona Antonia : ils ne m'ont dit que ce qu'ils ont bien voulu me dire ; mais je les surveille ; mais je les ferai surveiller; mais ma famille n'a rien de commun avec eux ; mais ma nièce vous adore ; mais mon fils aime votre fille. Quant au prisonnier, il est là, il ne peut pas échapper. Dissipez donc vos soupçons, et retournons à la fête.

RIFADOR.

Un seul mot. Voulez-vous que ni vous ni moi ne soyons victimes.

GREGORIO.

Parbleu !

RIFADOR.

Vous tenez toujours au projet de notre double alliance ?

GREGORIO.

Certes.

RIFADOR.

Voilà votre fils revenu ; terminons.

GREGORIO.

Je le veux.

RIFADOR.

Signons les deux contrats.

GREGORIO.

Demain.... aujourd'hui.

RIFADOR.

Aujourd'hui, si vous l'exigez.

GREGORIO.

Je l'exige, je l'ordonne.

RIFADOR.

Je fais sortir ma fille du couvent, j'amène le notaire dans un quart d'heure.

GREGORIO.

Allez.... Attendez. Je vous fais sortir par la petite porte, pour que vous soyez plus tôt de retour; et, réflexion faite, je reviens tête à tête interroger le prisonnier. Du secret jusqu'à la conclusion.

RIFADOR.

Soyez tranquille.

GREGORIO.

Vous voyez bien que je ne me laisse pas mener.

(Il sort avec Rifador par la petite porte.)

SCÈNE III.

FRANCISCA, EUGENIO, TENORIO, DON ANDRÉ, DONA ANTONIA.

DONA ANTONIA, *sortant de sa cachette.*

Ils sont partis.

EUGENIO, *sautant au bas de l'armoire.*

Maudit Rifador!

DON ANDRÉ, *sortant de sa cachette.*

Il va chercher le notaire.

FRANCISCA, *sortant de sa cachette.*

Que faire, Tenorio?

TENORIO, *sortant de dessous la table.*

Allez-vous-en. Sortez.

EUGENIO.

Comment?

TENORIO.

Allez vous divertir, je vais intriguer pour vous.

DONA ANTONIA.

Nous divertir !

FRANCISCA.

Ah ! j'ai bien peur....

TENORIO.

Permettez. (*A don André et dona Antonia.*) Avez-vous quelques papiers, quelques certificats qui prouvent votre naissance, votre état ?

DON ANDRÉ.

Voici mon porte-feuille.

DONA ANTONIA.

J'ai laissé le mien à mon hôtel.

TENORIO.

Eh ! vite, que monsieur votre frère aille le chercher.

EUGENIO.

Mais quel est ton dessein ?

DON ANDRÉ.

Expliquez-nous....

TENORIO.

Sortez, sortez. Il ne faut pas qu'on nous surprenne de nouveau.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

TENORIO SEUL.

Ce cher alcade ! rien ne lui échappe, et sans qu'il s'en doutât, sa conversation était écoutée par cinq per-

sonnes, sans compter celui qui est enfermé dans cette chambre. Je ne pense plus à le faire sortir. Il faut que tout se découvre; il faut que l'alcade reconnaisse qu'il a été trompé. Mais comment l'amener à ce que nous voulons? Le diable m'emporte si je sais ce que je vais faire.

SCÈNE V.

GREGORIO, TENORIO.

GREGORIO, *se croyant seul.*

Ma femme danse, on ne fait pas attention à moi; occupons-nous du prisonnier. Ah! te voilà, Tenorio.

TENORIO.

Ah! monsieur, que je vous trouve à propos! je mène tout de front, moi. Après avoir joué mon rôle dans la pastorale, et voyant tous nos jeunes gens en train de danser, j'ai cru devoir profiter de ce moment pour faire ma ronde dans la ville. Je n'étais pas fâché de prendre des renseignements sur ce masque arrêté, sur cette étrangère, sur ce jeune cavalier : j'ai tout découvert, je sais tout, et j'allais de ce pas vous faire mon rapport.

GREGORIO.

Qu'as-tu découvert? que sais-tu?

TENORIO.

Ce que vous aviez si bien deviné vous-même : que ce jeune homme arrêté est en effet le fils du corrégidor de Salamanque, qui meurt d'amour pour la belle Antonia; que l'inconnue de don André est en effet la petite Sétenilla, la fille du vieux major don Fernand.

GREGORIO.

Celui qui se moque de moi quand je lui dis que je sais tout ce qui se passe dans les familles ?

TENORIO.

Précisément. Et vite, j'ai cru devoir prévenir le père de la fille, l'oncle du jeune homme ; j'ai dit que je venais en votre nom, de votre part ; vous me le pardonnerez. Ils m'ont remercié, ils m'ont chargé de vous remercier. Dès que le vieux major aura fini sa partie de piquet, il accourt. Le chanoine dépêche son bréviaire, et il est ici. Ils s'en rapportent à vous, ils vous confient leurs intérêts, ils vous supplient de parler raison, sentiments, convenances à la petite Sétenilla, qui justement se trouve à votre fête, et au jeune homme que vous tenez renfermé. Il appartient à un magistrat aussi distingué, aussi éclairé, d'arrêter les complots, de réprimer les passions, de protéger les mœurs, d'assurer le repos des familles.

GREGORIO.

C'est ce que j'ai fait ; c'est ce que je veux faire ; mais pourquoi les parents n'approuvent-ils pas les amours des jeunes gens ?

TENORIO.

Eh monsieur, comment voulez-vous ?.... Un jeune cavalier qui passe dans cette ville pour aller à Madrid.... un intrigant peut-être qui veut enlever une jeune héritière. Une étrangère qui tombe des nues à Molorido, pour y trouver son frère à point nommé.

GREGORIO.

Une coquette peut-être qui veut épouser un fils de famille.

TENORIO.

Ah! s'ils étaient vraiment de l'honorable maison des Caravajals, s'ils étaient vraiment le frère et la sœur.... il n'y a point de famille à Molorido qui ne se fît honneur de s'allier à eux. L'alcade lui-même.... N'est-il pas vrai, monsieur?

GREGORIO.

Parbleu! Ce n'est pas que mes engagements avec Rifador....

TENORIO.

Mais ce jeune homme est-il le véritable don André? cette dona Antonia est-elle sa sœur? Supposons la chose, il y a de très-bonnes familles pauvres ou ruinées; bref, monsieur est trop sage pour ne pas prendre le parti d'éclairer d'abord les deux jeunes gens sur le danger qui les menace. Vous allez parler au jeune homme, je vais vous chercher la petite fille.

GREGORIO.

Point du tout, tu vas m'amener don André et dona Antonia.

TENORIO, *à part.*

Je le tiens. (*Haut.*) Il ne m'appartient pas de chercher à pénétrer les vues sages et profondes de mon alcade, il me semble pourtant.... Dans l'instant vous allez les voir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

GREGORIO seul.

Ah! je ne sais rien! Il y a des choses qui m'échappent! Belle et noble manière de me venger des railleries du vieux

major ; grande et belle occasion de signaler mes talents aux yeux du corrégidor de Salamanque. Il faut avant une heure que don André et dona Antonia de Caravajal soient honorablement mariés, ou que les intrigants qui ont usurpé ce beau nom soient chassés de la ville que je gouverne.

SCÈNE VII.

DONA ANTONIA, GREGORIO, DON ANDRÉ, TENORIO.

TENORIO.

Voici le seigneur don André et la belle Antonia.

GREGORIO.

Approchez, répondez. (*A don André.*) Vous avez retrouvé votre inconnue à mon bal ?

DON ANDRÉ.

Oui, seigneur.

GREGORIO.

Vous l'aimez ?

DON ANDRÉ.

Pour la vie.

GREGORIO.

C'est en légitime mariage que vous prétendez à elle ?

DON ANDRÉ.

Pouvez-vous me faire l'injure d'en douter ?

GREGORIO.

Il suffit. (*A dona Antonia.*) Le jeune homme arrêté cette nuit sous vos fenêtres vous aime ?

DONA ANTONIA.

Je le crois.

GREGORIO.

Vous l'aimez?

DONA ANTONIA.

Seigneur....

GREGORIO.

Répondez sans détour. Mon âge, ma qualité, votre intérêt vous le permettent, vous en font une loi.

DONA ANTONIA.

Eh bien! seigneur alcade....

GREGORIO.

Eh bien?...

DONA ANTONIA.

Je n'ai pu m'empêcher d'être sensible à ses soins.

GREGORIO.

Fort bien. (*A don André.*) Votre passe-port?

DON ANDRÉ.

Vous l'avez vu.

GREGORIO.

Montrez-moi votre passe-port.

TENORIO.

Montrez votre passe-port.

DON ANDRÉ, *montrant son passe-port.*

Le voilà.

GREGORIO, *l'examinant.*

Il est très-bon.... Je l'ai visé; mais on a vu parfois des gens adroits se procurer, s'approprier des papiers... Je ne parle pas pour vous.

DON ANDRÉ.

Quels soupçons!

GREGORIO.

Ne vous emportez pas; je ne veux que votre bien, si vous êtes honnête. Auriez-vous quelque autre preuve que vous êtes vraiment de la famille des Caravajals, que madame est votre sœur.

DONA ANTONIA, *montrant son contrat de mariage.*

Mon contrat de mariage avec le cruel qui me força de fuir.

DON ANDRÉ, *donnant son brevet.*

Et mon brevet de capitaine.

GREGORIO, *les examinant.*

C'est évident; c'est positif : et votre fortune est considérable?

DON ANDRÉ.

Très-considérable. Le notaire de Molorido a connaissance de tous nos biens : son père a été l'homme d'affaires de toute notre famille.

GREGORIO.

C'en est assez. Tenorio, va chercher le chanoine; amène-moi le vieux major. (*A don André.*) Vous obtiendrez celle que vous aimez. (*A dona Antonia.*) Vous épouserez le jeune homme qui vous aime; je donne la liberté à notre jeune prisonnier.

(Il va ouvrir la porte de la chambre ou Juan est enfermé.)

DON ANDRÉ.

Que veut-il dire?

DON ANDRÉ.

Qu'est-ce que cela signifie ?

TENORIO.

La bombe va éclater.

SCÈNE VIII.

DONA ANTONIA, GREGORIO, DON ANDRÉ, TENORIO, JUAN, MASQUÉ.

GREGORIO, *amenant Juan.*

Venez, venez, seigneur.

JUAN.

Seigneur!

GREGORIO.

Vous pouvez ôter votre masque; ne rougissez pas de votre inclination; je me charge de la faire approuver par votre illustre père; je l'approuverais moi-même s'il s'agissait de moi, de ma nièce, de mon fils.

DON ANDRÉ.

Eh mais, monsieur, c'est votre charmante nièce que j'adore.

DONA ANTONIA.

C'est votre fils qui depuis dix jours s'attache à me suivre partout.

GREGORIO.

Ma nièce! mon fils! cela n'est pas possible.

SCÈNE IX.

CATALINA, GREGORIO, DON ANDRÉ, DONA ANTONIA, TENORIO.

CATALINA, *accourant.*

AH ! seigneur alcade, j'implore ma grâce ; il faut tout vous découvrir. Votre fils....

GREGORIO.

Eh bien, mon fils....

CATALINA.

Depuis hier il a disparu, je ne sais ce qu'il est devenu.

SCÈNE X.

NUNÈS, CATALINA, FRANCISCA, THERESINA, EUGENIO, GREGORIO, JUAN, TENORIO, DON ANDRÉ, DONA ANTONIA.

NUNÈS.

JE tiens le fil du complot, seigneur alcade. C'est votre fils qui a été arrêté cette nuit sous les fenêtres de l'auberge de la Fontaine d'or.

GREGORIO, *apercevant son fils qui entre par le fond, avec Theresina et Francisca.*

Mon fils arrêté, disparu ! et le voilà.

EUGENIO.

Ciel ! Catalina !

NUNÈS.

Ah ! ah !

CATALINA, *surprise de voir Eugenio.*

Pas possible.

GREGORIO, *à Juan.*

Seigneur masque, je vous somme de déclarer qui vous êtes?

JUAN, *se démasquant.*

Moi, Seigneur! je suis Juan.

GREGORIO, *surpris.*

Juan!

CATALINA.

Mon mari!

GREGORIO, *plus surpris.*

Votre mari!

JUAN, *se jetant aux genoux de l'alcade.*

Ah! seigneur alcade, ayez pitié de moi. Si j'étais là-dedans, ce n'est pas ma faute; si j'ai violé le serment que je vous avais fait de ne pas me marier, ce n'est pas ma faute.... Il faut tout vous dire.... C'est Tenorio...

TENORIO.

Alte-là! je saurai bien m'accuser tout seul. Oui, seigneur, c'est moi qui ai marié votre valet; mais le serment qu'il vous a fait de rester garçon était téméraire. C'est moi qui vous ai laissé croire que monsieur votre fils partait pour Salamanque, qui lui ai loué une petite chambre garnie chez Catalina, qui l'ai fait sortir de celle où vous l'aviez enfermé, qui ai mis Juan à sa place; mais en favorisant son amour pour madame, je lui procure un excellent mariage. C'est par mon entremise que madame et mademoiselle ont passé la nuit au bal de la Redoute;

mais c'est à ce bal que mademoiselle a eu le bonheur de retrouver un charmant cavalier qu'elle avait déjà remarqué cet automne à la campagne de sa tante Léonore; mais il en résulte que madame et mademoiselle vous donnent une fête délicieuse. Je vous ai trompé, mais pour votre bien; mes intentions sont pures, les résultats sont heureux, je ne crains pas d'avouer mes actions.

GREGORIO.

Ah! scélérat.

NUNÈS.

Que de noirceurs! Grâce au ciel, le voilà perdu.

GREGORIO.

Comment, ma femme, vous avez été au bal!

TENORIO.

Madame est innocente; c'est moi seul qui suis coupable. Aller au bal, est-ce un si grand crime? La fête que nous vous donnons n'en part pas moins du fond du cœur.

GREGORIO.

Je suis stupéfait.... Quoi! ma femme, mon fils, ma nièce, mon valet, mon fidèle agent!

DON ANDRÉ.

Seigneur alcade, c'est vous-même qui m'avez envoyé au bal.

DONA ANTONIA.

Tout à l'heure vous avez fait espérer à mon frère qu'il obtiendrait son inconnue.

THERESINA.

Votre fils et votre nièce viennent de se confier à moi. Ils aiment, ils sont aimés.

GREGORIO.

Non, non, non. N'espérez pas me fléchir ; mes engagements avec Rifador sont sacrés.

TENORIO.

Eh ! monsieur, Rifador est vieux, monsieur est jeune ; sa fille est sotte, mademoiselle est aimable. La source de sa fortune est obscure et suspecte, la fortune de monsieur est honorable et claire. Rifador est détesté, monsieur est aimé ; et l'inclination, monsieur, l'inclination ! C'est à votre amour pour madame que vous devez le constant bonheur de votre ménage. Vous me l'avez dit vous-même ; vous auriez enlevé madame de chez son père, elle aurait consenti à vous suivre, si vos parents avaient refusé de vous marier. N'exposez pas votre fils, votre nièce, à des démarches.... Ah ! monsieur, l'inclination ! Peut-il exister un bon mariage sans une inclination réciproque !

GREGORIO.

Effronté personnage.... Il y a du vrai dans ce qu'il vient de dire.

TENORIO, *vivement.*

Remerciez votre père, embrassez votre mari ; il vous pardonne, il me pardonne, il nous pardonne à tous.

NUNÈS.

Ah ! ce pauvre monsieur Rifador !

SCÈNE XI.

NUNÈS, CATALINA, FRANCISCA, THERESINA, JUAN, GREGORIO, RIFADOR, TENORIO, DON ANDRÉ, EUGENIO, DONA ANTONIA.

RIFADOR, *entrant par le fond.*

Ma fille sera ici demain matin. Le notaire vous attend dans la première chambre.

TENORIO.

Il arrive à propos pour faire le contrat de mariage de mademoiselle avec le seigneur don André.

EUGENIO.

Et le mien avec la belle Antonia.

RIFADOR, *stupéfait.*

Plaît-il ?

GREGORIO.

Ma foi, mon cher Rifador.... des considérations majeures.... votre âge.... l'amour de ma nièce et de mon fils pour monsieur et madame.... Que vous dirai-je ?

RIFADOR.

Quand je vous disais que vous étiez trompé de tous côtés.

GREGORIO.

J'en suis honteux ; mais c'est vrai.

TENORIO.

C'est nous qui devons rougir ; c'est votre confiance en nous qui absorbait pour ainsi dire tout votre esprit. Si vous avez ignoré les innocentes aventures de votre

famille, vous n'en êtes pas moins un alcade vigilant, clairvoyant, instruit à point nommé de tout ce qui arrive dans la ville. Allons procéder aux deux contrats, et finir, par ces heureuses fiançailles, la fête de l'alcade de Molorido.

GREGORIO.

Soit; mais désormais je saurai ce qui se passe chez moi.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

UN LENDEMAIN
DE FORTUNE,
OU
LES EMBARRAS DU BONHEUR,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE,
Représentée pour la première fois le 16 janvier 1811.

......................Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.
LUCRET. lib. 4.

PRÉFACE.

Cette petite pièce n'obtint pas un très-grand succès. Je ne la crois pourtant pas tout-à-fait sans mérite. Elle n'a pas été jouée telle que je l'imprime aujourd'hui. Je rétablis des choses que j'avais supprimées avant la première représentation et d'autres que j'avais cru devoir retrancher aux représentations suivantes. En supprimant les solliciteurs qui ouvrent la scène, et qui viennent ensuite accabler de leurs demandes l'homme nouvellement en place, je voulais éviter la trop grande multiplicité de personnages; mais si trop de petits rôles déplaisent au théâtre, surtout dans une pièce en un acte, ils est possible qu'ils ne produisent pas le même effet à la lecture; et je crois que ceux-ci donnent plus de mouvement à l'action, plus de comique au rôle de madame Saint-Edme, et ajoutent aux embarras de Dorsange. On a prétendu que quelques jeunes auditeurs s'étaient formalisés de ce que j'avais introduit deux jeunes gens qui aspirent à être auditeurs. Des personnes importantes dans l'état pensaient autrement et me savaient gré de mettre en scène une de nos nouvelles institutions. Jadis on mettait en scène des présidents. Un des vers les plus applaudis, même par les plus éminents personnages, dans la comédie de mon ami Andrieux, intitulée le Trésor, était celui-ci:

Un conseiller d'état m'a touché dans la main.

Je prie les personnes qui se sont formalisées de considérer que dans ma pièce c'est le jeune homme aimable et intéressant qui est nommé auditeur, et que le jeune sot est éconduit. La scène de ce jeune Senneville, qui est à la fois timide et suffisant, me paraît comique. Je crois d'ailleurs qu'elle sert à

bien compléter le caractère de madame Saint-Edme, qui ne paraît pas une fois dans la pièce sans amener un nouveau protégé. Le public, trop sévère je crois, improuva l'offre d'un cadeau ou pot-de-vin faite à Dorsange. Dans tous les temps, des solliciteurs maladroits n'ont-ils pas cru qu'ils pouvaient tenter la probité des juges et des hommes en place?

J'avoue que l'ennui du bonheur survient bien rapidement à Dorsange et à sa famille. L'enivrement produit par un grand succès dure plus d'un jour, peut-être même plus d'une semaine. Les lettres anonymes, la gêne des grandes occupations, les importuns, les créanciers qui vous oubliaient quand vous étiez pauvre, la nécessité où l'on croit être de faire plus de dépense, tout cela arrive bien dès le lendemain; mais tout cela est compensé par tant de choses qui flattent, qui enorgueillissent, que le cœur reste encore inaccessible au chagrin. Si le lecteur pouvait se faire illusion, et se persuader que ma pièce dure juste autant de temps qu'il en faut à l'homme qui vient de changer d'état pour sentir tous les désagréments de sa nouvelle position, peut-être trouverait-il cette comédie meilleure.

Mon tort dans cette pièce, comme dans beaucoup d'autres, est d'avoir cédé au désir de présenter le commencement de la situation. J'ai été séduit par l'idée de faire (pour me servir de l'expression de mon épigraphe), *lever* quelque chagrin à mon homme heureux, du milieu des flatteries et des douceurs dont il est entouré; mais au moins il fallait faire plus d'un acte. Les entr'actes m'auraint donné les vingt-quatre heures permises à l'auteur dramatique, tandis qu'il faut que le spectateur ait une véritable complaisance pour croire que la pièce en un acte dure plus que le temps nécessaire à sa représentation.

Tous les embarras qui surviennent à Dorsange, quand ils seraient mieux combinés, ne feraient toujours de cette pièce qu'un ouvrage commun et déjà traité. C'est le rôle du

grand-père, c'est l'idée du dénoûment qui me semblent lui donner une physionomie particulière. Je n'ai pas seulement voulu prouver que l'homme parvenu au but de ses désirs regrette d'y être parvenu, j'ai voulu prouver que, si on prenait au mot tous ces hommes mécontents du sort qu'ils ont désiré, ils se hâteraient de se dédire, et gémiraient de retourner à leur premier état. Comme je l'ai dit dans la pièce, il n'y a que le savetier de la fable qui aille reporter les cent écus au financier. Je ne vois guère que Sancho Pança qui renonce de bonne grâce à son gouvernement; encore, après toutes ses mésaventures à Barataria, lui monte-t-il à la tête de temps en temps quelque fumée d'ambition. Mais tous les autres! ils crient contre leur grandeur tant qu'ils la possèdent; qu'ils la perdent, ils la regretteront. La leçon morale à tirer de la pièce n'est donc pas qu'il vaut mieux être pauvre que riche, mais qu'il faut s'accommoder à sa situation, en goûter les avantages, en supporter les désagréments.

On est sorti de l'état médiocre dont on se plaignait, on est en chemin vers la terre promise, on y est arrivé même; des peines d'un nouveau genre surviennent; et, comme les Juifs dans le désert, on crie au Seigneur : Pourquoi nous avez-vous tirés de l'Égypte? On voit que c'est la Bible qui m'a donné le sujet de cette comédie (*).

(*) Dixeruntque filii Israel : utinam mortui essemus per manum Domini in terra Ægypti, quandò sedebamus super ollas carnium, et comedebamus panem in saturitate.

Exod., caput. XVI.

PERSONNAGES.

DORSANGE.
DE BRÉMONT, père de madame Dorsange.
JULES, amant de Claire.
LACHESNAYE, cousin de Jules.
FRANÇOIS, valet de Dorsange.
MADAME DORSANGE.
MADAME SAINT-EDME, amie de Dorsange.
CLAIRE, fille de Dorsange.
DORSIVAL,
COURCHAMPS,
FLAMAND.
MADEMOISELLE DURAND,
SENNEVILLE.
} protégés de madame Saint-Edme.
PLUSIEURS SOLLICITEURS, personnages muets.

La scène est à Paris, chez Dorsange.

UN LENDEMAIN DE FORTUNE.

SCÈNE I.

FRANÇOIS, COURCHAMPS, FLAMAND, PLUSIEURS AUTRES SOLLICITEURS, TOUS UN PLACET A LA MAIN.

FRANÇOIS, *portant un paquet de lettres, de cartes de visite, et une liste de noms écrits chez le portier.*

OUI, messieurs, vous êtes bien instruits. Avant-hier monsieur le duc, protecteur et ami de monsieur Dorsange mon maître, a été fait ministre, et hier monsieur Dorsange a été nommé chef, administrateur, trésorier, que sais-je? si bien que nous nous trouvons aujourd'hui à la tête de quarante ou cinquante mille francs de revenu. Vous pouvez m'en croire; je suis le domestique de confiance. D'abord je suis tout seul; mais nous en prendrons d'autres, et j'aurai du bon temps et de bons gages. (*A Courchamps.*) Vous venez féliciter monsieur sur la justice rendue à son mérite, et lui présenter une petite requête? Ces messieurs aussi? Je le devine à la pétition. Vous êtes diligents. A peine est-il huit heures du matin. Au surplus, monsieur travaille depuis cinq heures dans son cabinet, madame a déjà fini sa toilette, mademoiselle fait la sienne. C'est un train, c'est une joie dans toute la maison! (*A Flamand.*) Monsieur vient aussi pour une pétition?

FLAMAND.

Madame Saint-Edme m'a fait l'honneur de me donner rendez-vous dans cette maison.

COURCHAMPS.

C'est aussi madame Saint-Edme qui m'a recommandé de me trouver avant elle chez monsieur Dorsange.

FRANÇOIS.

Ah! madame Saint-Edme? Cette amie intime de monsieur, celle qui s'intéresse à tant de monde. Tenez, la voilà qui vient elle-même avec une autre personne.

FLAMAND.

Encore une de ses protégées, je le parierais.

SCÈNE II.

FRANÇOIS, COURCHAMPS, FLAMAND, MADAME SAINT-EDME, MADEMOISELLE DURAND.

MADAME SAINT-EDME.

Entrez, entrez, ma chère. Vous voilà, monsieur Courchamps; c'est vous, Flamand : j'aime qu'on soit exact. (*A François.*) M. Dorsange?

FRANÇOIS.

Madame, excusez; je ne suis pas encore au courant, parce que ce n'est que d'hier que nous sommes heureux. Mais monsieur et madame m'ont bien dit qu'on n'y était que pour la famille.

MADAME SAINT-EDME.

Eh bien, n'ai-je pas pour ce bon Dorsange et sa femme les sentiments de la plus tendre sœur? Vous ne pouvez pas ignorer que c'est à mes bons offices qu'il doit son succès.

FRANÇOIS.

On sait le zèle de madame à servir ses amis, et les amis de ses amis; mais il me semblait avoir entendu dire que

c'était surtout monsieur de Brémont, le beau-père de monsieur, qui avait fait connaître au ministre les talents et la probité de monsieur Dorsange.

MADAME SAINT-EDME.

De Brémont est ancien ami du ministre; il était tout simple qu'il parlât en faveur de son gendre : mais si Dorsange n'avait pas eu dans ses intérêts une personne adroite qui sût faire valoir ses titres, lever les obstacles, éconduire les concurrents, en un mot faire jouer tous les ressorts.... Annoncez-moi, on ne vous grondera pas.... Non, restez (*en regardant à sa montre*), je n'aurais pas le temps de lui parler à mon aise. Je ne veux pas manquer le secrétaire du président; il faut que je passe chez mon libraire; chez l'avocat de ce pauvre Mérincour qui plaide si mal, mais qui chante si bien; chez ce journaliste qui retarde toujours l'extrait de cet ouvrage si intéressant. Mademoiselle Durand, vous allez attendre avec ces messieurs. Vous pouvez compter sur ce que je vous ai promis. Dorsange n'a rien à me refuser, et sa femme est une bonne petite personne qui ne se conduit que par mes conseils. Ce cher Dorsange! je suis plus joyeuse que lui de son bonheur. Nous n'en resterons pas là. J'ai mon plan. Il faut qu'il monte. Surtout qu'il ne sorte pas avant mon retour.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

FRANÇOIS, COURCHAMPS, FLAMAND, MADEMOISELLE DURAND, LES AUTRES SOLLICITEURS.

FLAMAND, *à mademoiselle Durand.*

MADEMOISELLE, n'ai-je pas eu l'honneur de vous voir chez madame de Clairville?

MADEMOISELLE DURAND.

Je ne me trompe pas; vous y êtes venu avec le gros monsieur Forlis.

FLAMAND.

Quel galant homme ! Je lui étais attaché pour la vie.

MADEMOISELLE DURAND.

Ah ! mon Dieu, est-ce qu'il est mort ?

FLAMAND.

Il se porte à merveille ; mais il est ruiné. Cela m'a fait un mal de me séparer de lui !... Il ne fallait pas moins qu'une raison comme celle-là.

FRANÇOIS, *à part.*

Est-ce que ce serait un domestique qui viendrait se présenter ?

MADEMOISELLE DURAND.

Ne dites pas que vous m'avez vue dans cette maison. Je suis encore chez madame de Clairville ; mais elle vit fort retirée.

FLAMAND.

Et les talents se rouillent dans ces petites maisons.

FRANÇOIS.

Voilà madame qui vient dans ce salon. Messieurs et mademoiselle, donnez-vous la peine de passer dans l'autre pièce ; j'irai vous avertir quand monsieur pourra vous recevoir.

COURCHAMPS.

C'est juste.

(Il sort avec les solliciteurs.)

FLAMAND, *à mademoiselle Durand.*

Daignez accepter ma main, mademoiselle.

MADEMOISELLE DURAND, *toisant François.*

Voilà un garçon bien novice dans son métier.

(Elle sort avec Flamand.)

FRANÇOIS *seul.*

Ils ont l'air de se moquer de moi. Je n'ai pas encore cet air de valet de chambre qui tient les gens en respect; cela me viendra.

SCÈNE IV.

FRANÇOIS, MADAME DORSANGE, CLAIRE.

MADAME DORSANGE.

Eh vite, François, une voiture, un remise pour toute la journée. J'ai mille emplettes à faire pour moi, pour ton père, pour toi, ma fille. Avais-je tort d'exciter monsieur Dorsange à sortir de sa modestie? J'avais toujours dans l'idée qu'un jour ses talents seraient reconnus, le mettraient à sa place, et nous ouvriraient le chemin de la fortune; enfin nous y voilà. Eh bien, allez donc, François.

FRANÇOIS.

J'apportais à monsieur les cartes et la liste des visites, et puis toutes ces lettres.

MADAME DORSANGE, *prenant les lettres.*

Je m'en charge.

FRANÇOIS.

Qui jamais se serait douté hier que monsieur avait tant d'amis? Ils se cachaient, les voilà qui se montrent.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME DORSANGE, CLAIRE.

MADAME DORSANGE.

Regarde, regarde donc, Claire ; nous vient-il assez de monde ? et toutes ces lettres ! des compliments, des félicitations.

CLAIRE.

Ne regrettez-vous pas comme moi que monsieur Jules, ce jeune homme dont mon père a été correspondant pendant qu'il était au collége, ne se trouve pas à Paris pour joindre ses compliments à ceux des autres amis de mon père ?

MADAME DORSANGE.

Oui, sans doute. Bon jeune homme ! celui-là ne nous a pas méprisés dans notre mauvaise fortune. Il n'en était pas de même de son cousin Lachesnaye, habitant gourmé de l'île Saint-Louis, qui fait le frondeur, parce qu'il n'a pu parvenir à rien ; il nous regardait à peine quand il venait voir Jules pendant les vacances. Tu entends bien que dès demain je ne veux plus être obligée de louer une voiture. Il faut que je m'occupe de chercher un autre appartement. Mais non, celui-ci est fort bien ; il ne s'agirait que d'y joindre celui qui se trouve sous le même vestibule.

CLAIRE.

Celui que monsieur Jules occupait pendant qu'il faisait son droit ?

MADAME DORSANGE.

J'en ferais le cabinet et la bibliothèque de ton père. Je ne t'emmène pas avec moi, c'est l'heure de tes leçons. Tu dois

plus que jamais songer à perfectionner ton éducation. C'est à présent que je ne suis plus embarrassée de te trouver un grand mariage.

CLAIRE.

Vous ne regretterez plus que la fortune de monsieur Jules soit trop considérable.

MADAME DORSANGE.

Vraiment, l'avais-je regretté? avais-je pensé à Jules? je ne me rappelle pas..... Ah! si Jules était nommé auditeur..... Voici ton père.

SCÈNE VI.

DORSANGE, MADAME DORSANGE, CLAIRE.

DORSANGE, *parlant de la coulisse.*

Je suis touché, ma bonne parente, des témoignages d'amitié que vous me donnez. (*A sa femme.*) C'est ta petite cousine Beaupré qui me faisait compliment sur ma nomination.

MADAME DORSANGE.

Comment! elle a pénétré jusqu'à toi. Il y avait une heure qu'elle était avec moi, je lui avais dit que tu travaillais.

DORSANGE.

Oh! elle m'a bien peu dérangé. Tu m'as demandé de l'argent, ma bonne amie; voici mon porte-feuille.

(Il remet un porte-feuille à sa femme.)

MADAME DORSANGE.

J'en ferai bon usage. J'ai toujours été si raisonnable, je ne veux pas cesser de l'être.

DORSANGE.

Eh bien, Claire, es-tu contente? C'est pour toi, ma

chère enfant, c'est pour ta mère que je suis flatté de voir ma fortune augmentée. Vous le savez, j'ai peu d'ambition.

MADAME DORSANGE.

Pas assez, c'est le seul reproche que j'aie à te faire.

DORSANGE.

J'avoue pourtant que je ne saurais penser sans une certaine satisfaction à la carrière qui s'ouvre devant moi : tu ne vois dans ma nouvelle place que les moyens de paraître et de briller ; j'y vois surtout l'espoir et les moyens d'être utile et de me distinguer... Qu'est-ce que ces papiers que tu tiens à la main ?

MADAME DORSANGE.

Des lettres et des cartes de visite.

DORSANGE.

Donne. Ton père n'a pas encore paru ce matin ?

MADAME DORSANGE.

Non. Il se lève tard.

CLAIRE.

Ne serait-ce pas plutôt que nous nous sommes tous éveillés de bonne heure ?

SCÈNE VII.

CLAIRE, MADAME DORSANGE, DORSANGE, DE BRÉMONT.

DE BRÉMONT.

Bonjour, mes chers enfants.

MADAME DORSANGE.

Ah ! mon père !

DE BRÉMONT.

C'est singulier ; moi qui suis toujours levé le premier dans la maison, je me trouve le dernier aujourd'hui.

MADAME DORSANGE.

Peut-on dormir quand on est heureuse ?... Je vais de ce pas chez un tapissier, chez un bijoutier, chez tous les marchands de nouveautés.

DE BRÉMONT.

Oh ! oh ! toi qui jusqu'à présent ne parlais que d'ordre et d'économie !

DORSANGE.

Quant à moi, il m'a fallu, dès cinq heures du matin, m'occuper de ce grand travail que m'a demandé le ministre ; j'ai des visites à faire et à recevoir, et le ministre m'attend à dix heures.

DE BRÉMONT.

Oh ! oh ! et comment vas-tu t'accommoder d'une vie aussi occupée, toi qui aimes tant le repos et l'indépendance ? Et ta femme qui aime tant à jouir de la société de son mari, comment pourra-t-elle se priver de te voir une partie du jour ?

MADAME DORSANGE.

En vérité, mon père, vous semblez bien indifférent à notre bonheur ; c'est pourtant à vous que nous le devons.

DE BRÉMONT.

Oui, mais écoutez-moi. Jusqu'ici, joignant à un petit patrimoine le fruit de quelques travaux littéraires, vous avez vécu modestement, vous plaignant de votre sort. Il est changé : tant mieux. Vous avez tous les deux un trop bon esprit pour devenir fiers ; mais j'avoue que je voudrais

vous voir un peu moins enivrés. Je ne vous trouve point assez préparés à mille petits chagrins qui viendront vous assaillir dans votre nouvel état, vous feront regretter plus d'une fois celui dont vous êtes sortis; et je voudrais que vous eussiez toujours devant les yeux un vieux proverbe latin que je traduis en français pour que ma fille en profite : « Espère, malheureux ; heureux, prends garde à toi. » Le riche peut devenir pauvre, le pauvre peut devenir riche ; la maladie arrivera à l'homme en santé, la santé au malade; la faveur au délaissé, la disgrâce au favori ; un mari à une vieille fille, le veuvage à un bon mari. C'est une des conditions de la vie humaine : on marche d'espérances en regrets. On veut grandir, s'enrichir, se distinguer ; puis on regrette l'obscurité, la médiocrité, le repos, jusqu'à l'ancien malheur. Eh! mes enfants, point de peine sans consolation, point de bonheur sans quelque amertume.

MADAME DORSANGE.

Nous savons tout cela. Mais comment me blâmer d'éprouver un peu d'enthousiasme? Voyez quelle liste nombreuse de visites !

DORSANGE.

Et toutes ces lettres de félicitation ! Tenez. (*Il lit une lettre.*) « Je ne veux pas être le dernier à féliciter monsieur Dorsange sur sa nomination. »

MADAME DORSANGE, *lisant une autre lettre.*

« Honneur au ministre éclairé qui, par un si beau choix, « vient d'acquérir de nouveaux droits à la reconnaissance « publique. »

DORSANGE, *lisant une autre lettre.*

« Je me joins à tout Paris, à toute la France, pour complimenter monsieur Dorsange. »

DE BRÉMONT.

Ne t'est-il jamais arrivé d'écrire de pareilles lettres par politesse ou par politique ? Pourquoi prendrais-tu pour justice qu'on te rend ce que tu accordais aux autres par bienséance ?

DORSANGE.

Oh ! j'entends bien. Cependant il est fort agréable.... (*Lisant une autre lettre.*) « Enfin, Dorsange, te voilà « donc nommé... » Ah ! ah ! en voici une d'un autre style.

DE BRÉMONT.

Qu'as-tu donc ? ta figure se rembrunit.

DORSANGE.

Oh ! rien : une de ces choses qu'on doit mépriser, dont il faut rire, et dont je ris. Une lettre anonyme.

(Il la déchire en deux.)

DE BRÉMONT.

Tu la déchires ?

DORSANGE, *serrant les morceaux dans sa poche.*

Non, je la garde : elle est bien méchante ; mais elle est si sotte !

DE BRÉMONT.

Le nom de l'auteur est peut-être sur l'une de ces cartes de visite.

MADAME DORSANGE.

Qu'est-ce que cette petite lettre sur papier rose et doré? (*Elle lit.*) « Une jeune femme qui, sans vanité, peut se « dire assez jolie, attend de l'aimable monsieur Dorsange « un service essentiel. Elle compte assez sur sa galanterie « pour croire qu'il ne lui refusera pas un moment d'au- « dience. Joséphine de Valbelle.

DORSANGE.

Une des plus jolies femmes de Paris!

MADAME DORSANGE.

Oui dà !

DORSANGE, *prenant la lettre.*

Pourquoi décacheter les lettres qui me sont adressées ?

MADAME DORSANGE.

Depuis mon mariage j'y suis habituée.

DORSANGE.

Oui ; mais à présent il peut m'arriver telle lettre importante.

MADAME DORSANGE.

L'aimable monsieur Dorsange! Jusqu'ici il n'y avait que moi qui le trouvais aimable.

SCÈNE VIII.

CLAIRE, MADAME DORSANGE, DORSANGE, DE BRÉMONT, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

La voiture est aux ordres de madame.

DE BRÉMONT.

Allons, mes amis, jouissez de votre bonheur. Va faire tes emplettes, ma fille. C'est bien le moins, quand on a vécu long-temps dans la gêne, qu'au moment où la fortune nous sourit on se procure tous les agréments de la vie.

MADAME DORSANGE.

Oui, vous avez raison, mon père ; point de nuages. J'irai voir quelques amis, chercher les compliments de

ceux qui ne nous les ont point encore adressés, faire des invitations à plusieurs personnes qu'il est important de recevoir ; car vous sentez qu'il est convenable de donner un repas, une espèce de fête. C'est pour jeudi. Tout sera bien.

DE BRÉMONT.

Je m'en rapporte à toi. (*A Dorsange.*) As-tu écrit à Jules ?

DORSANGE.

On l'attend à Paris. Je seconderai de tout mon pouvoir ses démarches, et j'espère qu'il sera nommé.

DE BRÉMONT.

Un garçon d'un vrai mérite.

MADAME DORSANGE.

Il était plus riche que nous ; nous voilà plus riches que lui. Je pars. Va étudier ta leçon de piano, ma fille. Je ne tarderai pas à revenir. (*A son mari.*) Ne pense pas à la lettre anonyme, et ne va pas chez cette belle dame qui s'avise de te trouver aimable.

(Elle sort.)

CLAIRE.

Ah ! mon bon papa, que je suis contente de vous entendre faire l'éloge de monsieur Jules !

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

FRANÇOIS, DE BRÉMONT, DORSANGE.

DORSANGE.

Je voudrais avoir votre avis sur le travail que j'ai fait ce matin. Venez.

FRANÇOIS.

Mais, monsieur, il y a du monde qui vous attend là-dedans.

DORSANGE.

Encore! Allons, faites entrer. Depuis six heures je n'ai pas eu un moment à moi. (*A plusieurs solliciteurs que François fait entrer.*) Fort bien, messieurs; j'ai l'avantage de vous connaître. (*A l'un.*) Vous êtes employé dans l'administration. (*A un autre.*) Vous êtes à Paris par congé. (*A un autre.*) Vous venez me féliciter? Je suis sensible à l'intérêt que vous me témoignez. Vous avez quelque demande à former? Donnez moi ces papiers. (*Il prend leurs papiers.*) Je les lirai; soyez sûrs que je les lirai attentivement, et que je ferai pour vous tout ce qu'une juste bienveillance me permettra de faire. (*Les solliciteurs saluent et sortent.*) Y a-t-il encore quelqu'un, François?

FRANÇOIS.

Il ne reste plus que trois personnes; mais elles attendent madame Saint-Edme qui a promis de revenir.

DE BRÉMONT.

J'aurais été étonné qu'elle ne fût pas venue déjà te relancer.

DORSANGE.

Une femme d'esprit, du crédit, et une obligeance!...

DE BRÉMONT.

Oh! de l'esprit!... du bavardage. Du crédit!... elle arrache quelques grâces par importunité. De l'obligeance!.. par vanité.

DORSANGE.

Eh bien, c'est quelque chose que d'exercer une vertu, même par vanité. Je n'y suis plus que pour elle, pour elle seule, entendez-vous? Venez, mon cher beau-père; je veux vous montrer aussi une demande que j'adresse au ministre pour le brave Monfort, mon vieil ami. Je souffre de le voir oublié. Mon bonheur s'accroîtra par le sien; mais concevez-vous cette lettre anonyme? Il y a des gens qui aiment à perdre leur temps et leur papier.

DE BRÉMONT.

Comme si cela pouvait te causer la moindre peine!

(Ils sortent.)

FRANÇOIS *seul.*

Monsieur ne peut pas se dispenser de prendre d'autres domestiques; mais je serai le premier. Madame ne peut pas se passer de femme de chambre, je lui présenterai ma petite Justine; je l'épouserai; monsieur placera nos enfants quand ils seront grands. Heureux François!

SCÈNE X.

FRANÇOIS, JULES.

FRANÇOIS.

Me trompé-je? Eh non, c'est monsieur Jules.

JULES.

Moi-même, mon cher François. J'arrive à l'instant. Je n'ai fait que passer chez moi, et j'accours.... Annonce-moi, je te prie, à monsieur Dorsange, à sa femme, à sa fille; j'ai les choses les plus importantes à leur confier.

FRANÇOIS.

Oui, oui, monsieur ; vous ne pouviez pas venir plus à propos. Vous ne savez pas.... vous ne pouvez pas savoir, puisque vous arrivez.... mais vous apprendrez bientôt.... Pardon si je vous quitte. Dans l'instant je vais vous annoncer : monsieur y sera pour vous.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

JULES seul.

Que veut-il dire ? Je le saurai.... Oui, j'y suis décidé ; malgré ma famille, malgré le peu de fortune de Dorsange, c'est son aimable fille que j'épouserai.

SCÈNE XII.

JULES, LACHESNAYE.

LACHESNAYE.

Le voilà ; j'en étais sûr.

JULES.

Eh ! c'est toi, mon cousin Lachesnaye ? Est-ce moi que tu viens chercher dans cette maison ? et par quel hasard sais-tu déjà mon retour ?

LACHESNAYE.

Votre oncle m'a écrit, monsieur ; et d'après les choses qu'il me mande, j'étais bien certain que votre première visite serait dans cette maison.

JULES.

Mais, dis-moi, cousin, qu'est-il donc arrivé à monsieur

Dorsange ? Son valet me quitte ; il a l'air d'un fou, et il n'a pas pu m'expliquer....

LACHESNAYE.

Eh ! que m'importe tout ce qui se passe chez monsieur Dorsange et chez ses pareils ? Le connaîtrais-je si, pendant que tu étais au collége, ton bon homme de père n'eût jugé à propos de te confier à cet homme-là ? Renfermé dans le cercle d'une société choisie, je suis fort peu au courant du monde d'aujourd'hui. Je ne lis qu'un journal : il ne donne les nouvelles que trois jours après les autres ; c'est assez tôt pour moi. Voilà dix ans que j'y suis abonné, et tu sais que je suis un homme d'habitude. Je viens exprès, au nom de ton oncle, au mien, au nom de toute la famille, t'empêcher de faire une sottise. Eh quoi ! monsieur Jules de Lachesnaye, fils d'un magistrat distingué, neveu d'un maître des comptes, songer à épouser la fille d'un monsieur Dorsange, homme de lettres ! et quel homme de lettres ! qui écrit de beaux rêves sur la morale et l'économie politique ; qui n'a rien, dont la fille n'est qu'une petite coquette bien adroite ! C'est ce qu'il nous est impossible de souffrir, monsieur.

JULES.

Parle bas, et surtout garde toi d'insulter mademoiselle Dorsange. Eh ! qui t'a mis si bien au fait de mes projets, de mon amour ?

LACHESNAYE.

Je l'ai deviné, monsieur ; j'ai vu vos assiduités dans cette maison ; j'en ai écrit sur-le-champ ma façon de penser à votre oncle : vous prétendriez en vain me nier que vous êtes amoureux, comme un roman, de cette petite fille.

JULES.

Je ne le nierai pas : je n'ai point encore déclaré mon amour à Claire, à son père ; mais j'arrive exprès pour leur en faire part. J'ai le plus profond respect pour mon oncle ; mais je suis maître de mes actions. Toi, qui es plus riche que moi, et qui places ton bonheur dans l'argent, cherche à augmenter encore ta fortune par la dot de celle que tu épouseras. Quant à moi, je me fais une si douce idée d'enrichir celle que j'aime....

LACHESNAYE.

Et d'avoir sur tes bras toute sa famille. Mais comme vous parlez, jeune homme ! Parce que vous êtes majeur de quelques mois, croyez-vous donc pouvoir mener et humilier toute une famille ?

JULES.

Je ne prétends pas mener ma famille ; mais je ne veux pas être mené par elle. Est-ce moi qui l'humilie, ou celui qui, traînant une vie inutile, va s'ennuyer l'été dans sa terre, revient l'hiver s'ennuyer à Paris ; qui, en attendant une femme riche qui le fasse enrager, a chez lui une gouvernante maîtresse avec laquelle il dispute pour passer le temps ; qui méprise tout haut les honneurs et les places qu'il convoite tout bas en enrageant de ne rien obtenir ; qui se dit bon et vif, et n'est qu'obstiné et violent ; qui n'est point avide, mais qui sait très-bien placer son argent ; qui du reste a de la probité, paye ses dettes, et fait l'éloge de la vertu et de la sensibilité ?

LACHESNAYE.

Point de personnalités, monsieur.

JULES.

Ai-je parlé de toi, cousin?

LACHESNAYE.

Chacun se conduit comme il l'entend.

JULES.

C'est précisément ce que je prétends te prouver. Jeune encore, j'ai été confié à monsieur Dorsange : il me traitait comme un fils chéri; sa fille m'appelait du doux nom de frère : j'ai vu croître ses charmes, ses talents, mon amour. D'autres, en grandissant, auraient méprisé Claire ou tenté de la séduire; je la respecte, je l'aime et je l'épouse.

LACHESNAYE.

Allons, la tête est tout-à-fait partie.

JULES.

On vient; c'est elle. Ah! cousin, qu'elle est belle!

LACHESNAYE.

Mais non. Ce n'est pas là une beauté qui vaille une si grande folie.

SCÈNE XIII.

LACHESNAYE, JULES, CLAIRE.

CLAIRE.

JULES!.... monsieur Jules! Ah! que je suis aise de vous voir! Tous les bonheurs m'arrivent à la fois.

JULES.

Mademoiselle, j'accours....

LACHESNAYE, *bas à Jules.*

Est-ce là cette petite personne si réservée?

CLAIRE.

Ah ! Jules, que je vous sais gré de ne pas perdre un instant, à votre arrivée à Paris, pour venir faire compliment à mon père !

JULES.

Compliment ! de quoi ?

CLAIRE.

Ignorez-vous qu'hier mon père a été choisi par le nouveau ministre pour une place considérable, que nous nous voyons aujourd'hui quarante mille francs de revenu, et que mon père a devant lui des espérances encore plus belles ?

LACHESNAYE.

Quarante mille francs de revenu !

CLAIRE.

Je vous salue, monsieur de Lachesnaye.

LACHESNAYE, *saluant avec empressement.*

Mademoiselle, j'ai bien l'honneur....

CLAIRE.

En me voyant si joyeuse d'être riche, n'allez pas me faire l'injure de me croire intéressée au moins. Eh ! mon Dieu ! que m'importe l'argent ? vous le savez ; quand nous étions enfants tous les deux, savais-je si vous étiez riche, si j'étais pauvre ? Si je suis contente, c'est pour mon père, c'est pour ma mère ; les voilà au comble de leurs vœux. Vous êtes tout étonné de ma gaieté ; je reprends avec vous notre ancien ton d'amitié. Voilà ce que c'est que le bonheur ; il donne du babil et de la confiance. Je cours avertir mon père.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

JULES, LACHESNAYE.

JULES.

Je ne m'attendais pas à cette nouvelle.

LACHESNAYE.

Quarante mille francs de traitement! Ce monsieur Dorsange a donc vraiment du mérite.

JULES.

J'en suis tout étourdi.

LACHESNAYE.

Et il avait déjà un petit patrimoine. Je trouve à cette jeune personne une vivacité charmante que je n'avais pas encore remarquée.

JULES.

Puis-je choisir ce moment pour me proposer? On dira que je ne me déclare que parce qu'elle est riche.

LACHESNAYE.

Oh! on n'y manquera pas.

JULES.

Je connais l'ambition du père, celle de la mère au moins. Mille partis plus avantageux que moi vont se présenter.

LACHESNAYE.

C'est vrai. (*Après avoir réfléchi.*) Cousin, tu ne peux plus penser à cette jeune personne.

JULES.

Qui? moi, n'y plus penser!

LACHESNAYE.

Ecoute ; tu m'avais persuadé ; et, malgré sa pauvreté, je sentais que Claire était bien faite pour étouffer des préjugés.... mais un homme qui pense aussi bien que toi peut-il devoir sa fortune à sa femme ?

JULES.

Je me faisais un bonheur de l'enrichir ; pourquoi rougirais-je de tenir d'elle un plus grand bien ? Claire ne sera jamais une de ces femmes qui, fières de leur dot, sont toujours prêtes à la reprocher à leur mari.

LACHESNAYE.

Eh ! eh ! il n'en faudrait pas répondre.

JULES.

Oh ! non, jamais. Voici qui dérange tout mon plan. Je me sentais hardi ; me voilà timide et indécis. Quel parti prendre ?

LACHESNAYE.

Veux-tu m'en croire ? tu serais refusé ; sortons, sans voir monsieur Dorsange.

JULES.

Il vient.

SCÈNE XV.

JULES, LACHESNAYE, DORSANGE.

DORSANGE.

Eh ! bonjour, mon jeune ami !

JULES.

Monsieur, recevez mes sincères compliments.

LACHESNAYE.

Ah! monsieur, qu'il m'est doux de voir le mérite récompensé!

DORSANGE.

Vous êtes trop bon, monsieur de Lachesnaye. Puissé-je ne pas tromper l'opinion qu'on veut bien avoir de moi! (*A Jules.*) Me voilà heureux, mon ami, très-heureux. Une grande place, un traitement considérable, le plus bel avenir! et j'ai la douceur de voir que ma nomination cause une joie générale; je reçois de tous les côtés des marques d'estime, des témoignages d'amitié.

LACHESNAYE.

Ah! monsieur, qui plus que vous.... (*à Jules.*) Voilà un homme bien rempli de son bonheur.

JULES.

En effet.

DORSANGE.

Vous n'avez pas besoin de me dire combien vous prenez part à ce qui m'arrive : parmi tous les compliments qui me sont adressés, je distingue le vôtre comme un des plus chers à mon cœur. Or çà, mon jeune ami, il faut songer à vous. Me voilà dans le cas de vous être très-utile.

LACHESNAYE, *à Jules.*

Le voilà déjà qui te protège.

DORSANGE.

Je sais que vous faites des démarches. Je les seconderai; et si vous échouez, peut-être pourrai-je vous faire réussir d'un autre côté.

LACHESNAYE.

Il va te proposer d'être son secrétaire.

JULES.

Je vous remercie, monsieur; mais en me consultant bien, je ne sais si je suis propre aux grandes places.

DORSANGE.

Pourquoi donc cela?

SCÈNE XVI.

JULES, LACHESNAYE, DORSANGE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *des lettres à la main.*

ENCORE des lettres que je viens de prendre chez le portier. Elles se succèdent avec une rapidité!

DORSANGE, *prenant les lettres.*

Cela ne finira pas. Je vous demande pardon, messieurs.

LACHESNAYE, *à Jules.*

Ne vois-tu pas que nous gênons?

JULES.

Monsieur, je vous salue.

DORSANGE.

Vous sortez! déjà?

JULES.

Je crains d'avoir mal pris mon moment.

DORSANGE.

Ah! je ne vais plus mener une vie aussi libre. Mais nous nous reverrons. Vous reviendrez.

JULES.

Vous me rendez justice, monsieur, en croyant que je partage sincèrement votre bonheur.

SCÈNE XVII.

JULES, LACHESNAYE, DORSANGE, CLAIRE.

CLAIRE, *arrivant au moment où Jules va sortir.*

Eh quoi ! monsieur Jules, vous nous quittez ?

JULES.

Monsieur votre père paraît fort occupé dans ce moment; mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer.

CLAIRE.

Je vous salue, monsieur.

(Jules sort.)

LACHESNAYE.

J'accompagne mon cousin; mais j'aurai le plaisir de vous revoir, comme vous venez de m'y engager.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

DORSANGE, CLAIRE.

DORSANGE.

Eh ! mais, c'est Jules que j'engageais à revenir.

CLAIRE.

Pourquoi donc ce brusque départ ?

DORSANGE.

Je ne sais; j'ai cru lui voir avec moi un ton froid et réservé.

CLAIRE.

Mais oui.

DORSANGE.

S'imaginerait-il que mon bonheur pourrait altérer mon amitié ? Il aurait tort.

CLAIRE.

Je me faisais un si grand plaisir de le revoir !

DORSANGE.

Oh ! nous nous expliquerons.... (*Décachetant les lettres.*) Je rirais bien si, parmi ces lettres, j'allais encore trouver quelque méchanceté anonyme. Cela serait fort gai.

CLAIRE.

Qui m'aurait dit que ce serait monsieur Jules qui apprendrait la faveur de mon père avec le plus d'indifférence !

DORSANGE, *ayant lu une lettre.*

Celle-ci n'est que trop bien signée.

CLAIRE.

Quoi donc, mon père ?

DORSANGE.

Un brave homme qui m'a obligé, à qui je dois de l'argent, beaucoup d'argent; qui m'a oublié tant que je fus pauvre, et qui se souvient de moi en apprenant que je suis riche.

CLAIRE.

créancier ?

DORSANGE.

Je ne saurais lui en vouloir; il faut le payer. Cela va me gêner.

SCÈNE XIX.

CLAIRE, DORSANGE, MADAME DORSANGE, SUIVIE DE PLUSIEURS PORTEURS, FRANÇOIS.

MADAME DORSANGE.

François, François.

FRANÇOIS.

Me voici, madame.

MADAME DORSANGE.

Indiquez à ces braves gens ma chambre à coucher.

DORSANGE.

Qu'est-ce donc ?

MADAME DORSANGE.

Des dentelles, des porcelaines. L'orfèvre va m'envoyer un service complet en argenterie, le tapissier va m'apporter un meuble charmant, et j'ai eu tout cela pour rien. J'ai payé comptant, tant qu'il y a eu de l'argent dans le porte-feuille, et j'ai pris pour le reste des arrangements.

(Elle rend le porte-feuille à son mari.)

DORSANGE.

Parbleu madame, vous avez bien choisi votre moment.

MADAME DORSANGE.

Eh ! quel meilleur moment ?.... Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc, François ? ne touchez pas à ces porcelaines ; maladroît ! il va tout briser.

FRANÇOIS.

Eh ! mais, madame, c'est par zèle, et on me gronde.

DORSANGE.

Laissez-nous. (*François sort avec les porteurs.*) Tenez, madame, lisez..... Cet honnête Germeuil qui nous a obligés de la manière la plus délicate, à qui nous devons dix mille francs ; il se trouve dans le plus grand embarras. Il se garderait de s'adresser à moi, s'il n'avait appris le bonheur qui m'est arrivé.

MADAME DORSANGE.

Eh bien, monsieur, il faut le payer.

DORSANGE.

Eh ! comment ? quand vous m'employez toutes mes économies en folies..... nécessaires, j'en conviens, dans la passe brillante où nous nous trouvons.

MADAME DORSANGE.

Eh bien ! monsieur, il faut emprunter.

DORSANGE.

Je ne veux pas m'endetter encore. J'aimerais mieux, je crois, vendre ou engager ma ferme.

MADAME DORSANGE.

C'est bien mal à monsieur Germeuil.... N'y aurait-il donc pas quelque autre expédient ? Au lieu de le payer sur-le-champ, si, par votre crédit, vous le serviez, vous lui procuriez quelque bon emploi.

DORSANGE.

Quel bizarre arrangement vous me proposez là ! Je sens que ma place exige des dépenses.... il faut représenter dignement, comme un homme de mon rang et de ma fortune... c'est-à-dire de la fortune que mon rang suppose. Je répondrai, je paierai.

MADAME DORSANGE.

Oui, oui. Mon père, monsieur le duc, pourront venir à votre secours. Fiez-vous à moi ; nous brillerons, et je dépenserai si peu, si peu..... Il ne faut point que cette lettre trouble notre joie. (*A Claire.*) Eh ! mais, qu'as-tu donc, ma chère enfant, tu me parais toute soucieuse.

CLAIRE.

Ah ! maman ! Monsieur Jules est revenu. Si vous saviez la manière froide dont il a appris notre bonheur, dont il nous a quittés.....

MADAME DORSANGE.

Serait-il jaloux de ce qui nous arrive ?

DORSANGE.

Oh ! non, mais sa conduite m'étonne.

MADAME DORSANGE.

Eh bien, ma chère, y a-t-il là de quoi se désoler. Monsieur Jules se rend peut-être justice, et reconnaît qu'aujourd'hui nous voilà bien au-dessus de lui. J'ai déjà fait des invitations pour notre fête de jeudi ; mais il y en a une ce soir chez la duchesse. Vous y viendrez ?

DORSANGE.

Croyez-vous donc qu'à présent j'aie le temps de vous accompagner partout ? j'ai des travaux, des comptes.

MADAME DORSANGE.

C'est la première fois qu'on m'aura vue quelque part sans mon mari ; et, dans ce moment, je serais si fière de me montrer avec vous ! C'est cruel.

DORSANGE.

Il est bien plus cruel d'être obligé de dépenser en un jour son revenu d'une année.

CLAIRE.

Bien plus cruel de perdre un ancien ami.

SCÈNE XX.

CLAIRE, DORSANGE, MADAME DORSANGE, MADAME SAINT-EDME, DORSIVAL, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *annonçant.*

Madame Saint-Edme.

MADAME SAINT-EDME.

Eh ! bonjour, mes bons amis ; que je suis enchantée, que je suis ravie.... Nous avons donc réussi ; nous l'avons donc emporté. Ce n'est pas sans peine ; il a fallu de la patience et des soins.

DORSIVAL.

Parbleu ! mon cher ami, je suis au comble de la joie, et je n'ai pu résister au désir de venir avec madame Saint-Edme vous témoigner ma satisfaction.

DORSANGE.

Monsieur, je suis bien sensible..... (*A madame Saint-Edme.*) Je rencontre cet homme-là partout. Il m'appelle son cher ami ; mais comment se nomme-t-il ?

MADAME SAINT-EDME.

C'est monsieur Dorsival.

DORSANGE.

Dont j'ai vu le nom jadis au bas de quelques petits opuscules.

DORSIVAL.

Fruit des loisirs de ma première jeunesse. Je m'occupe aujourd'hui de travaux un peu plus sérieux.

MADAME SAINT-EDME.

Monsieur Dorsival est un vrai cadeau que je veux vous faire. Un père de famille.... divorcé ; mais tous les torts viennent de sa femme. Nous parlerons de lui tout à l'heure ; pensons à mes autres protégés. Mon cher Dorsange, vous voilà nommé. Vous savez nos conditions ; vous me devez une place de chef, une d'expéditionnaire, et une de garçon de bureau.

DORSANGE, *en souriant.*

Rien que cela.

MADAME SAINT-EDME.

Je viens vous sommer de vos promesses.

DORSANGE.

Mais, madame....

MADAME SAINT-EDME.

Point de mais.... François, ah ! le voilà. Faites entrer les personnes qui m'attendent. (*François sort.*) Je suis si heureuse, si fière de pouvoir recommander, protéger !... Je ne rends pas un service, sans en exiger un de celui à qui je le rends. Il en résulte que j'oblige beaucoup de monde.

DORSANGE.

Mais, madame, je n'ai point promis....

MADAME SAINT-EDME.

Pardonnez-moi. Dans les commencements j'étais timide et discrète ; mais à présent je ne doute de rien.

SCÈNE XXI.

CLAIRE, DORSANGE, MADAME DORSANGE, MADAME SANT-EDME, DORSIVAL, FRANÇOIS, COURCHAMPS, FLAMAND, MADEMOISELLE DURAND.

MADAME SAINT-EDME.

Commençons par le garçon de bureau. Il n'est pas là, mais j'ai son placet. (*Elle fouille dans son sac.*) Eh bien, où l'ai-je donc mis ? le voilà. (*Elle remet un papier à Dorsange.*) C'est le frère de ma femme de chambre, un garçon fidèle et studieux. Il passera sa journée à lire des romans dans l'antichambre de votre cabinet. Vous verrez ses titres. Voici monsieur de Courchamps qui aspire à être expéditionnaire : son placet est de son écriture. Vous pourrez en juger.

COURCHAMPS, *présentant un placet.*

Je me flatte qu'elle est passable. Je suis des vieux bourgeois de Paris. J'ai été employé dans les vivres ; et en attendant une place, je fais des écritures au greffe d'un tribunal. J'ai peu d'ambition : un petit emploi de deux mille ou deux mille quatre cents, joint à un modeste revenu, me suffira. J'ai femme et enfants, monsieur : il ne faut pas s'en rapporter à la mise.

MADAME SAINT-EDME.

Monsieur de Courchamps s'est fait faire l'habit que vous lui voyez pour le dernier bal de la ville. C'est moi qui lui avais procuré des billets.

DORSANGE.

Eh bien! monsieur, je tâcherai, et si je peux vous être utile.... je ne vous promets rien.

MADAME SAINT-EDME.

Vous pouvez compter sur la parole de monsieur Dorsange. Passons à un autre.

COURCHAMPS.

Ah! monsieur, quelle reconnaissance!

MADAME SAINT-EDME.

Saluez monsieur, et présentez-vous demain matin chez moi.

(Courchamps sort.)

SCÈNE XXII.

CLAIRE, DORSANGE, MADAME DORSANGE, MADAME SAINT-EDME, DORSIVAL, FRANÇOIS, FLAMAND, MADEMOISELLE DURAND.

MADAME SAINT-EDME.

APPROCHEZ, mademoiselle Durand, vous aussi, monsieur Flamand, et parlez vous-même à monsieur.

FLAMAND.

On n'aime pas à se vanter. Cependant, appuyé par l'honorable protection de madame Saint-Edme, j'ose assurer à monsieur que je ne tromperai pas ses espérances. J'ai de l'éducation, de la probité, des mœurs et du sentiment. C'est pourquoi je me propose à monsieur pour valet de chambre.

FRANÇOIS.

Plaît-il?

FLAMAND.

Monsieur peut lire mon article dans les Petites Affiches;

mais ce qu'il n'y verra pas, c'est que j'ai le bonheur de m'attacher tout d'un coup à mes maîtres. Je suis bien loin de vouloir faire tort à monsieur (*en montrant François*); mais comme il n'a pas sans doute la prétention d'être valet de chambre....

FRANÇOIS.

C'est ce qui vous trompe, monsieur.

MADAME DORSANGE.

Oui vraiment, c'est bien un maladroit comme vous que je choisirais.

FRANÇOIS.

Mais, madame.....

MADAME DORSANGE.

Taisez-vous.

FRANÇOIS.

Quelle injustice!

MADAME SAINT-EDME.

Et je présente à la chère madame Dorsange mademoiselle Durand comme la meilleure femme de chambre qu'elle puisse choisir.

FRANÇOIS.

Là, cette madame Saint-Edme a la rage de protéger tout le monde. Ah! comme je prends cette femme-là en grippe!

MADEMOISELLE DURAND.

Je n'étais pas née pour servir. Je suis fille d'un marchand de la rue de l'Oursine. Je sais coudre et blanchir. J'entends les modes et la toilette. Je veux quitter la maison où je suis, parce qu'il y a des enfants : du reste, je suis douce et bonne; et sans mépriser personne, je sais tenir mon quant à moi avec les autres domestiques. Lors-

que j'ai une soirée de libre, je vais au spectacle avec une parente.

DORSANGE.

Ma femme et moi nous prendrons des informations, nous causerons avec madame Saint-Edme ; mais pour le moment, je suis pressé, je suis occupé.

MADAME SAINT-EDME.

Saluez et sortez.

MADEMOISELLE DURAND.

Quand madame pourra-t-elle me donner une réponse ?

MADAME DORSANGE.

Demain, après demain.

MADAME SAINT-EDME.

Je vous le ferai dire.

(Flamand, madame Durand et François sortent.)

SCÈNE XXIII.

CLAIRE, MADAME DORSANGE, DORSANGE, MADAME SAINT-EDME, DORSIVAL.

MADAME SAINT-EDME.

Deux excellents sujets !

MADAME DORSANGE.

La figure de la femme me revient assez ; elle se donne trop de grâces.

MADAME SAINT-EDME.

C'est le défaut de tous ces gens-là. Venons au point le plus important..... Mon cher Dorsange, c'est Dorsival que je vous propose pour chef.

DORSIVAL.

Oui, mon cher ami. Jusqu'ici j'avais tout refusé ; mais en voyant entrer dans les affaires un homme de mérite comme vous, je me décide. Il faut me placer

DORSANGE.

Mais je ne vois pas de vacance.

MADAME SAINT-EDME.

D'abord, quand on créerait quelque chose pour lui, il en vaut bien la peine; mais vous avez le vieux Dupré qui n'est plus bon à rien.

DORSIVAL.

On m'a dit qu'il désirait sa retraite.

DORSANGE.

On vous a trompé, monsieur.

MADAME SAINT-EDME.

Eh bien! on peut le forcer à la prendre.

DORSIVAL.

C'est cela, mon cher ami; qu'est-ce qui me convient à moi? un de ces emplois qui exigent des frais de représentation, d'invitation, c'est-à-dire....

DORSANGE.

Eh mais, madame, vous imaginez-vous que je ne sois en place que pour donner des places aux autres? J'en demande pardon à monsieur; il peut avoir de grands talents; mais je ne ferais point d'injustice à un homme qui n'a point démérité, pour un parent, pour un ami de trente ans dont le cœur, l'esprit et les moyens seraient bien éprouvés; jugez ce que peut espérer de moi un nouveau venu. Pardon de l'expression, mais elle est juste.

DORSIVAL.

Eh! mais, monsieur, vous prouvez qu'il se trouve quelque mérite parmi les nouveaux venus; pardon, à mon tour, mais vous n'êtes nommé que d'hier.

MADAME SAINT-EDME.

(*A Dorsange.*) Prenez donc garde, vous allez le fâcher. Vous m'aviez promis...

DORSANGE.

Non, non, madame, je ne vous ai point promis.... je n'ai pas pu vous promettre, parce que je n'ai rien à donner.

DORSIVAL.

Ah ! vous me refusez ?

DORSANGE.

Très-positivement.

DORSIVAL.

Je vous remercie de votre franchise.

MADAME SAINT-EDME.

Ne vous emportez pas, monsieur Dorsival.

DORSIVAL.

Je n'en veux point à monsieur ; je le remercie de sa franchise. Il est à craindre seulement que mes nombreux protecteurs ne se formalisent et ne lui forçent la main.

DORSANGE.

Eh bien ! monsieur, qu'ils essayent.

DORSIVAL.

Enfin, monsieur, vous êtes heureux ; je souhaite que votre bonheur se soutienne, malgré quelques petits mots qui circulent déjà. (*A madame Saint-Edme.*) Je vous demande pardon, madame Saint-Edme, de la démarche à laquelle je vous ai engagée. (*A monsieur et à madame Dorsange.*) Monsieur et madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE XXIV.

CLAIRE, MADAME DORSANGE, DORSANGE, MADAME SAINT-EDME.

(Pendant cette scène et la précédente, Claire travaille à un métier de tapisserie.)

MADAME SAINT-EDME.

Eh bien ! voilà un ennemi que vous vous êtes fait.

MADAME DORSANGE.

J'en ai peur.

DORSANGE.

La crainte d'un ennemi ne m'engagera jamais à m'écarter de mon devoir.

MADAME SAINT-EDME.

Il a des amis, il parle haut et beaucoup ; il ne fallait rien faire pour lui, mais lui promettre.

MADAME DORSANGE.

Que veut-il donc dire? des mots qui circulent ?

MADAME SAINT-EDME.

Il ne faut pas prendre garde à cela. C'est l'usage : quand un homme est placé, on cherche par quels autres moyens que son mérite il a pu s'avancer ; s'il est riche, il a acheté sa faveur ; s'il a une jolie femme, il lui doit beaucoup ; et comme malheureusement on rencontre quelquefois juste dans toutes ces conjectures, le monde le croit. Parlons d'autre chose. Une affaire excellente pour vous, fort honnête d'ailleurs ; il s'agirait d'obtenir du ministre une licence, un privilége pour une exploitation, une entreprise à laquelle je prends le plus vif intérêt. Tenez, lisez.

(Elle lui remet un papier.)

DORSANGE.

Cela n'est point dans mes attributions.

MADAME SAINT-EDME.

Je le sais; mais le ministre a une telle confiance en vous, il ne vous refusera pas. Notez que je ne voudrais pas vous parler d'une chose qui ne serait pas légitime. Entre nous, il y a un cadeau de vingt mille francs pour celui à qui l'on devra le succès. Qu'en dites-vous?

DORSANGE.

Je dis, madame, que le ministre serait bien étonné s'il m'entendait lui parler d'une chose qui m'est aussi étrangère.

MADAME DORSANGE.

Mais, mon ami, vingt mille francs! et pour une chose juste et si facile!

DORSANGE.

Ce serait de l'argent mal gagné. Pour moi du moins.

MADAME SAINT-EDME.

Pourquoi donc? c'est reçu. Des cadeaux! On en donne on en accepte, sans cela vivrait-on?

DORSANGE.

Eh! madame, faites-moi grâce. Vous venez me proposer des domestiques, des employés, des injustices, des gains secrets que je veux croire honnêtes, mais qui ne me conviennent pas. Si vous avez quelqu'amitié pour moi, laissez-moi tranquillement faire mon métier.

MADAME SAINT-EDME.

Là, là, ne vous fâchez pas.

SCÈNE XXV.

CLAIRE, MADAME DORSANGE, DORSANGE, MADAME SAINT-EDME, LACHESNAYE.

LACHESNAYE.

Me voilà revenu.

DORSANGE.

Ah ! monsieur de Lachesnaye.

MADAME SAINT-EDME.

Qu'est-ce que monsieur de Lachesnaye ?

DORSANGE.

Le cousin de Jules.

MADAME SAINT-EDME.

Ah ! oui, l'homme de l'île Saint-Louis.

LACHESNAYE.

Je viens vous faire mes excuses de vous avoir quitté tantôt si brusquement. C'est mon cousin qui m'a entraîné.

CLAIRE.

Jules !

LACHESNAYE.

Oui, ma belle demoiselle ; il est parti.

CLAIRE, *se levant.*

Parti !

LACHESNAYE.

C'est-à-dire, il se dispose à partir ce soir. Je ne puis m'empêcher de l'approuver. Il sent qu'à présent il serait indiscret à lui.... Il renonce à toute espèce d'ambition... Il avait été question d'un mariage pour lui, dans son pays, avec une demoiselle qu'on dit fort aimable, et je crois qu'il va se décider à répondre aux désirs de sa famille.

CLAIRE.

Ah ! mon Dieu !

DORSANGE.

Pardon, monsieur de Lachesnaye, je suis fort pressé...

LACHESNAYE.

Un seul mot. Monsieur Dorsange, il y a long-temps que je désire devenir votre ami plus intime. N'attribuez pas ma démarche à votre élévation ; mais j'avoue que ce qui vous arrive opère un vrai changement dans ma façon de penser. Je sens tout à coup une certaine ambition se glisser dans mon âme, et je veux m'attacher à votre sort.

DORSANGE.

C'est trop de bonté ; mais au fait, je vous en prie.

LACHESNAYE.

Je réclame en ma faveur le zèle que vous auriez mis à servir Jules. Dès que j'aurai un état, mon dessein est de me choisir une compagne. Je suis plus riche que mon cousin, j'ai des mœurs douces, une humeur égale, un cœur aimant. Je serai fort raisonnable sur l'article de la dot. Une femme sera parfaitement heureuse avec moi.

MADAME SAINT-EDME, *bas à Dorsange.*

Entendez-vous ce que cela veut dire ? il vous demande votre fille.

DORSANGE.

Et je ne suis en faveur que d'hier. Il y a des gens alertes.

MADAME SAINT-EDME, *à Dorsange.*

Gardez-vous de rien conclure avec lui ; j'ai mieux que cela à vous offrir.

LACHESNAYE.

Je ne voulais pas perdre un moment pour vous ouvrir mon âme : maintenant je sais combien vos moments sont précieux. Madame, et vous ma belle demoiselle, parlez pour moi à monsieur Dorsange. C'est son amitié surtout ; c'est la vôtre que je réclame ; je ne ne vous dis pas encore adieu. Je me dérange, je ne rentrerai pas dans l'île de toute la journée.

(Il sort.)

SCÈNE XXVI.

CLAIRE, MADAME DORSANGE, DORSANGE, MADAME SAINT-EDME.

MADAME DORSANGE, *à madame Saint-Edme.*

Qu'aviez-vous donc à dire tout bas à mon mari, ma chère ?

MADAME SAINT-EDME.

Eh ! mon Dieu, je n'y mettais de mystère qu'à cause de monsieur de Lachesnaye. Je disais à Dorsange que je pensais à quelqu'un qui vous convient beaucoup mieux pour gendre ; un jeune homme doux, honnête, fortune immense, qui vient exprès à Paris pour chercher une femme.

CLAIRE.

Allons, ils me cherchent des maris de tous les côtés.

DORSANGE.

Quelle patience !

MADAME SAINT-EDME.

Je vous laisse. J'ai mille courses à faire, et je vous ai déjà fait perdre assez de temps. Adieu, méchant, qui ne voulez

rien faire pour moi, ni pour mes amis, et cependant je ne peux m'empêcher de vous aimer. Soyez jalouse, si vous voulez, ma chère; j'aime beaucoup monsieur Dorsange. Ah! j'oubliais, parmi tous mes protégés... et mon mari! est-ce que vous ne pouvez pas l'avancer? c'est un homme de mérite, tout le monde le dit, et je le crois. Je vous le recommande. Adieu, ma chère; adieu, ma belle enfant; je vous amènerai mon jeune homme.

(Elle sort.)

SCÈNE XXVII.

DORSANGE, MADAME DORSANGE, CLAIRE.

DORSANGE.

Ah! qu'une grande place est fâcheuse, si tous les jours elle vous attire cette foule d'importuns!

MADAME DORSANGE.

Cette madame Saint-Edme me déplaît. Vous parler à l'oreille! affecter de dire qu'elle vous aime; c'est comme cette madame de Valbelle qui vous écrit cette étrange lettre.

DORSANGE.

Eh bien! n'allez-vous pas faire la jalouse? en vérité, vous m'avertiriez de remarquer les grâces et les charmes des autres femmes.

MADAME DORSANGE.

Eh! mon Dieu, monsieur, est-ce le bonheur qui vous donne tant de mauvaise humeur!

CLAIRE.

Maman, je n'ai qu'une grâce à vous demander; ne me sacrifiez pas.

MADAME DORSANGE.

Eh ! qui pense à vous sacrifier, mademoiselle? mais encore ne faut-il pas rejeter les partis qui se présentent. Laissez-nous.

DORSANGE.

Oui, sors, mon enfant.

CLAIRE.

Ah! mon Dieu, pourquoi mon père a-t-il fait fortune?

(Elle sort.)

SCÈNE XXVIII.

DORSANGE, MADAME DORSANGE.

MADAME DORSANGE.

Maintenant, monsieur, expliquons-nous.

DORSANGE.

Ah! de grâce, madame... le temps se passe, le ministre m'attend; je vous aime, vous le savez; mais laissez-moi rassembler tous mes papiers.

(Il rassemble divers papiers.)

MADAME DORSANGE.

Ah! Dorsange! Dorsange! que je vous trouve déjà changé depuis hier !

SCÈNE XXIX.

DORSANGE, MADAME DORSANGE, DE BRÉMONT.

DE BRÉMONT

Eh bien! mes enfants, toujours joyeux?

DORSANGE.

Il est impossible d'être plus contrarié, plus tourmenté.

MADAME DORSANGE.

Je ne me suis jamais sentie plus maussade.

DE BRÉMONT.

Déjà !

DORSANGE.

Une dépense effrayante ! des créanciers à satisfaire, mille importuns, des menaces de la part de ceux à qui je parle franchement.

DE BRÉMONT.

Oui ; mais tu as une belle place.

DORSANGE.

Et madame qui se joint à tous les autres pour m'accabler, qui s'avise d'une jalousie ridicule.

DE BRÉMONT.

Mais te voilà sur la route des honneurs et des richesses.

DORSANGE.

Oui, raillez ; pour qui ai-je eu la sottise d'avoir de l'ambition ? est-ce pour moi ? c'est pour votre fille, c'est pour la mienne.

DE BRÉMONT.

Tu penses bien en effet à ta femme, à ta fille ; mais tu n'es pas fâché d'être en place pour ton propre compte.

DORSANGE.

Qui ? moi ! . . . C'est possible, je suis trop franc pour le nier. Mais qu'au moins ma femme n'ajoute pas à toutes les contrariétés dont je suis assailli.

DE BRÉMONT.

Va à tes affaires, mon gendre ; je me charge de faire entendre raison à ta femme.

DORSANGE.

Oui, essayez ; moi, je cours chez le ministre. Que je n'oublie pas la note pour mon ami Monfort. Il ne demande rien, lui ; et c'est lui que je veux servir. (*A madame Dorsange.*) Toutes les jolies femmes de Paris peuvent m'écrire ; tu sais bien que je n'aimerai jamais que toi. Tiens, réponds toi-même à cette madame de Valbelle ; voici sa lettre. (*Il donne une lettre à sa femme.*) Non, c'est cette sotte lettre anonyme. (*Lui donnant une autre lettre.*) La voilà. C'est cruel pourtant d'avoir des ennemis ; mais enfin, il le faut. Oui, je suis heureux, très-heureux, et je m'enfuis pour éviter de nouveaux importuns.

(Il sort.)

SCÈNE XXX.

DE BRÉMONT, MADAME DORSANGE.

DE BRÉMONT.

Cette maudite lettre lui pèse sur le cœur.

MADAME DORSANGE.

Monsieur Dorsange n'a-t-il pas le plus grand tort? toutes mes dépenses, c'est pour lui, c'est pour sa maison.

DE BRÉMONT.

Pauvre femme ! tu es en effet bien malheureuse.

MADAME DORSANGE.

Mais certainement. Est-ce que c'est là le sort qui attend dès le lendemain tous les favoris de la fortune ?

DE BRÉMONT.

Oh ! non, il y en a chez qui la joie dure plus long-temps.

Il y en a qui sont moins susceptibles, ou moins sensibles, si tu l'aimes mieux; d'autres à qui les embarras n'arrivent pas si brusquement.

MADAME DORSANGE.

Je voudrais satisfaire mon mari, monter ma maison comme il convient, et cependant économiser la dot de ma fille.

SCÈNE XXXI.

DE BRÉMONT, MADAME DORSANGE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Le tapissier attend madame pour placer son meuble.

MADAME DORSANGE.

Ah! mon meuble! je suis presque fâchée de l'avoir acheté à présent, et cependant il est si joli!

DE BRÉMONT.

Un moment, je veux te dire....

MADAME DORSANGE.

Tenez, mon père, vous vous êtes chargé de me parler raison, et jamais je ne fus moins en humeur de l'entendre. Je suis mécontente de mon mari, de moi, de tout le monde. Ah Dieu! qui m'eût dit cela hier, quand j'appris avec tant de joie la nomination de monsieur Dorsange?

(Elle sort.)

DE BRÉMONT.

Qui te l'eût dit? Moi, ma fille.

SCÈNE XXXII.

DE BRÉMONT, CLAIRE, FRANÇOIS, DANS LE FOND, RANGEANT LE SALON.

CLAIRE.

Ah ! mon bon papa, j'attendais avec impatience que ma mère vous eût quitté. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous pour me sauver de tous mes malheurs.

DE BRÉMONT.

Tous tes malheurs ! eh ! combien en as-tu donc ?

CLAIRE.

Oh ! beaucoup, et je ne puis parler qu'à vous, car mon père, ma mère, dans le délire de leur joie, ne voudraient rien entendre à ma peine ; et puis je les aime, je les respecte ; mais je les crains ; tandis que, je ne sais pourquoi, je me sens plus de hardiesse auprès de vous, mon bon papa.

DE BRÉMONT.

Chère enfant ! Eh bien ! voyons ; tes grands chagrins ?

CLAIRE.

D'abord, voilà qu'on me demande en mariage.

DE BRÉMONT.

Tu appelles cela un malheur.

CLAIRE.

Sans doute, si l'on me marie à quelqu'un que je ne connais pas. Les voilà déjà deux qui se proposent. Un jeune homme que madame Saint-Edme doit nous amener, et puis monsieur de Lachesnaye.

DE BRÉMONT.

Le cousin de Jules.

CLAIRE.

Et c'est ce monsieur Jules surtout dont la conduite me désole. Il est revenu.

DE BRÉMONT.

Bon!

CLAIRE.

Il a fait à mon père un compliment bien froid, et il nous a quittés; et son cousin vient de nous assurer qu'il allait repartir dès demain pour épouser une jeune personne dans son pays.

DE BRÉMONT.

Ah! ah! et cela t'afflige?

CLAIRE.

Moi! pas du tout; c'est son ingratitude envers mon père qui m'irrite. N'allez pas croire que j'aime monsieur Jules; je n'aime personne, je ne veux aimer personne; mais combien, depuis ce matin, j'ai souhaité redevenir pauvre comme je l'étais hier; au moins, alors, on ne songeait pas à me marier. Ah! je suis bien malheureuse.

DE BRÉMONT.

Ah! Jules est revenu. François.

FRANÇOIS, *s'avançant d'un air triste.*

Monsieur.

DE BRÉMONT.

Eh bien! qu'as-tu donc? d'où vient cet air triste?

FRANÇOIS.

Ah! monsieur, j'ai bien du chagrin.

DE BRÉMONT.

Et toi aussi!

FRANÇOIS.

Je me félicitais tant du bonheur de monsieur, parce que

je croyais y voir le mien. Voilà d'abord que madame qui, je crois, ne m'avait jamais grondé, ne saurait plus me parler sans colère et sans hauteur. Il y a une madame Saint-Edme qui se mêle d'apporter à monsieur les pétitions des valets de chambre et des femmes de chambre. J'avais des droits à être le premier domestique; je serai le dernier. Enfin, monsieur, je dois vous l'avouer, hier je me suis permis d'aller au cabaret pour célébrer notre bonheur; aujourd'hui je suis tenté d'y retourner pour noyer mon chagrin.

DE BRÉMONT.

Mauvais sujet! Va vite chez Jules lui dire que je veux lui parler à l'instant.

CLAIRE.

Eh quoi! mon bon papa...

DE BRÉMONT.

Laisse-moi faire.

FRANÇOIS.

Monsieur Jules, monsieur! Il ne doit pas être loin; depuis ce matin il n'a pas quitté notre rue, il se promène tout pensif.

DE BRÉMONT.

Cours le chercher.

FRANÇOIS.

Pauvre jeune homme! il a l'air bien affligé aussi.

(Il sort.)

SCÈNE XXXIII.

DE BRÉMONT, CLAIRE.

DE BRÉMONT.

Il lui est peut-être survenu quelque bonheur. Allons, je suis le seul dans la maison qui ne se plaigne pas.

CLAIRE.

Eh quoi! mon bon papa, voulez-vous que nous ayons l'air de courir après monsieur Jules ?

DE BRÉMONT.

Ce n'est pas toi, c'est moi qui veux lui parler. Tu ne l'aimes pas ; c'est évident : mais il y a quelque chose dans sa conduite qui m'étonne et que je crois deviner. Dans tous les malheurs dont mon gendre et ma fille se plaignent depuis qu'ils sont heureux, j'en vois d'imaginaires, sur lesquels il faut les éclairer ; il en est d'inévitables, auxquels il faut qu'ils s'habituent ; d'autres dont Jules et moi pouvons les garantir, et c'est à quoi je vais travailler.

SCÈNE XXXIV.

DE BRÉMONT, CLAIRE, JULES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

J'ai eu bien de la peine à le décider ; mais enfin le voilà.

CLAIRE.

Je me sens toute interdite.

JULES.

Que me voulez-vous, monsieur ?

DE BRÉMONT.

Mais d'abord, vous embrasser et vous gronder. Comment ! vous êtes de retour à Paris, vous venez dans cette maison, et vous en sortez sans voir un vieil ami comme moi ! Est-il vrai que dès demain vous repartez pour votre province ?

JULES.

Oui, monsieur.

DE BRÉMONT.

Ne veniez-vous pas à Paris tout exprès pour solliciter une place honorable?

JULES.

Aujourd'hui même, à mon arrivée, j'avais l'espérance bien fondée d'être nommé; mais j'y renonce; je viens d'écrire pour arrêter ma nomination.

CLAIRE.

C'est très-bien fait.

DE BRÉMONT.

C'est très-mal fait. A votre âge il faut travailler, et se rendre utile.

CLAIRE.

Monsieur préfère vivre tranquillement dans sa province, avec cette aimable compagne que sa famille veut lui faire épouser.

JULES.

Qui? moi! mademoiselle, me marier! Et qui donc a pu vous faire un pareil conte?

DE BRÉMONT.

Eh parbleu! votre cousin Lachesnaye, qui, plus riche, plus adroit, ou plus hardi que vous, est venu tout simplement se proposer pour gendre à Dorsange.

JULES.

Oh! le traître! c'est lui qui ce matin voulait à toute force m'empêcher de demander votre main..... c'est lui qui, vous sachant riche, voulut me persuader que vous et vos parents me méprisiez...c'est lui qui presse mon départ, et qui s'est chargé de me trouver un compagnon de voyage.

DE BRÉMONT.

J'en étais sûr.

CLAIRE.

Eh quoi! monsieur Jules, il serait donc vrai que, même dans l'état de médiocrité où nous nous trouvions avant-hier, vous aviez pensé à me demander en mariage?

JULES.

Ah! mademoiselle...

DE BRÉMONT.

Vous aurez tout le temps de vous expliquer. Maintenant, venez avec moi, Jules. Vous ne partirez pas, vous serez nommé, et vous l'épouserez.

JULES.

Se pourrait-il?

DE BRÉMONT.

J'entends ma fille, venez.

(Il sort avec Jules.)

CLAIRE *seule.*

Je commence à respirer plus à l'aise.

SCÈNE XXXV.

MADAME DORSANGE, CLAIRE.

MADAME DORSANGE.

Mon père est sorti?

CLAIRE.

Oui, maman.

MADAME DORSANGE.

Le croirais-tu, mon enfant? je commence à craindre que mon mari n'ait raison. Je viens de compter ce que j'ai dé-

pensé, ce qui nous reste à acheter... c'est énorme. Jamais je n'ai été si pauvre qu'aujourd'hui.

CLAIRE.

Mais cependant avant-hier....

MADAME DORSANGE.

Eh! avant-hier j'étais riche. Avais-je besoin d'avoir des gens, un équipage? Il faut pourtant que monsieur Dorsange se décide; il faut emprunter, ou vendre.

CLAIRE.

Allons, maman, du courage. Mon père n'est-il pas parvenu au but que vous désiriez? n'êtes-vous pas heureuse?

MADAME DORSANGE.

Heureuse! j'ai cru que j'allais l'être.

CLAIRE.

Voici mon père.

SCÈNE XXXVI.

MADAME DORSANGE, CLAIRE, DORSANGE.

DORSANGE.

Parbleu! il faut convenir que les hommes sont bien méchants!

MADAME DORSANGE.

Eh quoi donc encore, monsieur?

DORSANGE.

Ce Dorsival avec qui je n'ai eu d'autre tort que celui de lui parler franchement! il a déjà vu mes collègues et mes subordonnés. Près des uns, il a glissé ses propos calomnieux contre moi, contre vous; et de là des chuchotements,

de la réserve, de la défiance : près des autres, il veut enlever comme d'assaut la place qu'il sollicite. Il a fallu me fâcher pour la conserver à l'honnête Dupré ; et cependant des hommes en crédit, des grandes dames exigent impérieusement que j'emploie ce cher ami que je ne connais pas et qui cherche à me nuire. Je leur résisterai : mais que d'inimitiés sourdes et puissantes ! Et je suis entouré, assailli, obsédé de flatteurs qui me félicitent, m'embrassent, pleurent de tendresse en vantant mes vertus et mes talents. Ainsi ma place m'aura valu de faux amis et de vrais ennemis. Des ennemis ! je ne m'en connaissais pas un avant-hier ; j'en ai mille aujourd'hui.

CLAIRE.

Mon père...

MADAME DORSANGE.

Dorsange...

DORSANGE.

J'ai même cru voir que le ministre était déjà changé pour moi. J'ai voulu lui parler de mes chagrins ; il s'est mis à sourire. Je me flattais de pouvoir être utile à Monfort, mon ami d'enfance, homme de mérite. Je verrai, j'y réfléchirai, me dit-il d'un air préoccupé, et il me parle de travaux et d'affaires. Ma place ne me donnera donc même pas la jouissance de pouvoir servir mes amis ! Qui peut rendre le ministre si indifférent pour moi ? qui peut chercher à me rendre malheureux le lendemain de mon succès ? que fera-t-on dans huit jours, dans un mois ? vous aviez bien besoin, madame, d'éveiller mon ambition ; il vous tardait bien de satisfaire votre puérile vanité.

MADAME DORSANGE.

Allons, c'est la pauvre femme qui est cause de tous les chagrins du mari.

DORSANGE.

Ai-je tort ? Grâce à vos dépenses, je me trouve ruiné avant d'avoir été riche.

CLAIRE.

Se peut-il que l'événement qui devait nous rendre tous heureux ait ainsi altéré notre bonheur ?

DORSANGE.

Tu as raison, ma fille ; nous n'osons plus rire, nous ne savons plus rire, nous ne semblons nous chercher que pour nous disputer. Eh bien ! vous autres qui vous plaignez de la fortune, désirez donc des succès, des honneurs. Ah ! que je voudrais de bon cœur revenir à l'état modeste, mais tranquille, que j'avais avant-hier !

MADAME DORSANGE.

Et moi aussi.

CLAIRE.

Et moi aussi.

SCÈNE XXXVII.

CLAIRE, MADAME DORSANGE, DORSANGE, DE BRÉMONT.

DE BRÉMONT.

Je n'ai pas été long-temps. Voilà comme j'aime à mener les affaires. Eh bien ! mes enfants, quel est le sentiment qui domine ? est-ce la joie ? est-ce le chagrin d'avoir réussi ?

DORSANGE.

Je suis tenté de croire que je ne suis point né pour les grandes places.

MADAME DORSANGE.

Hier, j'étais gaie, heureuse, confiante.

DE BRÉMONT.

Oui dà, mes chers amis. Eh bien! félicitez-vous, consolez-vous, tout est préparé.

DORSANGE.

Comment?

DE BRÉMONT.

J'ai vu que votre fortune vous pesait.... Je ne me suis pas trompé, n'est-ce pas?

MADAME DORSANGE.

Non, certes.

DE BRÉMONT.

C'est par suite de sa vieille amitié pour moi que le ministre avait nommé Dorsange. Ce que j'avais fait hier, je le défais aujourd'hui. Je sors de chez le ministre. Je lui ai offert ta démission, il l'a acceptée.

MADAME DORSANGE.

Ah! mon Dieu.

CLAIRE.

Se peut-il?

DORSANGE.

Vous plaisantez, sans doute?

DE BRÉMONT.

Non, parbleu. J'ai fait entendre raison au ministre; je lui ai peint tes chagrins, ceux de ta femme, ceux de ta fille; il a fort bien compris la chose, et il a accepté.

DORSANGE.

Vous avez fort bien fait, et je ne vous démentirai pas.

MADAME DORSANGE.

Vous avez offert sa démission !

DE BRÉMONT.

Tu ne te plaindras plus de ne pas jouir de la présence de ton mari. (*A Dorsange.*) Tu ne craindras plus la dépense. (*A madame Dorsange.*) Les jolies femmes ne le remarqueront plus. (*A Dorsange.*) Plus de clients à recevoir, plus d'ennemis; tu ne seras plus heureux. Et quant à toi, Claire, maintenant que ton père n'est plus en état de promettre une faveur et des places, je n'ose pas encore t'affirmer que tu épouseras celui que tu aimes; mais au moins, puis-je te répondre que ceux que tu n'aimes pas ne te rechercheront pas. N'êtes-vous pas enchantés ?

DORSANGE.

Enchanté. C'est le mot. Oui, je suis véritablement enchanté.

CLAIRE.

Pourvu qu'à présent la famille de Jules ne me trouve pas trop pauvre pour lui.

DORSANGE.

Cependant j'ai lieu d'être surpris que le ministre ait accepté si facilement ma démission. J'espérais qu'il se souviendrait un peu plus de l'amitié qu'il avait pour moi.

DE BRÉMONT.

Oh ! il te regrette; il sentira plus d'une fois, m'a-t-il dit, le besoin qu'il avait d'un homme comme toi.

MADAME DORSANGE.

Je le crois.

DORSANGE.

C'est heureux. (*A madame Dorsange.*) Allons, ma chère, tâche de prendre un peu de ma philosophie. C'est ici qu'un ambitieux aurait beau jeu pour se plaindre. Car tout autre que moi aurait plutôt songé à monter qu'à descendre; et, suivant toutes les idées du monde, vous auriez mieux fait de solliciter une place supérieure.

DE BRÉMONT.

Qui t'aurait amené de nouveaux chagrins.

DORSANGE.

Ah ! peut-être. Tout mon regret, c'est de perdre l'espoir d'être utile.

MADAME DORSANGE.

C'était bien la peine de nous donner une belle place, pour nous l'ôter sur-le-champ.

DE BRÉMONT.

Mais on ne vous l'ôte pas ; c'est vous qui la quittez.

DORSANGE.

Sans doute ; mais vous verrez qu'on dira que j'ai senti ma faiblesse, peut-être qu'on m'a insinué de quitter, parce qu'on m'a reconnu incapable, peut-être qu'on m'a destitué.

MADAME DORSANGE.

Vous entendrez les propos ; ils seront pires que ceux qu'on a tenus pendant le court espace de notre bonheur.

DE BRÉMONT.

Eh non ! vous ne ferez plus envie ; on ne pensera plus à vous.

MADAME DORSANGE.

Et nous inspirerons la pitié. C'est ce que je ne veux pas.

DORSANGE.

Je ne crains ni les sots ni les méchants ; mais j'avoue que je redoute le blâme des honnêtes gens, et ils me blâmeront de quitter un emploi que je n'ai pas eu le temps d'exercer. Une démission n'est honorable, n'est supportable qu'après un long exercice, ou quand on quitte un poste pour passer à un autre.

DE BRÉMONT.

Convenez donc, mes chers enfants, qu'il est bien difficile de contenter les gens. On ne voit que les désagréments de la chose qu'on possède ; qu'elle nous échappe, nous n'en voyons plus que les avantages.

MADAME DORSANGE.

Mon père, c'est bien le moment de nous faire de la morale ; allez plutôt avec votre gendre essayer de réparer le mal que vous avez fait.

DORSANGE.

Oui, monsieur, oui, venez. Je ne peux pas donner ma démission, je ne peux pas l'accepter. Au risque de tous les chagrins qui m'ont assailli et qui doivent m'assaillir encore, j'ai l'orgueil de croire que je mérite la confiance qu'on a eue en moi : je veux la justifier, et j'ai le droit d'exiger que vous veniez avec moi, sur-le-champ, déclarer que c'est sans mon aveu, sans m'avoir consulté, que vous avez sollicité ma retraite.

MADAME DORSANGE.

Oui, sans doute, courez.

DE BRÉMONT.

Ne te dérange pas. Je l'avais bien prévu : il n'y a que le savetier du bon La Fontaine qui aille reporter les cent écus au financier. Le ministre t'aime plus que jamais, et je n'ai point offert ta démission.

DORSANGE.

Quoi ! vraiment ?

MADAME DORSANGE.

Ah ! je respire.

CLAIRE.

Je m'en doutais.

SCÈNE XXXVIII.

CLAIRE, MADAME DORSANGE, DE BRÉMONT, JULES.

JULES.

Monsieur Dorsange, je sais tout l'intérêt que vous prenez au brave Monfort. Je me tiens heureux de vous apporter la nouvelle de son bonheur. Le ministre fait pour lui tout ce que vous avez proposé.

DORSANGE.

Ah ! mon cher Monfort !

DE BRÉMONT.

Eh bien ! mon gendre, le plaisir d'obliger un ami ne console-t-il pas des libelles et des calomnies. Apprenez donc à jouir de votre bonheur et à en supporter les inconvénients. Je me charge de payer tes dettes sur de petites économies que j'avais amassées à votre insçu. Faites les dépenses convenables ; mais n'en faites pas d'exces-

sives. Par quel privilège voudrais-tu être heureux et n'avoir pas d'ennemis ? Contente-toi de ne pas les mériter. Jules vient d'être nommé auditeur ; il est attaché au même département que toi. Choisis-le pour gendre ; il fera le bonheur de ta fille, il t'aidera dans tes travaux ; grâce à lui, tu pourras consacrer encore quelques moments à tes goûts littéraires, à ta famille ; et ta femme ne sera plus jalouse.

CLAIRE.

Ah ! maman, mon bon papa a pensé à tout.

MADAME DORSANGE.

C'est vrai.

DORSANGE, *unissant Jules et Claire.*

Mon ami, rendez-la bien heureuse. (*A madame Dorsange.*) Et je te permets de décacheter toutes les lettres sur papier rose.

SCÈNE XXXIX.

CLAIRE, MADAME DORSANGE, DE BRÉMONT, DORSANGE, FRANÇOIS, MADAME SAINT EDME, SENNEVILLE.

FRANÇOIS.

Voila madame Saint-Edme qui revient encore avec un autre monsieur.

DE BRÉMONT.

Où diable va-t-elle les chercher ?

MADAME SAINT-EDME.

Mes bons amis, voilà le jeune homme intéressant dont je vous ai parlé, monsieur Senneville, un parti excellent, un parti d'or. (*A Senneville.*) Avancez et saluez.

SENNEVILLE, *paré très-ridiculement, et d'un air moitié timide, moitié suffisant.*

Monsieur et madame, j'ai bien l'honneur de....

MADAME SAINT-EDME.

Il est un peu timide. Signe de modestie. Je l'ai déjà présenté à plusieurs familles. Voilà six semaines que je le promène de maison en maison. Tantôt il ne convenait pas à la demoiselle. Tantôt la demoiselle ne lui convenai pas.

SENNEVILLE.

Mais ici, serais-je assez heureux que de....

MADAME SAINT-EDME.

Réfléchissez qu'il a presque la certitude d'être nommé auditeur.

DE BRÉMONT.

Point du tout. La dernière nomination vient d'être faite. Monsieur n'est pas sur la liste.

SENNEVILLE.

Ah ! ils m'avaient pourtant bien promis de....

DE BRÉMONT, *montrant Jules.*

Oui, monsieur est nommé.

SENNEVILLE.

Ah !

DE BRÉMONT.

Et la main de ma petite-fille vient de lui être promise.

SENNEVILLE.

En voilà encore un de manqué. Cependant je me flattais que....

MADAME SAINT-EDME.

Jules est nommé ! J'en suis ravie. (*A Jules.*) Je m'adresserai à vous, j'aurai besoin de vous.

SENNEVILLE.

Je vous fais mon compliment, monsieur, parce que.... je me décide.... je vais manger de l'argent à Paris, et puis je retourne vivre dans mes terres. Cela ne vaut-il pas mieux que de m'exposer à....

DE BRÉMONT.

C'est juste. (*A Dorsange et à sa femme.*) Tous vos sujets de plainte reviendront, mes enfants; n'oubliez pas ce qu'il s'est passé aujourd'hui; ne transformez pas en grands chagrins de petites contrariétés inévitables; n'empoisonnez pas votre bonheur par des désirs ou des regrets d'un autre bonheur qui ne saurait être plus parfait que celui dont vous jouissez.

FIN D'UN LENDEMAIN DE FORTUNE.

LA
VIEILLE TANTE,
OU
LES COLLATÉRAUX,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 28 mai 1811.

PRÉFACE.

Les Collatéraux, voilà le vrai titre de la pièce. J'avais craint qu'on ne la comparât malignement au Collatéral. Il me revenait déjà qu'un plaisant avait dit : le Collatéral, les Collatéraux! l'auteur décline. Je supprimai le second titre aux premières représentations. Heureusement j'en fus quitte pour la peur. La pièce réussit, fut louée généralement, et quand j'eus rétabli ce second titre, qui pourrait être le seul, un bon journaliste de province imprima qu'on me savait gré d'avoir multiplié le Collatéral.

Dans cette comédie, tout est subordonné au personnage principal, c'est un grand avantage. Le caractère de la vieille tante s'annonce, se développe et se soutient jusqu'à la fin d'une manière piquante et originale. Comme le dit un des interlocuteurs, elle réunit à la fois bon esprit, bonne tête et bon cœur. Quelques personnes ont blâmé sa colère du troisième acte. J'avoue que là, sans trop grand sujet, elle semble avoir un peu perdu la tête; mais cette vivacité, cette impatience de la moindre contradiction me semblent d'abord prouver combien elle s'est habituée à être obéie; et puis cette colère qui lui prend parce que, dès sa première proposition, ses parents ne veulent pas marier sa petite-nièce comme elle l'entend, me semble bien prouver son bon cœur et sa vive amitié pour cette petite-nièce. Les bourrus bienfaisants, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, sont bien usés au théâtre, mais y réussissent toujours. Ma vieille tante, au surplus, se relève et reprend complètement son bon esprit et sa bonne tête dans les deux derniers actes.

On m'a demandé pourquoi je n'avais pas fait de M. Dorigny un notaire au lieu d'en faire un vieux maître-clerc. Il fallait que l'homme à qui madame Sinclair donne sa confiance, et au fils duquel elle veut marier sa petite-nièce, fût pauvre

et désintéressé. Plus d'un notaire est désintéressé sans doute ; mais j'en connais peu à Paris qui ne soient pas riches ou qui ne se donnent pas pour riches.

Ce rôle de M. Dorigny contraste bien avec mes avides collatéraux. Son désintéressement n'est pas romanesque ; il cède à la fin, et consent à ce que son fils épouse une riche héritière. Comme il le dit lui-même, il ne cherche pas les richesses, mais il ne les fuit pas. Je me félicite d'avoir présenté un homme pauvre, mais heureux dans un temps où, grâce à la cupidité presque universelle, chacun ne voit de bonheur pour soi et pour les siens que dans l'argent et dans la manière la plus expéditive de le dépenser. Le modèle de ce rôle existe ; il y a vingt-quatre ans, il était déjà maître-clerc de l'étude où j'étais troisième ou quatrième clerc ; aujourd'hui il est encore maître-clerc de la même étude.

Le rôle de Vernissac se détache bien des autres collatéraux. Il a une teinte d'humeur gasconne qui jette de la gaieté dans toutes ses scènes. Les autres collatéraux ont des physionomies plus ressemblantes entre elles ; ils ont tous le même but, il était difficile de varier leurs physionomies. Madame Sinclair, Dorigny et Vernissac occupent presque toujours la scène, et il ne me restait que très-peu de place à donner au développement des autres personnages.

L'origine des amours du jeune homme et de la petite-nièce est un peu romanesque, et le public ne s'intéresserait guère à ces amours, si la vieille tante, à qui il s'intéresse beaucoup, ne travaillait pas uniquement à les faire réussir.

J'ai été presque toujours heureux dans mes expositions, ici je ne le suis pas. L'exposition se fait par un vieux valet et une jeune femme de chambre, qui racontent ce qu'ils savent au vieux maître-clerc. Il est bien évident qu'ils ne lui parlent que pour parler au public. Mais dans beaucoup d'autres de mes pièces, les premiers actes sont supérieurs aux derniers ; ici c'est le contraire. Je crois pouvoir citer comme les meilleures scènes la grande scène du quatrième acte entre madame

Sinclair et Vernissac, et la scène de l'assemblée de famille au cinquième acte. Tous les journaux ont comparé madame Sinclair, prononçant entre Ernest et Vernissac, à Sémiramis entre Arsace et Assur; c'est en effet la même situation. Je me félicite d'avoir tenu le rôle de madame Sinclair, pendant toute cette scène, dans une juste mesure. Il y avait le danger de lui donner l'apparence d'une de ces vieilles Aramintes de comédie qui veulent se faire épouser.

Je plains sincèrement les personnes âgées et riches qui n'ont point d'héritiers directs, et semblent être dans la nécessité de faire un testament. En supposant que, pendant leur vie, elles soient à l'abri des fausses et perfides amitiés, des importunités, des obsessions, des vœux formels pour leur mort prochaine, elles ont presque la certitude que dès le lendemain de leur mort les larmes seront interrompues par des discussions sur leur testament, que la douleur cédera la place à la joie d'être légataire, ou à l'humeur de ne pas l'être; et quelle qu'ait été d'ailleurs leur justice ou leur libéralité dans leurs dispositions, elles seront accusées d'ingratitude et d'oubli. Il faut prendre son parti comme ma vieille tante, rire aux dépens de tous ses héritiers, et dominer sa famille, au lieu de se laisser dominer par elle; mais pour cela il faut conserver sa tête bien saine jusqu'à la fin, et retrouver un ami sincère et désintéressé comme M. Dorigny.

On a reproché à plusieurs de mes dernières pièces d'être encore des marionnettes, ici on ne me fit pas le même reproche, et cependant je crois qu'il aurait été fondé. Mes collatéraux sont de vrais fantoccinis que ma vieille tante fait mouvoir à son gré. Le sujet est si fécond, si étendu!

Duceris ut nervis alienis mobile lignum.

Je ne réponds pas de ne pas faire encore d'autres marionnettes.

PERSONNAGES.

MADAME SINCLAIR, veuve, âgée de soixante ans, sans enfants.

VERNISSAC, BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT, } ses héritiers collatéraux.

ANATOLE BARDOLIN, fils de Bardolin.

SAINT-LAURENT, mari de madame Saint-Laurent.

LOUISE, fille de madame Saint-Laurent.

DORIGNY, vieux maître-clerc de notaire.

ERNEST DORIGNY, son fils.

COMTOIS, vieux domestique de madame Sinclair.

ROSE, femme de chambre de madame Sinclair.

GABRIEL, valet de Vernissac.

La scène se passe à Paris, chez madame Sinclair.

LA
VIEILLE TANTE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

DORIGNY, COMTOIS.

COMTOIS.

Entrez, monsieur. Je ne me trompe pas : vous êtes monsieur Dorigny ?

DORIGNY.

Oui, mon ami. Le vieux maître-clerc du jeune notaire de madame Sinclair, votre maîtresse.

COMTOIS.

Je sais. Cet ancien ami de madame, qu'elle se félicite d'avoir retrouvé, qui, au lieu de se faire notaire dans sa jeunesse, en payant une charge avec la dot de quelque riche héritière, comme cela se pratique, a préféré épouser une jeune orpheline qu'il aimait d'inclination ; mais qui n'en est pas moins un honnête homme, un habile homme, qui a déjà fait la fortune de deux ou trois de ses camarades dont il est resté le maître-clerc, et à qui madame est bien aise de donner toute sa confiance. Vous voyez ; madame

me dit tout : c'est tout simple, je l'ai vue naître, il y a ma foi plus de soixante ans ; j'avais déjà l'honneur d'être jokei de feu son père. Cela ne nous rajeunit ni l'un ni l'autre ; mais nous nous portons bien, et nos collatéraux attendront encore quelque temps. Vous le savez : madame est veuve, sans enfants ; mais elle a deux neveux et une nièce. Excusez-moi si je parle un peu ; dès ma jeunesse on me reprochait d'être bavard.

DORIGNY.

Et cela ne fait que croître et embellir avec l'âge.

COMTOIS.

Monsieur connaît-il les parents de madame ?

DORIGNY.

Je crois avoir rencontré quelquefois monsieur Bardolin.

COMTOIS.

C'est un des neveux, un négociant. Il a un fils, Anatole Bardolin, un petit jeune homme assez naïf. Je vous mets au courant pour en épargner la peine à madame.

DORIGNY.

Parlez, je vous écoute.

COMTOIS.

L'autre neveu, c'est monsieur Vernissac ; il est garçon, propriétaire aux environs de Pézénas ; mais il fait tous les ans un voyage à Paris. Quant à la nièce, madame Saint-Laurent, elle se permet d'assez grands airs, parce que son mari a une petite place à la cour ; ils n'ont qu'une fille, mademoiselle Louise, qui est bien la jeune personne la plus aimable ! aussi madame l'a-t-elle prise en affection, et a-t-elle obtenu de ses parents qu'elle logeât dans cette

maison. C'est un ange. Mais voilà une petite personne bien plus en état que moi de vous donner des détails.

DORIGNY.

Quelle est cette jeune fille ?

COMTOIS.

C'est Rose, la filleule de madame Sinclair, la fille d'un de ses jardiniers, qu'elle a prise pour sa femme de chambre ; elle est maligne, curieuse, et d'une habileté à saisir les ridicules des gens qui m'étonne et qui m'amuse.

SCÈNE II.

DORIGNY, COMTOIS, ROSE.

ROSE.

Votre servante, monsieur Comtois. Qu'est-ce que ce monsieur-là ?

COMTOIS.

Monsieur Dorigny, cet homme de mérite, le nouveau notaire de madame.

ROSE.

Ah ! oui. Cet ami de madame, qui dans sa jeunesse était si gai, si bon, si amoureux, non pas de madame, mais d'une autre demoiselle qu'il a fini par épouser. Oh ! comme la présence de monsieur va mettre aux champs tous nos héritiers !

DORIGNY.

Vous croyez ?

ROSE.

Pardi, un notaire ! Oh ! ils vous feront joliment la cour ; ils me la font bien, à moi. L'un me cajole, l'autre

me protége. Monsieur Saint-Laurent veut toujours m'embrasser, et sa femme me cherche un mari de tous les côtés.

DORIGNY.

Eh bien! mon enfant, me voilà prêt à faire votre contrat de mariage.

ROSE.

Vous êtes bien bon, monsieur. Allez, allez, je les connais bien; il n'y a pas jusqu'à monsieur Vernissac, que je n'ai jamais vu, mais que je devine au ton et au style de ses lettres, parce que c'est moi qui ai la fonction d'en faire la lecture à madame.

COMTOIS.

L'entendez-vous? Elle est bien jeune, et elle voit des choses qui m'échappent à moi. Continuez, mademoiselle Rose; c'est rendre service à madame que de tout dire à monsieur Dorigny.

ROSE.

Ah! si vous me mettez en train, j'en dirai de belles. Monsieur Bardolin est un commerçant qui tranche du grand seigneur; comme dit madame, toute l'avidité d'un homme d'affaires, toute la finesse d'un procureur, toute l'arrogance d'un parvenu. Il enrage contre mademoiselle Louise, parce qu'elle se fait plus aimer que son benêt de fils, dont l'éducation lui a tant coûté d'argent, qui néglige son travail pour apprendre à monter à cheval, qui néglige sa tante pour aller jouer la tragédie en société, et courtiser les petites marchandes de modes qui jouent les princesses. Monsieur Saint-Laurent est un bon gros homme,

qui dort toujours et partout, même à table, quand il n'y mange plus. Il a confiance dans le génie de sa femme, dont il est le très-humble serviteur. Sa femme a confiance dans l'amitié que madame témoigne à sa fille, et pourtant elle ne se croit pas encore si sûre de son fait que monsieur Vernissac, le Languedocien, qui écrit des douceurs à madame, vante son mérite et sa sensibilité, et compte sur l'héritage pour terminer ses procès, payer ses dettes et réparer son château.

DORIGNY.

Fort bien, grâce à vous, je connais toute la famille.

COMTOIS.

Les parents de Paris sont logés dans le voisinage, pour être plus à portée de faire des visites et d'avoir des nouvelles. Le parent de province nous menace de venir se fixer à Paris.

ROSE.

Et tous les matins il y a ici un lever comme chez un prince. Voilà déja messieurs Bardolin père et fils qui s'empressent de se rendre à leur devoir.

SCÈNE III.

DORIGNY, COMTOIS, ROSE, BARDOLIN, ANATOLE.

BARDOLIN.

Bonjour, Comtois; bonjour Rose. J'accours plein d'inquiétude. Hier au soir je tremblais que ma tante ne fût indisposée.

ROSE.

Rassurez-vous ; madame ne s'est jamais si bien portée.

BARDOLIN.

Je respire.

ANATOLE.

Quel bonheur !

BARDOLIN.

Elle vivra cent ans. (*Voyant Dorigny.*) Quel est cet homme-là ?

COMTOIS.

Un ancien ami de madame.

BARDOLIN, *à part.*

Quelque solliciteur, quelque parasite encore.

DORIGNY.

Monsieur Bardolin veut-il bien me permettre.....

BARDOLIN.

Pardon, pardon, monsieur. (*A Rose.*) Madame Saint-Laurent n'a pas encore paru ?

ROSE.

Pas encore ; et pour le coup vous l'aurez prévenue.

BARDOLIN.

Peut-on entrer ?

ROSE.

Oui, monsieur. Mademoiselle Louise est déjà avec madame. Je cours vous annoncer.

(Elle sort.)

BARDOLIN.

Ne perdez pas de temps. Je vais avec vous.

ANATOLE.

Vous suivrai-je, mon père ?

BARDOLIN.

Belle demande! N'avez-vous pas entendu que votre cousine est déjà auprès de votre tante? Ah! quand vous verrai-je aussi aimable que votre cousine? Allons, venez.

(Il sort avec son fils.)

SCÈNE IV.

DORIGNY, COMTOIS.

DORIGNY.

Il ne s'est pas donné le temps de me reconnaître. Quel zèle! quel empressement!

COMTOIS.

Oui, fiez-vous-y. L'autre jour, ne voulait-il pas nous envoyer un médecin. Ce que je ne conçois pas, c'est qu'ils n'impatientent pas madame. Tenez, voici les autres qui arrivent. Ils se disputent à qui se précédera tous les matins. Cela me fait rire.

SCÈNE V.

DORIGNY, COMTOIS, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SAINT-LAURENT.

Mais, monsieur, il fallait venir plus tôt....

SAINT-LAURENT.

Mais, madame, pouvais-je quitter mon service?

MADAME SAINT-LAURENT.

Où est ma fille, Comtois?

COMTOIS.

Auprès de madame, avec messieurs Bardolin.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous voyez.

SAINT-LAURENT.

Est-ce ma faute, à moi ?... (*Apercevant et saluant Dorigny.*) Monsieur vient pour parler à madame Sinclair ?

DORIGNY.

Oui, monsieur.

SAINT-LAURENT.

Je ne sais s'il pourra la voir ce matin.

DORIGNY.

C'est elle qui m'a donné rendez-vous.

SAINT-LAURENT.

Oh ! alors....

MADAME SAINT-LAURENT.

Défaites-vous donc de cette manie de curiosité, monsieur de Saint-Laurent. (*A Dorigny.*) Peut-on savoir quel est l'objet.....

SAINT-LAURENT.

Voici ma fille.

SCÈNE VI.

DORIGNY, COMTOIS, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE.

MADAME SAINT-LAURENT.

Pourquoi donc laisser votre grand'tante, mademoiselle ?

LOUISE.

Je m'empresse de venir vous saluer, ma mère.

MADAME SAINT-LAURENT.

A la bonne heure; mais il ne fallait pas quitter.

SAINT-LAURENT.

Toujours auprès de ta tante, mon enfant; c'est là ta place.

MADAME SAINT-LAURENT.

Hâtons-nous de l'aller trouver.

LOUISE.

C'est inutile. Elle a appris que monsieur était ici, et la voici qui vient elle-même avec mes cousins.

SCÈNE VII.

DORIGNY, COMTOIS, SAINT-LAURENT, ROSE, MADAME SAINT-LAURENT, MADAME SINCLAIR, BARDOLIN, ANATOLE.

SAINT-LAURENT.

Ah! ma chère tante.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ma bonne tante.

MADAME SINCLAIR.

Bonjour, bonjour tout le monde.

BARDOLIN, *approchant un fauteuil.*

Voici votre fauteuil.

ANATOLE, *apportant un coussin.*

Voilà votre coussin.

MADAME SAINT-LAURENT.

Fermez donc cette fenêtre, monsieur Saint-Laurent.

SAINT-LAURENT, *allant fermer la fenêtre.*

J'y pensais.

MADAME SINCLAIR.

Laissez, il ne fait pas froid, et je ne veux pas m'asseoir. Je vous remercie de votre exactitude, monsieur Dorigny. Mes chers parents, je vous présente un de mes anciens amis: il n'est pas notaire précisément; mais il dirige l'étude du notaire que j'ai choisi à cause de lui.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ah! ah!

SAINT-LAURENT.

Parbleu! monsieur, je suis ravi de faire votre connaissance.

BARDOLIN.

Eh! vraiment, c'est monsieur Dorigny. Nous nous sommes vus assez souvent, je crois.

DORIGNY.

Ah! vous me reconnnaissez?

MADAME SINCLAIR.

Il déjeune avec nous: nous avons à causer. Faites-nous le plaisir de nous laisser seuls.

ANATOLE, *à son père.*

Ah! mon père, ma tante seule avec un notaire!

BARDOLIN, *à son fils.*

Tais-toi donc.

SAINT-LAURENT, *à sa femme.*

N'est-ce pas le moment du testament qui s'approche?

MADAME SAINT-LAURENT, *bas à son mari.*

Paix. (*Haut à sa fille.*) Eh bien! mademoiselle, obéissez donc à votre tante.

MADAME SINCLAIR.

Vous m'aviez promis de ne plus avoir ce ton sec et bref avec votre fille, madame Saint-Laurent. Monsieur Bardolin, j'aurai aussi à causer avec vous. Je compte sur vous pour mon piquet, Saint-Laurent. (*A Anatole.*) Mon petit-neveu, vous me garderez une loge pour votre tragédie de société; je me sens en train de rire. Laisse-nous, Louise, et viens nous avertir toi-même quand le déjeuner sera prêt.

(Tous sortent.)

COMTOIS, *en sortant.*

N'est-ce pas comme une reine qui donne ses ordres!

SCÈNE VIII.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien! mon cher monsieur Dorigny, êtes-vous aussi content de me revoir que je le suis d'avoir retrouvé un ancien et bon ami comme vous? Bien des années se sont écoulées depuis le temps où mon pauvre mari et moi nous vous rencontrions tous les samedis à notre petit concert d'amateurs. Vous faisiez la cour à votre femme, qui n'était pas encore votre femme. Vous devez me trouver bien changée?

DORIGNY.

Mais un peu. Cependant....

MADAME SINCLAIR.

Oh ! parlez franchement ; je sais mon âge, et je ne le cache pas. Votre femme vous aime-t-elle toujours bien? Cette chère Henriette ! j'aurai grand plaisir à l'embrasser. Mettez-moi bien vite au fait de tout ce qui vous intéresse. Je vous ai tant d'obligations ! c'est à vos bons conseils que mon mari a dû le commencement de sa fortune. Vous avez un fils ?

DORIGNY.

De vingt-deux ans. Je tremble qu'il n'ait aussi mauvaise tête que son père. Au lieu de travailler pour être notaire, il s'est avisé de se livrer aux arts : il est peintre ; et un beau jour il se mariera comme j'ai fait, par inclination, et sans songer à la fortune.

MADAME SINCLAIR.

Le blâmeriez-vous ?

DORIGNY.

Ma foi oui. Non pas que je me repente de mon choix ; mais rencontrera-t-il aussi bien que moi ? Excellent sujet d'ailleurs, un vrai talent. Sa mère en est folle, et il contribue avec elle à mon bonheur. Car je suis très-heureux. Je ne suis pas riche, mais je n'envie pas les richesses. J'aime mon travail, j'aime mon ménage. Je trouve encore du temps pour cultiver la bonne et vieille littérature, et je fais des vers latins, et des chansons pour ma femme que mon fils trouve charmantes.

MADAME SINCLAIR.

Je le crois bien. Vous me les chanterez. Parlons d'affaires. J'avais besoin de rencontrer un brave et honnête

homme comme vous, à qui je pusse ouvrir mon cœur, et qui consentît à m'aider dans certains petits projets que j'ai formés pour me ménager une heureuse et tranquille vieillesse. Je suis riche, très-riche; mais la fortune ne fait pas tout-à-fait le bonheur. A mon âge, on a besoin de bons offices, de soins, d'attentions, surtout quand on a, comme moi, conservé un goût très-vif pour tous les plaisirs de la société. J'aime encore le jeu, la promenade, la musique, le spectacle, le bal même; je ne danse plus, mais j'aime à voir danser ma petite-nièce; elle a tant de grâces! Or, je n'ai ni mari ni enfants; mais j'ai deux neveux et une nièce, fort honnêtes gens, mais fort avides et fort amoureux de ma succession. Voilà deux ans, depuis ma dernière maladie, que je les attrape en me portant à merveille, et j'espère bien les attraper encore long-temps. Que d'autres se désolent de la cupidité humaine: moi, je m'en sers, je m'en amuse, et je la fais même tourner à des actions bonnes et honnêtes. En laissant flotter entre mes chers parents l'espérance d'un testament favorable, j'ai la douceur de me voir choyée, servie, prévenue dans tous mes désirs; j'éprouve une joie maligne à les faire venir, aller, rester ou se promener à mon premier signe: on loue ce que j'approuve, on proscrit ce que je blâme, on se fâche, on s'apaise, on rit, on pleure, on a chaud, on a froid, il fait beau temps, ou il neige, et il pleut à ma fantaisie, comme je veux, comme je crois voir: enfin, en les entretenant dans un perpétuel désir de me plaire, je les maintiens dans une juste et sage conduite: je préviens ou j'arrête les in-

justices qu'ils pourraient commettre ; mon neveu Bardolin ne prête plus à gros intérêts, mon neveu Vernissac ne fait plus de dettes, et ma nièce Saint-Laurent commence à devenir bonne et douce pour sa fille et pour ses gens. Elle ne tourmente plus que son mari.

DORIGNY.

Je vous vois, comme les célibataires de l'ancienne Rome, entourée de clients et de serviteurs bien dévoués, bien empressés.

MADAME SINCLAIR.

Vous allez me demander quelles sont les dispositions testamentaires que je projette ; nous en causerons. Je n'oublierai ni mon petit-neveu Anatole, qui est un bon jeune homme, ni Louise Saint-Laurent, ma charmante petite-nièce. C'est celle-là, par exemple, que je voudrais bien marier suivant son inclination. Voilà quelques jours que, dans nos petites promenades sur le boulevard qui borde mon jardin, un jeune homme que j'ai vu au bal cet hiver, qui paraît fort honnête, nous salue et cause avec nous. Mais je vous parle de ma petite-nièce comme si vous pouviez y prendre le même intérêt que moi. Je reviens à sa mère et à ses cousins. Je lis dans leurs yeux tous les châteaux en Espagne qu'ils bâtissent sur ma fortune ; quelquefois je les aide à les construire ; quelquefois d'un seul mot je m'amuse à les détruire. Hier, madame Saint-Laurent me faisait un grand éloge de la charité : je lui parlai de laisser tout mon bien aux pauvres. Avant-hier, je fis bien penser monsieur Bardolin qui me vantait son ordre et son économie, en lui disant que j'avais

quelque envie de placer tout en viager sur ma tête. Mon ami, vous voyez ma conduite, mes projets. Il faut que vous me secondiez.

DORIGNY.

Je vous entends. Ils ne vont pas manquer de tourner autour de moi; je les laisserai venir. Ils me feront des confidences que je vous rapporterai. Ils tâcheront d'obtenir de moi des révélations; je me concerterai avec vous sur ce que je dois leur répondre, et je prendrai ma part du divertissement que vous donne leur aveugle et agile obéissance.

MADAME SINCLAIR.

Et vous les verrez enchérir sur les bonnes actions que je leur commande; jugez comme je serais une personne dangereuse, si je voulais les pousser à mal.

DORIGNY.

Ce n'est pas la première fois qu'il m'arrivera de rire aux dépens des avides et des ambitieux. Pour un homme dont le métier est de régler les fortunes des autres, et qui sait se contenter de la sienne, c'est un charme d'observer les peines, les agitations, les angoisses qu'amène à sa suite la soif de l'argent.

MADAME SINCLAIR.

Enfin, mon cher Dorigny, je ne veux me faire du bien aux dépens de qui que ce soit, je veux même contribuer au bonheur des autres; mais j'entends qu'à leur tour ils contribuent au mien.

DORIGNY.

C'est avoir bon esprit, bonne tête et bon cœur.

MADAME SINCLAIR.

Chut, voici ma petite-nièce.

SCÈNE IX.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, LOUISE.

LOUISE.

Le déjeuner est prêt, et tous nos parents demandent s'ils peuvent rentrer dans le salon ?

MADAME SINCLAIR.

Oui, oui, mon enfant, fais rentrer tout le monde. (*A Dorigny.*) Il me prend envie de vous faire voir à l'instant même comme ils sont souples au commandement.

SCÈNE X.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, SAINT-LAURENT, LOUISE, BARDOLIN, ANATOLE, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SINCLAIR.

Approchez, avancez, mes chers parents. Vous êtes surpris que je sois entrée sur-le-champ en conversation avec monsieur, et peut-être voudriez-vous connaître l'objet de notre conférence ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Nous respectons vos secrets, ma tante.

MADAME SINCLAIR.

Vous serez instruits quand il en sera temps. Monsieur Bardolin, qu'est-ce qu'un certain Dorval, dont on m'a parlé ce matin?

BARDOLIN, *embarrassé.*

Dorval.... ma chère tante? (*A part.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce qui a pu dire cela à ma tante? (*Haut.*) Ce Dorval est un homme qui me doit de l'argent depuis long-temps, et à qui je soupçonne une fort mauvaise volonté.

MADAME SINCLAIR.

Point du tout. C'est un honnête homme; il est malheureux, il a des enfants, et il ne demande que du temps.

MADAME SAINT-LAURENT.

Il faudrait être bien cruel pour lui en refuser.

BARDOLIN.

Eh! bon Dieu! ma tante, vous savez combien je suis humain et raisonnable. Que monsieur Dorval vienne me trouver, et je suis prêt à prendre avec lui tous les arrangements.... (*Bas à son fils.*) Cours chez l'huissier, et qu'il suspende les poursuites.

ANATOLE.

Oui, mon père.

(Il sort.)

MADAME SINCLAIR.

Où va donc votre fils?

BARDOLIN.

Il ne peut pas déjeuner avec nous.

MADAME SINCLAIR.

Ah.... Mon Dieu! que vous avez là une jolie robe, madame Saint-Laurent! Vous en avez sans doute donné une pareille à votre fille?

MADAME SAINT-LAURENT.

Croyez-vous que cette couleur irait bien à Louise?

MADAME SINCLAIR.

C'est à mon âge qu'il faut être difficile sur le choix des couleurs: mais au sien!

BARDOLIN.

On embellit tout ce qu'on porte.

MADAME SINCLAIR.

Plaît-il? C'est flatteur.... pour ma petite-nièce.

BARDOLIN.

Pour vous aussi, ma tante..... Quand vous étiez jeune.... Vous l'êtes encore, et....

MADAME SINCLAIR.

Non, je ne le suis plus. Ne vous confondez pas en excuses. Je ne me fâche pas; je ris.

MADAME SAINT-LAURENT, *à son mari.*

Vous savez l'adresse du marchand? Deux robes comme la mienne: une pour ma tante, une pour ma fille.

SAINT-LAURENT.

Bien vu.

MADAME SINCLAIR, *bas à Dorigny.*

Louise aura une robe, le débiteur aura du temps. (*Haut.*) Allons nous mettre à table.

SCÈNE XI.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, BARDOLIN, LOUISE, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, ANATOLE, ROSE.

ROSE.

Un valet de monsieur Vernissac. Il ne le précède que d'une heure ; il l'a laissé à l'avant-dernière poste.

MADAME SINCLAIR.

Vernissac !

BARDOLI

Il ne manquait que lui.

DORIGNY.

Les voilà tous réunis.

MADAME SINCLAIR.

Fais entrer.

ROSE.

Entrez, beau et jeune courrier.

SCÈNE XII.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, BARDOLIN, LOUISE, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, ANATOLE, ROSE, GABRIEL, COMTOIS.

GABRIEL, *avec l'accent méridional.*

(Il est chargé de caisses, bourriches, terrines de Nérac et barils d'anchois.)

Salut à toute l'illustre compagnie. Est-ce à la respec-

table tante de mon maître que j'ai l'honneur de faire ma révérence ?

MADAME SINCLAIR.

Oui, mon ami.

GABRIEL.

Permettez que je devance les hommages affectueux de l'honorable monsieur Robert Vernissac, mon maître et votre serviteur. Voici un petit échantillon de toutes les productions du pays qu'il vous conjure d'accepter ; et il m'a chargé de présenter en même temps mille tendres compliments à toute l'estimable famille que j'ai sans doute l'honneur de saluer.

MADAME SAINT-LAURENT.

Voilà un garçon bien révérencieux.

ROSE.

Il ressemble à un magasin de comestibles.

GABRIEL.

Ah ! madame, quel brave homme de neveu vous avez en monsieur Vernissac ! Il n'y a que six mois que j'ai l'avantage d'être à son service. Je suis Gabriel Rigobert, le fils de son métayer. Eh donc ! d'après les paroles de mon maître, je sais par cœur toutes vos bonnes et belles qualités. Il a pour vous un attachement..... cela ressemble à une passion. Ma chère tante ! ma bonne tante ! me disait-il hier à Nemours, notre dernière couchée ; je vais la revoir.... et il avait les larmes aux yeux. Ah ! Gabriel, si j'avais le malheur de perdre ma chère tante.... Ah Dieu !

MADAME SINCLAIR.

Allez vous rafraîchir et vous reposer, mon ami. Comtois va vous aider à porter toutes vos provisions à l'office. Toi, Louise, tu as déjeuné, tu vas travailler à ton dessin.

MADAME SAINT-LAURENT, *à madame Sinclair.*

Pourrais-je avoir une conversation avec vous, ma tante ?

MADAME SINCLAIR.

Après déjeuner, ma nièce. Donnez-moi la main, monsieur Dorigny.

DORIGNY, *passant devant Bardolin.*

Voulez-vous bien permettre, monsieur ?

BARDOLIN, *se reculant.*

Comment donc, monsieur ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Ce Vernissac va faire cent bassesses auprès de ma tante.

(Elle sort avec Saint-Laurent, madame Sinclair et Dorigny.)

BARDOLIN, *à part.*

Il faut que je cause avec ce maître-clerc de notaire.

(Il sort.)

GABRIEL, *à Rose.*

Sur mon âme, vous êtes une charmante personne.

ROSE.

Il parle comme son maître écrit.

COMTOIS, *à Gabriel.*

Venez-vous, monsieur ? je vous attends.

GABRIEL.

Ah ! bon vieux cadédis, je gage qu'il n'est pas oublié dans le testament de notre tante ?

COMTOIS.

Laissez donc, je mourrai avant elle.

(Il sort avec Gabriel.)

SCÈNE XIII.

LOUISE, ROSE.

LOUISE.

Nous voilà seules. Eh bien! Rose.

ROSE.

Eh bien! mademoiselle.

LOUISE.

Crois-tu qu'il vienne?

ROSE.

Qui? notre jeune homme? il n'aura garde d'y manquer.

LOUISE.

Est-ce bien de l'avoir engagé à se présenter chez ma tante?

ROSE.

C'est tout ce qu'il y a de mieux au monde, mademoiselle.

LOUISE.

Que je me repens d'avoir consenti hier à sortir avec toi! Puisque ma tante ne pouvait pas nous accompagner, il fallait rester. Il avait l'air bien timide, bien embarrassé; mais il ne m'en a pas moins fait entendre qu'il avait pour moi beaucoup d'estime.

ROSE.

J'ai à peine eu le temps de lui conseiller de se présenter dès aujourd'hui chez madame, et il a fallu que je vous

suivisse sans attendre sa réponse ; car vous étiez déjà rentrée dans le jardin. Voilà tout pourtant.

LOUISE.

C'est bien assez. Tiens, ne parlons plus de ce jeune homme, n'y pensons plus.

ROSE.

A la bonne heure. Voilà donc monsieur Vernissac arrivé. Que d'intrigues nous allons voir !

LOUISE.

Dis-moi, Rose ; crois-tu vraiment qu'il soit d'une bonne famille ?

ROSE.

Votre cousin Vernissac ?

LOUISE.

Eh ! non, tu m'entends bien.

ROSE.

Ah ! le jeune homme dont il ne faut plus parler. Ma foi, mademoiselle, demandez-le à lui-même. Le voici.

LOUISE.

Ah Dieu ! je m'enfuis.

(Elle veut sortir, Ernest l'arrête.)

SCÈNE XIV.

LOUISE, ROSE, ERNEST.

ERNEST.

Un seul mot, mademoiselle.

LOUISE.

Que me voulez-vous, monsieur ? Je vous le répète, ce

n'est qu'en présence de ma mère ou de ma tante que je peux vous entendre.

ERNEST.

Non, mademoiselle, c'est à vous, à vous seule que je veux parler. Si vous saviez ce que j'ai souffert depuis l'indiscret aveu qui m'est échappé hier. Non, je ne verrai pas madame votre tante, je ne vous verrai plus, et je ne me suis hasardé à me présenter dans cette maison que pour vous dire un éternel adieu. Gardez-vous de croire que je démente les sentiments que j'ai osé vous avouer hier ; mais je sais quelle grande fortune vous attend. Jusqu'ici j'étais loin de me plaindre de mon sort : j'avais trop peu d'ambition pour ne pas me croire assez riche.

ROSE.

C'est-à-dire que monsieur se reconnaît trop pauvre pour prétendre à la main de mademoiselle. Et pourquoi donc vous déclarer hier ? Pourquoi venir aujourd'hui ?

ERNEST.

Et sais-je ce que je fais, ce que je veux ? Hier, je voulais me taire, et j'ai parlé ; ce matin, je voulais prendre congé de mes parents, partir sans vous revoir.... Mais il est une volonté qu'au moins je saurai accomplir, c'est celle de ne plus troubler votre repos, de m'arracher des lieux où j'ai eu le bonheur de vous voir. Dès demain j'aurai quitté Paris.

ROSE.

Ce sera très-bien fait. Nous avons fait une belle étourderie : il faut la réparer. Monsieur, nous sommes vos très-humbles servantes.

ERNEST.

Adieu, mademoiselle; plaignez-moi....

ROSE.

Oui, oui, monsieur, nous vous plaignons; mais sortez. Ciel! on vient: c'est monsieur Dorigny.

ERNEST.

Dorigny! dites-vous?

LOUISE.

Ah! mon Dieu!

ROSE, *à Ernest.*

Dites que vous êtes le maître de dessin.

SCÈNE XV.

LOUISE, ROSE, ERNEST, DORIGNY.

DORIGNY.

PARDON, mesdemoiselles, si je vous dérange.

ROSE, *montrant Ernest.*

Monsieur est le maître de dessin de mademoiselle.

DORIGNY.

Que vois-je? Ernest!

ERNEST.

Mon père!

LOUISE.

Son père!

ROSE.

Ah! pour le coup....

DORIGNY.

Que venez-vous faire ici que signifie cette qualité de maître de dessin?

LOUISE.

Rose vous trompe, monsieur. Ma tante et moi nous avons rencontré monsieur votre fils dans nos promenades, il vient ici pour la première fois.

DORIGNY.

Eh quoi ! ce serait là ce jeune homme qui vous salue sur les boulevards ? Ah ! grand Dieu !

ERNEST.

Mon père, j'aime mademoiselle ; mais je sens combien la fortune met de distance entre nous. A l'instant même je lui jurais que jamais elle n'entendrait parler de moi. Je vous en supplie, consentez à ce que je m'éloigne. Dès long-temps je médite un voyage en Italie.

DORIGNY.

Oui, sans doute, il faut partir. Ah Dieu ! que penserait de moi madame Sinclair, si elle savait.... Quel indigne prix de la confiance qu'elle me témoigne ! Que je m'applaudis d'avoir quitté brusquement le déjeuner ! Je vous demande bien pardon pour mon fils, mademoiselle.

ROSE.

Au moins, monsieur, ne dites rien à madame ; elle en tomberait malade de chagrin, et cela ferait trop rire tous les gens qui la guettent.

DORIGNY.

Eh ! soyez tranquille ; j'ai trop à cœur de conserver l'estime de madame Sinclair.

ERNEST.

Sortons, mon père ; ne soyons pas surpris par la respectable tante de mademoiselle.

DORIGNY.

Oui, sans doute. Venez, monsieur. Mademoiselle, je vous salue. (*A Ernest.*) Et ne vous avisez jamais de mettre les pieds dans cette maison.

(Il sort avec son fils.)

ROSE.

Ah! quel événement! quelle rencontre! quel dommage! Voyez donc; être aimable, et n'être pas riche! C'est un roman.

LOUISE.

Ah! Rose, pourquoi hier suis-je sortie avec toi?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SAINT-LAURENT, *entrant par le fond.*

Je suis très-contente de mon entretien avec ma tante.

BARDOLIN, *arrivant du dehors.*

Très-satisfait de ma conférence avec ce monsieur Dorigny. Ah ! c'est vous, madame Saint-Laurent.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous voilà, monsieur Bardolin.

BARDOLIN.

Où est votre mari ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Il fait la partie de ma tante.

BARDOLIN.

Et votre fille travaille à côté d'eux.

MADAME SAINT-LAURENT.

Précisément. Tenez, voilà votre fils qui vous cherche.

SCÈNE II.

BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT, ANATOLE.

ANATOLE.

Me voici. (*A son père.*) Il était temps : j'ai rejoint l'huissier ; il ne fera pas le commandement.

BARDOLIN.

Eh vite ! monsieur, puisque vous aimez à monter à cheval, un temps de galop jusqu'à la barrière de Villejuif ; vous y trouverez votre cousin Vernissac.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous envoyez votre fils au-devant de Vernissac ?

BARDOLIN.

Oui, ma cousine.

ANATOLE.

Mais, mon père....

BARDOLIN.

Ne répliquez pas ; partez, et mille compliments de ma part.

MADAME SAINT-LAURENT.

Et de la mienne.

BARDOLIN.

De la part de toute la famille.

ANATOLE.

J'aurai assez couru aujourd'hui.

(Il sort.

SCÈNE III.

MADAME SAINT-LAURENT, BARDOLIN.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous êtes donc bien jaloux de plaire à monsieur Vernissac ?

BARDOLIN.

Mais oui.

MADAME SAINT-LAURENT.

Quant à moi, je ne suis pas fausse : je ne flatte que ceux que j'aime ; c'est bien assez.

BARDOLIN.

Ainsi donc, les trois prétendants à la succession vont se trouver en présence.

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh ! qui pense à la succession ? Puissé-je conserver encore long-temps ma chère tante !

BARDOLIN.

Oh ! sans doute. Cependant.... nous en serons navrés.... mais.... tôt ou tard, nous la perdrons. Or, est-il défendu à un père de songer à un fils chéri ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Non, certes Et qui pourrait me blâmer de songer à ma fille ?

BARDOLIN.

Vous êtes fière de l'affection toute partiale que madame Sinclair a prise pour cette chère fille. Avec son air

d'innocence, elle est adroite et sournoise, ma petite-cousine.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous êtes fâché que votre fils ne réussisse pas tout-à-fait aussi bien : il est un peu simple et un peu étourdi, mon petit-cousin Anatole.

BARDOLIN.

Cela n'empêche pas que je n'aie obtenu pour lui la promesse d'un titre, d'une place de finance très-honorable.

MADAME SAINT-LAURENT.

Je le crois.

BARDOLIN.

Joignez à cela que je peux tirer quelque parti de ma connaissance avec monsieur Dorigny.

MADAME SAINT-LAURENT.

A votre aise, monsieur Bardolin. Moi, ma fille et mon mari, nous ne voulons nous occuper que de ma chère tante.

BARDOLIN.

Je ne la négligerai pas, madame Saint-Laurent.

SCÈNE IV.

MADAME SANT-LAURENT, BARDOLIN, SAINT-LAURENT.

SAINT-LAURENT.

Voila Vernissac qui vient d'arriver.

MADAME SAINT-LAURENT.

Déjà !

SAINT-LAURENT.

Si vous aviez vu avec quelle tendresse il s'est précipité dans nos bras ! il a renversé la table, les fiches, les cartes. Tenez, l'entendez-vous ?

SCÈNE V.

MADAME SINCLAIR, BARDOLIN, VERNISSAC, MADAME SAINT-LAURENT, COMTOIS.

VERNISSAC, *en habit de voyage.*

Où sont-ils, où sont-ils, mes chers parents ? Ah ! les voici ; que je les embrasse ! qu'ils m'embrassent !

MADAME SAINT-LAURENT.

Ravie.

BARDOLIN.

Transporté.

VERNISSAC, *ayant l'air d'essuyer ses larmes.*

Que je suis heureux !

MADAME SINCLAIR.

Comme c'est touchant ! comme c'est sincère !

VERNISSAC.

Oui, ma chère tante ; j'ai licité, vendu, terminé tout dans le Languedoc, et je viens me fixer à Paris.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vraiment !

VERNISSAC.

Je veux finir mes jours au sein de ma famille.

SAINT-LAURENT.

Parbleu, mon cher cousin, en attendant que vous ayez

trouvé un logement, vous me ferez le plaisir d'en accepter un chez moi.

BARDOLIN.

Permettez que je réclame la préférence.

VERNISSAC.

Permettez que je refuse. Mes amis, mes bons parents, à moins que notre tante ne me chasse, je reste auprès d'elle. Vous avez un état, un ménage qui ne vous permettent pas de la voir autant que vous le souhaiteriez. Moi, je veux et je peux ne la pas quitter. Je me multiplierai pour vous remplacer tous. Je fais un peu de musique; je me mêle d'écrire et de dessiner; j'ai de la mémoire, et j'ai retenu beaucoup d'anecdotes. Toujours à ses ordres, spectacles, promenades, conversations, lectures gaies ou sentimentales; et j'aurai bien rempli ma journée quand je pourrai me rendre le témoignage d'avoir obtenu d'elle une larme ou un sourire.

MADAME SINCLAIR.

Aimable homme! (*A Comtois.*) Comtois, faites préparer l'appartement du second pour monsieur Vernissac.

MADAME SAINT-LAURENT, *à part.*

Le voilà installé.

VERNISSAC.

Une chambre, un cabinet, pourvu que j'habite votre maison. Comme j'ai trouvé votre fille embellie et grandie, madame Saint-Laurent! Mais c'est vous, ma chère tante, dont je ne saurais me lasser d'admirer la fraîcheur et la bonne santé. Je ne vois pas votre fils, monsieur Bardolin?

BARDOLIN.

Je l'avais envoyé au-devant de vous.

MADAME SAINT-LAURENT.

Il se sera égaré.

VERNISSAC.

Ah! que je suis fâché!.... J'ai cotoyé tous les boulevards. Que je suis sensible à l'attention!.... Il m'a fallu de la tenue et de l'adresse pour arranger là-bas toute ma petite fortune. Je crois bien avoir été un peu trompé : je ne sais ce que je fais de mon esprit en affaires d'intérêt; mais enfin c'est fini ; et si vous voulez m'accepter pour votre pensionnaire, je me regarde comme le plus riche des hommes. Mais pardon, l'empressement que j'avais de vous embrasser m'a fait passer par-dessus les convenances: je me suis présenté à vous en habit de voyage ; permettez que je monte un instant chez moi.

BARDOLIN, *à part.*

Chez lui!

VERNISSAC.

Mes amis, vous le savez, je n'aime point à faire de grandes phrases pour exprimer mes sentiments ; mais nous nous entendons, nous nous apprécions tous mutuellement. Il y a entre nous une sympathie électrique.... (*En baisant la main de madame Sinclair.*) Ah! ma tante, que vous êtes fraîche et belle!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME SAINT-LAURENT, BARDOLIN, SAINT-LAURENT, MADAME SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

Toujours le même, ce cher Vernissac!

SAINT-LAURENT.

Toujours son ton de province!

MADAME SAINT-LAURENT.

De grandes phrases, en disant qu'il n'en fait pas.

BARDOLIN.

Il va nous amener tous les Gascons qui sont à Paris. Pardon si je vous quitte, ma tante; je veux aller moi-même chez cet honnête Dorval à qui vous vous intéressez. Je n'ai point l'art de débiter des douceurs comme monsieur Vernissac, mais je pense tout ce qu'il dit.

(Il sort.)

SAINT-LAURENT.

Moi, je vais faire quelques emplettes pour ma fille. (*A madame Sinclair.*) Vous n'avez pas d'ordres à me donner?

MADAME SINCLAIR.

Mais non, je ne sache pas....

SAINT-LAURENT.

En ce cas-là, j'ai bien l'honneur.... (*A sa femme.*) Voyez, parlez, agissez; un bon petit legs universel, je n'en demande pas davantage.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME SINCLAIR, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SAINT-LAURENT.

J'AIME à voir en monsieur Saint-Laurent ces petites attentions pour sa fille.

MADAME SINCLAIR.

Mon Dieu ! que mon neveu Vernissac a des manières franches, ouvertes, engageantes !

MADAME SAINT-LAURENT.

Est-ce que cet excès de soins qu'il vous promet ne vous gênera pas ?

MADAME SINCLAIR.

Mais, quand il s'agit d'égards et de soins, je ne hais pas qu'on les porte à l'excès.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ma fille en a beaucoup, et du moins cela part du cœur. Si vous saviez, ma tante, comme je rougis en pensant à l'entretien que nous avons eu ensemble après déjeuner... C'est la première fois que j'ai osé vous parler.... Il me tardait de verser dans votre sein toutes mes inquiétudes sur le sort de ma fille. Monsieur Vernissac est bien heureux. Il est garçon. Monsieur Bardolin n'a qu'un fils, et les fils ne sont jamais embarrassants ni embarrassés ; mais les pauvres filles !... On dit que je suis vaine, ambitieuse ; est-ce pour moi ? C'est pour ma fille. Je serais si heureuse de lui trouver un grand mariage !

MADAME SINCLAIR.

En effet, ma petite-nièce est bien digne.... Voici monsieur Dorigny.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ah!

SCÈNE VIII.

MADAME SINCLAIR, MADAME SAINT-LAURENT, DORIGNY.

MADAME SINCLAIR.

Entrez, monsieur; nous parlons de choses qui vous concernent : de testament, de contrat de mariage.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ne parlez donc pas de testament, ma tante.

MADAME SINCLAIR.

Pourquoi donc? cela ne fait pas mourir. Ma nièce, continuez à vous bien conduire envers moi; ayez de la tendresse pour votre fille, des égards pour votre mari; traitez bien vos gens; surtout ne soyez guidée dans le choix d'un gendre ni par trop d'avidité ni par trop d'ambition; et...

MADAME SAINT-LAURENT.

Et...

MADAME SINCLAIR.

Nous verrons, je consulterai. Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ah! ma tante...

MADAME SINCLAIR.

Vous dînez avec nous ? Je réunis la famille pour l'arrivée de Vernissac. Votre mari n'a pas d'engagement ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Il en aurait, qu'il se hâterait de le rompre. Ma chère tante, vous me donnerez votre jour pour que je puisse, à mon tour, rassembler tous nos parents. (*A Dorigny.*) Monsieur voudra-t-il nous faire l'honneur d'être des nôtres ?

DORIGNY.

Madame...

MADAME SAINT-LAURENT.

J'irai moi-même inviter madame Dorigny ; on la dit bien aimable. Les bons ménages sont si rares ! Il est tout simple que je tremble pour ma fille. Je retourne un instant chez moi, j'ai donné rendez-vous à de pauvres ouvrières que je me fais un bonheur d'occuper. Ah ! ma tante, votre famille vous doit toutes ses vertus.

(Elle sort)

SCÈNE IX.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY.

MADAME SINCLAIR.

Elle a raison. Comme elle est douce et pateline ! Ils font les grands chez eux, ils sont petits chez moi. L'arrivée de Vernissac fait qu'on marche plus directement au but. Ma nièce vient à peu près de me proposer de faire sa fille légataire universelle... Mais qu'avez-vous ? Je vous trouve un air préoccupé.

DORIGNY.

Oh ! rien. Mon fils qui s'avise d'une passion !.... et sa

mère qui semble l'approuver lorsque lui-même se condamne !...

MADAME SINCLAIR.

Pauvre jeune homme ! Quand me l'amènerez-vous ?

DORIGNY.

Vous ne pourrez pas le voir : cette nuit même il part pour Rome. C'est ce qu'il a de mieux à faire. Laissons cela. Madame Saint-Laurent m'invite à dîner, et il ne tient qu'à moi de gagner un pot-de-vin considérable avec monsieur Bardolin, qui est venu me trouver à mon étude.

MADAME SINCLAIR.

Déjà !

DORIGNY.

Oh ! il n'y met pas tant de cérémonie que madame Saint-Laurent; cependant c'est dans vos seuls intérêts qu'il agit ; c'est pour vous délivrer de tous les embarras ; vous n'auriez plus à vous occuper de fermages, de placements, de testaments, et il ne ferait tort à personne. Les Saint-Laurent sont assez riches ; Vernissac est garçon ; son fils est le chef de la famille ; il a presque la certitude de lui faire obtenir une très-grande place, s'il peut le marier richement.

MADAME SINCLAIR.

Et enfin, que prétend-il ?

DORIGNY.

Vous lui avez parlé avant-hier de placer tout en viager, et il m'a chargé de vous proposer d'augmenter d'un tiers votre revenu, en vous laissant même l'usufruit d'une de vos terres, si vous voulez tout vendre, tout céder à l'un de ses amis.

MADAME SINCLAIR.

Pourquoi l'un de ses amis ?

DORIGNY.

C'est Bardolin qui achèterait réellement : il y aurait une contre-lettre ; l'ami ne serait qu'un prête-nom, un homme de paille.

MADAME SINCLAIR.

Homme de paille, contre-lettre, pot-de-vin ! J'ai continué dix ans le commerce de mon mari, et je n'ai jamais su ce que cela voulait dire.

DORIGNY.

C'est pourtant très-connu. Un homme qui entreprend une spéculation hasardeuse ou équivoque ira-t-il compromettre son nom ou ses biens ? Il trouve à bon marché un prête-nom, un pauvre diable qui marche à pied, boit de l'eau, loge au quatrième, disparaît ou se montre à volonté, tandis que le véritable propriétaire, à l'abri par une bonne contre-lettre, mange dans le vermeil, éclabousse ses créanciers, et fait des actes de bienfaisance.

MADAME SINCLAIR.

L'honnête homme ! C'est commode et bien inventé. Qu'avez-vous répondu ?

DORIGNY.

J'aurais pu me fâcher ; j'ai pris le parti de rire : mais c'est le sort des hommes avides de se persuader que tout le monde leur ressemble. Il a pris ma gaieté pour un consentement ; il m'a serré la main ; il me croit dans ses intérêts. Il m'a prié de brusquer la chose, de la traiter dans le plus grand secret ; et si cela venait à se divulguer, son rôle

est tout prêt, il jouerait la colère, l'inquiétude, le bon père qui tremble de voir son fils dépouillé.

MADAME SINCLAIR.

Il faut que ce Bardolin ait une bien mauvaise idée de moi pour croire que je consentirais à ruiner tous les autres...

DORIGNY.

Il assurerait une dot à mademoiselle Saint-Laurent, il ferait une belle pension à Vernissac.

MADAME SINCLAIR.

Ah! ils ne se contentent pas de convoiter leur part de ma succession, ils cherchent à se déshériter mutuellement. L'un veut m'acheter en viager, l'autre veut un legs universel, et le troisième, que voudra-t-il? Il faut les mettre aux prises, en laissant deviner à chacun les petites menées des autres.

SCÈNE X.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, VERNISSAC, AVEC UN AUTRE HABIT.

VERNISSAC.

On vient de me dire que ma tante était avec monsieur Dorigny, son notaire et son ami, et je n'ai pas voulu sortir sans lui présenter mes hommages.

MADAME SINCLAIR.

C'est monsieur Vernissac.

VERNISSAC.

Oui, monsieur, le plus dévoué des neveux.

MADAME SINCLAIR.

Monsieur Dorigny, faut-il dire à Vernissac ce que nous venons d'apprendre ?... Oui, oui ; ses conseils pourront nous servir ; et d'ailleurs il y est assez intéressé.

VERNISSAC.

De quoi s'agit-il ?

MADAME SINCLAIR.

Madame Saint-Laurent veut marier sa fille. Il n'y a pas encore de mari sur les rangs ; mais elle vient de me laisser voir qu'elle voudrait bien que je fisse un avantage à sa fille, après ma mort, par testament. Qu'en dites-vous ?

VERNISSAC.

C'est d'une bonne mère, et ma cousine mérite bien toutes les préférences que vous lui accorderez.

MADAME SINCLAIR.

D'un autre côté, Bardolin songe à son fils. Il vient de faire entendre à monsieur Dorigny qu'il avait un ami.... vous comprenez.... un ami, prêt à m'acheter tout mon bien, moyennant une grosse rente viagère.

VERNISSAC.

Ah ! c'est plus singulier : mais si vous y trouvez votre intérêt, ma tante...

MADAME SINCLAIR.

Oh ! pour mon intérêt, pas de doute ; mais le vôtre ?

VERNISSAC.

Le mien ! Ma foi, ma tante, arrangez votre fortune comme il vous plaira, comme vous l'entendrez, et, je vous en prie, ne m'en parlez jamais. Sais-je seulement si j'y ai des droits ? Ce n'est que dans votre tendresse que je suis

jaloux de ma part. Il ont des enfants ; le peu que j'ai doit leur revenir un jour. A moins de malheurs, j'en aurai toujours assez; et alors j'aurais recours franchement à vous ou à eux, et vous ne m'abandonneriez pas.

DORIGNY.

C'est parler en homme généreux.

VERNISSAC.

Trouvez-vous ? Je vous assure que c'est un langage qui ne me coûte rien à tenir, et je n'y ai pas le moindre mérite. Vous avez à communiquer à monsieur des papiers, des contrats. Comtois m'a dit qu'il avait tout ouvert dans votre grand cabinet : moi, je vais courir. Voici des lettres que je veux envoyer. Il me tarde de faire des visites à des amis que j'ai laissés dans cette capitale, tous artistes ou littérateurs qui nous aideront à passer des soirées délicieuses.

MADAME SINCLAIR.

Vive mon neveu Vernissac ! au moins ne me parle-t-il pas d'affaires.

VERNISSAC.

Nous aurons des concerts, des proverbes, des charades.

MADAME SINCLAIR.

Vous en serez, monsieur Dorigny ?

DORIGNY.

J'y jouerai les notaires.

MADAME SINCLAIR.

Sans adieu, mon neveu. (*Bas à Dorigny.*) Il est meilleur ou plus hypocrite que les autres.

(Elle sort avec Dorigny.)

VERNISSAC, *reconduisant sa tante.*

Vivez heureuse, ma tante, vivez long-temps... (*Seul.*) Ah! mes chers parents! Vous songez à m'exclure. Gabriel! Mais quel avantage ils me donnent sur eux! Laisser percer leurs projets avant d'être certains de les voir adopter. Comme j'ai beau jeu à les railler, à les brouiller! Je n'y manquerai pas. Gabriel!

SCÈNE XI.

VERNISSAC, GABRIEL.

GABRIEL.

Eh donc! monsieur, me voilà.

VERNISSAC, *lui remettant des lettres.*

Des lettres qu'il faut porter. Tu te feras enseigner les adresses. Ne t'amuse pas. Il y en a pour les quatre coins de Paris.

GABRIEL.

Eh bien, monsieur, notre grande affaire? marche-t-elle? j'y suis intéressé comme vous. Mon père m'a dit que vous aviez promis de le payer sur la cassette de la tante.

VERNISSAC.

Silence. Pas le moindre mot qui puisse laisser croire que je songe à cette fortune. Les autres sont inquiets, pressés; ils s'agitent; j'ai l'air vif et étourdi; je suis calme et froid. Je ne me passionne pas. Je ne hasarde rien, je calcule tout, j'observe et j'attends. Tu sais ce que tu as à faire?

GABRIEL.

Dire de vous encore plus de bien que vous n'en méritez, faire la cour à la petite femme de chambre, boire avec le vieux domestique. C'est commencé, c'est en bon train, ce sont des fonctions qui me plaisent, et je ne resterai pas en arrière.

VERNISSAC.

Sors, j'entends Bardolin.

GABRIEL.

Je m'évade.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

VERNISSAC, BARDOLIN.

VERNISSAC.

J'ALLAIS passer chez vous. Nous avons à peine eu le temps de nous voir. Toujours très-occupé ?

BARDOLIN.

Je suis assez content de ma matinée.

VERNISSAC.

Vous n'allez guère à la bourse ? C'est cette maison que vous avez choisie comme point central de vos opérations. A propos, et votre fils ? S'il marche toujours jusqu'à ce qu'il me rencontre, je ne vois pas de raison pour qu'il s'arrête. Ah ! voici madame Saint-Laurent ; elle aussi, elle a ses petites spéculations.

SCÈNE XIII.

VERNISSAC, BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT.

VERNISSAC.

Venez, ma chère cousine, venez recevoir mes sincères compliments.

MADAME SAINT-LAURENT.

Sur quoi ?

VERNISSAC.

Convenez tous les deux que, s'il est doux d'avoir des enfants, surtout quand ils se portent au bien, comme les vôtres, les soins qu'il faut prendre pour les établir donnent parfois bien des peines.

MADAME SAINT-LAURENT.

Mais aussi quelle jouissance quand on peut se flatter d'avoir pris de bonnes mesures pour assurer leur sort !

VERNISSAC.

Et toutes les vôtres sont bien prises ?

BARDOLIN.

Si je n'ai pas l'esprit brillant de la société, je ne suis pas un sot en affaires.

VERNISSAC.

Seulement, il est fâcheux que toutes ces démarches prennent quelquefois une fausse couleur aux yeux du monde. Par exemple, un homme qui penserait à acheter en viager, sous son nom ou sous celui d'un ami, toute une succession à laquelle plusieurs ont des droits....

MADAME SAINT-LAURENT.

Que veut dire ce projet d'acheter en viager?

VERNISSAC.

Une femme qui, par pure tendresse maternelle, voudrait faire avoir un legs universel, ou quelque chose de semblable, à sa fille, aux dépens d'autres cohéritiers...

BARDOLIN.

Plaît-il? expliquez-vous.

VERNISSAC.

Mais, mon Dieu, je suis un indiscret; je ne peux pas m'en corriger. Vous ne vouliez pas que ces petits projets fussent mis au grand jour; et je ne sais pas si ma tante, en me les révélant, ne m'avait pas recommandé de vous en faire un mystère. Ne dites à personne que c'est par moi que vous êtes instruits. J'espère que la connaissance de vos prétentions réciproques n'altérera pas la bonne intelligence qui règne entre vous. Un seul mot. La fête de notre tante approche; je compte sur vous pour un petit divertissement que je lui prépare. Vous voyez : je vous mets de moitié dans tous mes complots. Du secret surtout, et qu'elle soit bien surprise. Songez à sa fortune, je songe à son bonheur.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SAINT-LAURENT.

Quoi! mon cousin, vous pensez à acquérir en viager tout le bien de ma tante?

BARDOLIN.

Quoi ! ma cousine, vous pensez à un legs universel en faveur de votre fille ?

MADAME SAINT-LAURENT.

C'est avoir une imagination bien active en matière d'intérêt.

BARDOLIN.

Allons au fait. Est-ce maladresse ? est-ce trahison de la part de ce notaire ? je ne sais ; mais enfin, ma tante est instruite ; elle a instruit Vernissac. Ma tante nous joue ; rien n'est plus clair. Nous voilà tous les deux également en péril par les menées du provincial. Il nous a dit juste ce qu'il a cru propre à nous brouiller. Que cela serve à nous réconcilier. Nous sommes de bonnes gens, d'honnêtes gens. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de nous entendre ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh bien, monsieur Bardolin, parlez.

BARDOLIN.

Parlons.

MADAME SAINT-LAURENT.

Avez-vous quelque projet ?

BARDOLIN.

Vous-même, en avez-vous ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Est-ce de moi que doivent venir les premières paroles ?

BARDOLIN.

Il est un moyen ... lumineux, infaillible....

MADAME SAINT-LAURENT.

C'est. . . .

BARDOLIN.

De marier nos enfants.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ah ! ah !

BARDOLIN.

Il pare à tous les dangers ; il réunit tous les avantages.

MADAME SAINT-LAURENT.

Qu'est-ce que c'est que ce titre, cette grande place de finance qu'on fait espérer à votre fils ?

BARDOLIN.

C'est mieux qu'une espérance : j'attends une lettre du ministre. Il ne s'agit que de trouver le cautionnement. Je n'en suis pas en peine.

MADAME SAINT-LAURENT.

Votre fils ne manque parfois de sens ni de jugement.

BARDOLIN.

Votre fille est jolie, bonne, spirituelle.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ils se conviennent.

BARDOLIN.

Nous nous convenons.

MADAME SAINT-LAURENT.

Marions-les.

BARDOLIN.

Eh bien ! vous plaignez-vous encore de mon imagination ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Non, sans doute. Il ne s'agit que d'amener ma tante à approuver notre plan.

BARDOLIN.

Qu'y pourrait-elle blâmer ? C'est honnête.

MADAME SAINT-LAURENT.

C'est délicat.

BARDOLIN.

Point tortueux, point cupide.

MADAME SAINT-LAURENT.

C'est le projet de deux bons parents qui veulent concentrer toutes les affections....

BARDOLIN.

Tous les biens d'une famille.

MADAME SAINT-LAURENT.

Pas autre chose.

BARDOLIN.

Or, maintenant, intriguez, complotez, monsieur Vernissac; faites des fêtes et des surprises à notre tante.

MADAME SAINT-LAURENT.

Nous avons, nous, une marche franche, ouverte.

BARDOLIN.

Et pour être plus sûrs que ni vous ni moi ne reviendrons sur la parole d'honneur que nous nous donnons....

MADAME SAINT-LAURENT, *lui tendant la main.*

Oui, parole d'honneur.

BARDOLIN.

Nous signons un dédit.

MADAME SAINT-LAURENT.

Un dédit !

BARDOLIN.

Qui me lie, qui vous lie.

MADAME SAINT-LAURENT.

J'y consens.

BARDOLIN.

De combien ? quarante ? cinquante ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Soixante mille francs.

BARDOLIN, *s'asseyant et écrivant.*

Je le rédige, et j'en fais un double.

MADAME SAINT-LAURENT.

Et moi, je parle à ma fille, qui vient fort à propos. (*A part.*) Excellente affaire.

BARDOLIN, *à part.*

Merveilleuse opération.

SCÈNE XV.

BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE.

MADAME SAINT-LAURENT.

Approchez, mademoiselle ; vous savez combien je vous aime. Je vous marie.

LOUISE.

Moi, ma mère !

MADAME SAINT-LAURENT.

A un homme que vous devez aimer, que vous aimez ; car ce n'est pas la fortune, c'est votre inclination que je

consulte; et je vous ai entendu cent fois faire l'éloge du fils de monsieur Bardolin.

LOUISE.

Mon cousin Anatole !

MADAME SAINT-LAURENT.

Ne rougissez pas de m'avouer votre penchant pour lui. Je l'approuve, et il faut que vous l'aimiez.

LOUISE.

J'ai toujours eu pour lui beaucoup d'estime et d'amitié.

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh oui, de l'estime, de l'amitié....

BARDOLIN, *se levant.*

C'est de l'amour. Quel bonheur pour mon fils ! (*Lui remettant le dédit.*) Lisez, voyez si cela vous paraît convenable.

LOUISE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! il ne me manquait plus que ce malheur.

SCÈNE XVI.

BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE, SAINT-LAURENT.

SAINT-LAURENT.

J'ai fait mes emplettes.

MADAME SAINT-LAURENT, *lui présentant le dédit.*

Tenez, c'est un papier qu'il faut signer.

SAINT-LAURENT.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Signez.

SAINT-LAURENT.

Un dédit ! le mariage de Louise avec Anatole !

BARDOLIN.

Oui, mon cher Saint-Laurent. Nos enfants s'aiment, et nous, en bons parents....

SAINT-LAURENT.

Mais je ne comprends pas....

MADAME SAINT-LAURENT.

C'est un arrangement de cœur et de famille, qui accommode tout le monde, excepté Vernissac. Signez.

SAINT-LAURENT.

J'entends; et dès que ma femme le veut..... Enchanté.....

(Il signe.)

SCÈNE XVII.

BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE, SAINT-LAURENT, ANATOLE.

ANATOLE, *un peu crotté et mouillé.*

Il faut que le cousin Vernissac ait renoncé à venir aujourd'hui. Voilà une heure que je l'attends à la barrière. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il tombe un peu de pluie.

BARDOLIN.

Réjouis-toi. Bonne nouvelle. Je te marie.

ANATOLE.

Vous me mariez !

BARDOLIN.

A Louise.

ANATOLE.

Ma cousine !

BARDOLIN.

J'ai lu dans ton cœur ; j'ai deviné tes sentiments.

ANATOLE.

Vraiment ?

BARDOLIN.

Est-ce que tu ne trouves pas ta cousine assez jolie ? Est-ce que tu ne l'aimes pas ?

ANATOLE.

Pardonnez-moi, mon père.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ma fille répond à votre amour.

ANATOLE.

Pas possible.

LOUISE, *à part.*

Je n'ose résister, je n'ose parler.

BARDOLIN.

Eh ! allons donc, embrasse ta future, ton beau-père, ta belle-mère.

ANATOLE, *embrassant tout le monde.*

De tout mon cœur. Pardon, je suis trempé.

MADAME SAINT-LAURENT.

Allons trouver ma tante, et la préparer à ce grand et heureux événement.

BARDOLIN, *à son fils.*

Toi, va quitter ton équipage de cheval.

ANATOLE, *allant et revenant.*

Oui, oui, mon père. Ah ! ma cousine, comme vous serez heureuse avec moi ! Ah ! mon père, je ne m'attendais pas..... Je m'étais bien dit quelquefois : Ah ! si ma cousine pouvait m'aimer. Ne me faites pas languir. Je brûle de me voir en ménage.

(Il s'enfuit en courant, et manque de tomber.)

BARDOLIN.

Il en perd la tête.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ma fille n'est pas tout-à-fait si enthousiasmée.

BARDOLIN.

C'est tout simple. Une jeune personne. (*Offrant sa main à Louise.*) Venez, ma bru.

SAINT-LAURENT.

Elle a de l'esprit, ma femme ! c'est un diable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, BARDOLIN, MADAME SINCLAIR.

MADAME SAINT-LAURENT.

Non, ma tante, il n'est plus question d'intérêts, d'affaires, de fortune.

BARDOLIN.

Si je m'en suis occupé ce matin, c'était pour votre plus grand avantage; il y a si peu de sûreté dans les placements. On ne sait que faire de son argent.

SAINT-LAURENT.

Oh! qu'on m'en donne, et je brave tous les embarras.

MADAME SAINT-LAURENT.

Il s'agit de l'honneur, du bonheur, du repos de toute une famille.

BARDOLIN.

Il m'est prouvé que mon fils est un petit séducteur. Je ne l'aurais pas cru.

SAINT-LAURENT.

Ni moi.

BARDOLIN.

Dans le premier moment j'étais furieux; je voulais lui

interdire votre maison, celle de madame Saint-Laurent, l'exiler dans quelque province.

SAINT-LAURENT.

C'eût été bien barbare.

MADAME SAINT-LAURENT.

Il ne faut pas trop accuser votre fils. Il paraît que ma fille y a mis un peu de coquetterie. Ils s'aimaient dans leur enfance ; en grandissant, ils s'aiment encore.

SAINT-LAURENT.

C'est tout naturel.

MADAME SINCLAIR.

Ne vous serait-il donc pas possible, une fois dans votre vie, mes chers parents, d'aller franchement à votre but, sans toutes ces petites préparations dont je ne suis pas dupe ? Où voulez-vous en venir ? A me persuader que vos enfants s'aiment. Cela m'étonne ; c'est possible pourtant. Après ? vos intentions ? quelles sont-elles ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh ! ma tante, avons-nous une intention ?

BARDOLIN.

Nous vous demandons les vôtres.

MADAME SINCLAIR.

N'êtes-vous pas la mère de Louise ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Oui.

MADAME SINCLAIR.

N'êtes-vous pas le père d'Anatole ?

BARDOLIN.

Je le crois.

MADAME SINCLAIR.

Qui peut vous empêcher de marier vos enfants à votre fantaisie ?

BARDOLIN.

C'est juste ; mais nous avons pour vous tant de respect.

MADAME SAINT-LAURENT.

Tant de confiance dans votre amitié.

SAINT-LAURENT.

Moi, je déclare que je ne ferai rien sans votre aveu.

MADAME SINCLAIR.

Expliquez-vous : est-ce un conseil, est-ce un consentement que vous me demandez ?

MADAME SAINT-LAURENT.

C'est l'un et l'autre.

MADAME SINCLAIR.

L'un et l'autre. Eh bien, je vous conseille de les marier. Je donne même ce consentement auquel vous tenez tant, et dont vous n'avez pas besoin. Mais, comme je pense qu'il faut surtout consulter l'inclination des jeunes gens qu'on marie, s'aiment-ils ? Voilà ce qu'il faut me prouver.

SAINT-LAURENT.

Ils s'adorent.

MADAME SINCLAIR.

Avez-vous surpris quelque lettre, quelque discours, quelque aveu ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Nous avons leurs aveux.

SAINT-LAURENT.

Leurs propres aveux.

BARDOLIN.

J'ai fait appeler mon fils. Le voici ; vous pouvez l'interroger.

MADAME SAINT-LAURENT.

Moi, je cours chercher ma fille.

(Elle sort.)

MADAME SINCLAIR.

Je vous attends.

SCÈNE II.

MADAME SINCLAIR, BARDOLIN, SAINT-LAURENT, ANATOLE.

ANATOLE, *à son père.*

Eh bien ! avez-vous parlé ? consent-elle ?

BARDOLIN.

Répondez à votre tante, monsieur ; dites-lui s'il est vrai que vous aimiez votre cousine Louise.

ANATOLE.

Si je l'aime ! Ah Dieu !

BARDOLIN.

Vous l'entendez. Mauvais sujet, qui s'avise de s'enflammer !

ANATOLE.

Eh ! mais, mon père, c'est vous qui m'avez encouragé.....

BARDOLIN, *bas.*

Tais-toi donc. (*Haut.*) Remerciez cette pareute adorable. Méritez-vous les bontés qu'elle veut bien avoir pour vous ? Mais remerciez donc.

ANATOLE.

Je vous remercie, ma tante. Oui, c'est un feu qui -vait dans mon cœur. Il éclate....

MADAME SINCLAIR.

Voici Louise.

SCÈNE III.

MADAME SINCLAIR, BARDOLIN, SAINT-LAURENT, ANATOLE, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE.

MADAME SAINT-LAURENT, *à sa fille.*

Prenez bien garde à ce que vous allez répondre, mademoiselle. (*Haut.*) Allons, ma fille, ne crains pas d'ouvrir ton âme à ta tante.

ANATOLE.

Oui, oui, parlez, ma cousine. Moi, j'ai tout dit d'abord.

SAINT-LAURENT.

Sois tranquille, tu épouseras celle que tu aimes.

MADAME SINCLAIR.

Vous plairait-il de la laisser parler ? (*A Louise.*) Tu sais ce que je désire apprendre de toi, mon enfant ?

LOUISE.

Oui, ma tante.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien ?

MADAME SAINT-LAURENT.

arlez donc, mademoiselle.

LOUISE.

J'ai toujours rendu justice au bon cœur de mon cousin Anatole.

SAINT-LAURENT.

Eh ! allons donc, on a bien de la peine....

LOUISE.

Je suis portée à croire qu'il sera bon mari.

ANATOLE.

Très-bon mari, ma cousine ; ah Dieu ! quel délice !

MADAME SINCLAIR.

Trêve à vos transports, Anatole ; il ne s'agit pas de rire.

ANATOLE.

Je ne ris pas, ma tante.

MADAME SINCLAIR, *à Louise.*

Qu'est-ce? Tu parais gênée, souffrante ; est-ce que tu serais bien aise d'avoir un entretien particulier avec moi?

LOUISE.

Moi, ma tante! je n'ai rien à vous dire.

MADAME SINCLAIR.

Si fait, si fait, tu veux me parler. Je le lis dans tes yeux. Laissez-moi seule avec ma petite-nièce.

MADAME SAINT-LAURENT.

Il me semble que je puis rester.

MADAME SINCLAIR.

En pareille circonstance, une jeune personne n'ose pas toujours révéler ses secrets à sa mère. Il faut qu'elle les lui fasse parvenir par l'entremise d'un tiers. Permettez que nous soyons seules.

SAINT-LAURENT.

Ma tante a raison. Sortons.

BARDOLIN.

Sortons.

MADAME SAINT-LAURENT.

Restez avec votre tante, ma fille. Je m'en rapporte à vous sur ce que vous avez à lui dire.

ANATOLE.

Je sors; mais croyez... Je sors.

LOUISE, *à part.*

Je tremble.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE IV.

MADAME SINCLAIR, LOUISE.

MADAME SINCLAIR.

Du courage, de la confiance, mon enfant. (*A part.*) Il faut bien que je fasse l'office de sa mère, puisque la sienne ne saurait lui parler sans menace. (*Haut.*) Que dis-tu du mariage qu'on te propose?

LOUISE.

Il convient à mes parents.

MADAME SINCLAIR.

Oui; mais à toi?

LOUISE.

A moi !... Je dois obéir.

MADAME SINCLAIR.

Cela veut dire que tu ne te sens pas une inclination très-vive pour ton cousin Anatole.

LOUISE.

Il mérite toute mon estime ; mais...

MADAME SINCLAIR.

Mais ?... Je t'entends. Je m'étonnais aussi... C'est un bon garçon ; je lui ferai du bien ; mais mon amitié pour lui ne m'aveugle pas : tu es faite pour trouver beaucoup mieux.

LOUISE.

Ma tante, c'est mon devoir, c'est mon intérêt d'être franche avec vous, et vous m'y encouragez. Il est certain que je ne m'étais pas encore avisée de regarder mon cousin Anatole comme le mari qui m'était destiné, et cependant je crois qu'il faut que je l'aime et que je l'épouse.

MADAME SINCLAIR.

Et pourquoi ? Je te prends sous ma protection ; je ferai entendre raison à ta mère.

LOUISE.

Oh ! quand bien même ma mère ne l'exigerait pas, je crois que ce serait encore le seul parti que j'eusse à prendre.

MADAME SINCLAIR.

Pour le coup, je ne t'entends pas.

LOUISE.

Ah ! ma bonne tante.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien, tu rougis, tu te tais. Pourquoi craindrais-tu de me confier?.... Tu sais bien que je ne te gronderai pas, moi. Veux-tu que je t'aide à parler? Aurais-tu distingué quelqu'un? Serait-ce ce jeune homme que nous avons vu au bal, qui s'est habitué à venir causer avec nous dans nos promenades?

LOUISE.

Ah! ma tante, ne me parlez pas de lui.

MADAME SINCLAIR.

Il est aimable, on le dit honnête homme.

LOUISE.

Tenez, ma tante, je crois qu'il faut que j'épouse mon cousin Anatole.

MADAME SINCLAIR.

Comment, que veut dire ceci, mademoiselle? Eh quoi, lorsque je vous presse, lorsque je parais disposée à prendre votre parti, s'il le faut, contre vos parents... Pourquoi trembler? Avez-vous quelque secret? Auriez-vous revu ce jeune homme?

LOUISE.

Je n'ai qu'un reproche à me faire, c'est d'être sortie hier un instant avec Rose, et je suis rentrée bien vite au jardin.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien! il n'aura pas manqué de vous saluer, de causer avec vous. Peut-être il se sera hasardé à vous déclarer son amour. Quel est-il? Son nom? Son état? Sa fortune? Parlez; mais parlez donc.

LOUISE.

De grâce, ne vous emportez pas, et ne m'interrogez plus.

MADAME SINCLAIR.

Je devine; ce jeune homme ne peut vous convenir, et vous rougissez de vous trouver pour lui, au fond du cœur, un sentiment de préférence. Quelle inconséquence à moi d'avoir souffert ces entretiens! Mademoiselle Rose est bien hardie d'être sortie hier avec vous. Il suffit, mademoiselle; épousez le fils de monsieur Bardolin, et soyez heureuse avec lui si vous pouvez.

LOUISE.

Ah! ma tante, comment ce mariage pourra-t-il faire mon bonheur, s'il altère votre tendresse pour moi. Surtout ne grondez pas Rose.

SCÈNE V.

LOUISE, MADAME SINCLAIR, DORIGNY.

DORIGNY.

Vous voyez que je ne perds pas de temps. J'ai examiné tous vos papiers.

MADAME SINCLAIR.

C'est vous, monsieur Dorigny? Concevez-vous cette petite ingrate? Ses parents veulent la marier à son cousin Anatole; elle ne l'aime pas, c'est tout simple; elle m'avoue qu'il est une autre personne qui lui paraîtrait préférable, c'est encore tout simple.

DORIGNY.

Pardon, j'ignorais qu'il fût question d'affaires de famille ; je me retire.

MADAME SINCLAIR.

Restez, vous êtes mon ami, bien plus mon ami que tous les gens qui m'entourent. Je n'ai point de secret pour vous. Je provoque la confiance de mademoiselle par toutes les marques de tendresse que j'ai vraiment pour elle ; elle s'obstine à me taire le nom et l'état du jeune homme dont je vous ai parlé, qui, depuis quinze jours, nous rencontre comme par hasard dans toutes les promenades ; et tout en avouant qu'elle n'aime pas son cousin, elle veut l'épouser.

DORIGNY.

Mademoiselle a sans doute des motifs...

MADAME SINCLAIR.

Eh ! quels motifs ? A moins qu'elle n'ait reconnu que l'autre jeune homme est indigne de s'allier à nous.

DORIGNY.

Par sa fortune peut-être ?

MADAME SINCLAIR.

Est-il trop riche ? Je n'y saurais que faire ; mais qu'elle le dise au moins. Est-il trop pauvre ? Ce ne serait pas un obstacle à mes yeux. Elle le sait. Ce n'est pas cela. Il faut qu'elle ait découvert quelque chose qui n'est pas bien dans sa conduite, dans son caractère...

LOUISE.

Son caractère est noble, sa conduite est délicate. (*A Dorigny.*) Eh ! mais, monsieur, défendez-le donc.

MADAME SINCLAIR.

Qu'il le défende. Le connaissez-vous ? Vous entendez-vous avec ma nièce ? Ainsi je ne serais environnée que de gens qui cherchent à me tromper ; et les cœurs sur lesquels je croyais pouvoir compter me manqueraient comme les autres.

DORIGNY.

Permettez...

MADAME SINCLAIR.

C'est pour le coup qu'il n'y aurait plus moyen de rire, qu'il faudrait vraiment s'affliger de la fausseté, de la perversité...

DORIGNY.

Mais vous êtes d'une vivacité...

MADAME SINCLAIR.

Répondez-moi ; quel est-il, cet objet de la passion de ma nièce ?

DORIGNY.

Eh parbleu ! c'est mon fils.

MADAME SINCLAIR.

Votre fils !

DORIGNY.

Eh ! oui, mon fils, qui est un fou, bien amoureux, bien malheureux ; car il sent sa folie. Il l'a déclaré lui-même ce matin à mademoiselle, il reconnaît qu'il ne peut prétendre à elle. Il me conjure de l'éloigner. C'est ce que je vais faire.

MADAME SINCLAIR.

C'est votre fils ! ce jeune homme que je trouvais si aimable, c'est votre fils ! Et cette passion qu'il condamne,

mais que sa mère approuve, c'est pour ma nièce! Et, dites-moi, là, au juste, quelle est votre fortune?

DORIGNY.

Elle est belle, ma fortune!

MADAME SINCLAIR.

Mais encore; depuis vingt-cinq ou trente ans que vous travaillez... trois, quatre, cinq mille francs de revenu?

DORIGNY.

Ma foi, c'est tout au plus.

MADAME SINCLAIR.

Et il est fils unique!

DORIGNY.

Il vaudrait mieux que j'en eusse d'autres, n'étant pas plus avancé que je ne le suis.

MADAME SINCLAIR.

Et il a du talent dans son art?

DORIGNY.

Beaucoup.

LOUISE.

Son art?

MADAME SINCLAIR.

Oui, c'est un peintre.

DORIGNY.

Il n'est connu que par son prénom.

MADAME SINCLAIR.

Qui est...

LOUISE.

Ernest. Je l'ai retenu.

MADAME SINCLAIR.

En effet, j'en ai entendu parler ; et c'est un excellent sujet ?

DORIGNY.

C'est mon fils : puis-je en faire l'éloge ?

MADAME SINCLAIR.

Dites.

DORIGNY.

Hors cet amour extravagant, je n'ai qu'à m'en louer : l'absence le guérira, et il sera parfait.

MADAME SINCLAIR.

D'autres m'en ont déjà dit du bien, beaucoup de bien. Je voudrais le voir. Faites-moi le plaisir de me l'amener.

DORIGNY.

De vous l'amener ?

MADAME SINCLAIR.

Sur-le-champ. Je n'aime pas à perdre de temps.

DORIGNY.

Non parbleu.

MADAME SINCLAIR.

Voulez-vous que je l'envoie chercher par un de mes gens ? Il ne se refusera pas à mon invitation. (*Elle appelle.*) Comtois.

DORIGNY.

N'appelez pas.

MADAME SINCLAIR.

Décidez-vous donc à l'aller chercher vous-même. Ce que je veux je le veux bien.

LOUISE.

Eh ! mais, monsieur, puisque ma tante veut le voir, pourquoi résister ?

DORIGNY.

Mais cela n'a pas le sens commun : vous sentez bien que cela ne se peut pas, que monsieur et madame Saint-Laurent ne seront pas assez dénués de jugement.... Que mon fils et moi, d'ailleurs, nous sommes trop raisonnables, trop délicats... Je suis fort embarrassé pour m'expliquer avec vous. Vous ne croyez point aux belles phrases de désintéressement que d'autres vous prodiguent. Je n'en veux pas faire; mais je peux vous jurer...

MADAME SINCLAIR.

Je sais discerner ceux qui sont sincères. Savez-vous quel est mon projet ? Je suis bien aise de voir votre fils avant qu'il parte. Qu'en peut-on conclure ? Allez donc, ou j'envoie Comtois, ou je vais moi-même de ce pas faire une visite à votre femme.

DORIGNY.

Restez. Il faut faire tout ce que vous voulez, et je vais.... C'est pour vous obéir; mais surtout ne le détournez pas de son départ.

(Il sort.)

MADAME SINCLAIR.

Je sais ce que j'ai à faire.

SCÈNE VI.

MADAME SINCLAIR, LOUISE, ROSE.

MADAME SINCLAIR.

Rose, rose.

ROSE, *arrivant.*

Madame.

MADAME SINCLAIR.

Faites rentrer tout le monde, et surtout ne vous avisez plus de sortir avec ma petite-nièce.

ROSE, *à Louise.*

Ah! mon Dieu! est-ce que madame sait....

LOUISE.

Elle sait tout, et il va venir.

ROSE.

Notre jeune homme?

MADAME SINCLAIR.

Eh bien?

ROSE.

J'y vais, madame.

(Elle sort.)

MADAME SINCLAIR.

Ah! mademoiselle Louise, vous vous permettez d'avoir une inclination à mon insçu; et vous voulez vous taire quand je vous interroge! Des gens plus fins que toi ne sont pas de force à me tromper, mon enfant; et puis, cela n'est pas dans ton caractère; et tu me diras toujours tes secrets quand je te presserai de me les dire.

SCÈNE VII.

MADAME SINCLAIR, LOUISE, ROSE, BARDOLIN, ANATOLE, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh bien, ma tante?

ANATOLE.

J'accours plein d'impatience....

SAINT-LAURENT.

J'espère que le mariage ne fait pas peur à Louise.

MADAME SINCLAIR.

Non, non, monsieur Saint-Laurent; j'ai lu dans l'âme de Louise. Elle n'a aucune répugnance pour le mariage. Elle est franche, elle n'a pas d'amour pour son cousin Anatole.

ANATOLE.

Pas d'amour, ma cousine!

MADAME SINCLAIR.

Mais elle a beaucoup d'amitié pour lui.

ANATOLE.

Il faudra que je m'en contente.

BARDOLIN.

Ainsi, ma tante, vous consentez.....

MADAME SINCLAIR.

J'attends le retour de monsieur Dorigny.

ANATOLE.

Le notaire, déjà! Ah! ma tante, quelle reconnaissance!

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous savez quelle dot je donne à ma fille?

BARDOLIN.

Eh mon Dieu! qu'est-il besoin de parler de dot, je m'en rapporte à vous, à ma tante. Tout ce que vous ferez, tout ce qu'elle fera, sera très-bien fait.

MADAME SINCLAIR.

Et mon neveu Vernissac, croyez-vous qu'il ne fera rien pour Louise?

MADAME SAINT-LAURENT.

Nous ne lui demandons rien.

SAINT-LAURENT.

Un petit présent de noce; il ne peut pas se dispenser....

BARDOLIN.

Vous savez que j'ai la certitude d'une très-belle place de finance pour mon fils. Lisez la lettre que j'attendais, et que je viens de recevoir.

(Il remet une lettre à madame Sinclair.)

MADAME SAINT-LAURENT.

Voyons.

ANATOLE.

Voyons.

BARDOLIN, *reprenant la lettre.*

Promesse positive.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ainsi ma fille aura dans le monde un rang, un état; c'est ce que j'ai toujours désiré.

ANATOLE.

Et je remplirai ma place avec une intelligence, une

probité ! Le mariage va me ranger. Je n'aurai des yeux que pour ma petite cousine.

MADAME SINCLAIR.

Voici monsieur Dorigny.

ANATOLE.

Je ne tiens pas en place ; je me sens heureux et léger.

SCÈNE VIII.

MADAME SINCLAIR, LOUISE, ROSE, ANATOLE, BARDOLIN, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, DORIGNY, ERNEST.

DORIGNY.

Vous avez voulu le voir, madame. Il est là.

MADAME SINCLAIR.

Il est là ? Eh bien ! qu'il vienne.

DORIGNY.

Qu'il vienne ! Eh quoi ! quand votre famille est rassemblée.... Mais il y a de la cruauté.

MADAME SINCLAIR.

Oh oui ! je suis bien méchante. Rose, fais entrer.

ROSE.

Entrez, entrez, monsieur.

LOUISE.

Ah ! mon Dieu !

ERNEST, *entrant.*

Madame, j'ai l'honneur.... O ciel ! Louise et tous ses parents !

MADAME SINCLAIR.

Bonjour, bonjour, monsieur.

MADAME SAINT-LAURENT.

Qu'est-ce que c'est ce jeune homme ?

MADAME SINCLAIR.

Monsieur Ernest, fils de monsieur Dorigny.

SAINT-LAURENT.

Ah ! monsieur est fils de monsieur ?

MADAME SINCLAIR.

Un jeune homme fort intéressant, rempli de talents, un peintre.

BARDOLIN.

Ah ! monsieur est peintre ?

ANATOLE, *à son père.*

Regardez donc comme il rougit et comme il pâlit : il a l'air malade.

MADAME SINCLAIR.

Je suis bien fâchée de n'avoir pu me rendre hier à la promenade où j'ai eu plusieurs fois le plaisir de vous rencontrer ; mais vous y avez vu ma petite-nièce.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ma fille connaît monsieur ?

MADAME SINCLAIR.

Et moi aussi je le connais.

BARDOLIN.

Eh ! mais, ma chère tante, qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME SINCLAIR.

Vous allez le savoir. Mes chers parents, vous m'avez

déclaré que vous regardiez mon consentement comme nécessaire au mariage de ma petite-nièce. J'ai de la répugnance à prendre sur vous une pareille autorité ; mais, voulez-vous suivre mes conseils? La franche amitié que Louise porte à son cousin suffirait pour qu'ils fussent heureux en ménage si son cœur était libre ; mais s'il se trouvait qu'elle eût un commencement d'amour pour un autre....

ANATOLE.

Pour un autre, ma cousine!

MADAME SINCLAIR.

Laissez-moi parler. Que mon petit-neveu se conduise bien; et, quand il se mariera, je le dédommagerai du chagrin que je lui cause aujourd'hui. Car je vous engage à ne pas lui donner Louise; et je crois que le caractère, l'esprit et les talents du jeune homme qu'elle préfère doivent vous convenir comme à moi.

ANATOLE.

Ah! comme c'est traître!

MADAME SAINT-LAURENT.

Et quel est donc ce jeune homme?

BARDOLIN, *montrant Ernest.*

Eh vraiment! c'est monsieur.

MADAME SINCLAIR.

Vous l'avez dit.

MADAME SAINT-LAURENT.

Monsieur!

ERNEST.

Moi!

LOUISE.

Lui !

MADAME SINCLAIR.

Oui, lui. Son père est mon vieil ami ; et vous me ferez plaisir si vous le mariez à ma petite-nièce.

BARDOLIN, *à part.*

Ah ! que j'ai bien fait d'exiger un dédit !

ANATOLE *à part.*

Si je m'en croyais, je me battrais contre lui.

MADAME SAINT-LAURENT *à madame Sinclair.*

Eh quoi ! ma tante, un peintre !

MADAME SINCLAIR.

Oh, les arts ! c'est le charme de la vie.

MADAME SAINT-LAURENT *à madame Sinclair.*

Sans fortune, sans réputation.

MADAME SINCLAIR.

Il s'en fera une.

MADAME SAINT-LAURENT *à madame Sinclair.*

D'artiste. En vérité, y a-t-il comparaison entre les deux partis ? (*A Ernest et à Dorigny.*) Pardon, messieurs....

MADAME SINCLAIR.

Ainsi, vous refusez ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Je ne dis pas cela.

BARDOLIN.

Vous consentez ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Non pas.

MADAME SINCLAIR.

Que dites-vous donc?

MADAME SAINT-LAURENT.

Je dis, ma tante, que c'est une proposition si brusque... Nous permettrez-vous de réfléchir, de consulter....

MADAME SINCLAIR.

C'est ce que j'allais moi-même vous proposer. Réfléchissez, délibérez. Monsieur Dorigny, auriez-vous l'esprit assez libre pour venir conférer avec moi sur les papiers que vous avez bien voulu examiner?

DORIGNY.

Oui, oui, madame; je ne m'éblouis pas.... (*A Bardolin, Saint-Laurent, Anatole et madame Saint-Laurent.*) Messieurs et madame, je ne m'attendais pas... Mon fils et moi, nous ne pensions pas....

MADAME SINCLAIR.

Eh! oui, ils le savent tous. Monsieur Dorigny est un honnête homme qui a déjà donné plus d'un gage de sa délicatesse et de son désintéressement. Mon jeune ami, allez prévenir votre mère de mes bonnes dispositions pour vous.

ERNEST.

J'y cours. Ah! madame, monsieur, mademoiselle! puis-je espérer.... Ma pauvre mère, quelle sera sa joie! Que vos réflexions me soient favorables, et je suis le plus heureux des hommes.

(Il sort.)

MADAME SINCLAIR.

Passons dans mon cabinet, monsieur Dorigny.

DORIGNY.

Vous êtes bien la personne la plus originale....

(Il sort avec madame Sinclair.)

MADAME SAINT-LAURENT, *à sa fille.*

Laissez-nous, mademoiselle.

LOUISE *à Rose.*

Ah! Rose, je crains bien....

ROSE *à Louise.*

Est-ce qu'ils voudraient résister à madame?

(Elle sort avec Louise.)

SCÈNE IX.

SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, BARDOLIN, ANATOLE.

ANATOLE.

Comme c'est humiliant pour mon père et pour moi!

SAINT-LAURENT.

Quel parti prendre, monsieur Bardolin?

BARDOLIN.

Ce n'est point mon fils qu'on veut marier malgré moi. Je vous engage à obéir à ma tante.

ANATOLE.

Vous m'abandonnez, mon père!

BARDOLIN.

Que veux-tu, mon enfant? Louise ne t'aime pas; c'est un malheur. Il faudra nous contenter de ce qui nous revient.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous penseriez à me faire payer le dédit!

BARDOLIN.

Mon fils et moi ne sommes-nous pas déjà assez malheureux !...

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous voyez, monsieur Saint-Laurent. Si vous n'aviez pas signé ce fatal papier...

SAINT-LAURENT.

Eh bien ! quoi ! vous me le reprochez ! N'est-ce pas vous qui m'avez forcé ?...

MADAME SAINT-LAURENT.

Est-ce qu'une femme prévoit les conséquences ? Il fallait m'avertir.

SAINT-LAURENT.

Eh bien ! nous paierons le dédit.

MADAME SAINT-LAURENT.

Oui, sans doute, une dot, un dédit ! Ruinons-nous pour notre fille. Il est bien cruel de se trouver ainsi entourée de gens avides, intéressés.... Et moi, qui ne suis animée que du désir de voir ma fille heureuse, qui voudrais n'écouter que l'amitié que je me sens pour ma famille, je me trouve victime...

BARDOLIN.

Dites-vous vrai ? N'est-ce donc pas le cas de montrer un peu de caractère, et de résister à notre tante ? Nous déshéritera-t-elle ? Non. Elle s'emportera. Elle est prompte et vive la chère dame ; mais une fois leur mariage fait, elle oubliera qu'elle s'y est opposée. Supposons qu'elle s'en souvienne. Au premier petit-enfant que nos enfants nous donneront, nous irons tous en corps la supplier d'en être la

marraine. Et cette belle place, et ce titre que mon fils va obtenir ! Vous avez vu la lettre, elle est claire. La voici. Je tiens moins au dédit qu'à la parole d'honneur que vous m'avez donnée. Je tiens au dédit par amour pour mon fils, pour votre fille. Prenez pitié de mon Anatole, et ne donnez pas votre fille à un petit artiste dont le père n'a pu parvenir à être notaire.

MADAME SAINT-LAURENT.

Comme l'intérêt donne de l'éloquence !

ANATOLE.

Oh ! c'est que l'éloquence qui part du cœur... Oui, depuis que vous m'avez avisé de devenir amoureux de ma cousine, je sens que je ne peux vivre sans elle. Forcez la à m'épouser ; forcez-la : c'est pour son bonheur. C'est moi qui suis vraiment amoureux, blessé d'un trait...

BARDOLIN.

Ne t'afflige pas, Anatole ; tu l'épouseras. Tes parents ont trop de raison, trop de sensibilité, pour ne pas te la donner.

MADAME SAINT-LAURENT.

Que faire, monsieur Saint-Laurent ?

SAINT-LAURENT.

Ma foi, ma femme, moi, je crois... mais je crains...

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh bien, vous cherchez à lire dans mes yeux... Parlez ; mais parlez donc, monsieur : n'est-ce pas vous qui êtes le maître ?

SAINT-LAURENT.

Oh ! j'entends bien ; mais...

MADAME SAINT-LAURENT.

Je me décide à braver la colère de ma tante.

ANATOLE.

Voilà ce qui s'appelle une bonne mère.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ce sera pour la première fois..... Elle va être bien étonnée.

SAINT-LAURENT.

Mais enfin doit-on se laisser subjuguer?

ANATOLE.

Non, il ne faut pas se laisser subjuguer.

BARDOLIN.

La voici qui revient avec son monsieur Dorigny.

MADAME SAINT-LAURENT.

Allez me chercher ma fille, mon cher Anatole.

ANATOLE.

Je cours et je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE X.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, BARDOLIN, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien! qu'a-t-on résolu?

BARDOLIN.

Ce n'est pas à moi à répondre, ma chère tante.

MADAME SAINT-LAURENT.

Parlez, monsieur Saint-Laurent; dites à ma tante ce que vous avez décidé.

SAINT-LAURENT.

Il faut que je parle... Eh bien, oui... je parlerai. Ma chère tante, c'est avec regret...

MADAME SINCLAIR.

Plaît-il? Vous ne consentez pas au mariage que je vous ai proposé?

MADAME SAINT-LAURENT.

J'estime beaucoup les arts et ceux qui les cultivent; mais réfléchissez.... je vous prie...

MADAME SINCLAIR.

Et persistez-vous toujours dans la résolution de donner votre fille au fils de monsieur Bardolin?

MADAME SAINT-LAURENT.

Mais le fils de monsieur Bardolin en paraît tellement épris.

DORIGNY.

J'en étais sûr. Quand je vous disais... Mais quelle obstination à vous de vouloir enrichir mon fils malgré moi, malgré lui! Madame Saint-Laurent a raison : c'est aux riches à épouser les riches. C'est vous seule qui avez eu tort. Adieu, madame.

MADAME SINCLAIR.

Vous partez? vous vous en allez?

DORIGNY.

Pourquoi resterais-je? pour être exposé aux sarcasmes de vos parents, qui ne manqueront pas de m'accuser d'adresse et d'avidité. Morbleu, je n'entends pas cela. Je cours au-devant de mon fils. Je ne veux pas qu'il reparaisse dans cette maison, et je vous souhaite bien le bonjour.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

MADAME SINCLAIR, BARDOLIN, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SINCLAIR.

Ainsi vous chassez mes amis.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous voyez que monsieur Dorigny lui-même reconnaît... Vous savez comme nous cherchons à vous plaire.

SCÈNE XII.

MADAME SINCLAIR, BARDOLIN, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, ANATOLE, LOUISE, ROSE.

ANATOLE.

Voici ma cousine.

MADAME SINCLAIR.

Je vous fais mon compliment, mon petit-neveu ; c'est avoir un caractère noble et accommodant : vouloir épouser une fille malgré elle !

ANATOLE.

Mais, ma tante, quand les parents approuvent l'amour...

MADAME SAINT-LAURENT.

Nous sommes désolés...

MADAME SINCLAIR.

Epargnez-moi les excuses et les explications ; vous êtes les maîtres d'agir à votre fantaisie. Mes chers parents, j'ai

beaucoup de plaisir à vous voir; mais demain je pars pour la campagne.

MADAME SAINT-LAURENT.

Fort bien, préférez-nous des étrangers.

SAINT-LAURENT.

Il est affreux à ce monsieur Dorigny de brouiller des familles...

MADAME SINCLAIR.

Qu'est-ce à dire? Vous me blâmez, vous l'accusez! Prenez garde, ma nièce...

BARDOLIN.

Retirons-nous, mon fils; je craindrais en restant d'augmenter la colère de notre bonne tante.

(Il sort.)

ANATOLE.

Croyez, je vous en prie...

MADAME SINCLAIR.

Suivez votre père, mon petit-neveu. (*Anatole sort.*) Un brave homme, toujours prêt à immoler les autres à lui. Ce n'est pas sa faute, dit-on, c'est son caractère. Très-mauvais caractère.

MADAME SAINT-LAURENT.

Faut-il que je me retire, ainsi que monsieur Bardolin?

MADAME SINCLAIR.

Comme il vous plaira, ma nièce. Vous pouvez même emmener votre fille.

LOUISE.

Quoi! ma tante...

MADAME SINCLAIR.

Oui, mademoiselle; je vous en veux comme à tous les

autres. Si vous ne vous étiez pas follement éprise du fils de monsieur Dorigny...

LOUISE.

Mais, ma tante, vous aviez approuvé mon inclination.

MADAME SINCLAIR.

Je l'ai approuvée, je l'approuve encore; mais vous voyez bien que j'ai tort; tout le monde le dit, il faut que je le croie.

MADAME SAINT-LAURENT.

Obéissons, ma fille.

SAINT-LAURENT.

C'est cela. Je n'aime pas le bruit, moi. Je vous salue, madame Sinclair.

MADAME SINCLAIR.

Je vous salue, monsieur Saint-Laurent.

(Saint-Laurent sort avec sa femme et sa fille.)

SCÈNE XIII.

MADAME SINCLAIR, ROSE.

MADAME SINCLAIR.

Cela se conçoit-il? Une mère sacrifier sa fille!

ROSE.

Cette pauvre mademoiselle Louise! comme vous la traitez! Que je la plains! Mérite-t-elle?...

MADAME SINCLAIR.

Suivez-la, si vous la regrettez tant. Oh! je me vengerai... Je ne veux plus entendre parler de famille, de parents, de mariage.

SCÈNE XIV.

MADAME SINCLAIR, ROSE, VERNISSAC.

VERNISSAC.

J'ai fait toutes mes courses, j'ai trouvé tout mon monde. Je sais que vous aimez les fleurs; chemin faisant, j'ai trouvé deux vases d'un goût charmant. Gabriel va vous les apporter. Mais qu'est-ce? Je viens de rencontrer monsieur et madame Saint-Laurent, qui paraissent fort agités. Que s'est-il donc passé?

MADAME SINCLAIR.

C'est à eux qu'il fallait le demander. Ne m'interrogez pas, mon neveu.

VERNISSAC.

Pardon, ma tante; mais si quelqu'un vous a offensée, ne me confondez pas...

MADAME SINCLAIR.

Non, je ne vous confonds pas... Mais ma nièce et mon autre neveu se repentiront.... Rose, dites à Comtois de courir après Dorigny, et de le prier de revenir.

ROSE.

Avec son fils?

MADAME SINCLAIR.

Eh non, sans son fils, mademoiselle. Qu'ai-je affaire de son fils à présent? Mon cher neveu, vous pourrez me venir voir de temps en temps; mais je veux vivre seule, et vous m'obligerez de chercher un autre appartement.

(Elle sort avec Rose.)

SCÈNE XV.

VERNISSAC, GABRIEL, PORTANT DEUX VASES GARNIS DE FLEURS.

GABRIEL.

Eh donc, monsieur, que veut-elle dire?

VERNISSAC.

Suis-moi. Tâchons de nous instruire.... Notre tante est un démon qui nous fera mourir tous de chagrin avant que nous puissions hériter d'elle.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

VERNISSAC, GABRIEL.

VERNISSAC, *une lettre à la main.*

Je sais tout, j'ai tout appris par la petite femme de chambre. Elle est presque aussi furieuse contre moi que sa maîtresse. Mais c'est égal, je l'ai fait parler. Ma tante a pris en haine toute sa famille; elle nous déteste, elle nous chasse....

GABRIEL.

Eh donc, monsieur, cela va mal.

VERNISSAC.

Cela va très-bien. J'ai assez observé, il est temps d'agir. J'aime à la voir en querelle avec tout le monde, même avec moi; j'en aurai plus de gloire à la ramener.

GABRIEL.

Vous êtes riche en bonne opinion.

VERNISSAC.

De la tête, quelque esprit, point de honte, jamais d'embarras : qui donc aurait de l'orgueil si j'en manquais ? Ecoute : ma tante est dans son cabinet avec monsieur Dorigny qu'elle a fait revenir. Cela ne m'inquiète pas. Voici une lettre. Tu attends qu'elle soit seule pour la lui remettre. Si elle t'interroge, tu lui dis que tu n'as pu tirer une

seule parole de moi, que je me suis renfermé, que tu m'as vu par la petite porte vitrée me promener, lever les yeux au ciel, puis sortir tout d'un coup, sans doute pour chercher un logement; et sur-le-champ tu viens me rendre réponse. Surtout donne-toi un air bien affligé, bien attaché, bien mélancolique.

GABRIEL.

Je fondrai en larmes.

VERNISSAC.

J'entends ma tante et Dorigny. Ils paraissent fort animés. Sors. L'héritage est à moi.

(Il sort.)

GABRIEL.

Je n'ai que l'accent du pays; mon maître en a bien tout l'esprit.

(Il sort d'un autre côté.)

SCÈNE II.

DORIGNY, MADAME SINCLAIR, ROSE.

(Rose survient pendant cette scène, s'assied et travaille.)

MADAME SINCLAIR.

Comment, monsieur, vous ne voulez pas faire mon testament?

DORIGNY.

Non, madame. Choisissez un autre que moi pour cet acte d'injustice. Il serait nul d'ailleurs : la loi ne reconnaît pas les testaments *ab irato*.

MADAME SINCLAIR.

Cela veut dire, monsieur?....

DORIGNY.

Cela veut dire, madame, les testaments qui portent le caractère de la fureur et de la prévention.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien oui, je suis furieuse. Ai-je tort? Résister à mes volontés!

DORIGNY.

Eh! madame, vos parents sont sages, et vous êtes trop exigeante et trop romanesque, passez-moi le terme. Au lieu de songer à les déshériter, approuvez le mariage qu'ils vont conclure.

MADAME SINCLAIR.

Mais vous parlez contre vos intérêts.

DORIGNY.

Mais vous prenez mes intérêts trop à cœur, et vous devriez vous occuper un peu plus des vôtres.

MADAME SINCLAIR.

Des miens! Dites donc de ceux des autres. Et quels sont ces autres? des ingrats qui désirent ma mort. Ah! si j'étais à la place de votre fils....

DORIGNY.

Mon fils! il est raisonnable, il tâche de l'être. Ce n'est pas comme sa mère; je crois qu'elle devient intéressée comme tout le monde. Ne me dit-elle pas que j'ai eu tort dans le temps de l'épouser, que j'aurais pu trouver beaucoup mieux qu'elle. Et voyez quelle belle réputation vous allez me faire dans le monde! On ne veut pas croire qu'il y ait des gens qui préfèrent l'honnête à l'utile, et je vais passer pour un coureur de fortune et d'héritages.

MADAME SINCLAIR.

Eh! monsieur, le monde ne sait ce qu'il dit; votre fils a tort; votre femme a raison, et je trouverai vingt personnes complaisantes qui, à votre défaut, m'indiqueront les moyens de faire un bon testament *ab irato* qui les déshérite tous, et qui ne soit pas cassé.

DORIGNY.

Au moins je n'y aurai pas trempé. J'aime mieux renoncer à votre amitié que de cesser de la mériter. Vous n'avez pas autre chose à me dire?

MADAME SINCLAIR.

Non, monsieur.

DORIGNY.

Quand vous aurez besoin de moi, je suis à vos ordres.

MADAME SINCLAIR.

Oui, pour ne rien faire de ce que je désire. Adieu, monsieur.

DORIGNY.

Adieu, madame.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME SINCLAIR, ROSE.

MADAME SINCLAIR.

Les hommes sont bien bizarres. Je me brouille avec les autres parce qu'ils sont trop avides; je me brouille avec celui-ci parce qu'il ne l'est pas assez.

ROSE.

Eh bien! madame, voilà qui m'inspire encore plus d'estime pour monsieur Dorigny.

MADAME SINCLAIR.

Oui, sans doute, il faut l'en estimer davantage, et j'en ai plus de regret que le sot entêtement de mes parents empêche le bonheur de son fils et de ma petite Louise. S'ils persistent pourtant, il faudra bien que je m'accoutume à l'idée de la voir femme de monsieur Anatole Bardolin; car je ne peux pas rester fâchée contre elle.

ROSE.

Quand j'y pense, madame l'a bien maltraitée, cette chère enfant.

MADAME SINCLAIR.

N'allez-vous pas dire que j'ai eu tort? Tout le monde ne sait donc que me contrarier.

ROSE.

Je ne dis pas cela. Madame a sans doute eu ses raisons pour en agir ainsi; madame a tant d'esprit!

MADAME SINCLAIR.

Fort bien. Prenez le ton flatteur; affectez, comme tous les autres, de n'avoir jamais d'autre avis que le mien. Oui, j'ai eu tort. Je ne devais pas....

ROSE.

Si madame le permettait, j'irais la trouver; je tâcherais de la ramener, pour faire sa paix avec madame.

MADAME SINCLAIR.

La ramener!.... Eh bien oui, mon enfant. Mais non. Il faudrait finir par un raccommodement général.

ROSE.

Eh bien! ne pourrions-nous pas trouver par ce raccommodement quelque moyen d'empêcher le mariage que

vous ne voulez pas. Je serai bientôt revenue avec mademoiselle Louise.

MADAME SINCLAIR.

Surtout ne dis pas que c'est moi qui t'envoie. (*Rose sort.*) Ma pauvre petite-nièce ! Ah! l'on ne veut pas que je déshérite les autres. Nous verrons. Je ferai couper mes bois, démolir mes bâtiments, je placerai tout en viager; mais non pas chez monsieur Bardolin.

SCÈNE IV.

MADAME SINCLAIR, GABRIEL.

GABRIEL, *présentant une lettre à madame Sinclair.*

Madame.

MADAME SINCLAIR.

Qu'est-ce ?

GABRIEL.

Eh donc, madame, c'est....

MADAME SINCLAIR.

N'essayez pas de pleurer, et parlez.

GABRIEL.

Mon maître, désolé du courroux de madame, qu'il n'a point mérité....

MADAME SINCLAIR.

Eh bien ?

GABRIEL.

M'a chargé de remettre à madame cette lettre.

MADAME SINCLAIR.

Une lettre ! Et à quoi bon ? Pourquoi m'écrire ? Pour-

quoi cette tournure sentimentale, quand nous demeurons encore dans la même maison?

GABRIEL.

Mais, madame....

MADAME SINCLAIR.

Qu'il vienne me parler, s'il a quelque chose à me dire. Ne veut-il pas que je lui réponde, et que notre correspondance devienne la base de quelque roman épistolaire?

SCÈNE V.

MADAME SINCLAIR, VERNISSAC, GABRIEL.

GABRIEL, *à Vernissac, dans le fond.*

Eh donc! monsieur, je vous plains, si vous n'êtes pas mieux reçu que moi et votre lettre que voici.

VERNISSAC, *prenant la lettre.*

Donne, et laisse-nous.

GABRIEL.

Adiousias.

(Gabriel sort.)

SCÈNE VI.

VERNISSAC, MADAME SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

En y réfléchissant, pourquoi me priverais-je des soins et des prévenances de Vernissac?

VERNISSAC.

Ma chère tante....

MADAME SINCLAIR.

Ah! vous voilà?

VERNISSAC.

Ma chère tante est toujours en colère contre moi ?

MADAME SINCLAIR.

Non, mon neveu. Tout à l'heure je m'accusais d'avoir été injuste à votre égard.

VERNISSAC.

Cependant vous refusez de me lire.

MADAME SINCLAIR.

Mais je consens à vous entendre.

VERNISSAC.

Faut-il que je parte ?

MADAME SINCLAIR.

Vous pouvez rester.

VERNISSAC.

Je n'ai point de fiel, et jamais, je l'espère, la haine n'approchera de mon âme. Cependant je ne peux m'empêcher d'en vouloir un peu à madame Saint-Laurent, à monsieur Bardolin, puisque ce sont leurs procédés envers vous qui m'attirent l'inimitié de ma chère tante.

MADAME SINCLAIR.

Je ne vous hais pas ; vous ne vous êtes pas mal conduit envers moi. J'avoue que j'ai eu tort de m'emporter contre vous. Que voulez-vous de plus ?

VERNISSAC.

Permettez-moi de vous lire ma lettre. Dans la situation où je suis, il me serait difficile de vous peindre tout ce qui se passe dans mon âme. Je n'ai point le talent d'improviser, surtout quand je suis troublé, et cette lettre, où j'ai tâché de rassembler mes idées,

vous peindra mieux que tout ce que je pourrais vous dire....

MADAME SINCLAIR.

Lisez.

VERNISSAC.

Je lis.

(Il soupire, jette des regards langoureux sur madame Sinclair, ouvre sa lettre et lit.)

« Ma chère tante, quoique je sois absolument étran-
« ger à l'altercation qui vient de s'élever entre vous et
« nos parents, je ne séparerai point leur cause de la
« mienne ; il m'est trop démontré que leurs cœurs et le
« mien renferment les mêmes sentiments, et ces senti-
« ments sont le respect, l'amour, la plus vive tendresse.
« J'aime à me flatter que ces chers coupables immole-
« ront leurs pensées aux vôtres, sacrifieront leurs pen-
« chants à vos volontés. Je juge d'eux par moi ; mais
« quelles que soient leurs résolutions, ne nous privez pas
« du bonheur de vous voir ; ne nous enlevez pas ce
« qui fait notre joie, notre consolation dans toutes les
« chances de notre vie ; ne montrez pas un visage sé-
« vère à vos parents, à vos amis, et surtout à votre
« affectionné, malheureux, très-humble et très-obéissant
« serviteur et neveu,

« Robert VERNISSAC. »

MADAME SINCLAIR.

Je ne vois là que des phrases que je suis accoutumée à entendre.

VERNISSAC, *continuant de lire.*

Par post-scriptum. « Je ne voulais pas vous parler

« de vos propres intérêts ; j'en aurai le courage. Si « vous me chassez, si ma cousine Louise se marie, « vous allez vous trouver seule et abandonnée ; n'y « aurait-il donc aucun moyen d'éloigner cette fâ« cheuse perspective ? Réfléchissez, ma chère tante, « et comptez sur moi, sur mon dévouement, à quel« que titre que vous jugiez à propos de m'attacher à « votre sort. »

MADAME SINCLAIR, *prenant la lettre.*

Permettez que je relise le post-scriptum. Il est presque aussi long que la lettre.

VERNISSAC.

Vous croyez ? J'ai laissé courir ma plume et mon cœur.

MADAME SINCLAIR.

Que voulez-vous dire par ces mots ? « A quelque titre que vous jugiez à propos de m'attacher à votre sort. »

VERNISSAC.

Je veux dire, ma chère tante... mais je veux dire... Je vous avoue que je suis fort embarrassé pour développer ma pensée.

MADAME SINCLAIR.

Ne vous troublez pas, et parlez.

VERNISSAC.

Eh bien, oui, je parlerai. Aussi-bien ai-je remarqué que la franchise était la route la plus sûre, surtout avec les âmes nobles et belles comme celle de ma tante. Me préserve le ciel de vouloir vous dire du mal de l'honnête Bardolin et de la vertueuse madame Saint-Laurent ;

cependant il n'en est pas moins évident que leur attachement pour vous est dans le cas de vous paraître quelquefois suspect. Cela peut-il être autrement? Ils doivent, par vertu même, puisqu'ils ont des enfants, jeter quelques regards de convoitise sur votre immense fortune. Je crois donc.... J'avais donc pensé..... ma chère tante..... Je désirerais tant vous voir dans une juste sécurité sur l'attachement des personnes qui vous entourent ! Or, pour que cet attachement fût bien complet, bien entier, bien pur, que faudrait-il ? Il faudrait que la personne qui vivrait auprès de vous, qui ferait son occupation chérie de vous aimer, de vous servir, de vous prévenir dans tous vos goûts..... il faudrait, dis-je, que cette personne ne pût pas avoir d'autre intérêt que le vôtre ; que son sort fût si bien mêlé, si bien confondu avec le vôtre, que ce ne fût, pour ainsi dire, qu'un seul et même sort ; et... figurez-vous deux personnes... deux âmes réunies par l'estime, l'inclination, n'éprouvant que de nobles passions, et non ces penchants vils qui entraînent presque tous les hommes, et font trop souvent rougir de soi-même..... M'entendez-vous, ma chère tante?

MADAME SINCLAIR.

Vous-même, vous entendez-vous, mon neveu?

VERNISSAC.

Mais je crois que oui. Je me suis un peu perdu vers la fin de ma phrase. Cependant....

MADAME SINCLAIR.

Vous me conseilleriez donc....

VERNISSAC.

Ma foi, oui, ma chère tante; puisque j'ai commencé, j'achèverai.... Oui, je me disais encore ce matin, en pensant à vous.... dans ma chaise de poste : Ah! si ma chère tante n'avait point de répugnance....

MADAME SINCLAIR.

Achevez.

VERNISSAC.

Point de répugnance pour un second mariage.

MADAME SINCLAIR.

Un second mariage!

VERNISSAC.

Oui, ma tante.

MADAME SINCLAIR.

J'avoue que jusqu'ici cette idée ne m'était pas encore venue.

VERNISSAC.

Vous allez vous moquer.

MADAME SINCLAIR.

Mais non; l'idée ne laisse pas que de me sourire.

VERNISSAC.

Je suis persuadé, ajoutais-je, que ma chère tante trouverait mille partis à choisir.

MADAME SINCLAIR.

Ah! oui, ma fortune....

VERNISSAC.

Même sans fortune : vos qualités aimables, votre caractère, votre esprit....

MADAME SINCLAIR.

Mon âge effaroucherait un peu les jeunes gens.

VERNISSAC.

Est-ce précisément un jeune homme qu'il vous faudrait? Un homme d'un âge mûr....

MADAME SINCLAIR.

Je ne veux pas un enfant; mais je ne voudrais pas un vieillard.

VERNISSAC.

C'est cela. Il me semble qu'un homme de quarante-cinq ans....

MADAME SINCLAIR.

N'est-ce pas votre âge, mon neveu?

VERNISSAC.

Je ne les ai pas encore.

MADAME SINCLAIR.

Me remarier! l'idée est bouffonne. Je suis bien vieille, mon neveu.

VERNISSAC.

Vous êtes jeune, ma tante.... c'est-à-dire....

MADAME SINCLAIR.

Peut-on avoir des dispenses pour épouser sa tante?

VERNISSAC.

Je ne sais pas. Attendez donc; oui.... on le peut. Pour des motifs graves. C'est dans le Code, article cent soixante-quatre. Je crois l'avoir entendu dire à un avocat de mérite que nous avons à Béziers.

MADAME SINCLAIR.

Rompons cet entretien, mon neveu. Il me livre nécessairement à de longues et importantes réflexions.

VERNISSAC.

Ah ! de grâce, hâtez-vous.

MADAME SINCLAIR.

En effet, je n'ai pas de temps à perdre. Ne nous attendrissons pas. Tout ce qui vient de se passer ne doit nous porter qu'à la gaieté. Vernissac, je garde votre lettre comme un monument de votre bon cœur envers mes autres parents.

VERNISSAC, *lui baisant la main.*

Ah ! ma tante !

MADAME SINCLAIR.

Ah ! flatteur !

SCÈNE VII.

VERNISSAC, MADAME SINCLAIR, LOUISE, ROSE.

ROSE.

Voici mademoiselle Louise. Je n'ai pas eu de peine à faire ma commission. Madame Saint-Laurent appelait déja sa femme de chambre pour nous envoyer sa fille.

LOUISE.

Je n'ose avancer....

MADAME SINCLAIR.

Approche, mon enfant. Ne crains rien.

LOUISE.

Ma bonne tante n'est donc plus en colère ?

MADAME SINCLAIR.

Pardonnez-moi. Je n'aime pas qu'on me résiste.

LOUISE.

Ma mère m'envoie exprès auprès de vous pour essayer

de vous apaiser. Je vous en supplie, tâchez de revoir mon père et ma mère sans courroux, avec amitié.

VERNISSAC.

Je me joins à ma petite-cousine. C'est une chose si belle, c'est une chose si rare que le bon accord dans les familles!

LOUISE.

C'est pour moi que vous vous êtes emportée. Ne songez point à moi. J'aurais le plus grand amour pour ce jeune Dorigny, ce qui n'est pas, j'aurais le courage de le surmonter ; j'aurais la plus forte répugnance pour mon cousin Anatole, j'aurais le courage de l'épouser pour plaire à mes parents ; je me croirai encore heureuse si je suis la seule à plaindre dans la famille.

SCÈNE VIII.

VERNISSAC, MADAME SINCLAIR, LOUISE, ROSE, COMTOIS.

COMTOIS.

Monsieur Bardolin fils demande à madame si elle veut lui accorder un moment d'audience. Il a un air timide et effrayé ! Il m'a fait de la peine.

MADAME SINCLAIR.

Il faut donc que je me sois bien mise en colère, puisque tout le monde a peur de moi. Faites entrer.

VERNISSAC.

Oui, sans doute ; entrez, entrez, Anatole.

SCÈNE IX.

MADAME SINCLAIR, VERNISSAC, LOUISE, ROSE, ANATOLE.

ANATOLE.

Ma chère tante, je viens comme la colombe après le déluge.

MADAME SINCLAIR.

Avancez, approchez, mon petit-neveu.

ANATOLE, *apercevant Louise.*

Ciel! ma cousine Louise! N'importe, j'oserai parler. C'est mon père qui m'envoie....

MADAME SINCLAIR.

Eh bien! que me veut-il, votre père?

ANATOLE, *bas à madame Sinclair.*

Ma chère tante, je voudrais vous dire...

MADAME SINCLAIR.

Parlez haut. Louise ne met plus aucun obstacle.... Et moi... Ah! Vernissac, votre entretien a changé tout à coup mes dispositions. Je ne me sens plus irritée contre Bardolin ni contre madame Saint-Laurent.

VERNISSAC.

Quelle jouissance pour moi, d'avoir pu contribuer!...

MADAME SINCLAIR.

Je consens à tout, je me réconcilie avec tout le monde.

ANATOLE.

Se peut-il? Quel retour favorable et imprévu!

LOUISE, *en soupirant.*

Oui, c'est un grand bonheur pour nous tous.

ROSE.

Pauvre jeune fille !

MADAME SINCLAIR.

Remerciez monsieur Vernissac ; c'est lui dont la lettre et les discours ont calmé ma colère.

VERNISSAC.

Femme céleste, vous faites le bonheur de tout ce qui vous entoure ; mais pensez donc au vôtre.

MADAME SINCLAIR, *à Vernissac.*

Taisez-vous donc.

ANATOLE.

Daignez nous expliquer....

MADAME SINCLAIR, *prenant un ton grave.*

Mes enfants, priez vos parents, de ma part, de vouloir bien se réunir ici dans une heure. J'ai des projets ; je médite des résolutions graves, importantes, que je ne peux et je ne veux expliquer qu'en présence de toute la famille assemblée.

ANATOLE.

Ah !

MADAME SINCLAIR.

Mais surtout qu'ils soient bien persuadés que je n'ai plus de colère, que je me repens, et que je leur rends toute la tendresse qu'ils méritent.

LOUISE.

Ah ! ma tante, je cours porter ces bonnes nouvelles à ma mère.

(Elle sort.)

ANATOLE.

Je cours les porter à mon père. Attendez-moi donc, attendez-moi donc, ma cousine. (*A madame Sinclair et à Vernissac.*) Je serai si aimable avec Louise ! Elle m'aimera, j'en suis sûr ; elle finira par m'aimer.

(Il sort.)

SCÈNE X.

MADAME SAINCLAIR, VERNISSAC, ROSE.

VERNISSAC.

Et moi qui me félicite d'avoir été l'heureux artisan de cette réconciliation, je veux aller moi-même confirmer à mes parents.... Je me fais un devoir de les amener à cette assemblée de famille que vous venez de convoquer... Ils demeurent près d'ici ; mais c'est égal, je prends votre berline.

MADAME SINCLAIR.

Prenez, mon neveu. Attendez ; il faut que je sorte aussi : les chevaux aux deux voitures.

VERNISSAC.

C'est cela. Gabriel, Comtois. Mais non ; je vais moi-même, sans les attendre.... Mon cœnr est si plein que je ne trouve pas un mot.... Mes pensées étouffent mes paroles. Ah ! ma tante, ma belle tante ! que vous êtes une femme adorable !

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ROSE, MADAME SINCLAIR.

ROSE.

Ma belle tante ! Je ne reviens pas de ma surprise. Et vous consentez à ce que vos parents désirent. C'est la première fois que cela vous arrive. Il faut que ce monsieur Vernissac soit un bien habile enchanteur.

MADAME SINCLAIR.

Je ne le croyais pas si séduisant. J'étais bien dupe de me brouiller avec mes parents. Ne vaut-il pas bien mieux?.... Comment ramener Dorigny ?.... Si je ne peux pas forcer madame Saint-Laurent à donner sa fille à Ernest, je n'en veux pas moins de bien à ce jeune homme. Il est si intéressant ! j'ai tant d'obligations à son père !

ROSE.

Eh mais ! vous trouvez tout le monde aimable, intéressant.

MADAME SINCLAIR.

Si, par mes connaissances, mon crédit, je pouvais.... Où est Comtois ?

ROSE.

Le voici, madame.

MADAME SINCLAIR.

Bort bien.

SCÈNE XII.

MADAME SINCLAIR, ROSE, COMTOIS.

MADAME SINCLAIR.

Va chez monsieur Dorigny. Non, approche cette table. Je vais écrire. Non, je n'écris pas. J'irai moi-même. Il ne voudra pas venir; il ne voudra pas que j'amène son fils. Je donnerai le mot à mon cocher; je les ferai entrer par la petite porte; je me ferai appuyer dans mes instances par madame Dorigny; je trouverai un prétexte.... Puisqu'il ne veut pas consentir à ce que je désire, il faut bien que je le trompe comme les autres: cela ne me coûtera pas; j'ai l'habitude de m'amuser aux dépens de tout le monde. Surtout ne dites rien ni l'un ni l'autre à qui que ce soit.

ROSE.

Et comment pourrions-nous parler?....

COMTOIS.

Nous ne savons rien.

MADAME SINCLAIR.

Tant mieux.

SCÈNE XIII.

MADAME SINCLAIR, ROSE, COMTOIS, VERNISSAC.

VERNISSAC.

Les chevaux sont mis aux deux voitures, ma tante.

MADAME SINCLAIR.

Je pars. Ah! Vernissac, quelle heureuse idée vous m'avez inspirée! Je me sens rajeunie de quinze ans.

VERNISSAC, *lui donnant la main.*

Vous n'en avez pas trente à mes yeux, ma chère tante.

ROSE, *à Comtois.*

Cette femme-là est folle, ou elle médite quelque espiéglerie contre sa famille.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, ERNEST,
ENTRANT PAR LE FOND.

MADAME SINCLAIR, *paraissant la première.*

ENTREZ, entrez, messieurs. Avancez monsieur Ernest; ne craignez rien, ma petite-nièce n'y est pas.

ERNEST.

Eh ! madame, que prétendez-vous ?

DORIGNY.

Eh quoi ! ma femme me dit que vous voulez conduire mon fils chez un ministre qui peut lui être utile pour son voyage d'Italie.

MADAME SINCLAIR.

J'ai été en effet chez le ministre, mais avant de me rendre chez vous. Si je vous avais dit que je voulais vous amener ici, vous m'auriez refusé.

ERNEST.

De grâce, laissez-moi m'éloigner.

MADAME SINCLAIR.

Non pas. Maintenant que je vous tiens, vous ne sortirez pas.

DORIGNY.

Parbleu! vous êtes une femme bien singulière, bien obstinée dans ce que vous voulez.

ERNEST.

J'aime votre petite-nièce, madame; mais c'est précisément parce que je l'aime d'un amour pur et désintéressé que je dois renoncer à elle. Que je n'emporte pas, en quittant Paris, le chagrin d'avoir été la cause d'une rupture entre vous et votre famille.

MADAME SINCLAIR.

Généreux jeune homme, renoncer à celle qu'il aime! Ah! monsieur Ernest, quand on joint à la jeunesse, au talent cette force d'âme et de caractère, qu'on est bien fait pour inspirer une passion!....

DORIGNY, *à part.*

Allons, elle s'amuse aux dépens de mon fils.

MADAME SINCLAIR.

Pourquoi partir? Pourquoi s'exiler? Louise est-elle donc la seule femme dans Paris qui mérite votre amour?

DORIGNY.

Heureusement je vous sais assez raisonnable....

MADAME SINCLAIR, *prenant un air grave.*

Monsieur Dorigny, j'ai convoqué une assemblée de mes parents: elle doit avoir lieu ici tout à l'heure. Je désire que vous et votre fils y soyez présents.

ERNEST.

Non certes, je ne veux pas.... je ne peux pas....

MADAME SINCLAIR.

Vous apprendrez là mes intentions sur ma famille,

sur vous, et vous partirez ensuite pour Rome si vous voulez.

DORIGNY.

Ah ! ah ! Allons, Ernest, il faut rester ; je suis curieux de savoir.... Mais non, nous ne pouvons pas décemment.....

ERNEST.

Eh quoi ! me rendre témoin du bonheur de mon rival !

MADAME SINCLAIR.

Fort bien. Vous voulez partir, vous voulez rester. Me voilà tranquille ; vous resterez.

(On entend Vernissac appelant en dehors.)

VERNISSAC.

Gabriel, Rose, Comtois.

MADAME SINCLAIR.

J'entends Vernissac. Il n'est pas encore temps qu'il vous voie. Entrez dans ce cabinet, passez dans ma bibliothèque, au jardin ; promenez-vous, causez, lisez ; je vous ferai avertir quand ils seront tous réunis.

(Elle sort.)

DORIGNY.

Quel nouveau projet roule-t-elle dans sa tête ? Je n'en sais rien. Il faut se résigner. Je ne cherche pas les richesses, mais je ne les fuis pas.

ERNEST.

Eh ! que m'importe la fortune ? C'est Louise, c'est Louise seule que je désire.

DORIGNY, *sortant avec son fils.*

Eh bien, qui sait ?....

SCÈNE II.

VERNISSAC, BARDOLIN, ANATOLE, GABRIEL, ROSE, COMTOIS.

VERNISSAC.

Gabriel, Comtois. Entrez donc, messieurs Bardolin. Je vous le répète, madame Sinclair ne pense plus à ce qui s'est passé. Elle rougit elle-même de sa colère. Comtois, Rose.

COMTOIS, *arrivant.*

Comment, monsieur, c'est vous qui nous appelez de la sorte?

ROSE, *arrivant.*

Eh! mon Dieu, quel train!

GABRIEL, *arrivant.*

Eh donc! monsieur, me voilà.

VERNISSAC.

Rose, allez dire à madame Sinclair que messieurs Bardolin sont arrivés. Pardon, mes chers cousins, je remonte en voiture pour aller chercher madame Saint-Laurent. Comtois, c'est dans ce salon que ma tante doit recevoir ses parents. Voyez, je vous prie, si tout est bien en ordre. (*A Bardolin.*) Elle a convoqué une espèce d'assemblée de famille. Toi, Gabriel, tu vas monter derrière ma voiture. (*A Bardolin.*) Son cœur était pour nous; mais l'amour-propre chez une femme irritée.... Heureusement je sais le langage qu'il faut tenir en pareil cas: je suis si joyeux.... Point d'impatience, mes chers parents. J'ai recommandé au cocher de ma tante de brûler le pavé.

(Ils sort, Gabriel le suit.)

SCÈNE III.

BARDOLIN, ANATOLE, ROSE, COMTOIS.

COMTOIS.

Il prend notre voiture !

ROSE.

Il nous commande comme si nous étions à lui !

BARDOLIN.

Il fait le maître de la maison.

ROSE.

Je vais dire à madame que vous êtes ici.

BARDOLIN.

Je t'en prie, Rose, demande-lui si nous pourrions la voir, lui parler, avant que les autres fussent arrivés.

ROSE.

Oui, monsieur.

(Elle sort.)

BARDOLIN.

Et toi, mon cher Comtois, fais-moi le plaisir...

COMTOIS.

Eh ! laissez donc, monsieur; j'ai bien assez des ordres de monsieur Vernissac.

(Il sort.)

BARDOLIN.

Il est brutal, ce vieux domestique....

SCÈNE IV.

BARDOLIN, ANATOLE.

ANATOLE.

Enfin, mon père, croyez-vous que j'épouse ma cousine ?

BARDOLIN.

Il s'agit bien de votre cousine. Oui, sans doute, vous l'épouserez, puisque tout le monde y consent. Mais j'ai bien une autre crainte. Vernissac est indiscret, présomptueux ; mais il est adroit, il est intrigant. Ma tante a la tête si vive, le cœur si jeune encore !

ANATOLE.

Ce maudit Languedocien avait bien affaire d'arriver.

BARDOLIN, *à part.*

C'était bien la peine d'envoyer mon fils au-devant de lui.

SCÈNE V.

BARDOLIN, ANATOLE, ROSE.

ROSE.

Madame ne veut parler à qui que ce soit de la famille avant qu'elle ne soit toute réunie.

BARDOLIN.

Elle est donc toujours fâchée ?

ROSE.

Au contraire, je ne l'ai jamais vue si gaie que depuis une longue conversation qu'elle a eue avec monsieur Vernissac.

BARDOLIN.

Nous y voilà.

ROSE.

Elle ne parle que de projets de bonheur, de fêtes, de bals, de concerts ; et je l'ai laissée se souriant à elle-même devant son miroir.

ANATOLE.

C'est une folie, c'est un vertige.

ROSE, *à part.*

Ma foi, si le dessein de madame est de les inquiéter, le voilà rempli.

BARDOLIN.

Mais, dis-moi, Rose.....

ROSE.

Voilà monsieur Vernissac qui ramène monsieur, madame et mademoiselle Saint-Laurent.

(Elle sort.)

BARDOLIN.

Déjà ! comme il est alerte !

ANATOLE.

Il tuera les chevaux de ma tante.

SCÈNE VI.

BARDOLIN, ANATOLE, VERNISSAC, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE.

MADAME SAINT-LAURENT.

Comment ! Vernissac, ma tante veut nous voir tous réunis, et elle a de grandes révélations à nous faire?

SAINT-LAURENT.

C'est singulier.

MADAME SAINT-LAURENT.

Et savez-vous quel en est l'objet ?

VERNISSAC.

J'ai des idées vagues et confuses.... Elle m'a fait pres-

sentir... Au surplus, elle se réconcilie avec vous, elle donne son agrément au mariage de vos enfants.

ANATOLE.

C'est assez pour mon cœur; cependant...

VERNISSAC.

Comptez sur moi. Nous ne sommes que cousins; mais je vous aime comme un frère, comme une sœur. Je pousserai votre fils, j'avancerai votre mari, je m'avancerai moi-même. Je cours prévenir ma tante.

BARDOLIN.

Elle ne veut nous parler à tous qu'en présence les uns des autres. Tels sont ses ordres.

VERNISSAC.

Ils ne sont pas pour moi. Elle ne me grondera pas de forcer la consigne. Dans l'instant nous sommes à vous.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

BARDOLIN, ANATOLE, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE.

BARDOLIN.

Nous sommes à vous! Il parle comme s'il était notre oncle.

MADAME SAINT-LAURENT.

Notre oncle! Ah! mon Dieu, est-ce que vous croyez?... Mais non, cela ne se peut pas. Ce serait un coup de foudre.

BARDOLIN.

Ma foi, tout ce que je vois, tout ce que j'entends, me fait craindre...

SAINT-LAURENT.

Parbleu! ce Vernissac ne serait pas malheureux. Ah! si j'étais veuf!

MADAME SAINT-LAURENT.

Plaît-il, monsieur?

SAINT-LAURENT.

Pardon, cela m'est échappé, et bien à tort.

LOUISE.

Ma présence est-elle bien nécessaire à cette assemblée, ma mère?

MADAME SAINT-LAURENT.

Attendons les ordres de votre tante, mademoiselle.

ANATOLE.

Elle vient avec Vernissac.

BARDOLIN.

Nous allons savoir notre sort.

SAINT-LAURENT.

C'est un vainqueur qui mène sa conquête.

MADAME SAINT-LAURENT.

Il a un air de marié qui m'épouvante.

SCÈNE VIII.

BARDOLIN, ANATOLE, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE, MADAME SINCLAIR, VERNISSAC, ROSE, COMTOIS.

VERNISSAC.

Oui, ma chère tante, vous voyez tous nos parents.

BARDOLIN.

Ma chère tante, nous venons...

MADAME SAINT-LAURENT.

Nous nous empressons...

MADAME SINCLAIR.

Fort bien. (*A Louise.*) Sors, ma petite-nièce, et tiens-toi prête à paraître quand je te ferai appeler.

(Louise et Rose sortent.)

SCÈNE IX.

BARDOLIN, ANATOLE, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, MADAME SINCLAIR, VERNISSAC, COMTOIS.

MADAME SINCLAIR.

Comtois, priez messieurs Dorigny de se rendre dans ce salon.

(Comtois sort.)

VERNISSAC.

Messieurs Dorigny!

MADAME SINCLAIR.

Ils sont ici tous les deux, et je les ai invités à se trouver à notre assemblée.

MADAME SAINT-LAURENT.

Le père; je le conçois.

BARDOLIN.

Oui, un notaire peut être utile...

SAINT-LAURENT.

Mais le fils?

MADAME SINCLAIR.

Je suis bien aise de faire ma paix avec eux comme avec tout le monde.

VERNISSAC.

Des consolations, un cadeau, un diamant. Je serai charmé de faire connaissance avec le fils. Le père est un bon homme.

MADAME SINCLAIR.

Les voici.

SCÈNE X.

BARDOLIN, ANATOLE, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, MADAME SINCLAIR, VERNISSAC, DORIGNY, ERNEST.

DORIGNY.

Messieurs et mesdames, c'est encore nous. Ce n'est pas ma faute...

MADAME SINCLAIR.

Mes parents savent que c'est moi qui ai désiré votre présence. Des siéges, et qu'on nous laisse.

(Des domestiques avancent des siéges et sortent.)

DORIGNY, *à son fils.*

Allons, mon ami, laissons-la faire; elle ne nous veut pas de mal.

VERNISSAC.

Asseyez-vous donc, monsieur Saint-Laurent.

SAINT-LAURENT.

Il fait les honneurs.

(Tout le monde s'assied.)

MADAME SINCLAIR.

Je ne sais si je me trompe; mais en promenant mes regards sur vous tous, il me semble trouver à chacun de

l'impatience, de l'inquiétude, et une grande curiosité. Vous ne tarderez pas à sortir de peine. J'ai cru devoir vous rassembler, et j'ai jugé convenable de vous adjoindre deux vrais amis comme messieurs Dorigny. J'ai à vous faire part d'une résolution importante que j'ai prise, à justifier ma conduite, surtout à vous en expliquer les motifs.

MADAME SAINT-LAURENT, *à part.*

Quel ton solennel et composé !

MADAME SINCLAIR.

Je dois commencer par avouer que tantôt j'ai eu des torts envers vous.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous, ma tante !

BARDOLIN.

Pouvez-vous en avoir ?

MADAME SINCLAIR.

Oui, oui, mon neveu, j'ai eu tort envers vous tous; mais c'est un peu votre faute : vous aviez si bien subordonné vos volontés aux miennes, que je me suis crue maîtresse de disposer de ces volontés. Je me suis trompée.

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh mais ! vous l'êtes en effet, ma chère tante.

BARDOLIN.

Ordonnez, nous obéirons.

MADAME SINCLAIR.

Non, non. Je n'ai aucun droit de m'opposer à ce que monsieur Bardolin et madame Saint-Laurent marient leurs

enfants comme ils voudront ; mais si je respecte vos droits, vous devez respecter les miens.

ANATOLE.

La conséquence est évidente.

MADAME SINCLAIR.

N'est ce pas ? Disposez donc de vos enfants ; je reste libre de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient.

DORIGNY, *à part.*

Comme elle leur va droit au cœur !

VERNISSAC.

Mes chers parents reconnaissent tous la vérité de ce que vous venez d'avancer.

MADAME SINCLAIR.

Or, comment vous expliquer ce qui se passe dans mon âme ? En vérité, je rougis... On redevient enfant en vieillissant, et je me sens toute la timidité... Mon neveu Vernissac, chargez-vous, je vous prie, d'expliquer à nos parents rassemblés l'étrange révolution qui s'est opérée en moi.

VERNISSAC.

Vous le voulez, ma tante, j'obéis. Au moment où notre tante, par suite de sa colère contre nous, se trouvait seule et abandonnée (car elle avait eu la barbarie de m'ordonner à moi-même de sortir de la maison), elle réfléchit... Elle pensa que, pour s'assurer un attachement sincère et complet, et même pour bien vivre avec nous... Que vous dirai-je ?... Elle pensa que peut-être il était temps encore de former de nouveaux nœuds...

MADAME SAINT-LAURENT, *à part.*

Allons.

DORIGNY, *à part.*

Je la vois venir.

MADAME SINCLAIR.

Vous devez sentir qu'une femme de mon âge, quand elle se marie, quand elle choisit un homme plus jeune qu'elle....; car je ne puis vous dissimuler que l'objet de mon choix est plus jeune que moi.... Qu'avez-vous donc, madame Saint-Laurent? Vous paraissez mal à votre aise.

VERNISSAC.

Vous trouveriez-vous mal?

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh! non, monsieur, je ne me trouve pas mal. Continuez, ma tante.

MADAME SINCLAIR.

Vous devez sentir, dis-je, qu'elle est obligée de compenser la disproportion d'âge.... (*A Bardolin, qui se lève.*) Vous vous levez, monsieur Bardolin?

BARDOLIN.

Parlez, parlez toujours. Je ne peux pas rester longtemps assis.

MADAME SINCLAIR.

De compenser la disproportion d'âge par des sacrifices de fortune.

VERNISSAC.

Eh! ma chère tante, vos qualités, votre caractère,

votre esprit ; ne voilà-t-il pas des avantages plus que suffisants ?

MADAME SINCLAIR.

Je vous demande pardon, mon neveu. Votre amitié pour moi vous aveugle. Il faut qu'il y ait compensation. L'âge où l'on veut encore être jeune est passé pour moi. C'est une des plus belles qualités que nous puissions acquérir, que celle de savoir nous apprécier. La vanité n'est bonne qu'à faire des sots et des malheureux.

VERNISSAC.

C'est vrai.

MADAME SINCLAIR.

Je crois donc, en conscience, et sous quelque forme que les lois le permettent, devoir au mari que j'ai choisi une donation entière de mes biens.

SAINT-LAURENT.

A merveille, qu'il prenne tout.

MADAME SINCLAIR.

En lui laissant après moi, car il est probable qu'il me survivra, l'honorable devoir de m'acquitter envers tous mes parents.

VERNISSAC, *se levant.*

Non, ma chère tante, je ne souscrirai point à ce délire de votre générosité ; je ne serai point assez peu délicat pour dépouiller.... Je peux vous jurer, mes chers parents, que j'étais à mille lieues d'imaginer....

MADAME SINCLAIR, *faisant asseoir Vernissac.*

Doucement, mon neveu ; ne vous répandez pas en phrases de reconnaissance.... Attendez qu'on vous offre

pour remercier. C'est bien par vos conseils que m'est venue l'idée de me remarier ; mais ce n'est pas vous que j'épouse.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vraiment ?

VERNISSAC.

Et qui donc ?

MADAME SINCLAIR, *montrant Ernest.*

C'est monsieur Ernest.

ERNEST.

Moi !

VERNISSAC.

Lui !

DORIGNY, *souriant.*

Je l'avais deviné.

BARDOLIN.

Elle ne nous laisse pas le temps de respirer.

ANATOLE.

Ah ! par exemple !....

(Tout le monde se lève.)

MADAME SINCLAIR.

Si la main du père était libre, je lui offrirais la mienne : mon mari lui avait tant d'obligations. Je m'acquitte en faisant la fortune de son fils. Eh bien, monsieur Ernest, voulez-vous de moi et de mes deux cent mille francs de rente ?

VERNISSAC.

Comme ma chère tante s'entend à mystifier les gens !

MADAME SINCLAIR, *à Ernest.*

Vous ne répondez pas? Je vois ce que c'est. Vous attendez le consentement de votre père. Quant à moi, je n'ai besoin du consentement de personne. Nous refuserez-vous votre aveu, monsieur Dorigny?

DORIGNY.

Qui? moi? Ma foi, madame.... Allons, Ernest, réponds.

ERNEST.

Madame.... Vous plaisantez, sans doute.

MADAME SINCLAIR.

Pauvre jeune homme, comme il est troublé! Vous m'acceptez. Monsieur Saint-Laurent, vous pouvez faire rentrer votre fille.

SAINT-LAURENT, *à Vernissac.*

Faites donc encore le maître de la maison.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

BARDOLIN, ANATOLE, ERNEST, VERNISSAC, MESDAMES SINCLAIR, SAINT-LAURENT.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ma tante, est-ce bien sérieusement?

MADAME SINCLAIR.

Pourquoi pas sérieusement, ma nièce?

MADAME SAINT-LAURENT.

Mais vous seriez sa mère.

BARDOLIN.

Sa grand'mère.

MADAME SINCLAIR.

Que ne dites-vous sa bisaïeule ? Ne me faites donc pas si vieille. Ne les écoutez pas, Ernest, ce sont des envieux. Soixante ans, pas davantage.

MADAME SAINT-LAURENT.

Songez donc aux brocards qui vont pleuvoir sur vous.

MADAME SINCLAIR.

Le bonheur console du ridicule. D'ailleurs faites-moi interdire, si vous croyez que ce soit une si grande folie.

BARDOLIN.

Ah Dieu ! que dites-vous là ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Mais vous nous ruinez.

BARDOLIN.

Vous ruinez nos enfants.

ANATOLE.

Il est certain, ma chère tante....

MADAME SINCLAIR.

Vous aussi, mon petit-neveu ! vous vous en mêlez ?

(Ici Saint-Laurent rentre avec Louise et Rose.)

SCÈNE XII.

DORIGNY, ERNEST, VERNISSAC, ANATOLE, SAINT-LAURENT; MESDAMES SINCLAIR, SAINT-LAURENT; LOUISE, ROSE, DANS LE FOND DU THÉATRE.

MADAME SAINT-LAURENT.

MAIS monsieur Ernest aime ma fille.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien, donnez-lui donc votre fille, si vous ne voulez pas que je l'épouse.

LOUISE, *arrivant près de madame Sinclair.*

Vous l'épouseriez ?

ROSE.

Il serait notre grand-oncle ?

MADAME SINCLAIR.

Oui, si ta mère ne veut pas qu'il soit mon petit-neveu.

VERNISSAC.

Eh quoi, vous ne voyez pas que c'est là que ma tante veut vous amener. Vous êtes joués, je le suis aussi; ne luttons pas contre notre tante. Surtout ne songez pas à la faire interdire : c'est bien la meilleure tête de toute la famille.

MADAME SAINT-LAURENT.

Qu'en dites-vous, monsieur Bardolin ?

BARDOLIN.

Que vous êtes libre de marier votre fille.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous êtes fier de ce malheureux dédit.

MADAME SINCLAIR.

Il y a un dédit.

SAINT-LAURENT.

Eh oui ! que ma femme m'a fait signer.

MADAME SINCLAIR.

Exigez-en le paiement, si vous le voulez, monsieur Bardolin. J'en fais l'avance ; et je suis en mesure de vous le faire rendre avec les intérêts par un bon testament.

BARDOLIN, *remettant le dédit à madame Sinclair.*

Eh ! mon Dieu ! ma tante, suis-je donc si avide ? Entre parents, ne doit-on pas s'entendre.... ? Il faut prendre ton parti, Anatole.

MADAME SINCLAIR.

Il le prendra ; c'est un garçon courageux.

SAINT-LAURENT, *à sa femme.*

Madame, j'entends et je prétends que monsieur Ernest épouse ma fille.

MADAME SAINT-LAURENT.

Puisqu'il faut que vous soyez riche, ou par ma tante, ou par ma fille, Louise est à vous.

LOUISE.

Ah ! maman !

ERNEST.

Ah ! madame !

SAINT-LAURENT.

Je serai le maître une fois.

DORIGNY.

(*A son fils.*) Ta mère sera bien contente. (*A madame Sinclair.*) Vous êtes une bien digne amie.

MADAME SINCLAIR, *à Dorigny.*

Quand je vous ai dit que j'avais le secret de les rendre bons et sages. Mes chers parents, je vous mets à votre aise ; vous pouvez me négliger, m'accabler de visites et de caresses ; vous n'y perdrez rien, vous n'y gagnerez rien : je ne veux pas faire de testament, et je vous tiens quitte d'égards et de complaisances, à présent que je crois m'être acquis deux cœurs bien purs, bien sincères et bien reconnaissants.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE CAFÉ
DU PRINTEMPS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 25 juin 1811.

PRÉFACE.

C'est une anecdote qui m'a fourni l'idée de cette petite pièce. Les choses sont arrivées précisément comme dans ma comédie, avec cette seule différence que le héros de l'anecdote, pour rendre la chose plus touchante, jugea à propos de se blesser réellement à la main d'un coup de canif qu'il voulut faire passer pour un coup d'épée.

Le dénoûment est pris dans un proverbe de Carmontelle, intitulé : Le Mariage aux Champs Élysées. C'est un des proverbes posthumes imprimés en 1811.

Le rôle du timide et sentimental Giffard, celui de son complaisant ami Simonin qui s'intéresse à tout le monde, et celui de M. Drouville, le tyran du café, me paraissent vrais et bien dessinés.

Depuis que je fais des comédies, j'ai cherché bien souvent et toujours en vain à imiter la marche admirable de quelques-unes des pièces de Molière. C'est celle de l'Étourdi, de l'École des Maris, de l'École des Femmes, de George Dandin. Dans ces quatre pièces, c'est toujours depuis le commencement jusqu'à la fin le même moyen employé, c'est pour ainsi dire toujours la même situation graduée avec un art infini. Dans l'Étourdi, c'est toujours Lélie détruisant par son étourderie la ruse imaginée par Mascarille ; dans l'École des Maris, c'est toujours Isabelle adressant à Valère un message par l'entremise de Sganarelle; dans l'École des Femmes, c'est toujours Horace venant faire une confidence indiscrète à Arnolphe ; dans Georges Dandin, c'est toujours Lubin venant révéler au mari, qu'il ne connaît pas, les intrigues d'Angélique et de Clitandre, et c'est toujours ce sot mari appelant son beau-père et sa belle-mère, pour les rendre

témoins de sa honte. Quelle simplicité ! quelle clarté ! et quel comique résulte de ce moyen qui est toujours le même, et qui paraît toujours nouveau au spectateur ! Ici, je me suis flatté un moment d'approcher de cette marche. Le roman prêté, la loge louée, les bouquets achetés, présentent bien toujours M. Giffard imaginant une galanterie qui tourne au bénéfice de son jeune rival ; mais je suis obligé d'introduire des personnages accessoires, de faire marcher plusieurs scènes de front, et à la fin j'abandonne ce moyen qui seul devrait faire l'exposition, le nœud et le dénoûment.

Mettant la scène dans le jardin public d'un café, tel qu'on en voit plusieurs à Paris depuis quelques années, j'avais cru devoir mêler à l'intrigue quelques scènes épisodiques. Je n'en ai conservé qu'une seule à la représentation. J'en rétablis une autre aujourd'hui. C'est celle de l'avocat sans cause qui raconte en déjeunant les nouvelles du quartier. Elle me paraît assez bien annoncer le caractère de M. Drouville ; elle renferme d'ailleurs quelques mots que je trouve assez heureux. L'autre scène épisodique que j'ai conservée est celle d'un acteur des boulevards avec un de ces hommes qui font métier de siffler ou d'applaudir les auteurs et les acteurs. C'est une scène déjà mise au théâtre. Dans la Nouveauté, jolie petite comédie de Le Grand, il y a un cabaleur. Dans Molière, à la nouvelle salle de La Harpe, il y a M. Claque, et depuis dans plusieurs comédies et vaudevilles on a mis des chefs de cabale révélant tous les secrets du métier. Mais le métier, que dis-je ? l'art s'est bien perfectionné. Aujourd'hui un auteur ne peut hasarder une pièce, un acteur ne peut risquer un début sans un régiment d'applaudisseurs ; il en résulte que les hommes de bonne foi n'osent plus applaudir, et qu'il est bien difficile qu'un auteur ou un acteur puisse, au fond du cœur, se rendre un fidèle témoignage de son succès. Ce n'est que le temps et le suffrage de quelques sévères connaisseurs qui peuvent apprendre si l'on

a mérité les applaudissements prodigués. Aussi ma scène a-t-elle paru neuve même après celles qui l'ont précédée. Fasse Apollon que l'art des cabales, des coteries, et du compérage s'arrête et rétrograde ! Ce que les auteurs vraiment amoureux de leur art désirent le plus ardemment, c'est un public attentif, impartial, et sans aucune prévention.

Me voilà arrivé au terme de mon trop volumineux Recueil. Peut-être l'augmenterai-je encore : je frémis en pensant à toutes les diminutions que le temps lui fera subir. Ces trente-trois ouvrages sont pourtant un choix ; mais un choix fait par un auteur. Il ne peut pas être aussi sévère que le public. Quel que soit le sort de mon livre, je crois pouvoir dire sans vanité ou avec vanité que le lecteur qui aura la patience de le lire tout entier y verra l'ouvrage d'un homme de bien, doué de quelque talent d'observation et pourvu d'une assez bonne dose de gaieté.

PERSONNAGES.

MADAME DUPARC, maîtresse du café.
THÉRÈSE, sa fille.

GIFFARD, SIMONIN, DROUVILLE, BOUDET, RAYMOND, LEDRU, FLORIVAL,	habitués du café.

ANDRÉ, garçon du café.
LOUISON, bouquetière.
UN COMMISSIONNAIRE.
PLUSIEURS HABITUÉS DU CAFÉ.

La scène est à Paris, dans le jardin du café du Printemps, sur le boulevard.

LE CAFÉ DU PRINTEMPS.

Le théâtre est garni de petites tables et de chaises de jardin. Sur un côté une jolie tente, et sous la tente un comptoir. En face du comptoir la grille du café donnant sur le boulevard ; une grosse lanterne au milieu, sur laquelle est écrit : DÉJEUNERS CHAUDS ET FROIDS, PUNCH, GLACES, RIZ AU LAIT.

SCÈNE I.

ANDRÉ, RANGEANT LES CHAISES ET ESSUYANT LES TABLES.

(On entend plusieurs voix appeler de différents côtés.)

GARÇON, garçon, du chocolat, des cotelettes, du café.

ANDRÉ, *répondant.*

On y va. J'y suis. Dans l'instant. Versez.

SCÈNE II.

ANDRÉ, SIMONIN.

SIMONIN, *entrant en scène.*

ANDRÉ, mon déjeuner.

ANDRÉ.

Oui, monsieur.

SIMONIN.

Tu n'as pas vu monsieur Giffard ?

ANDRÉ.

Monsieur Giffard ? Ah ! votre ami, qui depuis quinze jours fréquente notre café. Tenez, le voilà.

(On appelle de plusieurs côtés.)

Garçon, garçon.

ANDRÉ.

Un moment donc.

(Il sort.)

SCÈNE III.

SIMONIN, GIFFARD.

GIFFARD.

Bonjour, mon cher ami.

SIMONIN.

Bonjour, mon cher Giffard.

GIFFARD.

Enchanté de vous trouver à peu près seul dans ce jardin avant que madame Duparc et mademoiselle Thérèse, sa charmante fille, aient pris leur place au comptoir. On peut causer. J'ai bien des choses à vous dire.

SIMONIN.

Parlez.

GIFFARD.

Mon ami, est-ce que vous n'êtes pas étonné de mon assiduité au café du Printemps ?

SIMONIN.

La maison est honnête, la société bien composée, tout ce qu'on y prend est fort bon, vous trouvez du plaisir à revenir : c'est tout naturel.

GIFFARD.

Un grand plaisir, mon ami. Je demeure dans un quartier fort éloigné. Eh bien! depuis le jour, dirai-je heureux, dirai-je fatal, où vous m'avez amené dans cette maison pour la première fois, j'y suis plus souvent que vous, qui logez dans le voisinage. Tous les matins j'y viens déjeuner. Après mon dîner, j'y viens prendre mon café. Tous les soirs j'y viens souper avec une jatte de riz au lait, et il faut que les garçons m'avertissent qu'il est onze heures passées et qu'on va fermer. Quand je vous y rencontre, je cause ou je fais une partie de domino que vous gagnez toujours, car je ne suis point à mon jeu. Quand vous n'y êtes pas, je reste assis à cette place, en contemplation, en face du comptoir, lisant un journal, ne sachant ce que j'ai lu quand je suis à la fin, ou m'apercevant que je l'avais déjà lu le matin. Quelques habitués me prennent pour un imbécille, d'autres pour un savant, quelques-uns pour un poëte, quelques autres pour un espion : vous savez que je ne suis rien de tout cela. Mais par quel hasard, quand je suis un objet de curiosité pour tous les autres, vous, qui êtes mon ami, ne m'interrogez-vous pas ?

SIMONIN.

J'aurais craint d'être indiscret.

GIFFARD.

Point du tout. On parle, on s'informe ; cela met les gens à leur aise. Enfin, voyant que vous ne me questionniez pas, ce matin, en m'habillant, je me suis promis d'avoir du courage, et de vous ouvrir mon âme, parce que j'ai besoin de vous.

SIMONIN.

Si je puis vous servir, comptez sur moi.

GIFFARD.

Ah ! mon ami, vous êtes bien heureux ; vous prenez le temps comme il vient, les hommes comme ils sont. Moi, j'éprouve tous les tourments de la sensibilité. Ah ! mon ami, quelle jolie fille ! quelle aimable personne que mademoiselle Thérèse Duparc !

SIMONIN.

Est-ce que vous en seriez amoureux ?

GIFFARD.

Je le crains, puisqu'il faut l'avouer.

SIMONIN.

Quelle folie !

GIFFARD.

N'est-elle pas sage et bien élevée ?

SIMONIN.

Aussi sage que belle ; mais. . .

GIFFARD.

Me trouvez-vous trop vieux pour elle ?

SIMONIN.

Non ; mais je la croirais trop jeune pour moi, qui suis votre cadet.

GIFFARD.

Quel âge a-t-elle ? dix-sept ans. Eh bien ! moi, pas encore cinquante-cinq. Est-ce donc une si grande différence que trente-sept ou trente-huit ans ? Je suis veuf, sans enfants, fort à mon aise : pas d'autre héritier qu'un neveu

que vous ne connaissez pas, que j'aime assez, que je ne vois guère ; pourquoi me gênerais-je pour lui ?

SIMONIN.

Mon ami, il y a des dangers. J'ai remarqué un certain jeune homme qui vient ici fort souvent, précisément aux heures où vous n'y êtes pas, parce qu'il travaille dans une maison de commerce.

GIFFARD.

Un jeune homme ! Ah ! mon ami, vous m'alarmez.

SIMONIN.

Il cause avec la fille, il cause avec la mère ; si bien qu'il en avait donné presque de la jalousie à monsieur Drouville, ce grand et bel homme qui juge les coups au billard, que madame Duparc fait asseoir auprès d'elle au comptoir, et qui est comme le tyran du café.

GIFFARD.

Est-ce que vous croyez que monsieur Drouville ?...

SIMONIN.

Non. Monsieur Drouville, c'est pour la mère.

GIFFARD.

Ah ! tant mieux.

SIMONIN.

Il a même eu hier, je crois, une explication avec le jeune homme, et ils sont les meilleurs amis du monde.

GIFFARD.

Ah ! tant pis. C'est égal, je m'obstine. Mademoiselle Thérèse a un maintien froid et fier qui m'intimide et qui me rassure. Oui, à force de soins, de galanteries, je l'at-

tendrirai, je la charmerai, surtout si vous voulez me seconder.

SIMONIN.

J'aimerais mieux vous guérir de votre amour; mais si cela ne se peut pas...

GIFFARD.

Non, mon ami, cela ne se peut pas. Ecoutez, j'ai imaginé une chose bien ingénieuse. J'ai remarqué qu'elle aimait beaucoup la lecture. Je me suis procuré ce nouveau roman qui fait tant de bruit. Il s'y trouve une situation bien intéressante de deux amants qui sont comme nous précisément quinze grands jours à se regarder sans se parler. Hier soir je tenais ce roman, et je ne sais pas comment j'ai fait pour être si hardi... mais... pour la première fois... en allant payer ce que je devais.... j'ai osé entamer la conversation sur la pluie qui était tombée toute la journée; et de propos en propos, d'après le désir qu'elle a témoigné de lire l'ouvrage, ma foi, moi, je me suis hasardé à le lui prêter. Si elle pouvait l'avoir lu, si elle pouvait avoir pensé à celui à qui elle en doit la lecture!.... Ah! mon ami, elle va venir, je vais sortir... Il faudrait que, finement, vous fissiez tomber la conversation... vous m'entendez; et je viendrais savoir le résultat.

SIMONIN.

Comme vous dites, c'est fort ingénieux.

GIFFARD.

Oh! oh! quand je m'en mêle, quoique modeste et timide... Voilà monsieur Drouville avec monsieur Boudet,

cet avocat sans cause qui a toujours quelque histoire à raconter. Déjeunons sans faire semblant de rien.

(On leur sert à déjeuner; ils s'asseyent à une petite table.)

SCÈNE IV.

SIMONIN, GIFFARD, DROUVILLE, BOUDET.

BOUDET.

Eh vite, André, un biftek, deux cotelettes, un carafon de vin.

DROUVILLE, *à Simonin et à Giffard.*

Votre serviteur, messieurs. Ah! ah! le comptoir encore solitaire. Madame Duparc est une paresseuse, je la gronderai. Eh bien, Boudet, quelles nouvelles?

BOUDET.

Rien qui soit digne de vous être raconté.

(Il prend tous les journaux qui sont épars sur les tables.)

DROUVILLE.

Ne prenez donc pas tous les journaux, vous privez la société. Comment! vous qui êtes toujours au fait de toute la chronique scandaleuse du quartier! Est-ce qu'il n'y a pas de mari qui ait battu sa femme, pas de femme qui ait trompé son mari?

BOUDET, *à qui on a servi son déjeuner, mangeant, lisant et parlant à la fois.*

Pardonnez-moi; mais c'est si commun. Hier, le gros Durancy a donné un soufflet à sa maîtresse; elle a jeté les hauts cris; les voisins sont accourus. Eh! madame, a dit l'un

d'eux, calmez-vous ; un soufflet de ménage! Avez-vous entendu parler de cette vieille femme qui mendiait à Bonne-Nouvelle, et qui est morte avant-hier? Cinquante mille francs en sous et en centimes trouvés sous son oreiller. Tant qu'elle a vécu, pas un parent : depuis sa mort, une famille qui n'en finit pas. Un grand vol chez le procureur du coin ; une grande dame qui doit quêter à Saint-Roch ; un prédicateur qui débute après-demain ; un père noble qui prêche la semaine prochaine ; une cause superbe au palais. Il y a dix ans, j'ai obtenu un jugement contre un de mes amis dans une affaire absolument semblable.

DROUVILLE.

Mais ne parlez donc pas comme cela en mangeant; vous risquez d'étouffer.

BOUDET.

Ah! que non. Un homme de bourse que je viens de rencontrer, à qui je demande quelle heure il est : Dix heures cinquante-cinq centimes, répond-il. La tragédie a réussi; l'opéra est tombé. On annonce un feu d'artifice d'un nouveau genre à Tivoli.

DROUVILLE.

A la bonne heure, voilà des nouvelles. Vous valez à vous seul tous les journaux. Cependant je vous en veux. Vous faites des infidélités à madame Duparc. J'ai appris que vous alliez au petit café qui est de l'autre côté du boulevard, et que vous y contiez les nouvelles que vous apprenez dans celui-ci.

BOUDET.

Quel mal à cela? J'achalande les deux maisons. Je ne

suis pas de ces hommes de coterie qui s'imaginent que les gens d'une autre société sont tous des nigauds ou des scélérats. Il y a de fort honnêtes gens à l'autre café : il y a un excellent ton chez madame Duparc. Où en sont vos affaires auprès d'elle ?

DROUVILLE.

Mais en fort bon train. J'ai été toute ma vie adorateur passionné des dames. Les armes, les lettres et l'amour, voilà les passe-temps de ma jeunesse, et vous me voyez encore tout prêt à consacrer aux belles ma plume, ma lyre et mon épée. Il n'est pas étonnant que madame Duparc et son café aient trouvé le chemin de mon cœur. J'épouserai. Dites-moi, qu'est-ce que ce monsieur qui déjeune à cette petite table, à ma gauche? à ma gauche : vous regardez à droite.

BOUDET.

Un ami de monsieur Simonin.

DROUVILLE.

Mais son nom, son état? Il y aurait de l'indiscrétion à vouloir connaître les personnes qui entrent par hasard et pour une fois dans un café ; mais je n'aime pas à voir de nouvelles figures parmi les habitués.

BOUDET.

Êtes-vous toujours jaloux de ce jeune Raymond?

DROUVILLE.

Du tout. Un bon petit garçon. Ce n'est pas à madame Duparc qu'il en veut.

BOUDET.

C'est à sa fille.

DROUVILLE.

Point de questions indiscrètes. Affaires de famille, monsieur Boudet.

BOUDET, *se levant.*

Vous faites déjà le père de la jeune personne. (*Il appelle.*) André, tu mettras mon déjeuner sur mon mémoire.

DROUVILLE.

C'est commode d'avoir une maison où l'on vient manger en faisant des mémoires.

BOUDET.

Heureux mortel! madame Duparc ne vous enverra pas un huissier pour vous faire payer les vôtres.

DROUVILLE.

Il faudra que je mette un peu d'ordre dans cette maison. Ce n'est pas pour vous que je parle, monsieur Boudet. Mais madame Duparc est d'une confiance dans ses crédits... Mais elle tarde bien à descendre. Je vais faire ma cour à ces dames.

BOUDET.

Moi, je vais au billard. J'ai dit à ma portière de m'y envoyer mes clients. Sans adieu, monsieur Drouville.

DROUVILLE.

Sans adieu, monsieur Boudet.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

SIMONIN, GIFFARD.

GIFFARD.

Les voilà partis. Mon ami, monsieur Drouville me regardait; il a parlé de moi. Pourvu qu'il n'ait pas deviné le

motif qui m'amène ; et cependant il faut bien qu'il sache... Je voudrais que mademoiselle Thérèse apprît et partageât mon amour, et je tremble que d'autres ne s'en aperçoivent. Ah Dieu! la voilà. Qu'elle est jolie! Mon ami, elle tient mon roman. Ah! si elle pouvait avoir passé la nuit à le lire! Parlez-lui; je crois le moment favorable. Moi, je vais faire un tour de boulevard, et je reviens sur les ailes de l'amour et de l'espérance.

(En sortant, Giffard se trouve près de Thérèse, et la salue profondément.)

SIMONIN, *à part.*

Une commission fort délicate que me donne là mon ami Giffard.

SCÈNE VI.

THÉRÈSE, SIMONIN.

THÉRÈSE, *après avoir salué Giffard.*

Il est très-honnête, ce monsieur.

SIMONIN, *à part.*

Plus je la considère, moins je crois.... Mariage très-dangereux pour Giffard.

THÉRÈSE, *à part.*

Oh! comme la lecture de ce roman m'a intéressée

SIMONIN.

Mademoiselle....

THÉRÈSE.

Votre servante, monsieur Simonin.

SIMONIN.

Qu'est-ce, mademoiselle? vous paraissez émue, attendrie?

THÉRÈSE.

Je ne m'en défends pas. Je viens de lire ce nouveau roman qu'on m'a prêté?

SIMONIN.

Avec votre permission, mademoiselle, qui est-ce qui vous l'a prêté?

THÉRÈSE.

Votre ami, ce vieux monsieur.

SIMONIN, *à part.*

Vieux monsieur! (*Haut.*) Mon ami Giffard?

THÉRÈSE.

Il s'appelle Giffard?

SIMONIN.

Il n'est pas si vieux.

THÉRÈSE.

Non? il en a l'air.

SIMONIN.

Un homme fort estimable.

THÉRÈSE.

Je le crois. Il doit bien aimer ses enfants.

SIMONIN.

Mademoiselle, il n'a pas d'enfants. Il est fort riche.

THÉRÈSE.

J'en suis bien aise.

SIMONIN.

Avec votre permission, mademoiselle, le titre du roman?

THÉRÈSE.

L'Héritière infortunée.

SIMONIN.

Il y a une situation bien intéressante, à ce qu'on m'a dit.

THÉRÈSE.

Il y en a plus d'une.

SIMONIN.

Je veux dire, surtout, celle de la déclaration d'amour.

THÉRESE.

Ah! oui.

SIMONIN.

Êtes-vous comme moi, mademoiselle? quand je lis un roman, je m'en regarde comme le héros, et j'applique aux hommes et aux femmes de ma connaissance les noms et les traits des autres personnages.

THÉRÈSE.

Mais.... A un homme sensé comme vous, je ne crains pas de l'avouer: c'est précisément ce qui m'arrive. Par exemple, en lisant celui-ci, j'ai pensé....

SIMONIN.

A qui?

THÉRÈSE.

Mais.... à votre ami, monsieur Giffard.

SIMONIN.

Pour l'amant?

THÉRÈSE.

Non; mais il y a un rival, un bon homme, un peu simple, mais capable de générosité.

SIMONIN.

Ah !

THÉRÈSE.

Quant à l'amant, il est timide, timide à en donner de l'humeur. Un jour, il trouve la jeune personne dans un jardin.... Ah ! mon Dieu, le voici.

SIMONIN.

Qui donc ?

THÉRÈSE.

Non.... c'est monsieur Raymond.

SIMONIN.

Monsieur Raymond ? Ah ! c'est le jeune homme. (*A part.*) Mon pauvre ami Giffard !

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, SIMONIN, RAYMOND.

RAYMOND, *à part, en entrant.*

La mère n'y est pas ; mais elle n'est pas seule. (*Haut.*) Vous voilà de bonne heure ici, monsieur Simonin.

SIMONIN.

Vous aussi, monsieur Raymond.

RAYMOND.

Mon négociant m'a donné une commission importante ; je passais devant ce café, et j'ai cru pouvoir me permettre de venir saluer mademoiselle.

THÉRÈSE.

Bien sensible à votre politesse, monsieur Raymond.

(Elle range le comptoir, Raymond n'ose approcher d'elle.)

SIMONIN, *à part.*

Comme ils se regardent! ils m'intéressent; j'ai un si bon cœur, je m'intéresse à tout le monde.

RAYMOND.

Monsieur Simonin, vous m'avez toujours témoigné de l'amitié, et je suis sûr que je ne placerais pas mal ma confiance en vous la donnant.

SIMONIN, *à part.*

Eh bien! ne veut-il pas aussi me prendre pour son confident! En conscience, je ne peux pas.... (*Haut.*) Pardon, monsieur, mais dans ce moment, impossible de vous écouter; je suis pressé, je n'ai que le temps de lire les journaux.

(Il s'assied et lit les journaux.)

RAYMOND.

A votre aise. (*A part.*) Bien! je pourrai lui parler.

SIMONIN, *à part.*

Faisons semblant de lire, et observons.

RAYMOND.

Mademoiselle....

THÉRÈSE.

Eh bien, monsieur Raymond?

RAYMOND.

Mademoiselle, monsieur Drouville, l'ami de madame votre mère.... est un bien galant homme; hier, il a provoqué, de ma part, un aveu.... mais il me répugnerait de ne vous devoir qu'à la volonté de vos parents, et j'ose implorer ma grâce pour l'amour que vous m'avez inspiré, et que je me hasarde à vous déclarer.

THÈRÈSE, *à part.*

Ah ! mon Dieu, me voilà précisément dans la même situation que l'héritière infortunée.

RAYMOND.

Vous ne répondez pas; ah! je vous prie, un seul mot. Me sera-t-il permis d'espérer....

THÉRÈSE.

Monsieur, je ne m'oppose pas à ce que vous parliez à ma mère.

RAYMOND.

Ah! mademoiselle.

(On entend madame Duparc appelant.)

André, André.

THÉRÈSE.

J'entends ma mère; il ne faut pas qu'elle vous surprenne avec moi. Sortez, mais revenez le plus tôt que vous pourrez.

RAYMOND.

Je m'enfuis, et je ne tarderai pas à revenir.

(Il sort.)

SIMONIN, *à part.*

Mon pauvre ami Giffard.

SCÈNE VIII.

MADAME DUPARC, DROUVILLE, SIMONIN, THÉRÈSE.

DROUVILLE, *à madame Duparc.*

Oui, madame, ce jeune Raymond est honnête, ses intentions sont pures; il ne s'agit donc que de connaître sa fortune.

MADAME DUPARC.

Ne parlez donc pas de lui devant ma fille.

DROUVILLE, *à part.*

C'est juste. (*Haut.*) Eh bien! belle dame, la tragédie a eu le plus grand succès; il y a des scènes de sentiment et de grandeur qui doivent plaire à toutes les âmes généreuses.

THÉRÈSE.

Ah! maman, que cela doit être beau! Tenez, lisez le journal; il paraît qu'il y a bien de quoi pleurer.

DROUVILLE.

C'est demain la seconde représentation, et si vous voulez accepter mon bras et ma société....

MADAME DUPARC.

Non. Quand il y a une nouvelle pièce, il faut se battre pour avoir des billets, et cela me fait trembler pour vous. Ah! si j'avais une loge....

DROUVILLE.

N'ayez pas peur, je ne crains pas la foule.

MADAME DUPARC.

Eh bien, nous verrons. Allons, mademoiselle, mettez-vous à votre place au comptoir; travaillez, et ne regardez pas les personnes qui passent sur le boulevard ou qui entrent dans le café.

DROUVILLE.

Pourquoi n'avez-vous pas de fleurs sur votre comptoir? vous les aimez tant.

THÉRÈSE.

Et moi aussi, maman, je les aime beaucoup.

SIMONIN, *à part.*

Je n'aurai pas trop avancé la négociation de mon ami Giffard ; mais enfin.... Ah ! le voilà.

(Pendant la scène suivante, madame Duparc et Thérèse travaillent, monsieur Drouville cause avec elles.)

SCÈNE IX.

MADAME DUPARC, DROUVILLE, SIMONIN, THÉRÈSE, GIFFARD.

GIFFARD.

Eh bien, mon ami ?

SIMONIN.

Eh bien, mon ami ?

GIFFARD.

Avez vous trouvé le moment de parler à la jeune Thérèse ?

SIMONIN.

Je lui ai parlé.

GIFFARD.

Croyez-vous qu'elle ait lu mon roman ?

SIMONIN.

Elle l'a lu.

GIFFARD.

A-t-il produit de l'effet ?

SIMONIN.

Un grand effet.

GIFFARD.

Elle s'est attendrie ? elle a remarqué la situation ?

SIMONIN.

Oui, oui, mon ami.

GIFFARD.

Ah ! je suis trop heureux. Vous a-t-elle parlé de moi ?

SIMONIN.

Un peu ; mais on est venu nous interrompre.

GIFFARD.

C'est égal ; c'est toujours un pas de fait. Ah ! mon ami, quelle obligation ! . . . .

SIMONIN.

Mais non, ne me remerciez pas.

GIFFARD.

Maintenant, mon ami, rien ne me coûtera pour lui plaire : les attentions les plus fines, les plus ingénieuses.... Ah ! trop heureux Giffard !

SIMONIN, *à part.*

Il mourrait de chagrin si je lui ôtais son erreur : c'est toujours un bon petit moment que je lui procure.

GIFFARD.

Eh ! dites-moi, de quoi a-t-il été question dans la conversation de monsieur Drouville avec madame Duparc ?

SIMONIN.

On parle d'aller demain aux Français, à la tragédie nouvelle ; et madame Duparc regrette de n'avoir pas une loge.

GIFFARD.

Elle en aura une. Ah ! mon ami, il me vient une idée, sans qu'on sache que cela vient de moi, je peux envoyer une loge ; moi je vais au parterre : la tragédie ne m'occupe guère, comme vous pensez bien ; mais je vois couler les larmes de la mère et de la fille ; et à la sortie, je me trouve

sur leur passage comme par hasard, j'offre mon bras, une voiture, mon parapluie : ne trouvez-vous pas que cela sera charmant et délicat ?

SIMONIN.

Très-délicat. (*A part.*) Il faudra pourtant que je trouve le moyen de lui dire tout doucement la vérité.

GIFFARD.

Allons, venez ; je n'ai pas de temps à perdre.

SCÈNE X.

MADAME DUPARC, DROUVILLE, SIMONIN, THÉRÈSE, GIFFARD, LOUISON, AVEC UN ÉVENTAIRE GARNI DE FLEURS ET BOUQUETS.

LOUISON.

ACHETEZ mes belles fleurs, mes bons messieurs, mes belles roses, mes beaux œillets; étrennez-moi; que je vous fournisse de quoi fleurir votre maîtresse.

GIFFARD.

Eh ! nous n'avons pas besoin.... (*A Simonin.*) Attendez donc, une idée encore plus délicate que celle de la loge : mademoiselle Thérèse aime beaucoup les fleurs ?

SIMONIN.

Tout à l'heure elle en désirait.

GIFFARD, *prenant Louison à part.*

Combien toutes vos fleurs ?

LOUISON.

Toutes mes fleurs ? douze francs.

GIFFARD.

Douze francs ! en voilà quinze. Quand nous serons partis, vous les offrirez à madame Duparc, elle vous en demandera le prix, vous lui laisserez tout pour un écu.

LOUISON.

Pour un écu ! mais je ne peux pas....

GIFFARD.

Puisque je vous donne quinze francs.

LOUISON.

Ah oui !

GIFFARD.

Surtout ne dites pas que c'est moi.... Qu'en dites-vous, mon ami ? En vérité je m'admire ; mon Dieu ! comme l'amour vous donne de l'esprit !

LOUISON.

Je devine. Il y en a un d'entre vous qui brûle pour madame Duparc ou mademoiselle Thérèse.

GIFFARD.

Taisez-vous donc. Venez, mon ami, et dans un petit moment, quand j'aurai envoyé la loge, vous viendrez, avec votre esprit accoutumé, savoir le succès de toutes mes galanteries ; je m'en rapporte à vous et à Louison.

LOUISON.

Je comprends, vous ne voulez pas que cela soit su de monsieur Drouville, mon officier.

GIFFARD.

Officier ! est-ce que vous me trouvez une tournure militaire ?

LOUISON.

Mais oui, vantez-vous-en.

GIFFARD.

Elle est aimable, cette petite. Allons, venez, mon ami, je ne me sens pas de joie.

(Il sort.)

SIMONIN, *le suivant.*

Mon pauvre ami Giffard !

SCÈNE XI.

MADAME DUPARC, DROUVILLE, THÉRÈSE, LOUISON.

LOUISON.

VIVENT les amoureux, pour les bouquetières.

DROUVILLE.

Ah çà ! il est convenu que je viendrai dîner demain avec vous.

LOUISON.

Régalez donc ces dames, monsieur Drouville : voyez les belles fleurs. Achetez-moi toute ma boutique, je vous en ferai bon marché.

DROUVILLE.

Eh bien! voyons, combien toutes tes fleurs ?

LOUISON.

Combien ? . . . . six francs. Eh bien là ! tenez, en conscience, car il faut en avoir, un écu.

DROUVILLE, *payant.*

Elles sont à moi, et je les offre à ces dames.

MADAME DUPARC.

Ah ! c'est trop galant, monsieur Drouville.

THÉRÈSE.

Mais regardez-donc, maman, comme ces fleurs sont fraîches et jolies !

LOUISON, *rangeant les fleurs sur le comptoir.*

Attendez, ma petite mère, que je les range moi-même. Il faut que j'aie bien du penchant à vous obliger, monsieur Drouville. C'est pour rien, en vérité; demain je vous en apporterai d'autres, elles seront peut-être plus chères; mais c'est égal, vous avez fait un bon marché, et moi j'ai fait une bonne journée. Votre servante, madame Duparc.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

MADAME DUPARC, DROUVILLE, THÉRÈSE, SIMONIN, ENTRANT AU MOMENT OU LOUISON SORT.

SIMONIN.

Bon! les fleurs sont achetées, la loge ne peut tarder, voyons un peu. (*Apercevant Raymond.*) Allons, voilà le jeune homme qui revient. Déjà !

SCÈNE XIII.

MADAME DUPARC, DROUVILLE, THÉRÈSE, SIMONIN, RAYMOND.

RAYMOND, *entrant.*

GARÇON, du café. Madame Duparc, je vous souhaite bien le bonjour; votre serviteur, mademoiselle Thérèse; vous avez là de belles fleurs ?

MADAME DUPARC.

C'est vrai, et à bon compte. Ah ! monsieur Drouville, il y a quelque chose là-dessous ; vous vous êtes entendu d'avance avec la petite bouquetière pour n'avoir pas l'air de trop dépenser ; car il est impossible qu'elle nous ait laissé des fleurs aussi belles, aussi rares, et en si grande quantité pour un écu.

DROUVILLE.

Je peux vous jurer que cela ne vient pas de moi.

MADAME DUPARC.

Vous croyez donc que cela vient de quelqu'un ?

DROUVILLE, *regardant Raymond.*

Qui sait si ce n'est pas un hommage bien pur, bien innocent, dont je n'ai pas lieu d'être jaloux, adressé soit à vous, soit à mademoiselle, et qui me procure l'avantage de vous fleurir à bon marché ?

THÉRÈSE, *regardant Raymond.*

Je serais tenté de penser comme monsieur Drouville.

SIMONIN, *à part.*

Parbleu, mon ami Giffard a bien imaginé sa petite galanterie ; voilà qu'on en fait honneur aux autres.

MADAME DUPARC.

Tout se découvrira. Au moins, monsieur Drouville, puisque vous ne voulez pas avouer la chose, vous ne refuserez pas d'accepter un bouquet.

(Elle lui offre un bouquet.)

THÉRÈSE, *à part.*

Maman est bien heureuse de pouvoir offrir ainsi.... Ah ! si j'osais...

SIMONIN, *à part.*

Voilà la mère qui fait ses petites libéralités aux dépens de mon ami Giffard.

THÉRÈSE.

Si maman voulait le permettre... Je prendrais la liberté d'offrir à ces messieurs...

MADAME DUPARC.

Offrez, mademoiselle, je le permets; et en ma présence il n'y a pas de mal.

THÉRÈSE, *offrant un bouquet à Simonin.*

Monsieur Simonin, daignez accepter...

SIMONIN.

Mademoiselle, de votre main il est bien précieux.

THÉRÈSE, *offrant un bouquet à Raymond.*

Monsieur Raymond.

RAYMOND.

Mademoiselle.

SIMONIN.

A merveille, mon bouquet sert de passe-port au sien.

SCÈNE XIV.

MADAME DUPARC, DROUVILLE, THÉRÈSE, RAYMOND, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE, *avec l'accent auvergnat.*

Est-ce ici, s'il vous plaît, la madame Duparc du café du Printemps?

MADAME DUPARC.

Oui, mon ami, c'est moi.

LE COMMISSIONNAIRE.

Eh bien, madame, c'est une lettre que j'ai la commission de vous remettre.

(Il lui remet une lettre.)

SIMONIN, *à part.*

Bon! voilà la loge.

MADAME DUPARC.

Voulez-vous bien permettre, messieurs? (*Au commissionnaire qui s'en va.*) Attendez donc, mon ami.

LE COMMISSIONNAIRE.

Oh! ce n'est pas la peine, madame, je suis payé; et l'on m'a dit comme cela qu'il n'y avait pas de réponse.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

MADAME DUPARC, DROUVILLE, THÉRÈSE, RAYMOND.

MADAME DUPARC, *après avoir décacheté la lettre.*

Ah! ah! une lettre anonyme!

DROUVILLE.

Anonyme!

MADAME DUPARC.

Ne vous effrayez pas, elle n'a rien que de fort agréable. (*Lisant.*) « A l'aimable mère de l'aimable Thé-« rèse, » et une loge de quatre places pour demain aux Français.

DROUVILLE.

Une loge!

THÉRÈSE.

Ah ! maman, vous aviez déjà formé le projet d'y aller ?

MADAME DUPARC.

Monsieur Drouville, monsieur Drouville, comme c'est délicat à vous !

DROUVILLE.

A moi, madame ! je vous atteste que je n'y suis pour rien, pas plus que dans le bon marché de la bouquetière.

MADAME DUPARC.

Vous me l'attestez ; mais alors je ne sais si je dois....

THÉRÈSE, *regardant Raymond.*

Comme vous disiez, maman, tout se découvrira. De quelque part qu'elle vienne, c'est une honnêteté que vous ne pouvez pas refuser.

SIMONIN, *à part.*

Allons, voilà que l'on va encore attribuer le cadeau de la loge au jeune homme.

DROUVILLE.

Pas le moindre inconvénient. (*En regardant Raymond.*) Nouvelle galanterie dont je ne suis pas plus jaloux que de la première.

MADAME DUPARC.

Il y a quatre places ; une pour ma fille, une pour moi. (*A Drouville.*) Une pour vous.

DROUVILLE.

Cela fait trois.

MADAME DUPARC.

Et la quatrième ?... Nous pourrions l'offrir...

THÉRÈSE.

Monsieur Simonin n'aime pas le spectacle.

DROUVILLE.

Si monsieur Raymond veut nous accompagner.

RAYMOND.

Oui, sans doute, monsieur.

SIMONIN, *à part.*

Comme les choses tournent mal pour mon ami Giffard !

RAYMOND.

Mais cette loge qui vient par une voie anonyme, et dont vous déclarez ne pas être alarmé...

DROUVILLE.

Allons, allons, c'est vous... A moins que ce ne soit monsieur Simonin.

SIMONIN.

Ce n'est pas moi.

DROUVILLE.

Vraiment? Ceci devient sérieux. Nous tenons les bouquets, nous gardons la loge, c'est fort bien ; mais, outre qu'à profiter des galanteries des autres, il y a de quoi faire tant soit peu murmurer la délicatesse, il paraît que l'anonyme a des projets, et je voudrais savoir quel est l'impertinent...

RAYMOND.

Je suis aussi curieux que vous de découvrir... Mais puisque vos soupçons sont tombés sur moi.... j'oserai saisir l'occasion.... Madame Duparc, voudriez-vous

m'accorder, en présence de monsieur Drouville, un entretien particulier?

DROUVILLE.

Bien, jeune homme. De la franchise : voilà ce que j'aime.

MADAME DUPARC.

J'y consens. Portez ces fleurs dans mon appartement, mademoiselle ; donnez-moi la main, monsieur Drouville : nous allons passer dans le petit salon, nous ne serons pas interrompus.

DROUVILLE.

C'est ce qu'il faut quand on traite d'affaires de famille. Mais cette loge... ces bouquets... Passons dans le petit salon.

(Il donne la main à madame Duparc et sort.)

RAYMOND.

Ah! mademoiselle.

THÉRÈSE.

Revenez m'apprendre le succès de l'entretien.

(Raymond suit madame Duparc, et Thérèse sort d'un autre côté.)

SCÈNE XVI.

SIMONIN SEUL.

Et il en résulte que le jeune homme est en conférence avec la mère. Mais pourquoi diable aussi mon ami Giffard s'avise-t il de devenir amoureux d'une jeune fille de dix-sept ans?

SCÈNE XVII.

SIMONIN, GIFFARD.

GIFFARD.

Vous êtes seul, mon ami?

SIMONIN.

Oui, mon ami.

GIFFARD.

Ah! ah! vous avez là un beau bouquet.

SIMONIN.

Il fait partie des fleurs que la petite bouquetière a offertes à ces dames pour un écu.

GIFFARD.

Elle a donc fait sa commission avec intelligence? Et la loge?

SIMONIN.

La loge est arrivée, et ces dames se proposent d'en profiter.

GIFFARD.

A merveille. Et moi, comme je vous ai dit, je me campe au parterre.

SIMONIN.

Mon ami, je vous conseille de ne pas vous camper demain au parterre de la comédie.

GIFFARD.

Comment?

SIMONIN.

Mon ami, je crois que vous feriez bien de prendre sur

vous de rester dans votre quartier, et de ne plus venir dans ce café.

GIFFARD.

Eh quoi ! quand je suis plus amoureux que jamais.

SIMONIN.

Mon ami, je crois que vous ne feriez pas mal de renoncer à votre amour.

GIFFARD.

Quand tous mes petits moyens de galanterie réussissent.

SIMONIN.

Tous vos petits moyens de galanterie ont réussi, c'est vrai ; mais....

GIFFARD.

Mon roman n'a-t-il pas fait battre le cœur de la jeune personne ?

SIMONIN.

C'est vrai, mais.... Tantôt je vous voyais si enthousiasmé, si amoureux.... Je n'ai pas osé vous dire....

GIFFARD.

Eh bien ?

SIMONIN.

Eh bien, mon ami ; ce n'est pas pour vous que ce jeune cœur a battu.

GIFFARD.

Ah ! mon Dieu ! et pour qui donc ?

SIMONIN.

Je vous ai parlé d'un jeune homme qui vient dans ce café précisément aux heures où vous n'y venez pas.

GIFFARD.

Je suis anéanti : et mes fleurs ?....

SIMONIN.

Vos fleurs ?... Qu'il vous suffise de savoir que si vous persistez à aller demain au parterre de la comédie, vous pourrez voir le jeune homme avec ces dames et monsieur Drouville dans la loge que vous avez louée; car c'est précisément à ces messieurs qu'on a proposé les deux places qui restaient, et ils ont accepté.

GIFFARD.

J'étouffe.

SIMONIN.

Mon ami.... Vous voyez bien.... Elle est trop jeune pour vous.... Je vous l'avais bien dit.... Croyez-moi... Si vous voulez être amoureux, choisissez quelque veuve bien majeure.... En nous enflammant, nous ne faisons que rendre les jeunes gens plus aimables, tout le bénéfice est pour eux. Vous voyez qu'ici vous servez l'amant de la fille, l'amant de la mère.... Eh bien ! qu'est-ce ?... Vous ne répondez pas.... Vous pâlissez.... Vous trouveriez-vous mal ?

GIFFARD, *serrant la main à Simonin.*

Adieu, mon ami.

(Il sort.)

SIMONIN.

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il va se noyer ? Suivons-le.

SCÈNE XVIII.

SIMONIN, FLORIVAL, LEDRU.

FLORIVAL.

Ah ! bonjour, père Simonin.

LEDRU.

Votre serviteur, monsieur Simonin.

SIMONIN.

Pardon, monsieur Florival ; pardon, monsieur Ledru ; mais je n'ai pas le temps de m'arrêter ; il faut que je suive un ami qui m'inquiète. Ah ! mon Dieu, ce que c'est que l'amour ! Que je dois rendre grâce au ciel de n'y plus songer !

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

FLORIVAL, LEDRU.

FLORIVAL.

Garçon, un bol de punch. (*Pendant la scène, on leur sert un bol de punch, et ils boivent.*) Or çà, monsieur Ledru, combinons bien notre plan pour notre mélodrame de ce soir ; j'ai là mon rôle copié ; j'ai noté au crayon tous les endroits où vous et vos gens pourrez faire fracas. Ce n'est pas le meilleur rôle de la pièce : c'est un passe-droit que mon directeur m'a fait pour le petit Vermilly, qui n'a ni diction, ni poitrine, ni physique ; mais l'auteur est un bon enfant, qui m'a promis de me dédommager, et puis, je lui ai fait mettre dans mon rôle tout

ce qu'il y avait de brillant dans l'autre. Il s'agit de mener l'ouvrage tout doucement, d'embarrasser un peu Vermilly, et de me faire avoir beaucoup d'agrément. Vous voyez, j'ai toute confiance en vous ; il ne tenait qu'à moi de faire un arrangement avec Jolibois.

LEDRU.

Jolibois ! il a appris le métier sous moi ; mais je ne veux plus l'employer. Un ivrogne, qui fait des quiproquos, qui rit au drame, et qui pleure à la farce ! Au lieu que moi, jamais je ne me trompe, et je suis merveilleux. Pour les choses sensibles, des larmes abondantes, à commandement, et, si le sujet le comporte, les sanglots les plus bruyants. Pour un niais, une caricature, un rire franc et éclatant qui retentit dans toute la salle, oh ! oh ! oh ! qu'il est comique, qu'il est drôle. Mais où il faut me voir, c'est surtout à ces pièces où il n'y a ni de quoi rire, ni de quoi pleurer, et dont le Journal des Modes vante le style et la conduite. J'ai une manière de parler en oracle, de répéter avec quelques grimaces de connaisseur : bon ton, bon genre, bonne compagnie ; j'entraîne tous les hommes de bonne foi qui m'entourent. J'ai soigné si long-temps les principaux acteurs de nos grands théâtres ! Les trois quarts me doivent leur talent, mais ce sont des ingrats. Ils m'ont cependant promis une représentation à Versailles ou à Saint-Germain ; je ne sais pas si elle aura lieu : malheureusement ma figure est trop connue, et pour la faire oublier, je viens passer quelques mois de retraite aux boulevards. Versez.

(Il tend son verre à Florival qui lui verse à boire.)

FLORIVAL.

Tenez, voyez-vous, mon cher ami, quand j'en serai là. Lisez.

LEDRU.

Non; lisez vous-même, parce que moi, avec ma vue basse, je ne lis à mon aise que dans l'imprimé.

FLORIVAL.

Eh bien, quand je dirai : « Nature, pardonne-moi cet affreux sacrifice », c'est le moment où je suis sur le point de livrer ma fille pour sauver ma femme, ou ma femme pour sauver ma fille...

LEDRU.

C'est cela. On est à son aise avec vous : vous avez de la chaleur; mais il y a des acteurs froids : quand ils ont dit ce qu'ils ont à dire, il n'y a que les gens de l'état qui applaudissent C'est convenu, un grand éclat d'applaudissement, cli cla cla, le laisser mourir, et reprendre avec une nouvelle force, cla cla cla. Versez.

(Il tend son verre à Florival.)

FLORIVAL.

Quand je reparaîtrai dans mon beau costume...

LEDRU.

Cri d'admiration. Ah! qu'il est beau! C'est entendu. Versez.

(Il tend son verre.)

FLORIVAL.

Surtout n'oubliez pas de me redemander après la pièce. Je me ferai attendre, cela fait bien, afin d'avoir le temps de reparaître en robe de chambre, un mouchoir sur la bouche; c'est plus touchant. Soutenez bien les cris, reprenez-les s'ils s'interrompent.

LEDRU.

Et si c'est bien chauffé à la première représentation, à la seconde nous décochons la couronne et le petit quatrain. (*Buvant.*) A vos inclinations.

FLORIVAL.

Un quatrain! J'en ai un très-joli, que j'ai fait faire à Lyon quand je jouais au petit théâtre.

LEDRU.

Aux Célestins.

FLORIVAL.

Oui.

LEDRU.

Je le connais, j'y ai travaillé.

FLORIVAL.

Il passera pour neuf à Paris. Ah! mon ami, qu'il m'en coûte d'employer de pareils moyens!

LEDRU.

Mais non, je ne suis pas trop cher.

FLORIVAL.

Vous ne m'entendez pas. Je veux dire que cela répugne à ma délicatesse.

LEDRU.

Que voulez-vous? Comme tous les autres se font applaudir, et comme quelques-uns font siffler les autres, il faut bien...

FLORIVAL.

C'est un si mauvais genre que le mélodrame; il tue son homme. Moi, j'étais né pour jouer la bonne comédie. Si vous m'aviez vu à Sens, dans le général français de la Veuve du Malabar!

LEDRU.

Ah ! comme vous deviez bien dire : « Lanassa dans la flamme ! » J'ai servi la pièce.

FLORIVAL.

Il est pourtant bien cruel de manquer sa destinée.

LEDRU.

A qui le dites-vous ? Moi, que le sort avait fait garçon parfumeur... C'est fort bien, je ne le suis plus ; mais avec mon talent pour faire tomber ou réussir les pièces et les acteurs, si j'avais su écrire, j'aurais été un excellent journaliste. Ah ! voici mademoiselle Thérèse.

FLORIVAL.

Elle est fort jolie.

LEDRU.

Il m'avait semblé que vous y songiez.

FLORIVAL.

Moi ! Eh ! mon Dieu ! je suis tout entier à mon art. Continuons notre travail.

SCÈNE XX.

FLORIVAL, LEDRU, THÉRÈSE, SIMONIN.

THÉRÈSE, *regardant du côté du petit salon.*

Ils sont encore là.

(Elle se place au comptoir et travaille.)

SIMONIN, *arrivant.*

Je n'ai pas pu le rejoindre. Il faut qu'il ait pris une autre rue... (*A Thérèse.*) Mademoiselle, vous n'auriez pas revu monsieur Giffard ?

THÉRÈSE.

Non.

SIMONIN.

Il m'inquiète. Il est parti au désespoir, je tremble qu'il ne se soit porté à quelque extravagance.

THÉRÈSE.

Ce serait dommage. Mais cela ne se peut pas. Il paraît si raisonnable.

SIMONIN.

Ah! oui, raisonnable! (*A part.*) Je ne veux pas effrayer cette jeune personne. Malheureux homme! que sera-t-il devenu?

SCÈNE XXI.

FLORIVAL, LEDRU, THÉRÈSE, SIMONIN, GIFFARD.

GIFFARD, *bas à Simonin.*

Simonin.

SIMONIN.

Ah! que je suis aise de vous revoir! Je craignais que dans votre désespoir...

GIFFARD.

Parlons bas. Cachez-moi, qu'on ne me voie pas. Oui, dans le premier moment, si j'avais trouvé du poison, un poignard ou une rivière, ma foi... Mais je me suis calmé, et j'ai imaginé un moyen sûr d'intéresser à mon sort la belle Thérèse.

SIMONIN.

Encore.

GIFFARD.

Mon ami, c'est plus fort que moi; il faut que je reste amoureux. Je me suis battu, j'ai été blessé.

SIMONIN.

Vous vous êtes battu!

GIFFARD.

Eh non; mais il faut qu'on le dise et qu'on le croie. Venez avec moi, sortons, je vous aurai bientôt expliqué.

SIMONIN.

Il faut avouer que c'est pousser bien loin la complaisance de l'amitié...

(Il sort avec Giffard.)

SCÈNE XXII.

FLORIVAL, LEDRU, THÉRÈSE.

FLORIVAL.

Vous comprenez bien. A la moitié de la tirade, coupez par un applaudissement d'inspiration; vers la fin, un redoublement; au dernier mot, une explosion. Mais tenez, il vient du monde dans cet endroit; enfonçons-nous dans le petit bosquet.

LEDRU.

Vous avez raison; il n'y a plus de punch. Vous répéterez devant moi, et je vous donnerai mes conseils. Applaudissement, redoublement, explosion.

(Il sort avec Florival.)

THÉRÈSE.

Mon Dieu! que je voudrais donc savoir ce qu'ils auront décidé.

THÉRÈSE.

Pour moi !

SIMONIN.

Il était entré, pour chercher un de ses amis, dans ce café qui est là, au bout du boulevard. Il a entendu prononcer votre nom, celui de madame votre mère. Il y avait là un jeune étourdi qui se permettait des propos sur votre compte : mon ami Giffard a pris feu ; il en est résulté des mots assez vifs de part et d'autre ; ils sont sortis, et, derrière les murs de cette vieille église, ils se sont battus ; mon pauvre ami a été blessé.

THÉRÈSE.

Quoi ! c'est pour moi ? Mais je ne veux pas qu'on se batte pour moi : je suis bien fâchée qu'il soit blessé ; mais de quoi se mêle-t-il ? Pourquoi prendre mon parti ? Pourquoi relever des propos qui seraient tombés d'eux-mêmes? On va en tenir bien davantage à présent. Je suis très en colère contre votre ami, monsieur Simonin.

SIMONIN.

Cependant, mademoiselle....

SCÈNE XXVI.

THÉRÈSE, SIMONIN, MADAME DUPARC.

THÉRÈSE, *allant au-devant de sa mère.*

Ah ! maman, savez-vous ce qui vient d'arriver ? Ce monsieur Giffard, l'ami de monsieur Simonin, ne s'avise-t-il pas de prendre querelle et de se battre.

MADAME DUPARC.

Comment ? ici, dans ma maison ?

THÉRÈSE.

Non pas, dans un autre café ; mais nous n'en sommes pas moins compromises : il s'est déclaré notre chevalier contre un jeune homme qui tenait des propos sur votre compte, sur le mien, et il est blessé.

MADAME DUPARC.

Blessé !

THÉRÈSE.

Légèrement, à la main.

SIMONIN.

Il me semble, à moi, qu'il est très-flatteur et très-honorable pour vous....

THÉRÈSE.

C'est un honneur dont maman et moi nous ne nous soucions pas du tout. Je vous demande ce que va dire monsieur Drouville, ce que va penser monsieur Raymond quand ils apprendront.... Voyez donc comme c'est désagréable, comme une jeune personne est exposée....

MADAME DUPARC.

Vraiment, monsieur Simonin, vous aviez bien affaire de nous amener ce monsieur, qui est si chatouilleux pour des choses qui ne le regardent pas.

SIMONIN.

Eh mais, permettez donc ; il soutient que mademoiselle votre fille est la plus jolie personne qu'on puisse voir, que vous êtes la femme la plus vertueuse....

THÉRÈSE.

Est-ce que je veux être jolie ? Est-ce que je veux passer

pour jolie ? Moi, je ne demande qu'à être belle aux yeux de mon mari, quand j'en aurai un ; maman le sait bien. Cela va se répandre dans tout Paris.

MADAME DUPARC.

On aime tant à parler des jolies limonadières.

THÉRÈSE.

Vous allez voir comme les curieux vont abonder dans notre café.

MADAME DUPARC.

Et ne faudra-t-il pas qu'on mette des sentinelles à notre porte ? (*)

THÉRÈSE.

J'irais me cacher.... j'en mourrais de honte.

SIMONIN.

Toutes les femmes ne pensent pas comme vous, mesdames.

THÉRÈSE, *apercevant Giffard.*

Ah ! maman, le voilà, ce vilain monsieur.

SIMONIN, *à part.*

Vilain ! mon pauvre ami Giffard.

MADAME DUPARC.

Laisse-moi faire, mon enfant, je vais lui parler. N'est-il pas bien intéressant, avec son bras en écharpe ?

(*) Deux ans avant qu'on jouât cette petite pièce, les curieux se portaient en foule à la porte d'un café, pour admirer une belle limonadière. On plaça des sentinelles à la porte, pour empêcher le tumulte.

SCÈNE XXVII.

THÉRÈSE, SIMONIN, MADAME DUPARC, GIFFARD, LE BRAS EN ÉCHARPE.

GIFFARD, *à part, à Simonin.*

Eh bien, mon ami?

SIMONIN.

Mon ami, l'effet a été bien pâle.

GIFFARD.

Plaît-il?

SIMONIN.

Tenez, voyez, je crois que la mère a quelque chose à vous dire.

GIFFARD.

C'est moi qui vais lui parler. Oui, je m'enhardis, et nous verrons. Madame....

MADAME DUPARC.

Monsieur, je suis fort embarrassée pour vous expliquer.... Cependant, je crois que vous comprendrez.... Ma fille et moi, monsieur, nous désirons par dessus tout que le monde ne s'occupe pas de nous.... Or, vous venez de vous battre.

GIFFARD.

Madame, mon intention....

MADAME DUPARC.

Je n'accuse point votre intention, monsieur; mais il n'en est pas moins vrai que voila de quoi donner à ma maison un très-mauvais renom.

GIFFARD.

Madame, je ne crois pas....

MADAME DUPARC.

Un café est un lieu public ouvert à tout le monde; mais, monsieur, le mien n'est pas le seul dans Paris....

GIFFARD.

Eh quoi, madame, vous me chassez!

MADAME DUPARC.

Non, monsieur; mais vous nous obligerez de vous abstenir de paraître ici, au moins jusqu'à ce que votre blessure soit guérie.

GIFFARD.

Mais c'est ingrat; mais c'est perfide, c'est..... Voilà la récompense d'exposer ses jours....

SIMONIN.

Mon ami, ne vous emportez pas.

GIFFARD, *en colère.*

Eh! laissez-moi, Simonin. Vous ne savez pas compatir aux peines d'un ami. Je veux m'emporter, moi. Madame, vous n'avez pas le droit de m'empêcher de venir dans votre café, et j'y viendrai, j'y viendrai malgré vous.

THÉRÈSE.

Mais c'est un furieux que cet homme-là.

SCÈNE XXVIII.

THÉRÈSE, SIMONIN, MADAME DUPARC, GIFFARD, DROUVILLE.

DROUVILLE, *arrivant.*

Eh bien, qu'est-ce? D'où vient tout ce train?

GIFFARD.

Ah! monsieur Drouville, concevez-vous le procédé de madame, qui veut me défendre de venir dans son café?

DROUVILLE.

Je ne vous reconnais pas là, madame Duparc. Eh quoi! un galant homme!

GIFFARD.

C'est vrai.

DROUVILLE.

Un homme d'âge!

GIFFARD.

Oh! d'âge...

MADAME DUPARC.

Qui fait le jeune homme, qui va se battre et se faire blesser pour défendre la beauté de ma fille et ma vertu.

DROUVILLE.

Vous vous êtes battu! Monsieur Giffard, voilà qui me donne une très-bonne opinion de vous. Mais c'est un esclandre.... La réputation des femmes est si délicate! il ne faut pas qu'elle soit seulement effleurée. Je pense comme madame Duparc; un petit exil est vraiment nécessaire.

GIFFARD.

Quoi! vous aussi, monsieur Drouville? Mais je persiste : j'ai le droit de revenir, et je reviendrai.

DROUVILLE.

Eh! qui vous conteste ce droit, monsieur? C'est une prière que nous vous adressons. Vous êtes trop galant homme pour ne pas y céder. Autrement, puisque vous aimez tant à vous battre....

MADAME DUPARC.

Monsieur Drouville, je n'entends pas que vous vous compromettiez avec monsieur.

SIMONIN, *à Giffard.*

Mon ami, pourquoi vous obstiner.....

GIFFARD.

Je me décide. Madame, il y aurait un moyen d'étouffer les propos. J'aime, j'adore votre fille.

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu!

GIFFARD.

Au lieu de me chasser, accordez-moi sa main. Je suis un honnête homme; je suis riche; j'ai pour elle l'amour le plus violent : n'est-il pas vrai, Simonin? Je lui ferai les plus grands avantages; je vous ferai votre fortune, monsieur Drouville.

THÉRÈSE.

Maman, ne me sacrifiez pas....

MADAME DUPARC.

Eh! monsieur, au lieu de vous battre, que ne parliez-vous? Votre recherche nous fait honneur. Il y a un jeune

homme qui fait la cour à ma fille; il est sans fortune, mais il a un oncle fort riche. Si cet oncle consent à lui faire quelque avantage, je lui dois la préférence; mais si l'oncle ne fait rien pour le neveu, vous pouvez espérer....

DROUVILLE.

Parfaitement répondu, madame Duparc.

THÉRÈSE.

Ah! maman, je me flatte que l'oncle de monsieur Raymond prendra pitié de son neveu.

GIFFARD.

Comment! Raymond? Eh quoi! le jeune homme qui vous fait la cour se nomme Raymond?

THÉRÈSE.

Oui.

GIFFARD.

Employé dans la maison Dorlis et compagnie.

MADAME DUPARC.

Précisément.

GIFFARD.

Oh bien! si monsieur Raymond attend les bienfaits de son oncle pour obtenir la main de mademoiselle, il attendra long-temps. Oh le petit scélérat!

SCÈNE XXIX.

THÉRÈSE, SIMONIN, MADAME DUPARC, GIFFARD, DROUVILLE, RAYMOND.

RAYMOND.

Je n'ai point trouvé mon oncle; c'est pourtant l'heure où il est toujours chez lui. (*Il aperçoit Giffard.*) Mais le

GIFFARD.

Quoi! vous aussi, monsieur Drouville? Mais je persiste : j'ai le droit de revenir, et je reviendrai.

DROUVILLE.

Eh! qui vous conteste ce droit, monsieur? C'est une prière que nous vous adressons. Vous êtes trop galant homme pour ne pas y céder. Autrement, puisque vous aimez tant à vous battre....

MADAME DUPARC.

Monsieur Drouville, je n'entends pas que vous vous compromettiez avec monsieur.

SIMONIN, *à Giffard.*

Mon ami, pourquoi vous obstiner.....

GIFFARD.

Je me décide. Madame, il y aurait un moyen d'étouffer les propos. J'aime, j'adore votre fille.

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu!

GIFFARD.

Au lieu de me chasser, accordez-moi sa main. Je suis un honnête homme; je suis riche; j'ai pour elle l'amour le plus violent : n'est-il pas vrai, Simonin? Je lui ferai les plus grands avantages; je vous ferai votre fortune, monsieur Drouville.

THÉRÈSE.

Maman, ne me sacrifiez pas!...

MADAME DUPARC.

Eh! monsieur, au lieu de vous battre, que ne parliez-vous? Votre recherche nous fait honneur. Il y a un jeune

homme qui fait la cour à ma fille; il est sans fortune, mais il a un oncle fort riche. Si cet oncle consent à lui faire quelque avantage, je lui dois la préférence; mais si l'oncle ne fait rien pour le neveu, vous pouvez espérer....

DROUVILLE.

Parfaitement répondu, madame Duparc.

THÉRÈSE.

Ah! maman, je me flatte que l'oncle de monsieur Raymond prendra pitié de son neveu.

GIFFARD.

Comment! Raymond? Eh quoi! le jeune homme qui vous fait la cour se nomme Raymond?

THÉRÈSE.

Oui.

GIFFARD.

Employé dans la maison Dorlis et compagnie.

MADAME DUPARC.

Précisément.

GIFFARD.

Oh bien! si monsieur Raymond attend les bienfaits de son oncle pour obtenir la main de mademoiselle, il attendra long-temps. Oh le petit scélérat!

SCÈNE XXIX.

THÉRÈSE, SIMONIN, MADAME DUPARC, GIFFARD, DROUVILLE, RAYMOND.

RAYMOND.

Je n'ai point trouvé mon oncle; c'est pourtant l'heure où il est toujours chez lui. (*Il aperçoit Giffard.*) Mais le

voici. Ah! mon oncle, quel heureux hasard vous amène? Eh quoi! sauriez-vous mon amour pour mademoiselle? Regardez-la, mon oncle; dites s'il est possible de la voir sans l'aimer.

GIFFARD.

Laissez-moi; ne me parlez pas, monsieur.

THÉRÈSE.

Ah! monsieur Raymond, nous sommes bien malheureux; votre oncle est amoureux de moi, il s'est battu pour moi, et il a été blessé.

RAYMOND.

Blessé! ah! mon Dieu!

GIFFARD.

Je n'ai pas besoin de l'intérêt que vous semblez prendre à moi. Je n'épouserai pas mademoiselle, puisqu'elle vous aime et qu'elle me déteste; mais vous ne l'épouserez pas non plus, car vous n'aurez pas un sou de mon bien.

(En gesticulant, il tire son bras de son écharpe.)

RAYMOND.

Prenez donc garde, mon oncle, vous allez aggraver votre blessure.

GIFFARD, *jetant son écharpe.*

Eh! je ne suis point blessé, je ne me suis point battu. C'est un moyen que j'avais imaginé pour intéresser mademoiselle en m'a faveur. Il ma bien réussi! C'est comme cette loge aux Français que j'avais envoyée à ces dames, dans laquelle on vous a offert une place; comme ces fleurs, que j'avais, parbleu, payées assez cher pour les faire avoir à bon marché à ces dames, et dont on vous a donné le plus beau et le meilleur.

DROUVILLE.

Parbleu! monsieur, c'est bien honnête de votre part.

MADAME DUPARC.

Eh bien! monsieur, si vous êtes sage, vous considérerez ma fille, vous vous considérerez vous-même, et vous ferez à votre neveu un sacrifice d'argent qui me permette de lui donner ma fille.

GIFFARD.

Moi! madame. Je le déshérite; et pour n'être pas tenté de m'attendrir sur son sort, je vais tout donner de mon vivant à un ami.

SIMONIN.

Ah! cela ne serait pas bien, et je ne saurais approuver...

GIFFARD.

Pardonnez-moi, vous l'approuverez. Vous êtes mon ami; vous êtes honnête homme.

SIMONIN.

Je m'en fais gloire.

GIFFARD.

Eh bien! c'est à vous que je fais donation de tous mes biens.

SIMONIN.

A moi?

GIFFARD.

Oui, à vous, en ne me réservant que l'usufruit.

SIMONIN.

Mon ami, vous ne vous êtes pas trompé en me croyant un honnête homme. J'accepte.

GIFFARD.

Allons de ce pas chez un notaire.

SIMONIN.

Je le veux bien ; mais je vous préviens que je n'accepte la donation que pour la céder à l'instant même à votre neveu.

GIFFARD.

C'est ce que je n'entends pas.

SIMONIN.

Et je ne peux regarder cette idée qui vous est venue de me faire une donation que comme une manière délicate de faire tout passer au jeune homme.

GIFFARD.

Ne me parlez pas de manières délicates; j'ai été assez dupe de mes délicatesses.

RAYMOND.

Monsieur Simonin, quel brave homme vous êtes!... Mon oncle, laissez-vous fléchir.

THÉRÈSE, *allant près de Giffard.*

Monsieur, je vous aimerai tant, comme mon oncle.

MADAME DUPARC.

Monsieur...

SIMONIN.

Mon pauvre ami Giffard...

RAYMOND.

Mon bon oncle!

DROUVILLE.

Monsieur.

GIFFARD.

Vous voulez tous me forcer à être généreux. Il est pourtant bien désagréable... Allons, épouse-la.

RAYMOND.

Ah ! mon oncle.

MADAME DUPARC.

A la bonne heure.

DROUVILLE.

Touchez là, monsieur Giffard ; il est beau de se vaincre soi-même.

FIN DU CAFÉ DU PRINTEMPS, ET DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

